

**RICCOBONI, Marie Jeane**

[Obras completas]

Oeuvres complètes de Madame Riccoboni : tome sixième. -- Nouvelle édition / revue & augmentée par l'auteur... -- A Paris : Chez Volland..., 1786

[2], 476 p., [2] h. de grab., [ ]1, A-Z8, 2A-2F8, 2G6 ; 8°

Las h. de grab. son calc.: "Dessiné par Brion de la Tour" . -- Cabecera xil. en A2r

I. Título

R-5170 Ejemp. falto de port. -- Datos tomados de la port. del tomo cinquième. - - Enc. hol. con hierros dorados en el lomo



Devisé par Brion de la Tour.

---

---

## A MONSIEUR GARRICK.

*JE vous entends d'ici... Paix... paix, vous dis-je. Soyez tranquille, soyez calme, ne grondez point, ne vous emportez pas... Comment, criez-vous, mon nom à la tête d'une maudite brochure françoise, & je me tairai!... Là, doucement, faut-il se fâcher, sans savoir si le sujet de notre colère vaut la peine de l'exciter? Que craignez-vous? des complimens, des louanges? Fi donc: l'amitié employa-t elle jamais le langage de la flatterie! Moi, répéter après tout le monde, que votre esprit & votre cœur vous acquièrent autant d'amis que la supériorité de vos talens vous ont fait d'admirateurs? Bon! je laisse dire cela aux autres.*

Mais, pourquoi donc me dédier ces lettres, m'allez-vous demander? Pourquoi, Monsieur? Pour vous donner une preuve publique de ma sincère estime, de ma tendre & très-tendre amitié; par reconnoissance du soin que vous voulez bien prendre de l'entretenir; peut-être aussi par vanité. Souvent l'amour-propre, caché au fond de notre cœur, dirige nos démarches sans nous laisser appercevoir qu'il les guide.

*Supposons l'ouvrage jugé froid, insipide, le livre tombé, devenu un fonds de magasin, destiné*

à passer tout naturellement de libraire en libraire à la postérité ; un de nos neveux le tirant par hasard de la poussière , à l'aspect de votre nom s'étonnera de voir là toute l'édition. Oh ! oh ! dira-t il , l'auteur étoit une amie de ce Garrick si fameux , si chéri de sa nation , estimé de l'Europe entière ; comment imaginer qu'il fût l'ami d'une bête ? Rien d'impossible pourtant ; mais si l'ouvrage manque d'agrément , j'espère au moins trouver de l'honnêteté dans l'amie de David Garrick.

Cette réflexion l'engagera à lire ; & pour ne pas s'en tenir à la décision de ses pères , il admirera peut-être le livre , le vantera , le mettra à la mode , & dans deux ou trois cens ans je pourrai vous devoir le succès des lettres de madame de Sancerre , même la réputation d'un auteur passable.

Ça , montrez-vous sage , doux , tempéré , ne me faites point une grosse querelle , ne m'écrivez pas dans votre premier mouvement , attendez que vous m'ayez pardonné cette nouvelle offense ; depuis six mois vous me grondez bien au moins ! Adieu , mon aimable , mon tendre ami ; je suis , avec tous les sentimens que vous méritez de faire naître & de rendre constans , votre sincère amie ,

MARIE RICCOBONI.



LETTRES  
D'ADELAÏDE DE DAMMARTIN,  
COMTESSE  
DE SANCERRE,  
A MONSIEUR LE COMTE  
DE NANCÉ,  
SON AMI.

---

PREMIERE LETTRE.

Paris, lundi, 2 Novembre 17....

**J'**ATTENDOIS votre réponse avec impatience; je pensois qu'elle m'annonceroit un heureux changement dans les dispositions de ce *bon*

A ij

*parent*, qui montre tant de *politesse* & d'*obstination*, en s'efforçant de ruiner votre sœur. Je suis bien irritée contre lui, mon cher Comte; cette désagréable discussion d'intérêt vous a fait passer l'automne en *Bretagne*, elle vous y retiendra peut-être tout l'hiver. Vous devez des conseils à votre sœur; des soins, des secours à vos neveux: le sacrifice de votre tems, de vos plaisirs est vraiment généreux, je l'approuve, mais je ne vous verrai point: je me le dis avec bien du regret, avec bien du chagrin, jamais je ne vous ai si vivement désiré; vous allez me demander pourquoi? je l'ignore moi-même. Je suis sans affaires, sans embarras, au moins apparent; cependant vous me seriez nécessaire, je le sens: eh, dans quel tems un ami nous est-il inutile?

Monsieur de Montalais est enfin rendu à ses amis, qui souhaitoient passionnément son retour. Monsieur & madame de Comminges, le comte de Piennes, & madame de Martigues célèbrent son arrivée par des fêtes: il mérite, je crois, tous les sentimens qu'il inspire. Adieu: mes plus tendres complimens à votre aimable sœur: elle doit être bien contente de moi. Je me prive du plaisir de lui écrire, pour ne pas la troubler dans sa *douce paresse*.

I I<sup>e</sup> L E T T R E .

**J**E vais vous confier un petit secret ; il fait naître de grandes espérances. Monsieur de Méri, si décidé à marier madame de Mirande à son mauffade pupille , commence à revenir de sa longue prévention. Les amis du comte de Termes entourent ce bon vieillard , lui demandent s'il veut toujours affliger sa nièce chérie ? On le flatte , on le presse ; le chevalier de Termes le voit , l'amuse , lui plaît ; tout paroît s'arranger pour combler les vœux de deux personnes estimables. Madame de Martigues se donne de grands soins ; le comte de Piennes agit fortement ; Termes va , vient , court , tremble , se rassure , espère , se désole , rit & pleure vingt fois en un jour. Ami solide , tendre amant , il touche , il intéresse ; il engage tout le monde à souhaiter son bonheur. Mon attachement pour madame de Mirande fixe mon attention sur un évènement dont sa fortune & sa félicité dépendent.

La perspective de ce mariage donne bien de la joie au comte de Piennes. Si une de ces trois *charmantes veuves* , dit-il , rentroit sous le joug , les deux autres suivroient son exemple ; madame

de Martigues se décideroit enfin, j'obtiendrois son cœur & sa main. La satisfaction de monsieur de Piennes en seroit une véritable pour tous ses amis; si madame de Martigues écoutoit mes conseils, elle l'épouserait, il seroit heureux; mais reprendre de nouveaux liens, moi! mon ami, je suis plus éloignée que jamais d'y penser.

Le marquis de Montalais est arrivé; vous l'avez dit? Avez-vous des nouvelles de madame du Lugei? Je vais vous étonner; nous sommes brouillées, oui, tout-à-fait brouillées. Je ne sais pourquoi cette femme prétendoit régler ma conduite & me choisir des amis: fatiguée de ses leçons, j'ai cessé d'aller m'ennuyer à ses tristes dîners. Je veux bien que vous me grondiez un peu, mon cher Comte; mais ne vous rendez point arbitre de nos différends, & sur-tout ne vous avisez pas d'entreprendre de nous raccommoder. Adieu, j'ai fait toutes vos commissions.

### III<sup>e</sup> L E T T R E.

OUI, je vois souvent le marquis de Montalais, je soupe presque tous les soirs avec lui. Mon dieu! vous avez raison, *cet homme est un enchanteur*; il amuse, séduit, occupe; il a ranimé les plaisirs de notre société, il en fait

les délices. Recherché, préféré, careffé, il conserve cette modestie qui le distingue si avantageusement, qualité rare dans un homme aimable ; oui, rare, peut-être dangereuse.

Madame de Martigues ne conçoit pas comment elle a pu vivre six mois sans voir monsieur de Montalais ; elle l'écoute, l'admire, applaudit à ses moindres discours, veut que tout le monde en soit charmé, & grande sérieusement quand on ose contrarier son goût. Le comte de Piennes voit comme elle, dit comme elle ; le plus riant accueil, mille louanges prodiguées au marquis, ne donnent point un instant d'humeur à un amant malheureux & jaloux ! cela ne vous paroît-il pas singulier, étonnant ?

La personne dont vous me parlez avec tant de chaleur, m'est absolument inconnue. J'ignoreis que ma mère eût une parente mariée en Bretagne, & sans doute elle-même ne le savoit pas. Si madame de Kerlanes est de la maison d'Estelan, maison qui m'est chère à tous égards, je suis prête à répondre à votre attente ; & si deux mille louis peuvent faciliter l'établissement de mademoiselle de Kerlanes, je consens de tout mon cœur à les donner.

Mais, quel récit vous a-t-on fait ? rien n'est plus faux, je ne possède point les biens de la maison d'Estelan, ils étoient passés en de

maines étrangères , long-tems avant ma naissance. A la vérité , le dernier comte de ce nom m'a laissé les richesses qu'il rapporta de la Martinique ; mais le maréchal de Tende ne *l'engagea* point à me nommer sa légataire universelle ; les grands biens de monsieur d'Estelan ne formèrent point les liens qui m'unirent au neveu du maréchal ; ce tendre parent me destinoit à monsieur de Sancerre , dans un tems où ma fortune étoit bien bornée , où je n'espérois pas ce brillant héritage. Je dois une entière justification à la mémoire du maréchal de Tende ; sa généreuse amitié pour moi lui fit souhaiter de me voir sa nièce : il desiroit mon bonheur , il croyoit l'assurer ; le peu de succès de ses soins n'a point affoibli ma reconnaissance. Je me souviendrai toujours avec regret , avec douleur , qu'il n'a pas été en mon pouvoir de la lui prouver.

Détrompez madame de Kerlanes , détrompez-la , je vous en prie. Le frère de ma mère m'appela volontairement à sa succession ; je vous instruirai des raisons qu'il eut de déshériter son fils. Non , je vous le jure , personne ne *l'engagea* à signer cet acte de vengeance ; juste dans ses idées , téméraire dans les miennes. Comme parente de madame de Kerlanes , je crois ne lui rien devoir ; mais comme plus

favorisée qu'elle de la fortune ; je crois lui devoir des secours , & je me plairai à l'obliger. Madame de Mariadeck pouvoit s'épargner les pressantes sollicitations ; le besoin est auprès de moi la recommandation la plus forte , j'imaginois que la sœur du comte de Nancé me connoissoit assez pour le penser.

Madame de Mirande sort , elle me prie de vous remercier de vos tendres vœux. Ses espérances augmentent à chaque instant. Madame de Themines entre ; la voilà , belle , gaie , charmante ; elle veut vous dire cent nouvelles , elle les écrit , je mettrai sa gazette dans ma lettre. Adieu , mon ami : je suis triste , je ne fais pourquoi. Monsieur de Montalais est à Versailles , je n'ai pu faire votre commission auprès de lui.

---

#### I V<sup>e</sup> L E T T R E.

**O**H ! vous veniez de recevoir une lettre de madame du Lugei quand vous m'avez écrit. La politesse de vos expressions ne peut me cacher l'esprit qui vous les dicte , ni effacer entièrement l'aigreur de ma sévère parente. Je méprise beaucoup l'espèce de *sagesse* dont elle tire vanité , je commence par vous le dire ; toute

affectation m'est odieuse : mais je veux répondre à vos observations , comme si la marquise du Lugei ne vous engageoit point à me communiquer les siennes.

Vous avez raison de blâmer la légèreté de mon amie ; exacte dans ses mœurs , inconsidérée dans sa conduite , madame de Martigues néglige trop peut-être de réunir tous les suffrages : elle dédaigne de se contraindre pour prévenir les malignes interprétations qu'on peut donner à ses discours , ou les fausses conjectures que ses démarches semblent quelquefois autoriser. Souvent ses idées sont folles ; elle est trop vive , trop attachée à faire précisément ce qu'elle veut , ce qui l'amuse. Par exemple , sa fantaisie d'éprouver le comte de Piennes dure trop long-tems. Un mariage annoncé , retardé , rompu ; des brouilleries , des accommodemens ; un amant banni , rappelé , admis & rejeté dix fois en deux ans , cela est bizarre ; cet amant lui demeure *attaché* , supporte ses *caprices* ; *un homme maltraité est-il capable de tant de patience ?* Cette offensante question est de madame du Lugei ; elle seule admire la *patience* d'un homme qui n'en a point du tout , qui se plaint sans cesse , tourmente continuellement les amis , les parens de madame de Martigues , engage toute la France à lui parler , & peut-

être éloigné par trop d'importunités l'instant favorable à ses desirs.

En vérité, mon cher Comte, on feroit une cruelle injustice à madame de Martigues, si on osoit la soupçonner de la moindre foiblesse; satisfaite du témoignage de son cœur, du respect de son amant, de l'estime de ses amis, elle peut se consoler d'élever *des doutes, des craintes, d'inquiètes idées* dans l'esprit de madame du Lugei. Cette femme, remplie de prétentions, voudroit tout attirer, tout occuper. L'étourderie de madame de Martigues la *blesse*, dit-elle? Eh non, ce n'est pas cela; elle lui envie ce cercle nombreux que son naturel aimable & l'agrément de son commerce fixe chez elle... On m'interrompt... c'est elle; c'est cette *dangéreuse* compagne, objet de mes *préférences*. Nous allons sortir ensemble, je finirai ma lettre après souper.

*A minuit.*

Mon cher Comte, afin de ne pas revenir sur un sujet désagréable, je veux l'épuiser, & vous répéter ce que j'ai dit cent fois à madame du Lugei. L'opinion des autres ne réglera jamais mes sentimens; mon cœur est mon juge suprême. Si madame de Martigues avoit le malheur d'être soupçonnée, j'en gémirois, j'en

ressentirois une douleur véritable, rien ne m'en consoleroit ; mais je ne cesserois pas de voir assiduellement mon amie , j'aimerois mieux risquer de partager une injuste censure , qu'aider par mon éloignement à l'accréditer ou à l'étendre.

Ce ne seroit pas la première fois que , sacrifiant mon propre intérêt à mes principes , je me ferois vue l'objet des fausses idées de cette partie du monde dont l'attention est toujours fixée sur les mouvemens d'autrui. Combien de spectateurs oisifs prononcent hardiment sur ce qu'ils voient , plus hardiment encore sur ce qu'on leur cache !

Dans le tems où l'on s'élevoit contre moi , où je passois à la cour , à la ville , pour une femme altière , d'un caractère difficile , toujours triste , toujours enveloppée des voiles de l'humeur ; quand on me croyoit capricieuse , insensible , hautaine , incapable de vivre avec le plus *doux* des maris , dont j'étois *chérie* , *adorée* , madame de Martigues fut la seule qui me jugea favorablement. Son amitié la rendit pénétrante , elle découvrit en moi des qualités que sans me connoître on osoit me refuser. Souvent elle venoit partager ma solitude , elle quittoit pour moi ce monde qu'elle aime ; elle me donna des amis ; elle apprit à tous les siens

que je souffrois des peines secrètes , elle engagea madame de Mirande à venir vivre avec moi ; elle défendit hautement mon esprit , mon cœur & mon caractère : aurois-je pour elle un procédé moins généreux ? non , assurément ; mais je ne suis point dans le cas de lui prouver ma reconnoissance , grace au ciel , je n'y serai jamais : excepté madame du Lugei , personne ne forme des *doutes* injurieux sur la conduite de madame de Martigues , & je puis voir mon amie sans que de fâcheuses *craintes* empoisonnent ce plaisir.

Monfieur de Montalais revient demain , il soupera ici : je lui parlerai de votre protégé : comme le marquis est très-obligeant , je suis sûre du succès de ma négociation. Vous me demandez ce *qu'il dit* , comment il *se conduit* ? Eh mais , il parle bien & se conduit mieux , tout le monde l'aime , tout le monde l'approuve. Il est un peu rêveur , il l'étoit aussi l'hiver dernier. Madame de Martigues prétend en faveur la raison. Pour la première fois de sa vie elle se tait , elle est impénétrable ; ce secret lui pèse un peu pourtant , elle en est fort occupée , & sans qu'on l'interroge elle s'écrie , *je ne le dirai pas*.

Madame de Mirande & moi nous cherchons des défauts à cet *aimable* marquis ; le comte de

Vous voulez nos couplets , les voilà. Prenez garde au jugement que vous en porterez ; si vous les trouvez mauvais , on ne vous accordera pas le sens commun ; si vous les louez , madame de Martigues dira : Ce pauvre comte ! la province a déjà gâté son goût. Adieu.

---

## V I<sup>e</sup> L E T T R E.

**J**E viens de jouir d'un plaisir délicieux ; madame de Mirande est enfin réconciliée avec le riche frère de sa mère. Il a dîné ici ; lui-même m'avoit prié d'inviter le comte de Termes ; tout est accordé , tout est réglé ; le bon , l'honnête monsieur de Méri donne actuellement à sa nièce trente mille livres de rente , & lui assure les deux tiers de ses biens. Je ne perdrai point la douceur de loger avec elle. Termes consent à s'arranger dans le pavillon qu'occupoit monsieur de Sancerre ; il est vaste & peut aisément se partager en deux appartemens commodes. Comme absolument je ne veux point changer d'état , tout ce côté de l'hôtel m'est inutile. Le mariage de madame de Mirande est arrêté pour le milieu du mois prochain.

La vieille maréchale de Termes est enchantée ; elle desiroit beaucoup cette union. Elle

ne donne rien à son petit-fils, mais elle se mêle de tout. Des articles à dresser, des marchands à désoler, un lapidaire à impatienter, des ouvrières à quereller, une liste à faire, dans laquelle il ne sera pas impossible de défobliger cinq ou six de ses parens ; cela l'égaye, l'amuse, la ranime.

Monfieur de Montalais consent à recevoir le jeune officier que vous protégez : il doit vous l'avoir écrit. Sans exagération, sa femme est odieuse. En voyant son portrait hier chez madame de Comminges, j'ai pensé crier. Il faut l'avouer, les parens sont bien cruels ! forcer un homme si aimable à se lier malgré lui à cette laide héritière ! Eh bien, il la traite avec tant d'égards, qu'elle semble être le choix de son cœur. Cette femme est heureuse, mon cher Comte, elle est vraiment heureuse ! aussi riche, plus jeune, plus favorisée de la nature, que mon fort a été différent du sien ! Je ne veux pas m'appesantir sur ces idées, elles m'affligeroient. Adieu.



VII<sup>e</sup> L E T T R E.

**V**OUS me priez de vous confier nos remarques sur le marquis de Montalais , & vous m'en priez avec un empressement qui m'étonne. En vérité , nous sommes peu avancées dans nos observations. Madame de Mirande est trop occupée à recevoir les félicitations de ses amis , à partager la joie de Termes , à jouir des transports d'un amant si tendre , pour se livrer à des soins étrangers & frivoles : moi , dont rien n'affecte le cœur , qui demeure spectatrice au milieu d'une société agitée par tant d'intérêts divers , je puis peut-être juger sans partialité tous ceux qui la composent.

Je pense précisément de monsieur de Montalais ce que j'en pensois l'hiver dernier , je le trouve dangereux. Un homme qui joint à la plus belle figure des qualités rares , dont le cœur délicat ne s'est point avili par ces passions folles & momentanées , par ces attachemens libres & vicieux , capables de détruire le goût du sentiment ; un homme qui remplit si bien ses devoirs , montre tant d'humanité , de bonté , qui est si distingué dans le monde , si cher à ses parens , à ses amis... ah ! oui , je le crois dan-

gereux. Son humeur est égale, il a l'esprit naturel, des talens, de la gaieté; un son de voix si doux, de si beaux cheveux! l'air si fin, le rire si agréable! . . . mon ami, une femme sensée devoit lui fermer sa porte; la mienne ne lui seroit peut-être pas ouverte, s'il étoit libre.

Mais après tout, qui fait si tant de dehors séduisans ne cachent point une ame fausse, un esprit adroit, un cœur cruel! Une triste expérience m'apprit de bonne heure à douter des réputations les mieux établies: j'ai examiné des hommes admirés, peu se sont trouvés dignes de mon estime: vous êtes le seul peut-être dont les sentimens conformes à la conduite ne démentent point l'opinion qu'on m'avoit donnée de votre caractère.

Je ne fais pourquoi vous me parlez encore des projets de madame de Valencé; son neveu est riche, bien fait, sensible, charmant: tout cela peut être; mais qu'importe? Je n'en veux point. Ma liberté m'est chère, elle m'est plus chère que jamais; elle fait ma joie, mon bonheur... *Mon bonheur!* est-ce que je suis heureuse?... Mon ami, j'éprouve pour la première fois que des desirs vagues peuvent jeter du dégoût sur des possessions réelles.

Voilà madame de Mirande belle comme un ange, & tendre comme Astrée; elle se laisse

tomber négligemment sur des coussins : je lui propose d'écrire. *Je ne saurois.* Ecrirai-je pour vous ? *Ah ! oui.* Que dirai-je de votre part ? *Tout ce qu'il vous plaira.* Il me plaît de vous assurer de sa paresse & de son amitié.

Termes est à Chantilli avec Comminges , Thémis & le marquis de Montalais ; vous devinez le sujet de l'indolence de madame de Mirande , depuis deux jours notre société n'est pas supportable. Madame de Martigues touffe, le comte de Piennes boite , madame de Thémis rêve , ma sœur gronde , son mari crie , Saint-Maigrin projette , son frère lorgne , le vieux maréchal conte , sa nièce boude , Duplessis ment , madame de Mirande bâille , moi , je dors.

### VIII<sup>e</sup> L E T T R E.

**V**ous êtes *surpris* , *très-surpris* de quelques expressions de mes lettres ; plus *surpris* encore de m'entendre dire en parlant de madame de Montalais : *mon sort a été bien différent du sien.* *Aucun mari* , pensez-vous , *n'eut de plus tendres égards pour sa femme que le comte de Sancerre ;* & si une *antipathie* inconcevable n'avoit fermé mes yeux sur son mérite , je n'aurois pas pré-

féré le séjour de Mondelis à la douceur de rendre *heureux* un homme *aimable*, dont j'étois *passionnément aimée*.

Aimée ! j'étois *aimée* moi ? *passionnément aimée* ! ah ! mon cher Comte, vous êtes loin d'imaginer combien cette espèce de reproche m'afflige, quelle blessure cachée & profonde il peut r'ouvrir ! Le tems, mes amis, la dissipation, un peu de philosophie ont ramené le calme dans mon esprit, mais sans effacer la trace des traits cruels dont mon cœur se sentit percer dans le cours de cette *union*, en apparence *si bien assortie*.

Depuis quatre ans m'avez-vous vue inégale ou bizarre ? suis-je incapable d'attachement, de reconnoissance, de tendresse ? mes goûts ont-ils changé ? Appercevez-vous de l'inconstance dans ma conduite, de la variété dans mes desirs ? Pourquoi monsieur de Sancerre eût-il seul éprouvé mes caprices ? mes procédés à l'égard des autres n'ont-ils pas dû vous faire réfléchir, vous faire découvrir une contrariété frappante entre ma façon naturelle de penser, d'agir, & le caractère que l'on m'a donné ? Vous m' *aimez*, vous m'*estimez*, & votre prévention subtile ! & vous croyez *qu'attentive au bonheur de tout ce qui m'environne*, j'ai pu rendre mon mari *malheureux* ! Et sur quoi donc m'*estimez*-vous ?

Vous étiez attaché à monsieur de Sancerre ; quand il fut blessé , vous remplîtes l'office d'un généreux ami ; vous-même l'enlevâtes du champ de bataille ; & s'il avoit pu parler , je ne doute point que , n'ayant plus rien à ménager , la vérité ne se fût une fois échappée de sa bouche ; peut-être dans les derniers instans il eût osé vous confier son secret , & l'extrême condescendance d'une femme accusée par lui-même de tant d'inflexibilité.

Vous n'avez point connu monsieur de Sancerre , non , mon cher Comte , vous ne l'avez point connu. Est-ce dans les camps , à la cour , au milieu des cercles où l'on se rencontre , qu'il est possible d'approfondir le caractère & de juger du cœur d'un homme ? Si on vous demandoit un portrait fidèle de cet ami , quels traits emploieriez-vous pour le tracer ? Sancerre étoit hardi , courageux , diriez-vous ; il aimoit la guerre & s'y conduisoit bien ; noble dans sa dépense , il tenoit un grand état , savoit plaire à son maître , & ne négligeoit point sa fortune. Je fus son exécuteur testamentaire , je trouvai ses affaires en ordre , & ses biens augmentés par son économie.

Quel éloge , mon ami ! A la honte des mœurs , tout foible qu'il est , peu des pareils de monsieur de Sancerre le méritent peut-être.

Mais n'avoir pas des vices grossiers , est-ce être honnête ? Ne pas se conduire sur tous les points d'une façon révoltante , est-ce assez pour paroître estimable aux yeux d'une femme éclairée & délicate ?

J'ai toujours évité d'entrer avec vous dans ces inutiles détails. L'amitié qui vous lioit à monsieur de Sancerre , devoit vous éloigner de sa veuve. L'emploi dont il vous chargea , vous força de la voir ; bientôt vous vous plûtes à cultiver une connoissance , que peut-être vous n'auriez pas cherchée. J'ai respecté la mémoire de monsieur de Sancerre , je vous ai laissé votre prévention , je veux vous la laisser encore ; mais soyez sûr *qu'un caprice* ne me fit point *préférer le séjour de Mondelis à la maison de mon mari*. Son intérêt , la bonté de mon cœur , une fierté décente , la crainte de n'être pas toujours maîtresse de moi-même , m'engagèrent enfin à vivre loin d'un ingrat , qui peut-être n'étoit cher encore malgré la connoissance que j'avois alors de son caractère.

Ne vous écriez pas , ne rappelez point ces vains discours de la multitude ; souvenez-vous que je suis vraie. Oui , j'ai aimé le comte de Sancerre , il posséda tout mon cœur : si vous saviez . . . . Mais ne parlons plus d'un tems de ma vie , dont le souvenir m'est encore pénible.

Adieu ; madame de Martigues me dit hier de vous gronder de sa part , j'ai oublié pourquoi.

---

## I X<sup>e</sup> L E T T R E.

**J**E vais enfin vous communiquer nos remarques sur monsieur de Montalais. On vante sa *douceur*, son *égalité*, sa *sagesse* : premièrement il n'est point du tout aisé à vivre , un rien le fâche , & ce *sage* boude comme un enfant.

J'allai hier à l'Opéra ; jamais je ne me suis tant ennuyée : madame de Planci y étoit : c'est une singulière femme ! elle se multiplie ; on la voit par-tout , je ne fors point sans la rencontrer ; ne trouvez-vous pas qu'il y a long-tems qu'elle se montre ?

Le marquis vint dans ma loge ; madame de Planci lui fit des signes , des signes redoublés ; il alla lui parler ; leur conversation fut longue , animée ; l'un s'exprimoit avec feu , l'autre avec vivacité : madame de Planci paroïssoit enchantée , & quand monsieur de Montalais revint , la joie brilloit sur son visage. Je m'avisai de lui dire que madame de Planci se coïffoit mal , qu'il devoit l'en avertir. Vous n'avez jamais vu un homme se déconcerter de la sorte ; il rougit , resta interdit , ne parla plus. En sortant je pris

la main du chevalier de Némond, le marquis donna la sienne à madame de Martigues : je l'entendis lui dire, je suis *malheureux*, bien *malheureux* ! Le reste du soir il ne prononça pas dix paroles, il brouilla tout au jeu ; ne savoit à table ce qu'il faisoit : ô quelle humeur contre moi ! il ne pouvoit me pardonner d'avoir offensé le goût de madame de Planci, ou l'adresse de ses femmes.

Oh ! monsieur de Montalais n'a pas tout le mérite que madame de Martigues lui trouve ; non, il ne l'a pas. Si peu maître de lui ? ne pouvoir cacher son trouble, son agitation ? cela décèle bien de la foiblesse dans cette ame si noble, si supérieure ! & puis je hais la fausseté. Pourquoi se parer d'une feinte indifférence ? Est-ce un excès de vanité qui l'engage à se montrer peu susceptible de passion. Annonce-t-il sa *sagesse* comme un préservatif contre les agrémens ? En vérité, je le crois : c'est la crainte d'être aimé, suivi, tourmenté, qui le rend *malheureux*, très-*malheureux* ! Eh bien, j'étois prête à me tromper à son caractère, je prenois pour lui l'estime la plus sincère. Cet homme est. . . j'en suis fâchée ; mais il est. . . il est comme les autres.

Après tout, c'est tant mieux. Madame de Thianges disoit hier à propos de la mauvaise

humeur du marquis : *monsieur de Montalais ne peut trop perdre de ses qualités intérieures aux yeux d'une femme sensée qui l'examine.* Elle a bien raison, il lui en restera toujours assez pour séduire une femme ordinaire.

Ne voilà t-il pas le marquis de Limeuil revenu d'Espagne ? Ne recommence-t-il pas à m'impatienter ? Tout le monde me parle de ses sentimens, de leur constance, de sa maison, du titre qu'il espère. Je ne vois que son obstination : eh ! mon dieu, ne me laissera-t-on pas tranquille ? Je ne veux ni de Limeuil ni des autres. Qui pourroit me plaire à présent ? mériter le sacrifice de mon heureuse liberté ? Personne, non, mon ami, personne.

Je reçois à l'instant une lettre de madame de Kerlanes : elle me fait de grands remerciemens, elle m'en fait trop. Le petit billet de sa fille m'a touchée ; l'une & l'autre mettent bien du prix à un léger service. En vérité, mon cher Comte, donner, c'est se procurer un plaisir sûr, selon moi très-indépendant de ceux qu'on oblige : leur reconnoissance y ajoute peu ; leur ingratitude ne le détruit pas.

Je vous ai *promis des éclaircissemens*, je m'en souviens ; ne me pressez pas, je vous les donnerai ; vous en ferez part à madame de Kerlanes : ses idées sur le maréchal de Tende m'ont bles-

sée , je serois fâchée de les lui laisser. Adieu ; mes complimens à madame de Mariadeck ; si elle n'étoit pas votre sœur , je ne pourrois lui pardonner de vous garder si long-tems.

---

## X<sup>e</sup> LETTRE.

**L'**EQUITÉ m'oblige à vous apprendre que j'avois très-mal interprété la conduite & les sentimens du marquis de Montalais. Madame de Planci le pria il y a quelques jours d'arranger une affaire délicate entr'elle & son frère ; cette affaire terminée au gré de ses desirs , elle remercioit le marquis de ses soins. Charmé de la voir contente , il rapporta de sa loge un air gai , sa joie naissoit de la bonté de son cœur , elle me donna de très-fausses idées.

Nous devrions être toujours en garde contre je ne fais quelle malignité qui nous porte à prononcer sans examen , à décider sur de légères apparences. Tout d'un coup madame de Planci s'est peinte à mon esprit comme une folle , & j'ai vu le marquis passionné pour elle. J'ai tort avec l'un & avec l'autre , ils l'ignorent ; mais je le fais , & je me le reproche.

Que votre absence m'afflige ! Quoi , vous ne reviendrez pas ? je voudrois vous voir , j'aurois

besoin de vous entretenir. On n'écrit pas tout ce qu'on pense ; depuis un peu de tems je ne suis pas dans mon état naturel ; j'ai des vapeurs , peut-être ; c'est un mal sans douleur , n'est-ce pas ? l'imagination se frappe , se fixe sur un objet , on le voit toujours , on veut envain n'y pas songer , la même idée revient sans cesse ; le moindre bruit cause de la terreur , le cœur palpite , on ne fait ce que l'on desire ; on veut , on ne veut pas ; rien ne plaît , tout fatigue . . . . Mon dieu , c'est ma situation ! je crains sans deviner ce qui m'effraye ; souvent je suis comme une personne qui se voit poursuivie , veut s'échapper , fuit , court , & croit toujours qu'on va l'atteindre.

J'attends vos lettres avec impatience ; les paroles d'un véritable ami , dit un sage , sont un baume adoucissant pour les blessures de l'ame ; j'aimerois à vous ouvrir la mienne. Vous avez ma confiance , vous êtes prudent ; votre amitié éclaireroit mes démarches , elle me sauveroit . . . Mais de quoi ? de qui ? où sont mes dangers ? mon esprit se trouble & ma raison s'égare , effet de la cruelle maladie . . . Ah , mon cher Comte , je suis changée ; tous les objets qui m'entourent le sont à mes yeux. Je vous aime pourtant , je vous aime toujours de même . . . Voilà madame de Martigues.

*De madame de Martigues.*

Oui , me voilà , bon jour ; finissez-vous ? partez-vous ? arrivez-vous ? n'êtes-vous pas fou de rester si long-tems à Rennes ? & si ! que fait-on là ? Comment ! ne pas accourir féliciter madame de Mirande & votre ami Termes ? Et puis , c'est que vous allez devenir ennuyeux ; ces gens d'affaires vous rendront pesant , grave ; maussade comme eux. A propos d'ennuyeux , monsieur le comte de Piennes me proteste , me jure , que je ne puis me dispenser de l'épouser avant la fin de l'hiver. Madame de Sancerre est de son avis , vous ne manquerez pas d'en être aussi ; pour madame de Mirande , elle voudroit marier tout l'univers ! Savez-vous bien qu'il est des momens où mon bon génie m'abandonne , où je suis tentée , où l'exemple de madame de Mirande pourroit... Ah ! la mauvaise pensée qui me vient là ! nous verrons. Je ne promets rien. J'ai besoin d'un exemple plus frappant encore ; de celui de madame de Sancerre ; je médite un grand dessein , elle l'ignore , vous ne le saurez point ; je veux vous faire admirer un jour ma prévoyance , l'étendue , la profondeur de mes vues. Je suis légère , dit-on , eh oui , *légère* : vous verrez , vous verrez. Adieu ;

mille & mille tendres complimens à madame de Mariadeck.

*De madame de Sancerre.*

Elle a rempli tout mon papier , il m'en reste à peine assez pour vous assurer encore de mon amitié.

---

## X I<sup>e</sup> L E T T R E.

**N**I la *pareffe* , ni l'*indifférence* , ne m'ont fait passer une semaine sans vous écrire , je n'étois point à Paris. En arrivant je me hâte de vous apprendre mes aventures.

Lundi dernier nous étions seules madame de Mirande & moi ; madame de Martigues vient , puis madame de Thémines ; on cause , on rit , on ne fait de quoi , n'importe , cela amuse. Tout d'un coup il s'élève une idée dans la tête de madame de Martigues ! Ma chère , me dit-elle , je suis lassé du monde , j'aspire à la retraite ; Paris est fatigant ; voir toujours les mêmes objets , entendre sans cesse médire ; se trouver tous les soirs au milieu de ce triste cercle de fous qui extravaguent & ne sont point plaisans ; quelle mauffade uniformité ! goûtons

au moins la douceur d'un peu de variété ; par exemple , ennuyons-nous nous-mêmes.

Cela feroit difficile , dit madame de Mirande ; on ne s'ennuie jamais avec ceux que l'on aime. Oh , que si , reprend madame de Martigues ; mais essayons , partons toutes quatre pour la terre que je viens d'acheter , que personne au monde ne le sache : on nous cherchera , on ne nous trouvera point. Que de mauvais propos sur cette étonnante éclipse ! on fera les plus sottes histoires , les contes les plus ridicules ! nous en rirons bien au retour.

Comment m'arranger avec monsieur de Thémises , dit la jeune marquise ? Oh , ne jouez donc pas ainsi la *tendre épouse* , reprend madame de Martigues , ne pouvez-vous lui dire que vous allez à Versailles ? Elle y consent. Madame de Mirande fait ses objections , on les rejette ; elle se rend , je me laisse séduire , la partie se décide , on se promet le secret , le lendemain nous partons.

Une maison charmante , quantité de lumières , un appartement gai nous inspirent la joie , & nous voilà à rire de tous nos amis , à nous peindre leur étonnement , à nous représenter leurs physionomies , surprises & inquiètes : madame de Martigues se met à contrefaire le comte de Piennes. Le voyez-vous à ma porte , dit-elle ,

disputant avec mon suisse ? *Elle n'y est pas ? Non. On ne l'attend pas ? Non. Ni ce soir, ni demain, ni après ? Non. On ne sait où elle est ? Non. Je suis mort ! Et le suisse, toujours non.* Nous imaginons qu'il court chez moi : personne. Chez les autres : pas la moindre découverte. Quatre femmes envolées, disparues ! que penser ? que croire ! Mais, ce pauvre Termes, dit madame de Mirande, il va se désoler, & ses chagrins ne m'amusent point. Madame de Martigues a réponse à tout ; *Termes est raisonnable, il prendra patience.* Mon mari me fera enfermer, dit madame de Thémises. *Eh bien, nous irons vous voir au couvent.* Je l'assure que ma sœur va mettre le scellé chez moi : *Tant mieux, nous plaiderons l'avaricieuse pour divertissement d'effets* : Et tout de suite, faisons des couplets, s'écrie-t-elle, contre nos amis & contre nous ; sur-tout ne nous ménageons pas, afin de pouvoir honnêtement peser sur les autres.

Cette belle proposition est applaudie ; nous nous rangeons autour d'une table ; on prend la plume, on rêve, on s'applique ; l'une tape du pied, l'autre met ses doigts dans ses cheveux ; je ne fais par où commencer ; pour madame de Martigues, rien ne l'arrête, sa plume court, tout ce qui se présente est écrit.

Au milieu de cette grave occupation, nous sommes

hommes interrompues par un bruit de chevaux ; il se fait entendre dans la cour ; des voix confuses s'y mêlent , on veut entrer , les valets résistent. Madame de Mirande prête à s'évanouir , crie : mon dieu ! des assassins ! Je pâlis ; madame de Thémînes se cache le visage ; madame de Martigues écrit toujours , fait signe de la main , & demande un peu de silence.

La porte est bientôt forcée , les voleurs se précipitent dans le salon. C'est Thémînes , le comte de Piennes , Ternes , Comminges , sa femme , ses deux sœurs & monsieur de Montalais , plus charmant en habit de campagne qu'il ne le parut jamais.

Voilà madame de Martigues dans des éclats de rire si grands , si redoublés , qu'ils excitent ceux de tout le monde. On veut se parler , impossible ! on ne s'entend point , une heure se passe avant qu'on ait pu se dire bon soir. Je me plains de la trahison , madame de Thémînes s'avoue l'indiscrette ; on la gronde , son mari la défend , il obtient sa grace , la joie augmente ; de ma vie je n'ai fait un souper plus agréable.

Six jours passés dans cette riante campagne se sont écoulés comme un instant. Monsieur de Montalais en est parti pour aller chercher la marquise à Saint-Cernain & la ramener à Paris. Mon dieu , combien il est aimé ! ses amis ne

pouvoient se séparer de lui. On l'embrassoit, on lui faisoit promettre de revenir promptement ; à peine lui accordoit-on le tems nécessaire à ce petit voyage. Eh tout m'engage à presser mon retour, disoit-il au comte de Piennes, d'un air touché, d'un ton attendri ; tout me rappelle ici, j'y laisse tout ce qui m'est cher ! Il ne compte pas rester plus de douze jours absent.

On m'apporte votre troisième lettre, je la lirai chez madame de Comminges où je vais souper ; depuis un quart-d'heure je fais attendre madame de Thiange que j'y mène. Adieu.

*A une heure du matin.*

Toujours des plaintes *de ma paresse*. Vous me grondez, vous craignez, vous n'osez me dire . . . & puis cent questions. Mon ami, je n'y veux pas répondre, je n'y saurois répondre. Pour les détails que vous me demandez, vous les aurez incessamment. Bon soir, je vais chercher du repos ; je ne fais si j'en trouverai . . . Allons, mon cher Comte, encore une question. *Eh pourquoi, Madame, pourquoi n'en trouveriez-vous pas ?* Vous devenez curieux, vous êtes tout prêt à devenir indiscret ; je vous l'a déjà dit, on n'écrit pas tout ce qu'on pense.

XII<sup>e</sup> LETTRE.

**J**E vais remplir ma promesse , justifier le maréchal de Tende , & vous apprendre pourquoi monsieur d'Estelan déshérita son fils. Ni ma mère , ni le maréchal n'étoient capables de se livrer à un vil intérêt : ne les jugez pas sur les discours d'une femme prévenue ou mal instruite ; jugez-les sur leur conduite & sur les faits.

Le comte de Dammartin , veuf , âgé de cinquante ans , ne songeant point à reprendre de nouveaux engagements , riche par ses places , par les bienfaits du roi , maria sa fille unique au marquis de Thoré , lui fit une donation de tous ses biens , & se réserva seulement la terre de Mondelis. Deux ans après il aimâ éperduement la sœur du comte d'Estelan. Le peu de fortune de cette demoiselle la condamnoit à une triste retraite. Son frère ruiné comme elle , par la perte d'un procès considérable , prêt à passer à la Martinique , où l'appeloit un ami qui y commandoit alors , la pria , la pressa de préférer la main du comte de Dammartin au voile qu'elle alloit prendre. Elle se maria , il partit , je vins au monde la sixième année de

cette union, & perdis mon père avant d'avoir pu le connoître.

Veuve à vingt-sept ans, réduite à une pension de dix mille livres, ma mère fixa son séjour à Mondelis. Comme cette terre devoit être tout mon bien, elle prit un soin particulier de la rendre fertile, fit chaque année de petites acquisitions, & sans négliger d'embellir sa demeure, elle parvint à doubler la valeur d'une terre, qui, dans les mains de mon père, étoit seulement une maison de plaisir.

De toutes celles qui m'appartiennent à présent, Mondelis est l'unique où j'aimerois à vivre ; tout y est intéressant pour moi, je m'y vois entourée des marques de la tendresse de ma mère, de ses soins, de ses bontés ! ses cendres y reposent, elles me rendent ce séjour cher & respectable. O mon ami, combien j'ai versé de larmes sur le marbre qui les couvre, combien de fois j'ai appelé ma mère du fond de son tombeau ! Combien j'ai regretté cette amie dont les conseils eussent été si nécessaires à ma jeunesse, dont les consolations eussent été si adoucissantes pour mon cœur affligé !

On m'éleva sous les yeux de la comtesse de Dammartin ; elle-même présida à mon éducation, & remplit mon esprit de ces maximes simples & vraies, qui accoutument à penser

juste, à aimer ses devoirs, à les suivre sans effort. Sincère, ingénue, je ne connoissois ni le doute, ni la défiance : occupée de ces douces affections dont l'enfance est susceptible, tous mes momens étoient heureux, quand on offrit monsieur de Sancerre à mes regards, comme un homme destiné à partager mon bonheur & à l'augmenter.

Le maréchal de Tende, son oncle maternel, avoit toujours eu le projet de nous unir ; parent & ami du comte de Dammartin, il respectoit la veuve, la chérissoit, la visitoit souvent, passoit des mois entiers à Mondelis, m'aimoit tendrement, & laissoit voir des intentions que la médiocrité de ma fortune rendoit très-avantageuses pour moi.

Vous savez que le comte de Sancerre resté orphelin dès le berceau, ne devoit pas s'attendre à l'opulence dont vous l'avez vu jouir. Ses parens prodigues & négligens, moururent jeunes, laissant à leur fils des biens en désordre, & des terres en décret ; le maréchal, habile dans les affaires, accepta la tutelle, paya les dettes, se fit adjuger les terres, les remit en valeur. Seul créancier de son pupille, ses avances absorbèrent les deux tiers d'un héritage qu'elles rendoient considérable : ainsi monsieur de Sancerre fut élevé dans une extrême dépendance.

de son oncle ; & comme il étoit naturellement intéressé, qu'il attendoit tout de sa tendresse & de ses bontés , il lui montra toujours la plus grande soumission.

Je n'avois pas encore treize ans lorsque le maréchal de Tende instruisit ma mère de ses desseins sur le comte & sur moi. Madame de Dammartin reçut avec joie , même avec reconnaissance, la proposition d'un établissement qui surpassoit ses espérances. Notre mariage fut secrètement arrêté , & malheureusement pour moi , le tems ni les événemens ne changèrent point la disposition de nos parens.

Trois mois après cet arrangement pris, monsieur d'Estelan arriva en France. Il se fit un plaisir délicat de venir à Mondelis surprendre une sœur chérie , qui depuis dix-neuf ans avoit eu rarement de ses nouvelles , & n'attendoit plus son retour. Leur première entrevue fut touchante ; ils s'embrassoient , pleuroient , s'interrogeoient tous deux à la fois ; des larmes de joie interrompoient leur discours , ils recommençoient à se presser tendrement , à se demander s'ils n'étoient pas séduits par une douce illusion , s'ils jouissoient vraiment du bonheur de se voir & d'être réunis.

Ces mouvemens vifs & naturels un peu calmés , monsieur d'Estelan apprit à ma mère qu'en

s'éloignant de la France il avoit le projet d'épouser une riche veuve , dont son ami lui ménageoit la bienveillance & la fortune ; mais comme le cœur rejete souvent les conseils de la raison , ce dessein resta sans effet. Une jeune espagnole descendue d'une longue suite d'illustres aïeux , ne possédant que ses titres & les agrémens de sa personne , lui inspira de la tendresse ; il l'épousa ; elle lui donna un seul fils. Depuis un an la comtesse d'Estelan ne vivoit plus ; son mari désolé de sa perte , dégoûté d'un pays où sa complaisance pour une femme adorée le fixoit , se hâta de vendre ses habitations , de repasser dans sa patrie , afin d'y jouir paisiblement d'une grande fortune , acquise par les soins d'un ami , par de longs voyages & de pénibles travaux.

Ma mère se plaignit de ce qu'il n'avoit point amené son fils à Mondelis. Monsieur d'Estelan soupira & jettant sur moi des regards attendris : Hélas ! dit-il , pendant son enfance je le destinois à ma nièce ; mais qu'il est peu digne d'Adelaïde & de moi ! C'est un sujet sans espérance , grossier dans ses idées , brusque , farouche , opiniâtre ; aucun égard ne l'arrête , aucun frein ne le retient ; il sacrifie tout à ses moindres fantaisies ; les caresses , les menaces , la condescendance , la rigueur , rien ne change , rien

n'adoucit un naturel fougueux, hardi, indomptable ; il a causé la mort de sa mère, il causera la mienne. Je ne puis me consoler d'avoir donné la vie à un sauvage capable d'avilir mon nom, de le déshonorer, peut-être de le rendre odieux.

Ma mère s'efforça de calmer la douleur de son frère, & pendant plusieurs jours elle parvint à suspendre ses chagrins. Il la pressa de quitter sa retraite, de retourner à Paris, d'y vivre avec lui. Il vouloit, disoit-il, partager sa fortune entre son fils & moi : la comtesse de Dammartin lui promit de s'arranger pour satisfaire ses desirs ; il nous quitta, charmé de cette espérance, mais un événement imprévu détruisit tous ses projets de bonheur.

Monsieur d'Estelan avoit amené en France une négresse ; elle le servoit depuis long-temps en qualité de femme de charge. Deux petites noires fort bien faites composoient toute la famille de cette esclave. Zabelle, l'aînée de ces deux filles, inspiroit une forte passion au jeune d'Estelan ; élevée dans les maximes européennes, Zabelle se refusoit aux desirs de son amant. Sa résistance les rendit si violens, qu'emporté par l'amour, par l'impétuosité naturelle de son tempérament, il lui proposa de l'épouser. Zabelle se déplaisoit en France, elle regrettoit sa

patric; l'offre de l'y remener , de la faire passer de l'esclavage au rang de comtesse d'Estelan , de la rendre maîtresse d'une riche habitation , séduisit la jeune noire ; elle consentit à quitter sa mère , à suivre son amant. Pressé d'être heureux , guidé par son indiscrete passion , cet amant inconsidéré trompa la vigilance de son gouverneur , força le coffre-fort de son père , y prit pour plus de six cent mille livres de lingots d'or , quelques pierreries ; & s'échappant la nuit avec Zabelle , il courut sans s'arrêter , arriva à Brest , où trouvant un vaisseau prêt à mettre à la voile , il s'embarqua après avoir écrit cette lettre à son père.

MONSIEUR ,

« Epoux de Zabelle , content du sort que  
 » j'ai su me faire , je vais courir les mers , vivre  
 » à ma fantaisie & chercher l'espèce de bon-  
 » heur qui me convient. Vous pouvez , Mon-  
 » sieur , me regarder comme si je n'étois plus ,  
 » jamais je n'aurai la hardiesse de reparoître  
 » à vos yeux ».

Monsieur d'Estelan revenoit de Mondelis à Paris quand il rencontra sur sa route un de ses gens dépêché vers lui pour l'instruire de l'évasion de son fils , de l'ouverture de son coffre-

fort , & de l'enlèvement de Zabette. Le comte fut si douloureusement affecté de cette aventure , que sa santé déjà altérée , s'affoiblit tout-à-fait. Il tomba dangereusement malade ; ma mère apprenant son état , me mit à l'abbaye du Martrai , & se rendit en diligence auprès de son frère. Monsieur d'Estelan eut une longue maladie , souffrit beaucoup , revint un peu , mais sa convalescence ne promit point le retour de ses forces ; il languit plus de huit mois ; ni les secours de l'art , ni les consolations de l'amitié ne purent ranimer un cœur brisé par la tristesse.

Tous ses biens étoient acquis ; il avoit le droit d'en disposer. Détestant la bassesse de son fils , il le déshérita par un acte authentique & confirma cette exhérédation dans son testament. Il me nomma légataire universelle de tous ses effets , évalués à près de trois millions. Il m'en rendit maîtresse dès l'instant de sa mort , me chargeant de payer à son fils une pension viagère de vingt mille livres s'il revenoit en France & s'y trouvoit dans le besoin.

Peu de tems après avoir fait ce testament , que ma mère ne *dicta pas* , monsieur d'Estelan expira dans les bras d'une sœur qu'un si brillant héritage ne consola point de sa perte. En qualité de ma tutrice , elle fut mise en possession de toute la fortune de son frère.

Le maréchal de Tende, alors chargé d'une négociation secrète & importante, étoit en Savoie quand monsieur d'Estelan arriva en France. Il n'en revint qu'un mois après sa mort; il ne le connoissoit point; comment auroit-il *dirigé ses volontés*? Noble, juste & défintéressé, il n'eût jamais excité un père à punir. Vous êtes surpris peut-être, en me voyant défendre avec chaleur le caractère d'un homme, qui sur la fin de sa vie m'a donné des marques de haine; il devint mon ennemi, je l'avoue, mais je ne dois pas me plaindre de lui: il me crut bizarre, dissimulée, ingrate; comment n'auroit-il pas cessé de m'aimer? Sa prévention n'a point éteint mon amitié, elle n'a point affoibli ma reconnaissance: vous admirâtes à Mondelis le tombeau que j'ai élevé à la mémoire de cet homme respectable; ce n'est point un monument consacré à l'orgueil, à la vanité; non, c'est celui d'une tendre vénération, d'un souvenir toujours présent, toujours cher: de tant de peines dont monsieur de Sancerre se plut à me faire sentir l'amertume, la plus vive encore au fond de mon cœur est cette fausseté, cet art cruel qu'il employa pour me ravir l'estime & l'affection de ce sensible, de ce généreux parent.

En revoyant le maréchal de Tende, ma mère s'applaudit de pouvoir donner une riche héri-

tière à son neveu ; elle vit monsieur de Sancerre , il avoit alors vingt-quatre ans , il lui parut formé pour plaire ; elle souhaita que l'union de nos cœurs précédât notre engagement. Le maréchal convint de mener son neveu à Mondelis , dès que les affaires de ma mère lui permettroient d'y retourner. Peu de temps après elle revint ; je sortis du couvent. Deux mois se passèrent encore sans que rien troublât l'heureuse tranquillité de mon cœur ; mais l'instant approchoit où ma propre expérience devoit m'apprendre que l'apparente augmentation de notre bonheur , est souvent la cause cachée de son entière destruction.

En voilà assez , mon cher Comte , pour satisfaire votre curiosité & lever les doutes de madame de Kerlanes. Je n'ai jamais eu de lumières sur le sort du jeune d'Estelan ; j'en ai cherché , même avec soin , mais sans succès. Malgré sa faute , ses droits sont naturels & légitimes ; s'il vivoit , je ne pourrois jouir paisiblement d'une fortune , que la loi me donne , il est vrai , mais dont mes principes exigeroient la restitution. Sans doute , monsieur d'Estelan ne vit plus ; depuis la mort du comte de Sancerre , j'ai séparé de mon revenu les vingt mille livres destinées par mon oncle à son fils , *pauvre & sans secours*. Ce fonds appartient à tous ceux

qui en ont un véritable besoin. J'en puis tirer encore deux cens louis , puisque madame de Mariadek le desire , pour mettre mademoiselle de Kerlanes en état de paroître décemment aux yeux d'une famille où elle va entrer. Adieu.

---

### XIII<sup>e</sup> LETTRE.

**J**E suis vraiment touchée des reproches dont votre dernière lettre est remplie. Non , mon cher Comte , non , vous n'avez point *perdu ma confiance* ; mais pourquoi cette pressante curiosité , pourquoi me *prier* , me *conjurer* de vous laisser pénétrer un mystère que rien n'a pu m'engager à dévoiler ? Il est encore caché , même à mes parens , si intéressés à connoître les motifs de mes démarches. Monsieur de Sancerre n'est plus , me convient-il de ternir sa mémoire ? de lui ravir l'estime d'un ami qui chérit son souvenir ? Ah ! ne troublons point ses cendres ! Je l'ai aimé , haï , méprisé , je l'avoue ; sa mort a dû effacer mes ressentimens ; je veux tout oublier : heureuse , si en pardonnant , je ne me rappelois jamais combien j'ai eu à pardonner.

Si , comme vous le dites , *ma conduite a prouvé à toute la France mon extrême aversion pour le comte de Sancerre* , laissons toute la

*France* dans l'erreur : que m'importe à présent de détruire ses fausses opinions ? Je ne pourrois parler sans blesser plus d'un cœur , & peut-être êtes-vous intéressé vous-même à mon silence.

Vous ne vous seriez point éloigné volontairement d'un objet agréable à vos yeux ? Ah ! je le crois. Votre sexe n'est ni fier , ni délicat ; sa propre satisfaction est le principe de tous ses mouvemens. Si dans la même situation nous suivions vous & moi les seules inspirations de nos cœurs , ils nous guideroient naturellement par des routes différentes.

*Ma façon de penser vous est connue ?* Mais vous l'est-elle sur des points que nous n'avons jamais traités ensemble ? *La froideur , l'indifférence , la fierté m'éloignent seules d'un second engagement.* Qui vous l'a dit ? sur quoi le jugez-vous ? Cette idée est une suite de vos premières préventions. Eh bien , mon ami , vous vous trompez ; sous l'apparence de cette *froideur* qu'on me reproche , je cache une ame tendre , trop tendre peut-être ! Eclairée par le malheur , j'ai voulu examiner , connoître , éprouver ; mon cœur prêt à se donner , a toujours trouvé des raisons de se défendre. L'homme que l'on approfondit est rarement l'homme que l'on choisit ; un seul m'a paru réunir toutes les qualités , tou-

tes les vertus capables de me déterminer. . . Hélas ! par une bizarrerie de mon destin , je n'ose arrêter ma pensée sur cet objet de ma future estime. . . Ne me dites rien , ne me demandez point d'explication sur ce peu de lignes ; point de questions , pas un mot ! Souffrez que je vous traite comme moi-même : vous cacherois-je des sentimens qu'il me seroit permis de m'avouer ?

Affurez encore madame de Valancé que ses démarches resteroient sans effet. Je ne veux pas changer d'état , je le veux moins que jamais. Au fond , le mien pourroit être si tranquille ! Mon goût , ma raison m'y attachent ; mes amis , des livres , d'amufantes études , de longues promenades , un petit cercle où le cœur parle toujours , l'esprit quelquefois ; cela ne suffit-il pas pour continuer ce voyage si court , appelé la vie ? Mon ami , sur une route où l'on est assuré de ne point repasser , il ne faut pas fixer les objets avec le desir de se les approprier , c'est assez de les voir & de s'en amuser.

Madame de Mirande sera mardi comtesse de Termes. Madame de Martigues vouloit qu'on attendit le retour du marquis de Montalais ; Termes est sans complaisance à cet égard. Monsieur de Piennes comptoit envain sur la force de l'exemple ; le pauvre comte ! il dira peut-

être encore long-temps , *pourquoi l'ai-je vue ?  
pourquoi l'ai-je aimée ?*

Je suis sérieuse , triste même ; tout me paroît si uniforme , si languissant autour de moi ! Vous avez bien raison de rester en Bretagne , on s'ennuie ici , rien n'égaie , rien ne ranime ; Paris n'offre aucun plaisir vif , on n'y rencontre que des fous ou des imbécilles. Adieu , vous me placerez dans celle de ces deux classes où vous me supporterez le mieux.

#### X I V<sup>e</sup> L E T T R E .

**J**E vous écris à la hâte , mon cher Comte , pour vous dire que je n'ai pas le tems de vous écrire. Je pars à l'instant avec madame de Martigues , monsieur de Thémis & sa charmante compagne. La maréchale veut que son petit-fils soit marié chez elle , à la Fère. On a fait de grands préparatifs dans cette terre , on y donnera des fêtes , on en parle , on s'en occupe ; le plaisir annoncé , promis , est rarement senti.

Vous me chagrinez , *rien de secret en parlant à un ami , dites - vous ; l'amitié n'admet point de réserve.* Je pense différemment ; on doit cacher à son ami des secrets qui peuvent  
lui

lui causer de la peine ; j'examinerai s'il m'est possible de satisfaire votre curiosité sans blesser cette amitié dont vous osez douter. Plus je me rappelle les détails où je serois forcée d'entrer, & moins il me paroît honnête de les mettre sous vos yeux ; je verrai, vous dis-je. Adieu ; je ne veux pas me faire attendre, l'heure me presse, je vous quitte.

---

X V<sup>e</sup> L E T T R E .

A la Fère.

A PRÈS y avoir bien songé, je vous écris exprès pour vous prier de renoncer au dessein de me faire expliquer sur les procédés de monsieur de Sancerre à mon égard. Je me reproche bien sincèrement quelques traits échappés à ma plume, puisqu'ils ont élevé ce desir dans votre cœur.

Je vous le répète, vous êtes intéressé à mon silence : une personne que vous aimâtes beaucoup s'y trouve plus intéressée encore ; la part qu'elle eut à mes chagrins, à ma conduite, est inséparable de la confiance où vous voulez me forcer. Eh ! si rien n'eût gêné ma confiance, me serois-je refusé la douceur de vous ouvrir mon ame toute entière, d'épancher dans votre

sein une douleur si vive encore quand je vous ai connu ? Pourquoi n'aurois-je pas justifié mon caractère aux yeux d'un homme dont l'estime me sembloit si nécessaire à mon bonheur ?

Toutes les preuves de ma constante bonté pour un ingrat sont entre mes mains. Cette cassette à ressort que monsieur de Sancerre mourant vous faisoit signe de prendre, d'emporter, dont il ne put vous apprendre la conséquence & la destination ; que vous trouvâtes désignée dans son testament avec ces mots, *pour être rendue à Madame\*\*\*\** ; cette cassette, objet de ses dernières attentions, renferme le secret de son cœur & du mien.

Ce *Madame* sans nom, sans titre, ces mots *être rendue*, & l'absence de ses gens vous jetèrent dans l'erreur. Vous crûtes son valet-de-chambre ; il vous assura que cette cassette venoit de moi ; je l'avois en effet donnée à monsieur de Sancerre ; mais une autre devoit la recevoir après sa mort. Vous me la remîtes ; sa vue me fit jeter des cris douloureux ; ils vous surprirent, je l'ouvris en votre présence ; mon premier mouvement fut de vous laisser parcourir les papiers dont elle étoit remplie ; un sentiment plus réfléchi, plus raisonnable, s'y opposa. A ma prière, vous consentîtes à ne la point faire inventonier. Les petits bijoux qui

s'y trouvoient ne vous parurent pas d'un prix à mériter l'attention des héritiers de monsieur de Sancerre.

Celle que mon mari avoit dessein de rendre maîtresse de cette cassette , n'osa la réclamer. J'ai joui pendant deux ans de son inquiétude, de ses craintes, des alarmes continuelles qui devoient agiter son esprit ; mais j'en ai joui seule. Une singularité remarquable, attachée à moi, aux évènements de ma vie, m'a toujours contrainte à renfermer mes sentimens dans le profond secret de moi-même. J'éprouve encore cette bizarrerie de mon destin ; entourée d'amis tendres & sincères , je n'ai point de confident ; des motifs cachés ne m'ont jamais permis de goûter les charmes d'une douce confiance. Ah ! vous devez bien le croire , puisque mon cœur ne vous est pas entièrement ouvert !

Si, après ce que je vous ai dit, vous persistez à vouloir être instruit, je suis déterminée à vous contenter. Mais, mon cher Comte, si je vous dévoile une triste vérité ; si j'attaque les mœurs d'une personne à laquelle le sang & l'amitié vous lioient ; si je détruis une flatteuse illusion dont vous fûtes long-tems charmé, ne me reprochez rien, accusez seulement votre propre obstination ; songez que vous m'aurez forcée à rompre le silence.

C'est demain un heureux jour pour Termes. Madame de Mirande est si belle, si douce, si aimable... Tout le monde envie le sort du comte... Termes est si bien fait, si honnête, si sensible!... Tout le monde envie le sort de madame de Mirande. La maréchale fait les honneurs de cette maison avec une magnificence surprenante. Je m'y amuserois assurément, si depuis un peu de tems je ne fais quelle langueur, quel ennui ne se mêloient à tous mes sentimens ; le dégoût & l'insipidité répandent un sombre nuage autour de moi. Je crains cet état. Quoi ! la joie de madame de Mirande ne peut m'en tirer ! Quoi ! je ne partage pas vivement le bonheur d'une amie si chère à mon cœur ! Est-ce que je deviendrois misantrope ? Adieu.

## XVI<sup>e</sup> LETTRE.

A la Fère.

**V**ous le voulez, je cède à vos instances, j'y cède malgré moi, avec une extrême répugnance ; mais j'y cède parce que je vous aime, parce que je ne puis vous refuser une satisfaction qu'il est en mon pouvoir de vous don-

ner. Lisez donc, & souvenez-vous que vos importunes prières m'arrachent ce secret. Les preuves de la vérité sont encore dans cette fatale cassette, remise par vous-même entre mes mains. A votre retour, vous serez le maître de les voir & de les examiner.

*MOTIFS de la conduite d'ADÉLAÏDE  
DE DAMMARTIN, avec le comte  
DE SANCERRE.*

Si un autre que vous parcouroit ce cahier, il s'étonneroit de me voir entrer dans des détails qu'un ami si intime ne devoit pas ignorer. Vos égards pour moi, & sans doute la certitude que j'avois tort, vous ont engagé à ne jamais m'interroger sur ma conduite avec monsieur de Sancerre. Les trois années que vous passâtes à Malte, vous firent perdre de vue votre ami : quand après la mort de votre frère vous revîntes ici, vous trouvâtes monsieur de Sancerre marié, sa femme éloignée de lui. On vous la peignit triste & fâcheuse ; on vous assura qu'elle haïssoit son mari ; mes parens, comme ceux de monsieur de Sancerre, répandoient par-tout que mon antipathie pour lui étoit une sorte d'aliénation d'esprit. Ses empressemens, ses caresses, ses discours passionnés, toutes les preuves de sa tendresse, me jettoient,

disoit-on, dans une espèce de frénésie : on vous le répétoit, pourquoi en auriez-vous douté ? vous ne me connoissiez pas. Si depuis, mon caractère & mes sentimens vous ont inspiré de l'estime & de l'amitié ; si vous m'avez toujours vue soumise à la raison, attachée à mes devoirs, *incapable d'exercer aucun empire sur ceux qui dependent de moi*, combien de fois vous serez-vous dit avec surprise : *Que cette femme est changée !* Et pourtant, mon ami, j'étois à seize ans ce que je suis à vingt-six ; mais lisez & jugez-moi.

Peu de temps après la mort de monsieur d'Estelan, & le retour de ma mère à Mondelis, le maréchal de Tende y vint, conduisant avec lui monsieur de Sancerre. En me le présentant, il me pria de prendre, pour ce neveu chéri, les sentimens d'une tendre sœur. La figure du comte me charma, son esprit me séduisit, & ses soins me touchèrent. Instruit des projets de son oncle, il mit toute son étude à me plaire, à me persuader qu'il m'aimoit. J'ignorois qu'on pût feindre ou tromper ; mon cœur fut aisément surpris par un art que je ne connoissois pas.

Rien ne s'opposant à notre union, le maréchal la pressa ; de concert avec ma mère, il en dirigea les articles & nous sépara de biens. Pendant la lecture de ces articles, monsieur de Sancerre ne put cacher sa surprise. Il s'attendoit à se voir

avantage par son oncle , & pensoit s'affranchir , en se mariant , de la dépendance où il avoit toujours été. Son silence & sa rougeur prouvoient son mécontentement secret ; cependant il alloit signer quand le maréchal l'arrêta : Monsieur , lui dit-il , en lui montrant un paquet cacheté , sous cette enveloppe sont deux testamens que j'ai faits ; l'un vous nomme mon légataire universel , l'autre appelle votre femme à ma succession , & vous en exclut pour jamais ; la conduite que vous tiendrez pendant ma vie rendra valable un de ces deux ades. Votre père porta la douleur & la mort dans le sein de ma sœur ; cet affligeant souvenir , toujours présent à mon esprit , m'engage à vous ôter la dangereuse facilité de ruiner votre compagne , & de mettre vos enfans dans la triste situation où vous-même sûtes laissé. Je vous donne une femme jeune , belle , noble , modeste , aimable & riche ; elle réunit en elle tout ce qui peut exciter les desirs & fixer un cœur. Son père étoit mon parent. Le sang & l'amitié m'attachent à la fille du comte de Damimartin , je desire ardemment son bonheur ; c'est à vous à le faire. Ma fortune sera la récompense du soin que vous prendrez de répandre l'agrément sur ses jours ; qu'Adelaïde tranquille , contente , heureuse , me remercie sans cesse d'avoir formé les nœuds

qui vont vous lier ; alors vous trouverez en moi un parent attentif , un solide ami , un tendre père. Mais songez-y ; si votre femme en pleurs vient me reprocher ces mêmes nœuds ; si vous l'affligez ; si vous lui donnez de justes sujets de plaintes , elle deviendra l'unique objet de mon affection , je ferai tout pour elle ; pour vous , rien. Vous perdrez à la fois mon estime , ma tendresse & mon héritage. Il en est tems encore , ajouta-t-il , ne vous engagez point , si ces conditions vous effraient. Monsieur de Sancerre ne répondit que par une profonde inclination ; & prenant la plume il signa.

On nous maria sans pompe & sans éclat. Ma mère me trouvant délicate & peu formée , obtint du comte qu'il ne me traiteroit point comme sa femme pendant le cours de l'année , & me laisseroit à Mondelis : elle promit de me mener à Paris au commencement de l'hiver suivant , & de recevoir monsieur de Sancerre dans l'hôtel où mon père habitoit autrefois ; elle venoit de l'acheter du marquis de Thoré , & par ses ordres on travailloit à l'aggrandir & à l'orner.

Monsieur de Sancerre parut consentir avec peine à cet arrangement ; il ne pouvoit , disoit-il , se soumettre à des loix si dures , qu'en s'ôtant la facilité de les enfreindre. Peu de jours après

notre union , il partit de Mondelis. Son éloignement m'affligea ; je pleurai beaucoup ; la présence , les soins careffans , les discours passionnés du comte m'avoient fait sentir ces émotions délicieuses , si naturellement excitées par l'amour dans une ame où il s'introduit sans que le doute ou la crainte altèrent ses charmes flatteurs.

Monsieur de Sancerre m'écrivoit souvent ; ses lettres portoient une douce joie au fond de mon cœur. Les peines de l'absence tendrement exprimées , le desir de vivre près de moi , de me voir toute à lui , desir dont il me répétoit que j'ignorois la force & l'étendue ; des souhaits ardens de pouvoir avancer l'instant de son bonheur , du mien , augmentoient chaque jour la vivacité de mes sentimens. Simple dans mes idées , ce bonheur dont il m'entretenoit , me paroissoit attaché au seul plaisir de le regarder , de l'entendre parler , de l'aimer , de lui plaire , d'être l'objet le plus cher à son cœur. Sans posséder ce bien , j'en ai joui ; mais que ma félicité dura peu ! Pour la goûter long-tems , il falloit toujours ignorer que monsieur de Sancerre se jouoit de ma crédulité.

Il venoit de se rendre en Allemagne où nos troupes s'assembloient , quand ma mère tomba dangereusement malade. Elle ne se trompa point aux premiers symptômes de son mal , & craignit

pour moi la malignité de sa fièvre ; à sa prière , madame du Lugei , alors à Mondelis , me fit enlever de sa chambre par ses femmes & les mien- nes : malgré mes cris & ma résistance , on me porta dans une voiture. Madame du Lugei me conduisit à l'abbaye du Martrai , & me confia aux soins de l'abbesse. Après sept jours passés à craindre , à espérer , j'appris la mort de mon aimable mère , de ma tendre , de ma respectable amie ; perte irréparable , vivement sentie , & dont le tems n'effacera jamais le souvenir douloureux.

Je ne pouvois retourner à Mondelis , y vivre seule ; ma sœur étoit à Bagnières , où le marquis de Thoré prenoit les eaux. Madame du Lugei , après un peu de séjour à l'abbaye , rappelée à Paris par la saison , me pressa de l'y accompagner , & m'offrit un appartement chez elle. Le maréchal de Tende , exécuteur testamentaire de ma mère , vint à Mondelis ; il me conseilla d'accepter les offres de ma patente en attendant le retour de monsieur de Sancerre. Je me déterminai à quitter le couvent , & partis avec le maréchal & madame du Lugei.

Je passai un mois à Paris malade , languissante , & presque inconsolable ; je ne m'appercevois point de la singularité de madame du Lugei. Cette femme accoutumée à n'agir que pour

être remarquée ; officieuse , empressée , maladroitement obligeante , petite , fastueuse , mettant de l'importance à tout ; voulant être connue , nommée , vantée ; aspirant à la célébrité , n'y pouvant atteindre & s'attirant seulement le ridicule d'y prétendre ; cette femme active , inquiète , mêla tant d'affectation aux soins qu'elle daignoit prendre de ma conduite , qu'enfin la sienne me frappa , me déplut , & bientôt me révolta.

Mon deuil , ma jeunesse & ma profonde douleur ne me permettoient pas de me répandre dans le monde , & je ne desirois point une dissipation dont je n'avois jamais connu le besoin ; mais entendant répéter sans cesse à madame du Lugei qu'elle fermeroit sa porte pendant mon séjour chez elle ; qu'elle n'exposeroit point une femme de mon âge à la *séduction* d'un monde corrompu , je me sentis gênée , même offensée de ses attentions , & crus devoir lui rendre la liberté de voir ce monde , qu'en vérité elle est bien éloignée de haïr. Je priai le maréchal de Tende de me permettre d'aller attendre à Tressnel la fin de la campagne. Prompt à satisfaire mes desirs , il m'y fit meubler un appartement , je me hâtai d'en prendre possession , & madame du Lugei perdit dès ce moment ma confiance & mon amitié.

Vers le milieu d'octobre , monsieur de Sancerre arriva ; il ne voulut pas loger chez ma sœur. On travailloit encore à l'hôtel où j'habite à présent ; le maréchal nous céda son petit pavillon d'été. Le jour que ma sœur vint me prendre à Trefnel pour me conduire à l'hôtel de Tende , fut célébré par une fête magnifique. J'y passai quatre mois , si satisfaite de mon sort , si sensible à la tendresse de monsieur de Sancerre , aux soins paternels du maréchal , que le bonheur dont je jouissois me paroissoit le bien suprême. Paisible ignorance , flatteuse erreur , douces illusions ! est-ce donc vous seules qui nous rendez heureux ? Ah , mon ami , mon cœur s'émeut encore au souvenir d'un tems où trompée , trahie , sacrifiée , je me croyois au comble de la félicité.

Monsieur de Sancerre , gêné par l'attention de son oncle sur toutes ses démarches , ayant fait plusieurs épreuves de ma discrétion , & s'étant assuré , me confia qu'il aimoit passionnément le jeu , sur-tout le lansquenet , & n'osoit se livrer à cet amusement détesté du maréchal ; il m'apprit aussi qu'on passoit une partie des nuits à y jouer chez une femme dont la maison touchoit au derrière de l'hôtel : il me laissa voir un desir extrême de profiter quelquefois de cette commodité, Crédule & complaisante.

moi même , une bougie à la main , j'aïdois mon mari à traverser la galerie , à gagner le petit escalier , à le descendre sans être entendu des gens du maréchal ou des miens. Insensée que j'étois ! je m'applaudissois de me voir seule dans la confiance de monsieur de Sancerre ! combien il s'amusoit de ma simplicité ! à quel indigne usage il employoit mon innocente affection ; combien il prisoit le vil avantage que l'expérience & la fausseté lui donnoient sur moi !

Je sentis un chagrin véritable en m'appêtant à quitter la maison du maréchal ; il me chérissoit , je l'aimois , je le respectois. Le soir que je devois sortir de l'hôtel de Tende pour habiter ma nouvelle demeure , ce tendre parent me fit présent d'une riche cassette. Le bois rare & précieux dont elle étoit formée , paroïsoit à peine au-dehors ; des lames d'or croisées la couvroient presque toute ; elle servoit d'écrin , de cave & d'écritoire : on l'avoit remplie de bijoux à mon usage , de parfums & de mille bagatelles agréables. Le maréchal s'amusa beaucoup à me voir chercher en vain le ressort caché qui l'ouvroit ; lui-même fut obligé de me le montrer.

Monsieur de Sancerre admira la sûreté du secret : il parut si charmé de cette jolie cassette que , n'osant la lui donner , je me hâtai d'em-

ployer un habile ouvrier à l'imiter. On ne put trouver le même bois ; mais les lames d'or, un peu plus pressées, ne laissèrent point appercevoir cette légère différence. Je la garnis de tout ce que j'imaginai pouvoir plaire à monsieur de Sancerre. Je me fis une affaire du choix, du secret, & je sentis un plaisir véritable à placer moi-même cette cassette dans son cabinet. Hélas ! je ne prévoyois pas que ce don fatal m'éclaireroit sur le caractère d'un homme qu'il m'étoit si important d'estimer.

Soigneux de ménager la faveur du maréchal, en cessant de vivre sous ses yeux, monsieur de Sancerre ne parut pas changer de conduite ; il en changea pourtant ; mais je pus seule le remarquer. Il continua de montrer une extrême passion pour moi, de vanter hautement les graces de ma personne, mes talens, mon esprit, l'égalité de mon humeur ; de parler à tous momens de la douceur qu'il goûtoit à inspirer, à partager de tendres sentimens ; en m'accompagnant par-tout il acquit la réputation d'un homme sensé, capable de mépriser de ridicules usages & d'avouer un attachement raisonnable. J'entendois répéter autour de moi les louanges de mon mari, on envioit mon sort ; j'offrois aux regards l'image d'une femme heureuse ; l'éclat m'environnoit ; l'or & les pierreries brilloient

sur moi ; on admiroit mes bijoux , mes voitures , mes attelages : tout étoit choisi par monsieur de Sancerre ; son goût & sa magnificence surprenoient ; mais il me refusoit des bagatelles qui excitoient mes desirs ; il me demandoit compte de la petite somme destinée à mes amusemens ; il obligeoit mes femmes à lui en dire l'emploi ; souvent il le blâmoit ; mon naturel bienfaisant m'attiroit des reproches ou des railleries. Un même appartement ne nous assujettissant plus à nous voir à tous momens , il venoit rarement dans le mien aux heures où j'y étois seule. Caressée en public , négligée en particulier , mes yeux ne s'ouvroient point ; je n'attachois pas le bonheur aux preuves de tendresse que mon mari cessoit peu-à-peu de me donner , mais à celles qu'il me prodiguoit encore. Il me suivoit en tous lieux , me tenoit un langage flatteur ; je me croyois aimée ; & l'espèce de froideur dont une autre se feroit peut-être alarmée , ne détruisoit pas cette douce erreur. Pourquoi n'ai-je pu la conserver toujours ? Pourquoi le hasard me l'enleva-t-il ? Oh , mon ami ! elle me rendoit si heureuse.

Un soir que monsieur de Sancerre venoit de partir pour Versailles , le feu prit au parquet de son cabinet ; mes gens effrayés se hâtèrent de transporter dans mon appartement ses meubles

les plus précieux. En revenant de chez ma sœur où j'avois soupé , je trouvai tout en confusion ; heureusement le feu étoit éteint & le danger cessé ; mais comme il falloit travailler au parquet & aux lambris du cabinet de monsieur de Sancerre , je fis laisser dans le mien plusieurs petits meubles que les ouvriers pouvoient endommager en les déplaçant.

J'allois me mettre au lit , quand je vis sur ma cheminée un billet cacheté ; le désordre de mes gens leur avoit fait oublier de m'en parler ; il étoit de madame de Cézanes : je le lus ; elle me prioit de lui prêter deux fleurs de diamans qu'elle vouloit faire imiter. Je demandai ma cassette ; on me l'apporta ; je l'ouvris & dis à Pauline , une de mes femmes , de prendre ces fleurs , & de les envoyer le lendemain matin à madame de Cézanes. Pauline chercha long-tems , renversa quantité de papiers , ôta tous les tiroirs , & s'écria qu'elle ne trouvoit point mes pierreries ; je m'approchai , vis sa méprise & reconnus d'abord la cassette de monsieur de Sancerre. Je passai dans mon cabinet , pris ces fleurs & les lui donnai. Comme elle les recevoit de ma main , sa pâleur & son accablement me frappèrent ; encore effrayée de l'accident du jour , elle paroissoit fatiguée & malade. Je me sentoie peu disposée à dormir ; mais ne voulant  
pas

pàs faire veiller Pauline , je la renvoyai. Avant de prendre un livre , je crus devoir rassembler les papiers de monsieur de Sancerre ; j'allois refermer sa cassette , quand sur le pli d'une lettre , ces mots écrits & soulignés s'offrant à mes regards , excitèrent ma curiosité : *Je vous ai permis d'épouser Adelaïde.*

Me voici à l'endroit de mon récit , qui m'a fait éviter si long-tems de vous ouvrir mon cœur. Oserai-je , mon cher Comte , vous envoyer la copie de cette lettre , vous découvrir un mystère odieux , un secret dont la connoissance va vous mortifier ? Quelle flatteuse prévention je vais détruire ! Vous nommerai-je cette femme dont l'art étonnant fut ménager tant d'intérêts divers , fixer des amans heureux , enchaîner ceux qu'elle sacrifioit à sa vanité , jouir de leur estime , de la vénération d'un époux trompé ; & sous le voile de la décence , de la modestie , de la religion même , se livrer à une passion effrénée , exprimée sans pudeur , & satisfaite aux dépens de l'honneur & de l'humanité ? Ce n'étoit point assez pour cette femme cruelle de me fermer le cœur de monsieur de Sancerre ; mon bonheur apparent excitoit sa jalousie ; elle desiroit , elle exigeoit que mon mari me donnât des marques de haine , de mépris . . . . Mon ami , mon indiscret ami , pourquoi me forcez-

vous à vous dire que madame de Cézanes, votre parente, celle dont pendant plusieurs années vous avez cru posséder les innocentes affections, dont vous chérifiez la mémoire, dont le souvenir vous attendrit encore, étoit la plus fausse, la plus basse & la plus méprisable de toutes les créatures.

Pardonnez, mon cher Comte, pardonnez-moi ces dures épithètes, le ressentiment ne me les dicte pas. Le tems, d'autres idées ont effacé les mouvemens de haine que madame de Cézanes éleva dans mon ame. J'ai pu me venger d'elle, & me suis contentée de lui inspirer de la crainte. Après sa mort, pourquoi lui aurois-je enlevé une réputation acquise & conservée par tant d'artifices? Pourquoi aurois-je fait rougir son mari, ses frères, affligé ses amis? J'ai résisté au desir de justifier mon caractère, parce qu'il m'étoit impossible de le faire sans chagriner ceux qui tenoient à cette femme. Les parens de monsieur de Sancerre, ses amis, lui-même & madame de Cézanes, n'ont osé attaquer que mon *humeur difficile, inflexible!* A mon retour dans le monde, c'eût été une petiteesse, une véritable enfance de rappeler le passé. Les autres s'en souviennent à peine, & tous les jours il s'efface de ma mémoire. Il s'en efface trop peut-être. Adieu, ce paquet est fort gros; le premier courier vous portera le reste.

*Suite.*

Je voyois souvent madame de Cézanes ; je la voyois sans plaisir , même avec une sorte de répugnance que sa feinte austérité devoit naturellement inspirer à une femme de mon âge. Monsieur de Sancerre m'obligeoit à cultiver une connoissance qu'il m'avoit donnée , & son intime liaison avec le marquis de Cézanes m'engageoit à cacher le peu de goût que je me trouvois pour une société fort grâve & fort ennuyeuse.

Je reconnus l'écriture de madame de Cézanes , & la singularité de cette expression ; *je vous ai permis d'épouser Adelaïde* , me fit desirer de lire la lettre que je tenois. En voici l'exacte copie.

**LETTRE** de la marquise DE CÉZANES  
à monsieur DE SANCERRE.

« Je ne veux ni vous voir ni vous entendre ;  
 » combien de fois faut-il vous le redire ? Vous  
 » ne pouvez vous justifier ; vos mensonges har-  
 » dis ne m'en imposent plus. Vous me trom-  
 » pez ; je le fais , j'en suis sûre. Vous êtes  
 » un perfide , je vous hais , je vous méprise ,  
 » renonce à vous , je vous laisse pour jamais.  
 » Toutes vos excuses sont révoltantes ; je vous

» *ai permis d'épouser Adélaïde*, vous me répé-  
 » tez que je vous l'ai permis. Ah ! combien  
 » d'ingratitude dans cette espèce de reproche !  
 » Quoi ! votre oncle n'exigeoit-il pas ce fatal  
 » mariage ? Sacrifier à vos intérêts le bonheur  
 » de vous posséder seule ; immoler toute la dou-  
 » ceur de ma vie à votre fortune ! est-ce donc  
 » vous donner le droit de me trahir ? de vous  
 » livrer à la folle passion qu'un enfant vous inf-  
 » pire ? d'abuser de mes bontés, de ma con-  
 » descendance ? de manquer à vos sermens ?  
 » de me ravir un bien acheté si cher ? de m'a-  
 » bandonner aux fureurs de la jalousie ? enfin,  
 » de m'exposer à perdre en un moment, dans  
 » la violence de mes transports, cette réputa-  
 » tion acquise par tant de contrainte, par tant  
 » de privation, ce respect, que peut-être je mé-  
 » ritois d'exciter avant qu'un ingrat eût égaré  
 » ma raison, & triomphé de tous mes principes ?

» *Je vous ai permis d'épouser Adélaïde* ; mais  
 » vous ai-je permis de lui donner un cœur  
 » dont je me croyois sûre ? Vous *n'aimez pas*  
 » *madame de Sancerre*, vous ne *l'aimez pas*,  
 » dites-vous ? Et pourquoi donc la suivre par-  
 » tout, en parler sans cesse ? Oser répéter de-  
 » vant moi qu'elle est *belle, aimable, touchan-*  
 » *te* ? . . . Infidèle ! Adélaïde est donc ma ri-  
 » vale ? elle partage donc un cœur . . . Mais

» ce feroit peu de le partager ; elle le rem-  
 » plit . . . Ah ! puis-je vivre & penser qu'une  
 » autre vous plaît , vous attire , vous *touche* !  
 » Quoi ! l'idée d'une autre peut vous être tou-  
 » jours présente ? Quoi ! près de moi , dans  
 » mes bras peut-être . . . Mais écartons ce doute ,  
 » il est cruel & défefpérant.

» Eh, qu'a-t-elle donc de fi *touchant* , cette  
 » jeune & timide perfonne ? Est-ce fa modeltie  
 » provinciale qui vous enchante ? des traits ré-  
 » guliers , délicats , que rien n'anime ? une *fraî-*  
 » *cheur* qu'elle doit en partie à l'inaction de fon  
 » esprit ? de *grands yeux* , où le defir de plaire  
 » ne fe peint jamais ? une *douceur* enfantine ,  
 » une *bonté* peu réfléchié , une ennuyeufe éga-  
 » lité d'humeur , voilà les *graces naïves* , les  
 » *charmes décevans* qui vous féduifent , qui vous  
 » entraînent fur les pas de madame de San-  
 » cerre , la font paroître *touchante* à vos regards.  
 » Eh , depuis quand la froideur & la simpli-  
 » cité ont-elles l'art de vous toucher ?

» En confentant à votre mariage , je croyois  
 » vous lier autant par la reconnoiffance , que  
 » vous l'étiez alors par l'amour. Combien de  
 » larmes il m'a fait répandre ! Pendant ce long  
 » féjour chez le maréchal de Tende , que n'ai-je  
 » point fouffert ? de quelles douleurs mon ame  
 » s'est fentie pénétrée ! Mais je fermois les yeux

» sur votre conduite, sur une assiduité néces-  
 » faire ; je ne me plaignois pas, je me con-  
 » tentois des courts instans qu'Adélaïde trom-  
 » pée vous aidoit à me donner ; mais à pré-  
 » sent qui vous oblige à passer les jours & les  
 » nuits auprès d'elle? . . . Oui, les nuits ! Avec  
 » quelle audace vous osiez hier me nier chez  
 » mon frère . . . Vous sortez, madame de San-  
 » cerre reste ; persuadée de votre imposture,  
 » furieuse, hors de moi-même, je l'interroge ;  
 » elle rougit, j'insiste, elle baisse les yeux, sa  
 » confusion vous dément. Je m'obstine à lui  
 » arracher cette confidence ; elle rougit encore,  
 » se déconcerte, hésite, convient, avoue . . .  
 » Vous m'êtes odieux ! Je vous déteste ! Votre  
 » caractère est faux, votre esprit léger, votre  
 » cœur inconstant ; je le répète, je ne veux  
 » plus vous voir. Je romprai tous les liens qui  
 » m'attachent à un ingrat. Ne venez pas ce  
 » soir ; non, ne venez pas, ne venez jamais.

» *P. S.* Je change d'idée sans changer de  
 » résolution. Plus d'une raison me portent à  
 » vous parler encore une fois. Je vous donnerai  
 » un moment, un seul moment. Venez à minuit. »

Pendant cette lecture, ma surprise, mon trouble, la violente émotion de mes sens, & le serrement de mon cœur étoient inexprimables :

Je me croyois agitée par un songe révoltant & pénible. Tremblante, je confrontai le billet de madame de Cézanes avec cette lettre ; je vis le même caractère ; la date m'apprit qu'on l'avoit écrite peu de temps après ma sortie de l'hôtel de Tende ; je me rappelai les questions hardies de madame de Cézanes ; je me souvins de son obstination à m'interroger chez son frère ; une suite d'observations me conduisit à penser que depuis ce jour mes réponses, moins embarrassantes pour moi, eussent sans doute été moins choquantes pour elle.

Je repoussai cette fatale cassette, je m'en éloignai ; un instant après je m'en rapprochai. Un mouvement vif & peu réfléchi me fit prendre une autre lettre, & me força de les parcourir toutes.

Vous m'accuserez d'imprudence ; mais ce mouvement indéterminé, pressant, qui nous porte à pénétrer des secrets affligeans, à vouloir approfondir, tout voir, tout connoître, ne s'élève peut-être pas, comme on le croit, d'une curiosité ardente, indiscrete, mais d'une foible espérance cachée au fond de notre cœur ; espérance que le doute nourrit, soutient, anime : eh ! qui desire une triste certitude, une accablante conviction ! il me sembloit pouvoir perdre la mienne en poursuivant mes recherches :

j'imaginois qu'une de ces lettres alloit détruire la cruelle impression que la première m'avoit faite.

Le dépit, la jalousie, une passion intéressée, exigeante, l'ardeur la moins réprimée, se peignoient tour-à-tour dans ces lettres hardies, emportées; j'y étois souvent nommée, toujours avec dédain, toujours avec mépris; heureuse d'être assez favorisée de la nature pour que les railleries de madame de Cézanes tombassent seulement sur ma jeunesse, mon peu d'expérience & ma crédulité!

Parmi plusieurs boîtes qui renfermoient des portraits de madame de Cézanes, j'en reconnus une; je l'avois donnée à monsieur de Sancerre, & sur sa parole je la croyois perdue. Sa vue me fit tressaillir; je l'ouvris avec crainte, avec effroi; cependant je me flattois d'y retrouver mon image: celle de madame de Cézanes s'offrant à mes regards, pénétra mon cœur du trait le plus douloureux. Avant cet instant, ma surprise, le trouble de mon esprit, suspendoient encore mes réflexions; je n'appercevois pas tout mon malheur; mes idées se réunissoient, se fixoient sur madame de Cézanes. L'impérieuse maîtresse de mon mari me sembloit exciter seule les mouvemens terribles dont je me sentoais agitée. Mon portrait ôté de cette boîte

ramena toutes mes pensées sur monsieur de Sancerre. Je me vis sacrifiée , haïe , méprisée ; mes larmes commencèrent à couler , à baigner les tristes témoignages de l'intelligence de deux perfides. Renversée sur un siège , les mains jointes , la tête baissée , je m'abandonnois à toute l'amertume de mes sentimens , quand ma porte s'ouvrant brusquement , monsieur de Sancerre entre d'un pas précipité. A son aspect je jette un grand cri ; il approche , voit sa cassette en désordre , ses papiers épars autour de moi , son secret découvert ; il frémit , la fureur se peint sur son front , dans ses regards menaçans ; je tremble , un froid mortel glace mes sens ; je fais un effort , je veux fuir , mon cœur se serre , je tombe sans connoissance aux pieds de monsieur de Sancerre.

Revenue d'un long évanouissement , le premier objet qui s'offre à ma vue est le maréchal de Tende. Assis près de moi , encore pénétré de la crainte de me voir succomber à des foiblesses qui se sont , dit-il , succédées depuis le milieu de la nuit jusqu'à la moitié du jour ; il gémit de mon état , il tient mes mains entre les siennes , il les serre tendrement. Eh , ma fille ! s'écrie ce bon , ce vénérable vieillard , eh quel étrange accident ! qui a pu le causer ? Votre pâleur , votre abattement , l'air dont vous m'écoutez , vos

soupirs, vos larmes, le nom de votre mari tristement répété pendant les courts intervalles de vos foibleffes, m'annoncent un mystère ; je veux le dévoiler. Ordonnant alors à mes femmes de sortir, il m'interroge, il me conjure de lui répondre. Sancerre fait-il couler vos pleurs ? Est-ce lui qui vous afflige à cet excès ? Parlez, dit-il, parlez, ma chère nièce, ne me cachez rien, vous devez de la confiance au sentiment qui m'engage à vous en demander.

La bonté du maréchal, ses caresses, la certitude d'être aimée de lui, ouvroient mon cœur à ce desir si naturel de se plaindre, d'exciter une tendre compassion par le récit de ses peines. Je me jettai dans les bras de cet ami sensible & respectable ; j'inondai son visage de mes larmes ; je voulois parler ; mes cris, mes gémissemens étouffoient ma voix. Monsieur de Sancerre, répétois-je, hélas ! Monsieur de Sancerre ! Eh bien ! qu'a-t-il fait, demanda le maréchal avec vivacité ; en vous unissant à lui, j'ai promis, j'ai juré de veiller à vos intérêts, à votre bonheur, de vous protéger contre lui. Manque-t-il aux égards qu'il vous doit à tant de titres ? vous néglige-t-il ? vous offense-t-il ? Vous pleurez ; vous vous taisez, Madame ; eh quoi ! n'osez-vous être sincère avec un parent, avec un ami dont l'attachement & l'équité vous

font connus ? Ne vous souvient-il plus que je me suis réservé le droit de punir le comte de Sancerre , s'il vous donnoit de justes sujets de vous plaindre de sa conduite ?

Ces dernières expressions du maréchal rappelèrent à ma mémoire ce qu'il avoit dit à son neveu au moment de la signature de l'acte qui nous lioit. Je me souvins de ces deux testaments dont un me rendoit l'héritière du maréchal ; en lui parlant , j'allois le révolter contre monsieur de Sancerre , attirer ses faveurs sur moi seule , réduire mon mari à dépendre d'une femme qu'il n'aimoit pas ; plus il seroit en mon pouvoir de l'obliger , plus il me haïroit , peut-être ! Cette réflexion blessa mon ame ; elle m'enlevoit la consolation de répandre mes chagrins dans le sein de mon unique ami , de mon généreux protecteur ; elle m'arracha un cri de douleur ; de tristes exclamations , de longs soupirs , furent les seules expressions de mon cœur. En me substituant aux droits de mon mari , on m'avoit pour jamais ôté le pouvoir de l'accuser ou de me plaindre de lui.

Le maréchal continuoit à me presser de lui montrer plus de confiance , quand , suivant ses ordres , on vint l'avertir que son neveu arrivoit de Versailles. Il se levoit pour aller le trouver ; mais le comte de Sancerre le prévint ; il parut à

la porte de ma chambre ; pâle , interdit , il s'avançoit lentement ; ses regards erroient sur son oncle & sur moi. Il cherchoit à lire dans nos yeux l'accueil qu'il devoit attendre. Enhardi par les premiers mots du maréchal ; sûr qu'il ignoroit encore l'aventure de la nuit , il se jettâ à genoux devant mon lit , prit mes mains , les baifa mille fois , demanda mes femmes , se fit raconter toutes les particularités de mon accident , en interrompit le court récit par les marques du plus grand attendrissement. Pauline lui dit que le bruit de ma sonnette l'ayant éveillée , elle étoit accourue & m'avoit trouvée froide , inanimée , mon visage & mon sein inondés de pleurs. Monsieur de Sancerre pouvoit l'interroger sans craindre ses réponses. Sorti de ma chambre avant qu'elle y entrât , sa précaution le mettoit à l'abri du soupçon.

Le hasard ne l'amenoit pas dans cette chambre à trois heures du matin. Un valet de madame de Cézanes , en apportant son billet chez moi , avoit vu le cabinet de monsieur de Sancerre en feu. Le comte parti de Versailles après le coucher du roi ; arrivé chez sa maîtresse , apprit d'elle cet accident. Inquiet de ses papiers , il se hâta de venir à l'hôtel ; trouvant son cabinet à demi démeublé , sachant sa cassette dans le mien , il prit le parti d'entrer douce-

ment, de traverser ma chambre sans m'éveiller, & de reprendre cette importante cassette ; mais prêtant l'oreille à ma porte, m'entendant pleurer & gémir, il l'ouvrit, comme je vous l'ai dit. Il me laissa mourante, sonna mes femmes, emporta sa cassette, sortit de l'hôtel, & défendit à ses gens de dire jamais qu'il y eût paru cette nuit. Il fut exactement obéi, & je n'ai su ce détail que long-tems après sa mort.

L'air pénétré qu'affectoit monsieur de Sancerre, en me demandant la cause d'une révolution si surprenante, ses caresses, l'ingénuité de ses questions, l'audace de les répéter, me portèrent insensiblement à me recueillir en moi-même, pour m'assurer si je ne me trompois point, si un songe fantastique ne troubloit pas mon imagination ; si l'homme qui me donnoit tant de preuves de tendresse, étoit l'amant de madame de Cézanes, ou l'époux passionné dont l'ardeur paroïssoit si naturelle & si vive.

La feinte de monsieur de Sancerre réussit ; il répéta plusieurs fois que mon évanouissement pouvoit être l'effet d'un mouvement de frayeur excité par le désordre de mes gens, par un récit exagéré du danger ; le maréchal le crut, & me quitta, persuadé que son neveu n'avoit aucune part à l'état dont on venoit de me tirer. Monsieur de Sancerre l'accompagna ; mais rentrant

aussi-tôt, changeant de maintien & de ton : Madame, me dit-il, mon imprudence & votre indiscrete curiosité mettent entre vos mains la réputation d'une femme respectée, & la fortune d'un homme dont vous pouvez vous plaindre. Vous avez dû vous croire aimée ; vous venez de découvrir qu'une liaison formée avant de vous connoître, sans fermer mes yeux sur vos agrémens, ne m'a pas permis de vous donner un cœur prévenu. On m'imposa la loi d'être à vous ; cette contrainte me rendit mes premiers nœuds plus chers. Je ne vous flatterai point d'un sacrifice que je n'ai pas dessein de vous faire ; je ne m'abaisserai point à vous prier, à vous demander le secret ; vous me promettiez envain de le garder, des intérêts trop puissans vous engagent à le révéler ; une femme résist-elle jamais à la douceur de se venger ? Parlez, Madame, parlez, irritez le maréchal ; perdez madame de Cézanes, envahissez mon héritage ; mais en causant mon malheur, soyez sûre de faire le vôtre. Attendez-vous de ma part à tout ce que le dédain, la haine & le ressentiment firent jamais éprouver de plus sensible. Je répandrai l'amertume sur tous les instans de votre vie. Les procédés de monsieur de Cézanes régleront les miens à votre égard ; tout ce qu'il osera contre sa femme, je l'oserai contre

vous. Eh ! qu'aurai-je à ménager ? frémissez , jeune imprudente , tremblez ; redoutez pour vous-même le fort que vous préparerez à celle qui m'est chère. Il fera le vôtre ; je le jure par tout ce qui est sacré , par tout ce qu'on révère. En finissant de parler , il se leva ; il s'avança du côté de la porte : j'étendis mes bras vers lui ; je l'appelai d'un ton foible , mais tendre. Ah ! ne me fuyez pas , Monsieur , ne me fuyez pas , m'écriai-je , ne me haïssez point ; je me tairai , je respecterai ce funeste secret ; jamais , non jamais , ma bouche ne s'ouvrira pour vous nuire ou pour vous affliger. Il ne m'écouta point , & sortit sans me répondre.

A peine quittoit-il ma chambre , qu'une de mes femmes me présenta des papiers tombés de mon sein pendant qu'on me déshabilloit. Je vis avec surprise cette lettre de madame de Cézanes dont vous venez de lire la copie ; elle se trouvoit enveloppée dans le billet qui m'avoit servi à vérifier l'écriture. Mon premier mouvement fut d'envoyer chercher monsieur de Sancerre , de la remettre entre ses mains ; intimidée par la crainte d'exciter encore sa colère , de l'entendre me menacer , me parler avec cette dureté qui venoit de blesser si douloureusement mon cœur , je n'osai le faire appeler. Je

ferrai ces papiers ; combien de fois depuis j'ai relu cette lettre ! combien de fois mes larmes ont coulé en répétant ces cruelles expressions , *vous n'aimez point madame de Sancerre ; vous ne l'aimez point , dites-vous ?*

On s'aperçut le soir que j'avois une fièvre ardente ; des transports violens m'ôtèrent pendant plusieurs jours la connoissance de moi-même. Quand je commençai à distinguer les objets , je vis ma sœur , le maréchal de Tende , madame de Flers sa parente , & monsieur de Sancerre ; ils paroissoient fort empressés autour de moi ; je les regardois en silence ; mes idées confuses encore ne s'arrêtoient sur rien ; j'étois triste , sans être occupée du sujet de ma tristesse. La vue de ceux dont je me croyois aimée m'attendrissoit ; leurs moindres caresses me touchoient ; celles de monsieur de Sancerre me causoient la joie la plus vive ; je répétois avec émotion tout ce qu'il me disoit de doux & de consolant ; le son de sa voix m'enchantoit ; s'il prenoit ma main , je faisissois la sienne , je la plaçois sur mon front , sur mes lèvres ; je l'approchois de mon sein , je la pressois contre mon cœur. Mes yeux suivoient tous ses mouvemens ; & dès qu'il en faisoit un pour s'éloigner de moi , ils se remplissoient de larmes.

Pendant cette espèce d'enfance , j'étois toujours

jours frappée de crainte. Quand une femme entroit dans ma chambre , je donnois des marques de terreur , je cachois mon visage , je ne pouvois consentir à la regarder avant qu'elle eût parlé. En l'écoutant , je l'examinois d'un air stupide , effrayé ; sa présence me gênoit , m'inquiétoit. Avec quel art , quelle noire malice monsieur de Sancerre osa dans la suite rappeler au maréchal cet effet d'un esprit préoccupé , d'une imagination vive , d'un cœur profondément blessé ! Combien il fut tirer avantage de ces mouvemens dont la cause lui étoit si bien connue !

II partit pour l'armée avant mon rétablissement ; ma convalescence fut longue & fâcheuse. A mesure que mes idées devenoient plus distinctes , ma tristesse augmentoit ; l'assurance de n'être point aimée , nul espoir de toucher un cœur prévenu pour un autre , à jamais fermé pour moi ; une jalousie déchirante , toujours égale , dont le tourment n'étoit pas même varié par le doute ou l'inquiète incertitude ; la nécessité de cacher mes peines , d'en taire le sujet , tout rendoit mon état cruel & mes réflexions amères. Le naturel intéressé de ma sœur ne me permettoit pas de chercher de la consolation dans son amitié ; la découverte du secret de monsieur de Sancerre pouvoit doubler ma fortune , laisser entrevoir à madame de Thoré une

reversion considérable pour les enfans , perspective trop capable de l'engager à trahir ma confiance. Livrée aux seules inspirations de mon ame , je cherchois dans mes principes , dans ma raison , dans l'indulgence que je devois à monsieur de Sancerre , des moyens de soumettre mon cœur, d'oublier mes droits, d'immoler ma tendresse, tous mes sentimens, à la douceur de convaincre un ingrat de la force de ces mêmes sentimens que je voulois lui sacrifier. Qu'il m'étoit cher alors ! O mon ami ! l'amour offensé conserve long-temps toute son ardeur; il semble se ranimer à chaque trait dont on le blesse : la douleur ne ralentit point son activité ; & dans une ame sensible , mais noble , généreuse , c'est le mépris seul qui peut l'affoiblir & l'éteindre.

Pendant ma maladie , madame de Cézanes avoit fait un voyage en Provence. On l'attendoit à Paris vers le milieu de l'automne. Décidée à ne jamais la revoir , mais soigneuse de ne point marquer une rupture entr'elle & moi , je résolus de ne recevoir personne. J'annonçai le dessein de m'appliquer à des études commencées , dont le grand monde pouvoit me distraire ; & ma porte cessa d'être ouverte , excepté à mes parens & à ceux de monsieur de Sancerre.

Madame de Cézanes ignoroit la découverte de son intrigue ; je reçus plusieurs lettres d'elle ,

& n'y répondis point. Revenue à Paris, elle se présenta pour me voir, & ne fut point distinguée des autres; elle s'en plaignit aigrement à monsieur de Sancerre. Loin de me savoir gré de ma modération, il partagea le ressentiment de sa maîtresse; son ingratitude & son injustice me révoltèrent enfin, & causèrent cette séparation dont on a tant & si diversement parlé.

La fin de la campagne ramena monsieur de Sancerre à Paris. Il reparut à mes yeux avec un air libre, ouvert; il ne blâma point ma retraite; il ne s'informa point de ses motifs. Dans les premiers jours on eut dit que rien n'avoit troublé notre intelligence: sa conduite devint la règle de la mienne; il ne lui échappoit aucune expression capable de rappeler un événement qui devoit nous être si présent à tous deux: je semblois l'avoir oublié: bientôt monsieur de Sancerre me montra plus de froideur; une pénible attention sur moi-même me fit retenir les mouvemens qui pouvoient déceler ma tendresse, & la rendre importune. Peu-à-peu je me regardai dans ma propre maison comme une étrangère, traitée avec indifférence, mais avec politesse. Le tems, la résignation & l'habitude adouciſſent enfin nos peines, ou diminuent notre sensibilité: peut-être me serois-je accoutumée à mon malheur; mais monsieur de Sancerre

devint trop exigeant ; il me força de lui prouver que si je pouvois contraindre un juste ressentiment , conserver par mon silence la réputation d'une femme indigne de mes égards , garder un secret utile aux intérêts de l'homme dont j'avois tant à me plaindre ; cette bonté réfléchie , compatible avec l'honneur , ne me rendoit pas capable d'une basse condescendance. Ces distinctions délicates ne frappent pas tous les esprits ; mon mari croyoit m'inspirer de la crainte , devoir mon silence à ses menaces ; eh ! comment m'auroit-il crue généreuse ; connoissoit-il la bonté ? mon ami , je me permettrais de le dire , son cœur ne pouvoit juger du mien.

Dès sa plus tendre jeunesse , monsieur de Sancerre s'étoit étudié à déguiser ses penchans , à paroître différent de lui-même ; sans principes , sans ame , intéressé , faux , ingrat , la dissimulation & la finesse furent les seules qualités qu'il jugea nécessaire d'acquérir & de perfectionner : obstiné dans ses fantaisies , constant dans ses vices , mystérieux dans ses démarches , il aimoit à nuire , à brouiller des amis , des parens , des époux ; à pénétrer des intrigues cachées , à les rendre publiques ; fastueux & pourtant avare , il se monroit libéral & magnifique quand mille témoins éclairoient ses actions ; mais jamais ses

mais ne s'ouvrirent en secret pour le soulagement d'un malheureux. Incapable d'un fort attachement, s'il aima long-tems madame de Cézanes, ce fut avec plus de foiblesse que de véritable passion; il ne sacrifia rien à son amour, ou du moins il y sacrifia seulement mon bonheur & ses devoirs. Ce portrait vous étonne peut-être? Soyez sûr qu'il est fidèle; je me reprocherois d'en altérer les traits; la mort de monsieur de Sancerre, le tems, mes sentimens actuels, m'ont rendue capable de la plus grande impartialité sur son caractère.

Deux mois s'étoient écoulés depuis son retour, quand une bien légère cause anima contre moi madame de Cézanes, excita son dépit, éleva sa fureur, & porta monsieur de Sancerre à me ravir cruellement l'estime & l'amitié du maréchal de Tende, la seule douceur de ma vie, l'unique consolation de mon cœur affligé.

En sortant un matin de mon appartement, je rencontraï le marquis de Cézanes qui alloit chez monsieur de Sancerre. Je ne pus me dispenser de m'arrêter un moment avec lui. Cet homme honnête & respectable me fit des plaintes de ma longue retraite, de ma froideur pour la marquise, dont il me vanta l'amitié; il s'étendit sur la bonté de son caractère, sur son mérite re-

connu ; comment avois-je pu renoncer à la voir , lui fermer ma porte !

Pendant qu'il parloit , je cachois avec peine une violente émotion ; ce mari si prévenu , si bassement trompé , m'inspiroit la plus tendre compassion ; peut-être un retour sur moi-même la rendoit-elle plus vive. Je soupirai , des larmes m'échappèrent ; il en fut surpris , il en fut touché. Monsieur de Sancerre venant au-devant de lui , laissa paroître du trouble & de l'inquiétude : je m'en apperçus ; & pour le rassurer , je me hâtai de dire au marquis que si je me rendois jamais à la société , madame de Cézaues seroit la première personne dont je cultiverois l'amitié ; à présent , ajoutai je , les dispositions de mon esprit me portent à chérir ma retraite , à goûter les amusemens qu'elle me procure , & je dois fuir un monde où j'introduirois peut-être la tristesse & l'ennui qu'il m'inspire.

Mes expressions rendues à madame de Cézaues , élevèrent d'étranges soupçons dans le cœur inquiet & passionné de cette femme. *Je chérissois ma retraite , j'y goûtois des plaisirs !* Et quels amusemens pouvoit-elle me procurer , si monsieur de Sancerre ne me les donnoit pas ? Elle l'observa ; il lui parut moins empressé , moins ardent ; elle s'étonna de n'avoir pas remarqué plutôt son refroidissement ; elle pensa qu'il

étoit changé pour elle depuis son voyage & ma longue maladie : en me voyant mourante , le cœur de mon mari n'avoit-il pu s'ouvrir à la compassion , au repentir ; peut-être même à l'amour ! oui , sans doute ; il m'aimoit , il m'adoroit ; il me forçoit à vivre pour lui seul ; un sentiment jaloux l'engageoit à me soustraire à tous les regards. Un *infidèle* l'éloignoit de sa maison , évitoit ses *justes reproches* ; il se déroboit aux plaintes d'une femme *trahie , sacrifiée* à la honte d'avouer le ridicule penchant où il s'abandonnoit. Vous pourrez lire vingt lettres de madame de Cézanes , où ces mêmes expressions , & de plus fortes encore , sont répétées cent fois.

Avec un naturel plus honnête , monsieur de Sancerre eût préféré l'aveu de la vérité à tant de bas détours où il s'embarraffa pour continuer de cacher à madame de Cézanes que leur intrigue m'étoit connue ; déterminé à calmer son cœur , à détruire ses soupçons , il prit une route plus difficile & moins sûre. Il lui jura de me forcer à reparoître dans le monde , à la revoir , à lui rendre la liberté d'éclairer sa conduite & la mienne.

Mais comment m'amener à cette complaisance ? Il ne pouvoit l'exiger sans s'exposer à de longues contestations , sans risquer de lasser

ma douceur, d'irriter mon esprit, de s'exposer à un éclat capable de lui faire perdre le fruit de sa contrainte & de sa dissimulation; mon extrême docilité pour les moindres avis du maréchal de Tende, lui persuada d'employer sa médiation; mais de quel vil artifice il se servit ! Mon ami, j'entre avec regret dans ces détails; j'ai peine à me retracer la bassesse d'un homme qui fut si cher à mon cœur.

Monsieur de Sancerre affecta de la tristesse en présence de son oncle. Il se montrait rêveur, inquiet, paroïsoit dévoré d'un chagrin secret. Bientôt le maréchal s'intéressa au changement de son humeur; il voulut en connoître la cause; il le pressa de lui ouvrir son cœur; cédant peu-à-peu à ses instances, excitant sa curiosité par des discours adroits, monsieur de Sancerre eut enfin l'audace de m'accuser d'être l'objet de toutes ses peines, de toutes les amertumes de sa vie. Il lui dévoila ce qu'il appeloit le mystère de ma conduite; elle fut représentée comme l'effet d'un caprice insupportable; il se plaignit de mon humeur, d'une aigreur de caractère naturelle; rien ne pouvoit l'adoucir, ses complaisances l'augmentoient; il me peignit soupçonneuse, défiante, haïssant les femmes, les évitant, les fuyant, voulant les bannir de chez moi; toutes m'étoient suspectes, toutes me pa-

proissoient des rivales dangereuses. Parmi celles qui excitoient mes craintes , il osa nommer madame de Cézanès ; il eut la hardiesse d'appuyer ses odieuses imputations sur le ridicule d'une jalousie si mal fondée ; ma maladie, cet effroi que la présence d'une femme m'inspiroit ; mes larmes, mon obstination à rester seule au fond de mon appartement, ma continuelle langueur, tout fut attribué à cette dévorante inquiétude ; elle empoisonnoit mon bonheur, elle faisoit le supplice d'un *cœur tendre*, dont *j'étois passionné-ment aimée*.

Une suite de tracasseries, de querelles, d'aventures imaginées, en imposèrent au maréchal, & lui persuadèrent que je rendois son neveu très-malheureux. Il le croyoit sincère, sensible, généreux ; comment auroit-il douté de ses discours ? Il observa que depuis le retour de monsieur de Sancerre, ma tristesse n'étoit pas diminuée. Je lui parlois moins ; sa présence ne répandoit plus dans mes yeux ni l'intérêt ni le plaisir. S'il m'abordoit d'un air caressant ; s'il m'adressoit un langage flatteur, mes mouvemens portoient plutôt le caractère de la surprise que celui de la reconnoissance ou de l'amitié. Monsieur de Sancerre ajouta plusieurs particularités à ces remarques du maréchal ; & pour rendre sa compassion plus vive, il feignit

de se reprocher un aveu capable d'affliger un parent si tendre ; il devoit se taire , disoit-il , ne jamais lui donner le déplaisir d'apprendre qu'une femme reçue de sa main avec tant de confiance dans son choix , d'espérance d'être heureux par elle , loin de remplir sa juste attente , sembloit destinée à troubler son repos , à le tourmenter sans cesse , à le priver de tous les agrémens de la vie ; enfin à lui ravir le plus grand des biens , le pouvoir de faire & de partager son bonheur.

Le maréchal , trop vrai pour n'être pas crédule , se sentit pénétré du chagrin de son neveu. Le silence que je gardois sur la cause de ma tristesse , donnoit de l'apparence aux accusations de monsieur de Sancerre ; la jalousie , passion active & sombre , souvent méprisée , toujours haïe , est un sentiment que la crainte & la honte accompagnent ; on s'offense de l'inspirer , on rougit de le ressentir. Si tout autre sujet eût fait couler mes larmes , me serois-je refusée la douceur de me plaindre ?

Le maréchal assura monsieur de Sancerre d'un profond secret sur sa confiance ; il lui promit de m'arracher à cette vie retirée , peu convenable à mon âge ; je reverrois , à sa prière , toutes celles qu'un malheureux caprice me portoit à fuir ; lui-même me conduiroit chez ma-

dame de Cézanes ; une femme si *respectable* méritoit les plus grands égards. Ma douceur, mon attachement à mes devoirs, ma tendre amitié pour celui que je nommois mon père, me rendroient bientôt au monde & à moi-même. Il le pensoit : ah ! mon cher Comte, il avoit bien raison de le croire ! Pourquoi me vis-je dans la dure nécessité de tromper son attente, de blesser son cœur par mes refus, de paroître manquer au respect, à la vénération qu'il m'inspiroit ? Combien j'ai gémi d'une défobéissance si révoltante à ses yeux !

Ce fut d'abord avec tous les ménagemens de l'amitié, que le maréchal entreprit de ramener mon esprit. Comme je ne comprenois rien à ses premières insinuations, je n'y répondois pas. Ses instances pour me faire changer de conduite ne me déterminant point, il devint pressant ; le peu de succès de ses sollicitations l'irrita ; il avoit cette vivacité, cette espèce de brusquerie qui caractérise assez ordinairement l'extrême franchise ; son impatience, sa colère, lui firent un jour oublier le secret promis à monsieur de Sancerre. Ses plaintes, ses reproches, me découvrirent le méprisable artifice de mon mari.

La fausseté de monsieur de Sancerre, son ingratitude, sa bassesse, révoltèrent mon cœur.

Dans mon indignation, je me levai précipitamment; je fis deux pas vers mon cabinet, tentée, fortement tentée de livrer au maréchal la lettre de madame de Cézanès, de cette *amie* dont il osoit me vanter les vertus, qu'il me pressoit de revoir, d'aimer ! Ma foiblesse pour un ingrat, la réflexion, modérèrent ce premier mouvement.

En me donnant de nouveaux sujets de plaintes, monsieur de Sancerre abusoit de ma bonté; mais en détruisoit-il le principe ? Ne me repen-tirois-je point d'avoir parlé ? Un cœur noble goûte-t-il long-tems le plaisir de la vengeance ? En rompant le silence, je ramenerois le maréchal vers moi ; il puniroit le comte ; il me rendroit sa confiance, son amitié ; mais me rendroit-il ma première position, les douceurs de mon premier état ? Me rendroit-il le cœur de mon mari ? Ah ! quand il le forceroit d'abandonner sa maîtresse, de me traiter avec plus d'égards, son retour feint ou véritable, feroit-il mon bonheur ? J'avois trop examiné monsieur de Sancerre ; je le connoissois trop pour espérer d'être heureuse avec lui, ni par lui.

Pendant que ces idées m'occupaient, muette, interdite, confuse, mon désordre & ma rougeur me perdoient dans l'esprit du maréchal,

confirmeroit son erreur, donnoient de la force aux accusations de monsieur de Sancerre ; il alloit me retirer sa tendresse ; quelle consolation me resteroit ? Oh ! mon cher Comte , le moment le plus douloureux de la vie est celui où l'on regarde autour de soi , sans espoir de rencontrer les yeux d'un ami.

Je me taisois , je soupirois , mes larmes couloient abondamment. La prévention du maréchal ferma son cœur à la pitié ; il exigea la plus prompte obéissance, & m'ordonna de nommer le jour où je consentirois à l'accompagner chez madame de Cézanes. Ah ! jamais , jamais , m'écriai-je , ma vie dépendit-elle de cette honteuse démarche , je ne la ferois pas. Ce refus formel m'attira les plus dures épithètes. Traitée d'insensée , de visionnaire , de femme aveuglée par une folle passion , qu'un caractère odieux enlevait à la société , rendoit insupportable à ses parens , au plus complaisant des maris , j'éprouvai combien la raison & la bonté peuvent être altérées par la colère. Le maréchal sortit furieux de ma chambre ; mais revenant sur ses pas : Madame , me dit-il , ou vous ouvrerez votre maison à ceux que leur rang & leurs mœurs doivent y admettre , ou vous irez dans un couvent vous livrer en liberté à toutes les extravagantes imaginations dont votre esprit

égaré se plaît à se remplir. Je vous donne un mois pour déterminer le choix que vous voudrez faire.

Une querelle si vive, des expressions si peu ménagées, une alternative si choquante, portèrent mes chagrins à l'excès, & m'ôtèrent la force de les dissimuler. On ne me vit plus qu'abattue & pleurante ; je devins incapable de reparoître dans ce monde où l'on vouloit m'engager à vivre. La plus légère marque d'intérêt, une simple question sur le sujet de ma langueur, de ma tristesse, me faisoient répandre des larmes amères. L'horrible fausseté de monsieur de Sancerre révoltoit continuellement mon ame. Toujours pressé, toujours caressant en présence du peu de personnes qui nous voyoient ensemble, comment l'auroit-on soupçonné d'être l'auteur de mes peines ? Il s'y monroit si sensible ! le dédain & le mépris qu'il m'inspiroit, éclatoit dans mes yeux, souvent dans mes expressions : on commença à dire que je le haïssois ; on le plaignit, on me blâma ; une semblable aversion n'étoit pas naturelle, on en chercha la cause ; bientôt on crut ma raison altérée ; une tristesse si profonde, une haine si injuste ne pouvoient naître que de l'égarément de mon esprit.

Sans conseils, sans amis, livrée à mes seules

réflexions , je voyois écouler le tems fixé pour déclarer mon choix. J'aurois voulu contenter le maréchal , peut-être même monsieur de Sancerre , par tous les sacrifices que mon cœur ne se feroit point reprochés ; je pouvois consentir à me nuire , à m'affliger ; mais devois-je m'avilir , céder sur un point où la décence , où l'honneur étoient intéressés ? Le couvent dont on me menaçoit devint insensiblement l'objet de mes plus consolantes pensées. En perdant l'espérance du bonheur , on s'attache naturellement à celle du repos ; mais cette retraite ne paroîtroit-elle point forcée ? Quoi ! laisserois-je penser que monsieur de Sancerre me banniroit de sa maison ? Peu-à-peu toutes mes idées se tournoient vers Mondelis. Ces lieux où j'avois passé mes premières années dans une si douce tranquillité , se peignirent à mon imagination comme le séjour de la paix ; je me flattai d'y voir renaître le calme de mon esprit & l'indifférence de mon cœur. Mon ami , je me trompois ; cette indifférence est un bien dont on ne peut jouir deux fois ; jamais on ne le recouvre dans toute son étendue. Quand on a aimé , un sentiment douloureux , inquiet , je ne fais quel regret , se mêle à la certitude de n'aimer plus , & livre notre ame au danger d'aimer encore.

Uniquement occupée du desir d'aller à Mondelis, d'y fixer ma demeure, j'osai m'arrêter au seul moyen qui pouvoit engager monsieur de Sancerre à remplir ce desir ardent ; je me crus permis d'employer une fois l'artifice, de faire servir la lettre de madame de Cézanes à me tirer de la malheureuse situation où cette femme hardie se plaisoit à me réduire. J'étois bien éloignée de méditer une vengeance basse & cruelle ; mais mon mari me connoissoit-il assez pour ne pas me craindre ? Peut-être en le menaçant, en me montrant prête à repousser l'insulte, parviendrois-je à m'affranchir de l'oppression & de la tyrannie.

Après une mûre délibération, je lui écrivis & renfermai dans ma lettre une copie de celle de madame de Cézanes. Pour ne pas lui laisser l'espoir de m'obliger par la force à lui remettre cette preuve de leur intelligence, j'allai de grand matin à Trefnel, déterminée à n'en point sortir, si la réponse de monsieur de Sancerre ne remplissoit pas mon attente. Voici ma lettre.

*LETTRE de madame DE SANCERRE,  
à son mari.*

« L'art & la finesse ne guident pas sûre-  
» ment, Monsieur : votre conduite me l'ap-  
» prend ; vous risquez trop en abusant de ma  
» douceur,

» douceur ; & quand je puis vous nuire , \* me  
 » venger , vous devriez penser qu'il est un point  
 » où la générosité cède à la nécessité d'une juste  
 » défense , un moment où l'on cesse de s'im-  
 » moler soi-même à l'intérêt d'un homme ca-  
 » pable de jouir des plus grands sacrifices , sans  
 » les apprécier ni les reconnoître.

» Vous m'avez ôté le seul ami dont la ten-  
 » dresse soutenoit mon cœur abattu ; vous avez  
 » prévenu son esprit , vous m'avez ravi son esti-  
 » me , sa protection ; vous vous êtes flatté qu'il  
 » n'écouteroit plus mes plaintes ; qu'il ne seroit  
 » plus sensible à mes larmes ; vous vous reposez  
 » sur vos artifices , vous ne me craignez point ;  
 » vous voulez m'assujettir à de dures loix , don-  
 » ner à madame de Cézanes le plaisir cruel  
 » de me contempler dans l'humiliation , dans  
 » la douleur , dans l'avilissement. Votre con-  
 » fiance vous trompe. Irritée de son impu-  
 » dence & de votre hardiesse , maîtresse de sa  
 » réputation & de votre fortune , je puis couvrir  
 » cette femme de confusion , & vous faire per-  
 » dre le prix que vous attendez d'une longue  
 » feinte & de la plus basse dissimulation.

» Trop vraie pour vous cacher l'extrême mé-  
 » pris que m'inspire votre caractère , je vais  
 » m'exprimer sans détour : Je ne veux plus vivre  
 » avec vous , Monsieur ; la fille du comte de

» Dammartin n'est pas née pour être votre es-  
 » clave , pour se soumettre à de lâches com-  
 » plaisances : jouissez des avantages qui vous  
 » firent obtenir de madame de Cézanes *la per-*  
 » *mission de m'épouser* ; disposez de ma fortune ;  
 » le revenu de Mondelis & la somme destinée  
 » à mes amusemens , suffiront à ma dépense.  
 » Tous mes vœux se bornent à passer le reste  
 » de mes jours dans ma terre ; si vous me  
 » l'accordez , Monsieur , j'oublierai qu'un lien  
 » fatal nous unit ; sans curiosité , sans intérêt sur  
 » vos démarches , je serai à votre égard com-  
 » me si je n'existois plus.

» Pour donner de la force à ma prière , je  
 » joins ici la copie d'une lettre de madame de  
 » Cézanes. L'original vous manque , vos recher-  
 » ches peuvent vous en convaincre. Déposé par  
 » moi-même en des mains sûres , votre refus ou  
 » votre condescendance décideront de l'usage  
 » qu'on en doit faire. Si vous hésitez à remplir  
 » mes desirs ; si vous n'accordez pas ma de-  
 » mande aujourd'hui , demain monsieur de  
 » Cézanes recevra de ma part cette preuve de  
 » la fidélité de sa femme , & le maréchal de  
 » Tende saura qui de vous ou de moi peut  
 » se plaindre avec justice.

» Maître d'éviter un éclat si fâcheux , vous  
 » le serez aussi d'inventer des raisons plausibles

» de mon séjour à Mondelis ; un éternel silence  
 » sur vous , sur madame de Cézanes , vous per-  
 » mettra de m'accuser de la bizarrerie de cette  
 » séparation ; je vous engage ma foi de ne ja-  
 » mais démentir vos plus fausses imputations ,  
 » en supposant pourtant qu'elles n'attaque-  
 » ront point mes mœurs. J'attends votre ré-  
 » ponse , elle réglera ma conduite ; je ne  
 » sortirai point de cette maison sans être instruite  
 » de vos intentions : prête à confirmer mes or-  
 » dres sur la lettre de madame de Cézanes , ou  
 » à les révoquer , si ma demande est accordée.

» Pour ne vous laisser , Monsieur , aucune ob-  
 » jection , je vous fais part des mesures que j'ai  
 » déjà prises. Dès ce soir , une consultation sur  
 » le foible état de ma santé , me prescrira d'aller  
 » respirer mon air natal ; madame de Flers quit-  
 » tera Tresnel pour m'accompagner à Mondelis.  
 » En vivant sous les yeux de votre plus proche  
 » parente , d'une femme respectable , chère au  
 » maréchal de Tende , distinguée de toute votre  
 » maison , je paroîtrai toujours dépendre de  
 » vous , Monsieur , & mon séjour chez moi sera  
 » regardé seulement comme la suite du dé-  
 » goût que le monde m'inspire depuis si long-  
 » tems ».

Après avoir envoyé cette lettre , mon agita-

tion fut extrême pendant trois heures d'attente. Je commençois à me repentir de cette démarche hardie ; des craintes vagues , une triste inquiétude s'emparoiént de mon cœur , troubloient mon imagination , quand on m'apporta ce billet de monsieur de Sancerre.

» Vous ferez toujours maîtresse de vos dé-  
 » marches, Madame ; vos bontés , vos vertus ,  
 » l'attachement que vous méritez , mon respect ,  
 » doivent vous faire tout attendre de ma com-  
 » plaisance. Désespéré de vous être odieux ,  
 » affligé du parti que vous prenez , je n'ose  
 » m'opposer à vos desirs ; je ne me priverois  
 » jamais de la douceur de vous voir , si vous  
 » ne m'affuriez positivement que vous souhaitez  
 » de me quitter. En tout tems , Madame , en  
 » toute occasion , j'approuverai ce que vous  
 » jugerez convenable , ce qui pourra contribuer  
 » au repos , à l'agrément de votre vie , & vous  
 » avez la liberté de suivre les arrangemens dont  
 » vous venez de me faire part ».

Ce consentement si désiré adoucit l'amertume de mes chagrins. Je hâtai les préparatifs de mon voyage ; je regardois mon départ comme la fin de mes peines , d'une passion si tendre & si malheureuse ; je croyois perdre à Mon-

delis le sentiment qui me forçoit à m'y retirer. J'éprouvai dans ma solitude que si l'éloignement affoiblit la haine, il rend souvent à l'amour toute sa vivacité.

Monsieur de Sancerre partoît pour se rendre à l'armée. Son absence me permettoit de passer plusieurs mois à Mondelis, sans élever des soupçons dans l'esprit du maréchal de Tende; rien ne pouvoit lui faire envisager ce voyage comme le commencement d'une éternelle séparation entre son neveu & moi; il en espéroit le retour de ma santé & le calme de mon esprit. Je m'abandonnai à la plus vive douleur en lui disant adieu; je ne le verrai plus, me répétois-je en pleurant, je l'embrasse pour la dernière fois. L'idée que je lui laissois de mon caractère, celle qu'il en prendroit dans la suite pénétroit mon cœur. Ah! ne me laissez pas, mon père, ne me laissez jamais, lui criai-je, en baignant ses mains de mes larmes, je vous aimerai, je vous respecterai toujours! Avec quelle peine je m'en séparerai! je ne me rappellerai jamais sans amertume que j'ai pu l'affliger. Pour éviter à monsieur de Sancerre de feints regrets & d'inutiles démonstrations de tristesse, je devançai l'heure fixée par moi-même, & partis sans le voir.

Pendant la route, je conservai l'espérance

de me trouver heureuse en arrivant à Mondelis. Mon attente fut cruellement trompée ; ces lieux si chers à mon enfance n'offrirent à mes regards qu'un vaste désert. Ils rappelèrent douloureusement à ma mémoire cette mère si tendre , dont les soins & les bontés m'en rendoient autrefois le séjour si agréable. O mon cher Comte ! que sa prudence , que ses conseils m'eussent été nécessaires ! Dans une situation fâcheuse , embarrassante , combien il est consolant de suivre les inspirations d'une amie éclairée , intéressée à nous guider sûrement , à nous faire éviter les écueils que la passion nous cache : quel malheur d'être livrée trop jeune à soi-même , de douter , d'hésiter sans cesse ; de craindre de s'égarer en suivant ses propres mouvemens ; d'ignorer s'ils s'élèvent de l'orgueil ou d'un sentiment naturel & raisonnable ! N'osant consulter personne , n'écoutant que mon cœur , mon ressentiment , j'avois cru pouvoir m'armer contre monsieur de Sancerre , de cette lettre que le hasard laissa dans mes mains ; en gardant le silence sur son intrigue , sur la bassesse de son caractère , je croyois remplir à son égard tous mes engagements ; peut-être lui devois-je davantage ? Le lien qui nous unissoit , exigeoit peut-être un entier renoncement à moi-même , à mes desirs , à ma volonté , une soumission plus

aveugle ; peut-être n'étois-je pas à l'abri de tout reproche ; mais , mon ami , quelle loi dans la nature , dans la simple équité , peut obliger un sexe à supporter , à ne jamais s'affranchir d'un joug cruel ? Eh comment , & pourquoi la même chaîne s'étendrait-elle , deviendrait-elle légère pour l'un , quand elle se resserre & s'appesantit pour l'autre ?

Je termine ici , & ce qui me reste à vous dire est peu intéressant ; je vous l'écrirai pourtant. Adieu.

## XVII<sup>e</sup> LETTRE.

**J'**AI reçu vos deux lettres, elles ont dissipé mon inquiétude. Je suis charmée de n'avoir point blessé votre cœur par un récit que je craignois tant de vous faire : mais quel aveu, mon cher Comte, combien de réflexions il élève dans mon esprit ! Quoi ! la fausseté de madame de Cézanes, l'indécence de ses penchans vous étoient connues, & vous l'aimiez ? & sa mort vous arracha des soupirs, vous fit répandre des larmes amères ? & vous m'en parliez avec attendrissement, avec douleur ? Eh ! bon dieu, si les pleurs d'un honnête homme honorent la mémoire d'une femme méprisable, quel prix

obtiendra donc la vertu ? quel espoir la soutiendra dans ses efforts ? quels hommages rendra-t-on à la modestie, à la candeur ? Excepté monsieur de Sancerre, dont l'intrigue se lia pendant votre séjour à Malte, vous avez, dites-vous, connu tous les amans *heureux* de madame de Cézanes. Vous fûtes du nombre, sans doute ? Mon ami, je voudrois que vous eussiez moins regretté cette femme ; vous ne deviez pas la pleurer ; non, en vérité, vous ne le deviez pas ; mais je veux résister au desir de vous faire une querelle, & continuer ce que vous appelez *mon histoire*.

Je ne vous fatiguerai point du détail de ma vie solitaire, ni des persécutions que j'éprouvai pendant long-tems. Vous le savez ; le maréchal de Tende, ma sœur, tous ceux qui s'étoient cru du pouvoir sur mon esprit, tentèrent vainement de me ramener à Paris. Constante dans mes refus, rien ne put vaincre ma résistance. Monsieur de Sancerre affecta la douleur la plus vive ; il se plaignit par-tout d'être haï d'une femme qu'il adoroit : on partagea ses chagrins ; le maréchal voulut le dédommager d'une union si mal assortie, par le don de toute sa fortune. Six mois après lui avoir assuré son héritage, il mourut, & peut-être ne fut sincèrement regretté que de celle dont la désobéissance excitoit sa colère & sa haine.

Comme les évènements les plus extraordinaires occupent peu de tems un monde avide de nouveautés, après un an de séjour à Mondelis, je me vis oubliée des parens de monsieur de Sancerre, abandonnée des miens, & réduite à la seule amitié de madame de Flers. En compatissant aux peines de mon cœur, elle en respecta le secret; si ma conduite à l'égard de monsieur de Sancerre ne lui parut pas répondre aux sentimens qu'elle me connoissoit, aussi discrète que sensible, elle ne s'efforça point de pénétrer ce mystère. C'est d'elle que j'appris l'histoire cachée des amours de madame de Cézanes: la comtesse de Flers possédoit un détail fort étendu de ses intrigues. Un de ses neveux, favorisé & trompé par la marquise, s'étoit plu long-tems à suivre ses démarches, à gagner ses femmes, à rechercher l'amitié de ses amans, leur confiance; à s'assurer des lieux où elle se trouvoit avec eux. Spirituel & vindicatif, il avoit rédigé ses observations en un petit mémoire, à dessein d'en répandre des copies parmi ses amis. Madame de Flers le détourna d'une vengeance si noire, & s'empara de l'ouvrage. Vous y étiez nommé; mais on n'y parloit point de monsieur de Sancerre.

L'uniformité de ma vie, le soin d'embellir ma retraite, le tems, le mépris que m'inspiroit

le caractère de mon mari, l'éloignement de tous les objets capables d'entretenir un penchant dont je rougissois, les amusemens simples & variés de la campagne calmoient déjà les agitations de mon cœur, quand madame de Martigues vint mêler les charmes de son agréable gaieté à ces heureux commencemens d'une paix si vainement recherchée au milieu du monde. Mon ami, croyez-m'en, on n'en goûte à Paris que l'apparence; non, je ne suis point ici comme j'étois à Mondelis.

Le comte de Martigues, retiré de la cour & du service, établit alors sa résidence à Monfernai, terre contigue à la mienne. Marié depuis deux mois, il se hâtoit de dérober à tous les yeux la jeune & charmante compagne qu'il s'étoit donnée. Monsieur de Méri, oncle de madame de Mirande, & tuteur de mademoiselle de Marsei, en assurant la fortune de sa pupille, crut assurer son bonheur. Il venoit de l'unir à l'homme du monde dont le caractère convenoit le moins à l'enjouement & à la vivacité du sien. Avec des qualités estimables, des vertus solides, un mérite réel, monsieur de Martigues ne plaisoit à personne. La gravité de sa contenance, l'austérité de ses principes, cette justice exacte, mais dure, qui traite la clémence de foiblesse, un air sombre, un ton

impérieux, assez d'aigreur dans la dispute, pré-venoient contre lui, & portoient plutôt à l'éviter qu'à l'examiner assez pour connoître la bonté de son cœur & l'honnêteté de ses sentimens.

Vous imaginez combien l'esprit & le feu de madame de Martigues s'accordoient mal avec le sérieux de son mari. Privée de tous les amusemens qu'elle aimoit, contrariée dans ses goûts, dans ses moindres desirs, adorée, mais contrainte, faut-il s'étonner de son éloignement pour de nouveaux liens ? Le comte de Piennes veut en vain la rassurer contre le danger d'un second engagement ; l'esclavage & un mari se présentent ensemble à son idée ; ce n'est pas la légèreté dont on l'accuse, c'est sa propre expérience qui la rend si difficile à persuader.

Madame de Martigues, élevée dans la même abbaye où la comtesse de Flers vivoit depuis son veuvage, vint la voir à Mondelis ; elle me croyoit une personne fort extraordinaire ; elle fut étonnée de ne trouver en moi qu'une femme douce & triste. Peu-à-peu nous nous liâmes d'une amitié très-tendre. Monsieur de Martigues me visitoit souvent ; quand il faisoit de petits voyages autour de sa demeure, il laissoit la comtesse à Mondelis. Sa mort me toucha ; elle arriva deux ans avant celle de monsieur de Sancerre. Madame de Martigues, riche &

libre, courut à Paris. Je n'espérois pas la revoir ; mais plus solide en amitié que je ne le pensois, elle reparut bientôt à Mondelis, conduisant avec elle madame de Mirande qu'elle venoit d'enlever du couvent, & vouloit soustraire aux recherches & à l'autorité de monsieur de Méri. Veuve à dix-huit ans, bornée à un douaire modique & mal assuré, sans autre appui que la tendresse de son oncle, madame de Mirande, déjà sensible pour Termes, refusoit un riche parti, & s'exposoit à être déshéritée par la démarche imprudente que madame de Martigues lui avoit conseillée.

La situation de cette jeune & jolie personne, la rendoit aussi intéressante que son naturel doux & l'agrément de son esprit prévenoient en sa faveur. Pupille de son oncle, élevée avec elle, madame de Martigues l'aimoit depuis son enfance : je me trouvai heureuse qu'elle eût choisi Mondelis pour servir d'asyle à son amie. Vous savez que depuis nous ne nous sommes jamais séparées. Madame de Martigues alloit & venoit sans cesse de Paris à Mondelis ; les plaisirs qu'elle étoit avide de goûter, furent souvent sacrifiés à la douceur de nous prouver sa sincère amitié ; mais madame de Mirande ne quitta ma retraite qu'avec moi.

Que vous dirai-je encore, mon cher Comte ;

après la mort de monsieur de Sancerre , vous vîntes à Mondelis ; des arrangemens nécessaires me rappelèrent à Paris ; je reparus dans le monde , on sembla m'y revoir avec plaisir. Comme je n'avois que vingt-deux ans , madame de Flers consentit à en passer trois avec moi ; depuis six mois elle a désiré rentrer au couvent pour s'y livrer toute entière à de pieux exercices. Vous savez avec quel regret je me suis séparée d'elle ; je la vois souvent. Mon ami , le calme de son cœur , sa vie tranquille excitent quelquefois mon envie ; il est des momens où je suis prête à tout quitter , à me renfermer avec elle. N'est-on pas heureuse quand on est paisible ? Vous m'allez dire : Eh ! ne l'êtes-vous pas , *paisible* ? Mais non , non , en vérité. Je ne sais quelle inquiétude , quel ennui . . . Adieu , brûlez tout ce que vous m'avez forcée d'écrire.

---

## XVIII<sup>e</sup> LETTRE.

Paris.

Vous avez reçu la lettre de l'aimable comtesse de Termes , celle de son heureux mari. Madame de Martigues vous conte tous les amusemens , toutes les magnificences de la Fère ;

je ne vous dirai donc rien d'une fête si longtemps désirée ; quand vous reviendrez, on en parlera sans doute encore ; le caractère des deux époux m'assure qu'ils sentiront toujours du plaisir à se la rappeler.

Nous arrivâmes chez madame de Comminges ; le marquis de Montalais nous y attendoit. Monsieur de Comminges venu le premier, trouva plaisant de le cacher, de demander la permission de nous présenter un provincial, son parent, bon homme, un peu épais, même assez ennuyeux ; on se regardoit, on s'inclinoit de mauvaise grace. Madame de Martigues bâilloit déjà ; en appercevant le marquis, elle poussa des cris de joie. Le souper fut très-gai ; nous devions nous retirer avant minuit ; trois heures sonnoient quand on s'avisa de regarder s'il n'étoit pas un peu tard.

La fin de votre dernière lettre pourroit s'interpréter singulièrement. J'imagine qu'elle est écrite sans attention & sans dessein ; cependant plus je la relis... Quelles expressions sont échappées à votre plume ! vous n'en avez pas senti la force ; il seroit ridicule de vous supposer des idées... Je ne fais ; mais vous m'alarmeriez sur l'état de mon ame, si j'étois moins sûre...  
*Troublée, agitée ! Est-il vrai ? Quoi ! je vous parois troublée ? Moi ! j'éprouve comme une*

autre des dégoûts passagers , un ennui momentané ; cela mérite-t-il *de sérieuses réflexions* ? Mon ami , je ne veux plus réfléchir ; plus on pense , plus on s'attriste.

Vos propos m'inquiètent : mon style est plus *grave* , mon humeur est *changée* ; *l'inégalité de mon esprit* vous porte à *douter de la paix de mon cœur* : je vous ai défendu , *positivement défendu* de m'interroger sur *l'objet de ma sincère estime* ? Quoi , comment , que voulez-vous me faire entendre ? Eh ! dans quel tems cette défense si *positive* ? je ne m'en souviens point du tout.

Deux lignes après , vous me demandez ce que je pense de monsieur de Montalais. Ou vous êtes distrait , ou vous ne lisez pas mes lettres ; je vous ai dit sur le marquis tout ce qu'il m'est possible de vous dire : mes sentimens à son égard ne peuvent varier. Je ne veux pas croire cette tournure maligne ; je hais la finesse , je me reprocherois d'en soupçonner un ami.

Madame de Termes est accablée de visites ; elle envoie à tous momens me prier de passer dans son appartement , je vais lui aider à recevoir & à congédier une foule d'importuns. Adieu , je suis un peu fâchée contre vous ; mais je ne vous en aime pas moins.

X I X<sup>e</sup> L E T T R E.

ON a raison de le penser, de le dire : oui, madame de Martigues est inconsidérée, imprudente ; elle a des idées si bizarres, des projets si extravagans ! Je suis en colère contr'elle, contre un autre, contre moi peut-être.

Hier je vais chez madame de Martigues, je la trouve seule. Après un instant de conversation, elle me donne un billet de monsieur de Montalais. Je viens de le recevoir, dit-elle, lisez, & voyez s'il est possible de s'exprimer mieux ? Je le prends, le parcours, l'approuve & le remets sur la cheminée. Madame de Martigues me regarde fixement : *Cela est bien écrit, convenez-en. Très-bien. Un style aisé. Oui. Je ne sais quoi de tendre, d'intéressant.* Je l'interromps ; je passe à un autre sujet. *Si indifférente, Madame !* Et moi, de m'étonner. Quoi ! à quel propos, que signifie. . . *Vous ne voulez rien voir dans ce billet ? Qu'y verrois-je ? Que le marquis est passionnément amoureux, & mérite au moins d'être plaint. Amoureux, lui ! Eh ! de qui donc ? Devinez. De vous sans doute ? Bon ! De madame de Termes ? Point du tout. De madame de Themines ? Non. Ah ?*  
c'est

c'est de madame de Thianges ? *Eh non.* De madame de Comminges ? *Eh ! mon dieu , non.*

Lasse de me tromper , je cesse de chercher , j'appelle son chien , le caresse , me mets à jouer avec lui. Elle s'impatiente , murmure , me querelle. *Un homme si charmant n'inspire rien , pas même de la curiosité ! c'est porter l'insensibilité à un excès condamnable.* Mais , lui dis-je doucement ; car elle s'animoit ; est-il fort important pour votre ami que je sois instruite des mouvemens de son cœur ? Pourquoi voudrois-je connoître l'objet de sa tendresse ? Si c'est-là ce secret caché si long-temps... *Vous ne l'avez pas découvert ce secret ? Non. Ah ! comme vous mentez ! Y songez-vous ? Comment n'auriez-vous pas lu dans son cœur ? c'est vous qu'il aime. Moi ! Vous.*

Je suis restée muette , interdite , confondue de cette confidence brusque & indiscrete. J'ai senti mon visage brûler ; j'ai baissé les yeux , mon cœur palpitoit avec violence , la surprise & la colère me causoient la plus grande agitation... Oui la colère ! J'étois outrée contre madame de Martigues. Pourquoi trahir la confiance de son ami ? Pourquoi m'embarraffer par cet imprudent aveu ?

Mon silence lui a donné de l'humeur ; elle

a parlé, s'est répondu, m'a grondée, est revenue à ce ton doux, enfantin, qui lui sied si bien. Prenant mes deux mains dans une des siennes, de l'autre me forçant à lever la tête : *Ça, ma chère amie, parlons sans nous fâcher : la figure de monsieur de Montalais n'est-elle pas charmante ? Je ne dis pas le contraire. N'a-t-il pas de l'esprit ? Beaucoup. Des talens ? Oui. Des sentimens nobles, élevés ? Je vous l'accorde. Une conduite sage ? On le dit. Une sincérité rare ? Je le crois. Ne jouit-il pas de l'estime de tout le monde ? Assurément. De la vôtre ? Je l'avoue. Eh bien ! Madame, pourquoi sa tendresse vous offenseroit-elle ? Pourquoi vous refuseriez-vous à l'idée flatteuse de la partager un jour ? de rendre heureux un homme si digne de votre cœur, de votre main ? Les partis qu'on vous presse d'accepter approchent-ils de celui-là ?*

Partager sa tendresse, me suis-je écriée ! Oubliez-vous qu'il est . . . Marié, voulez-vous dire ! plaisant obstacle que sa femme ! Comment ? Premièrement on l'a forcé de l'épouser. Est-ce une raison ? . . . Elle est boiteuse ! Qu'importe ? Aigre, savante & forte . . . Mais . . . Laide, tracassière & boudeuse . . . Mais elle est . . . Ennuyeuse, maussade, une vraie bégueule, avec qui je suis brouillée . . . Mais elle est sa femme !

*Oh, comme ça.* Qu'appellez-vous comme ça ?  
*Oui, pour un peu de tems, cela finira.* Quelle idée ! *Idee, Madame !* reprend-t-elle gravement , je ne parle point au hafard ; cette femme a la manie d'avoir des héritiers , c'est en elle une passion ; elle doit périr au troisième , elle en est avertie. Le pauvre marquis la conjuroit de se conferver , elle a rejeté ses prières , méprisé la menace , dans six mois nous en ferons débaraffées ; sa maigreur est extrême , elle touffe , ne peut se foutenir ; elle mourra , je le fais , j'en fuis sûre ; mon médecin me l'a dit , il est le sien , elle n'en reviendra pas , j'en réponds.

Quelle légèreté , quelle inconféquence ! peut-on être plus étourdie , réfléchir moins , voir plus mal ? Elle exigeoit ma parole , une promesse positive ; & fi madame de Thianges ne fût entrée , nous allions nous quereller. Quoi ! sur la foi du médecin de madame de Martignes , j'accoutumerois mon cœur à s'occuper d'un avenir qui peut-être ne fera point pour moi ? Je promettrous , je m'engagerous ? Le malheur d'une femme dont je n'eus jamais à me plaindre , feroit le point où mes idées de bonheur se réuniroient ! Je me croirois injuste & cruelle , je ne mépriserois fi j'étois capable de m'abandonner à des espérances que je ne

dois ni concevoir ni nourrir. Adieu , mon ami ; je vous ai répété cette longue & ridicule conversation , au risque de vous ennuyer ; mais en vérité , j'en ai l'esprit si rempli , qu'il m'eût été impossible de suivre un autre sujet.

*A une heure du matin.*

Monsieur de Montalais a soupé ici ; je l'ai observé avec assez d'attention : où madame de Martigues prend-t-elle qu'il est amoureux , *passionément amoureux* ! Je n'ai point aperçu dans ses yeux cette langueur qui caractérise la tendresse ; j'y ai vu de la vivacité , du feu , de la joie ; cela ressemble-t-il au sentiment ? Mon ami , l'amour est triste , il ferme notre cœur à tous les plaisirs qu'il ne donne pas.

## XX<sup>e</sup> L E T T R E .

QUOI ! deux couriers sans une lettre de vous ! Seriez-vous malade , boudez-vous , cherchez-vous à m'inquiéter , me chagrinez-vous aussi ? Eh , mon dieu , que votre absence est longue , qu'elle m'afflige ! vous ne savez pas combien je vous souhaite , combien mon cœur auroit besoin de se répandre dans le

vôtre. Je forme cent projets, j'ai mille fantaisies : souvent je suis tentée de quitter Paris ; le monde me lasse, m'étonne & ne m'amuse point. Je voudrois aller à Mondelis, oui, je le voudrois : eh ! qu'est-ce donc qui me retient ? Mon voyage paroitra peut-être extraordinaire dans une saison assez rigoureuse ; n'importe, je partirai, je crois.

En vérité, mon cher Comte, je sens un desir pressant de revoir cette paisible demeure, de me retrouver au milieu de ces bois dont la solitude est nécessaire au repos de mon esprit. Depuis un peu de tems tout m'importune, je ne goûte plus les amusemens d'une société qui me plaisoit tant. Ma sœur recommence à me fatiguer de ses ennuyeux éloges du marquis de Limeuil ; elle le vante, le protège, l'encourage à me persécuter ; je n'entends parler que d'alliances, de titres, d'établissmens ! madame de Comminges appuie les propositions du comte de Roye ; le maréchal de Termes me presse en faveur du chevalier ; une grande fortune élève bien des projets contre la liberté d'une femme ! madame de Martigues ne me marie-t-elle pas aussi ? A la vérité, c'est dans l'éloignement.

Elle devoit bien se taire, ne jamais s'ouvrir avec moi sur cette folle imagination. Je n'a-

joute pas une foi entière à ses discours , elle peut se tromper , prendre un goût de préférence pour de l'amour , une amitié vive pour de la passion. Non , je ne la crois point , je ne veux pas la croire. Mais pourquoi me parler ? L'imprudente ! savez-vous bien que depuis ce moment la présence du marquis m'embarasse , me gêne , me contraint ; je crains de l'entendre , je crains de lui répondre. Madame de Martigues a détruit tout le plaisir que je sentoïis à le voir. Adieu ; écrivez-moi donc : pouvez-vous négliger la plus tendre de vos amies ! & dans quel tems la négligez-vous !

---

## XXI<sup>e</sup> L E T T R E.

VOTRE ami vient de dissiper mon inquiétude ; j'ai été charmée d'apprendre qu'un voyage imprévu avoit seul interrompu notre commerce : je l'ai reçu comme un homme que vous aimez , je le mène ce soir souper chez madame de Martigues.

Je vous demande un conseil , mon cher Comte , & je vous le demande avec dessein de le suivre ; donnez-le moi dans la sincérité de votre cœur. Il naît un scrupule au fond du mien ; peut-être s'élève-t-il de trop de dé-

licatesse, peut-être est-il juste & raisonnable, examinez ma position & déterminez la conduite que je dois tenir.

Me convient-il de recevoir chez moi, de voir assiduellement chez les autres un homme soupçonné d'un sentiment que les circonstances rendroient très-offensant ? Le marquis de Montalais a-t-il confié son secret ? l'a-t-on deviné ? Si madame de Martigues a pu le pénétrer, les autres seront-ils moins clair-voyans ? M'aimer ! lui ! Eh ! quel espoir me l'attacheroit ? Si je continue à vivre dans une société intime avec lui, n'aurai-je rien à me reprocher ? Eh, mon dieu, ce qui m'arriva hier semble me prouver le contraire.

J'étois chez madame de Comminges, on annonça la marquise de Montalais. En l'entendant nommer, je sentis une secrète émotion, sa vue l'augmenta ; je me rappelai les propos de madame de Martigues, mille mouvemens confus me troublèrent ; il me sembloit avoir tort avec cette femme, négligée, peut-être, & négligée pour moi. En parlant, elle éleva dans mon cœur une tendre compassion, un vif intérêt, je me trouvai portée à la plaindre, à la servir, à l'aimer.

Elle n'a rien d'absolument choquant ; son état lui ôte un agrément, celui d'une taille fine

& peut-être gracieuse. Elle a l'air très-noble, un peu froid ; elle n'est point décidément laide, un instant accoutume à sa physionomie ; ses dents sont blanches, & quand elle rit, tout son visage s'embellit. Elle dit à madame de Comminges qu'elle se sentoît fort incommodée, qu'elle verroit peu de monde, & ne sortiroit pas du reste de l'hiver. Elle me regarda beaucoup, m'adressa un compliment flatteur ; je ne fais si j'y répondis, je n'étois point à moi-même.

Avec quelle légèreté madame de Martigues parle de cette femme malade & infortunée ! oui, infortunée. Elle adore son mari, elle n'en est point aimée, sa tendresse l'importune peut-être ? elle est bien malheureuse ! Monsieur de Montalais la traite avec de grands égards ; mais qu'est-ce que des égards pour un cœur sensible, pour une ame tendre ! Mon ami, il est bien peu de femmes dont on puisse envier le sort !

Adieu ; répondez précisément & sans détour au commencement de ma lettre, dites-moi votre avis. J'ai bien envie d'aller à Mondelis ; mais quitter tous mes amis ! faut-il ne songer qu'à soi ? ne doit-on rien aux autres ?

XXII<sup>e</sup> LETTRE.

UNE confiance, dites-vous ? Je vous ai fait une confiance, moi ! Est-il vrai ? Eh quand donc ? sur quoi donc ? Vous l'attendiez depuis *long-tems*, vous la desiriez *entière*, vous me parleriez sans *détour*, vous n'osez encore *hasarder des conseils dictés par la plus tendre amitié* ; la connoissance de mon *heureux naturel* vous rassure à peine sur la *délicatesse du sujet*, sur la crainte de montrer un zèle qui peut me paroître *officieux, indiscret*. Eh, bon dieu, vous m'effrayez ! Ce *prenez garde, Madame, prenez garde !* m'a causé la plus grande terreur : en vérité le cœur m'a battu, j'ai regardé autour de moi, j'ai cherché le précipice où j'étois prête à tomber. Peut-on épouvanter ainsi sa meilleure amie ? & se taire ensuite, & terminer une lettre si interrompue, si singulière, si étrange ! par des réflexions énigmatiques, par une inutile apologie *du motif qui vous engage, qui vous porte . . .* A quoi vous engage-t-il ? Est-il raisonnable de finir si brusquement ? Je ne saurois vous pardonner ce *respect* déplacé, cette crainte *frivole* ; pour la première fois

vous m'avez fait sentir qu'il vous étoit possible de me déobliger.

### X X I I I <sup>e</sup> L E T T R E.

**J'**AI reçu vos deux lettres ensemble. En les parcourant , mon premier mouvement a été de me fâcher contre vous ; je les ai laissées , reprises , rejetées , & puis examinées. En réfléchissant sur vos expressions les plus choquantes , j'ai pensé qu'un ami si tendre n'avoit pas dessein de m'affliger , encore moins de m'offenser. La vérité révolte souvent une ame vive , mais elle persuade toujours un esprit juste. J'ai suivi votre conseil ; *la sonde à la main* , je suis descendue dans le profond secret de moi-même , j'ai interrogé mon cœur. Hélas ! mon cher Comte . . . il est trop vrai . . . Puis-je le dire , l'avouer ! mon cœur m'a parlé . . . il m'a parlé comme vous.

Après avoir refusé des partis si distingués , après avoir annoncé tant d'amour pour ma liberté , après avoir résisté à des soins si pressans , évité des pièges si dangereux ! j'ai donc trouvé le point fatal où ma raison devoit m'abandonner ; où mon bonheur devoit se détruire ; où devoit s'arrêter cette confiance or-

gueilleuse que j'osois mettre dans mes propres forces !

Monsieur de Montalais *me plaît* ou il *me plaira*, dites-vous ? Ah ! que ce doute n'est-il encore au fond de mon cœur ! Monsieur de Montalais *me plaît*, je vous l'avoue sans détour ; quand j'ai rougi devant moi , je ne crains pas de rougir devant un autre.

Ma situation est triste , elle est cruelle ! Que puis-je attendre d'une passion inutile , d'un penchant condamnable , d'un sentiment que l'amertume accompagnera sans cesse ? Un reproche secret , de vains desirs , de la honte , des remords , peut-être un jour une injuste jalousie ; voilà les mouvemens que l'amour doit naturellement exciter dans le cœur de votre foible amie. Ah , s'il changeoit mon caractère ! S'il me conduisoit à penser comme madame de Cézanes ! Si , méprisable à mes propres yeux , j'osois m'égarer , envisager comme un bien. . . . Ecartons cette horrible idée.

*Il falloit fuir d'abord ?* Eh ! mon dieu , je l'ai voulu ; mais de légers obstacles s'opposoient à ce dessein , mille petites bienséances me retenoient : peut-être me suis-je plu à les étendre ; peut-être me suis-je caché le plaisir que je sentoie à rester. *Il falloit éviter le marquis.* Eh ! comment l'aurois-je évité ? Lié avec

toutes mes amies , il me trouvoit chez elles ; sous quel prétexte fermer ma porte à un homme de ce rang , de ce mérite , à un parent si proche du comte de Piennes , de madame de Comminges ? à l'ami intime de madame de Martigues ?

Vous dirai-je tout ? de flatteuses illusions se sont mêlées souvent au trouble inquiet de mon cœur. Souvent je me suis accusée de trop de sévérité ; mon ame déjà séduite s'est attachée à de nouvelles réflexions ; j'ai jeté des regards de complaisance sur ceux dont j'étois environnée ; j'ai vu que l'amour animoit tout , que tout sembloit heureux par l'amour ! Eh ! pourquoi me faire un sujet d'effroi d'un sentiment si naturel , me demandois-je , d'une passion si douce ? Conduit-elle toujours à l'avilissement ! Ne peut-on la sentir sans s'y livrer avec indécence , sans passer les bornes que l'honneur prescrit ? Une juste préférence , que l'on accorde à un homme estimable , entraîne-t-elle nécessairement vers cet excès vicieux ? . . . Dites-moi , mon cher Comte , dans une ame comme celle du marquis , croyez-vous qu'il fût impossible de trouver cette pureté d'affection , cet amour discret , désintéressé . . . Ah ! n'en raillez pas ! je ne suis ni folle , ni romanesque. Supposer à un honnête homme ma façon de penser , de

sentir, est-ce aller trop loin ? Si vous osez l'avouer, renoncez donc à la prétendue supériorité de votre être.

Il est bien sûr au moins qu'un espoir téméraire n'attire pas le marquis près de moi, il ne me confond point avec ces femmes imprudentes . . . . Hélas ! que fais-je ? Ma prévention est son seul garant, elle lui prête des qualités, des vertus . . . . Mais non, son silence, son respect, sa continuelle attention à retenir, à cacher les mouvemens de son cœur . . . . Cependant il n'est pas libre, il m'aime, il ose le dire à madame de Martigues, peut-être avec le tems osera-t-il davantage ; ses regards trop expressifs me parlent déjà . . . . Ah ! pourquoi madame de Martigues a-t-elle arraché le voile que j'aime à laisser sur mes yeux ? pourquoi m'a-t-elle dit . . . . Mon ami, je suivrai vos avis ? Je dois éviter monsieur de Montalais, il faut le fuir, il faut partir ; ah oui, il le faut.

Partir ! le quitter ! ne plus le chercher, n'espérer plus de le rencontrer, renoncer à la douceur de le voir, au plaisir de l'attendre . . . . Eh ! quel sujet m'a-t-il donné de le craindre, de le fuir ? Que m'a-t-il dit ? quel est son crime ? Que la raison est dure, qu'elle est impérieuse & peu forte ! Elle conseille & ne détermine point, elle fixe nos idées sur de tristes objets,

elle exige le sacrifice de tout ce qui nous est agréable ; je la hais , je veux lui céder pourtant. Mon cher Comte , je le veux , mais je gémis d'être forcée à le vouloir. Je vois la nécessité de m'éloigner , & je pleure parce que je la vois absolue. Ah ! l'amour m'avoit causé tant de peines ! faut-il qu'il me fasse répandre de honteuses larmes ?

Je suis foible & malheureuse , voilà l'aveu que vous desiriez : il me coûte , il m'humilie ; mais je le dois à l'amitié , à l'intérêt vif & sincère que vous me montrez. Suis-je encore digne de cette estime si flatteuse ? Oui , car ma première lettre sera datée de Mondelis. Mon esprit est décidé , mon départ résolu. Je veux tout immoler à mon devoir ; mais je ne puis promettre de ne point m'affliger. Mon ami , laissez-moi pleurer , point de vos consolations stoïques ; contraindre son cœur à tous les efforts que l'honneur exige , c'est être noble , c'est être fort : mais dissimuler la douleur où livre trop souvent cette contrainte , c'est une orgueilleuse fausseté ; pour être sensible en est-on moins généreux ? Adieu ; aimez-moi , estimez-moi toujours.



XXIV<sup>e</sup> LETTRE.

NE me soupçonnez point d'une vile complaisance pour moi-même, ne m'accusez pas de foiblesse ; ma sœur me retient seule à Paris. elle est malade & fort inquiète ; je ne puis l'abandonner dans une situation où ma présence lui est agréable, où mes soins lui sont nécessaires ; mon départ dépend à présent de sa convalescence.

En vérité, mon cher Comte, quand je réfléchis sur la démarche que je vais faire, elle m'étonne, elle m'effraie. Comment la justifier aux yeux de mes amis, de ma société, du monde ? Si on en pénétrait le motif ; si madame de Martigues devinoit ; si monsieur de Montalais pensoit . . . Partir au milieu de l'hiver, sans aucun prétexte apparent, sans prévenir d'intimes amis sur ce voyage ? M'en aller comme une folle, comme une femme qui ne tient à rien, n'a d'égards pour personne. Que diront ma sœur, son mari, mes connoissances ? Ne pas confier la raison d'une conduite si extraordinaire à madame de Termes, à madame de Martigues ? Elles me croiront bizarre, capricieuse, insensée ! On se rappellera ma pre-

mière réputation ; on se dira , *elle est retombée dans son ancienne aliénation d'esprit*. Autrefois j'étois peu sensible à l'idée qu'on pouvoit prendre de mon caractère , personne ne m'intéressoit. Sûre de n'avoir rien à me reprocher , je m'inquiétois peu si on me jugeoit favorablement. Je n'ai plus cette indifférence , la fausse opinion d'un seul m'affligeroit , je ne me consolerois point d'en être moins estimée. Eh ! mon dieu , que dira-t-on ! Et Termes , que je viens d'engager à loger chez moi , qu'imaginera-t-il ? Quel embarras ? Que je suis malheureuse ! Risquer d'offenser tous mes amis , de les perdre , & pourquoi ? Pour *éviter* , pour *fuir* ; qui ? l'objet des plus tendres affections de mon cœur. Adieu.

---

### X X V<sup>e</sup> L E T T R E .

**N**ON , je ne suis point partie , mais je partirai , soyez-en sûr : eh ! je ne saurois rester ! *Que je vous dise tout ?* Hélas , je vous ai tout dit. Ma position est la même , ma résolution ne peut changer ; plus j'examine monsieur de Montalais , plus je sens la nécessité de m'éloigner. Je le vois trop , on m'entretient trop de lui. A chaque instant on me répète , *il est aimable* ,  
*il*

*il est charmant, rien ne l'égalé ?* je le regarde, je l'écoute, & je trouve difficile de le louer assez pour lui rendre justice.

Je passe tout le jour auprès de ma sœur ; le soir madame de Martigues vient me prendre, elle me contraint de souper chez elle, ou chez Comminges ; monsieur de Montalais y est assidu. Depuis un peu de tems il paroît sérieux, sombre même : il soupire tout bas, sa tristesse émeut mon cœur : je m'efforce envain de cacher la mienne ; il la voit, elle l'intéresse, il semble vouloir m'en demander la cause ; il parle, s'interrompt, baisse les yeux, se tait : que tous ses mouvemens m'agitent ! Pourquoi m'a-t-on appris à les interpréter ? Mes sentimens pouvoient me rendre heureuse, si on ne m'eût jamais instruite des siens, si on n'eût pas élevé dans mon ame cette crainte inquiète de me laisser pénétrer. Il est tard, je vous écris seulement pour vous dire que je suis encore à Paris : je me sens pesante, accablée, j'ai mal à la tête ; je vais essayer de trouver un repos dont mon esprit a besoin. Je le fatigue sans cesse en cherchant des moyens d'excuser mon départ, de rendre moins révoltant ce voyage si nécessaire & si fâcheux. Je n'en apperçois aucun. Cherchez aussi, mon cher Comte ; faites-moi part de vos idées, & tâchez de fixer les miennes.

X X V I<sup>e</sup> L E T T R E.

OUI, encore à Paris. Je ne saurois répondre à ce que vous me dites, je ne saurois m'en occuper à présent : une petite aventure me cause la plus grande agitation, m'inquiète, m'embarrasse, trouble toutes mes idées : le croiriez-vous ? Je suis brouillée, oui, presque brouillée avec monsieur de Montalais. Dans la disposition actuelle de mon esprit, je serois partie ce matin avec moins de regret. Cet homme si parfait a de la singularité : son caractère est inconcevable ; souvent il voit mal, il se prévient, il a des défauts, je crois.

Samedi j'étois chez madame de Comminges : après souper on s'avisa de faire des vers ; on les écrivoit sur des cartes ; plus on les trouvoit mauvais, plus on s'en amusoit. Madame de Martignes les lisoit ; & vous savez quelle grace elle donne à la moindre plaisanterie. Le marquis a pris sa place auprès de moi, Thémis est venu lui parler : il s'est levé, en écoutant il avoit l'air distrait ; nos regards se sont rencontrés : jamais les siens ne me parurent plus dangereux : mon dieu, qu'il étoit bien ! En l'examinant je me disois tout bas : ses amis ont raison, il est charmant, rien ne l'égale.

Thémines l'a laissé, il s'est assis : on lisoit alors. Un trait sur l'amitié, adressé à madame de Termes, lui a fait connoître la carte où je venois d'écrire ; il l'a demandée avec vivacité, madame de Martigues la lui a jetée. Il l'a lue, m'a considérée un moment en silence, ensuite il a écrit sur le revers de la carte. Madame de Thémines, debout en ce moment, curieuse, & presqu'aussi étourdie que madame de Martigues, s'est adroitement saisie de la carte. Le marquis a poussé un cri, s'est levé avec précipitation ; elle a fui, il l'a suivie : tout en courant elle m'a confié son larcin. Dépositaire infidèle, j'ai caché l'écrit : substituant une autre carte à la place de celle du marquis, je l'ai brûlée. Il m'a remerciée, madame de Thémines m'a grondée, & puis on n'y a plus pensé.

Rentrée chez moi, mon premier soin a été de lire ce que le marquis craignoit de laisser voir à madame de Thémines. J'ai trouvé ces vers :

Douce amitié, sentiment plein d'attraits,  
 Voilez toujours ma tendresse inquiète.  
 Ah, si l'amour, caressé sous vos traits,  
 Faisoit entendre une voix indiscrète !  
 Belle Thémire, attaché sur tes pas,  
 Ardent, timide, il veut paroître, hésite ;  
 Il fuit tes yeux, les cherche, les évite !  
 Eh ! que craint-il ? tu ne le connois pas.

Vous le voyez , mon cher Comte , monsieur de Montalais est dans l'erreur commune. *Tu ne le connois pas ?* Il me croit donc insensible ? Ah ! que ne la suis-je ! Je crains d'avoir élevé d'autres idées dans son esprit : à présent il pense peut-être . . . Je voudrois avoir été moins curieuse.

Ce matin , pendant qu'on me coïffoit , j'ai relu ces vers ; il m'a pris envie d'en faire. Vîte je quitte ma toilette , renvoye mes femmes , & me voilà devant mon feu ; les cheveux épars , une petite table à côté de moi , un gros livre sur mes genoux , la carte précieuse sur le livre ; bientôt il est couvert de papiers raturés , chiffonnés , déchirés : j'essaye sans cesse , je ne suis contente de rien ; enfin il me vient une idée , je commence à l'exprimer : on m'annonce , qui ? monsieur de Montalais !

Peignez-vous ma surprise , mon désordre ; je veux tout cacher , je me lève , la table se renverse , le livre m'échappe , la carte vole , tombe , va brûler ; je crie , me baïsse , la reprends au milieu des flammes , & toute noire , à peine éteinte , je la mets dans mon sein. Le marquis voit mon action , elle l'étonne : je suis rouge , embarrassée ; lui , muet , interdit : il me présente des roses que madame de Martigues l'a chargé de m'apporter ; je les reçois : il

s'assied ; nous ne savons que nous dire. Les lieux communs viennent à notre aide, s'épuisent, se tarissent ; la conversation languit : le marquis rêve, je me tais ; il fait deux ou trois questions ; je dis *oui : non : je ne fais : croyez-vous ?* en parlant il ne me regarde point, ses yeux sont fixés sur ces petits papiers semés autour de nous. *Vous étiez occupée, Madame ; il paroît. . . . J'ai bien mal choisi l'heure de vous voir ; je le sens, je. . . . je vous gêne ; oh, je vous gêne assurément !*

Il répète encore cette expression, elle me fâche. Je me demande tout bas, à qui croit-il donc que j'écrivois ? Eh ! quoi, une femme accoutumée à passer une partie du jour avec lui, pourroit-elle *s'occuper* d'un autre ? Dans cet instant je lui aurois plutôt pardonné de la vanité, que de l'inquiétude : il devoit deviner. . . . Lui, former des doutes, me croire sensible, & ne pas voir. . . . hélas ! il a trop vu peut-être. . . . Cette idée m'est insupportable.

Il s'est levé, m'a saluée d'un air froid, m'a demandé mes ordres, est parti brusquement, même impoliment, sans s'appercevoir que je le rappelois par une question. Oh ! je suis bien mécontente de lui, de moi, de tout le monde ! Madame de Thémynes avoit bien affaire. . . . Mais aussi quelle sottise à moi de

cacher ce que j'écrivois : auroit-il regardé? . . .  
Je suis quelquefois bien imbécille.

Mon ami, je ne voudrois pas qu'il joignît au malheur d'aimer sans espérance, le malheur plus grand d'être jaloux, d'aimer avec douleur : il me seroit affreux d'exciter dans son cœur des mouvemens pénibles, cruels, déchirans ! que ne suis-je partie ! Adieu.

## X X V I I <sup>e</sup> L E T T R E.

**F**EREZ-VOUS toujours la même question ? Si je *partirai*, si je *sacrifierai de vaines considérations* ? Il le faut bien. Je n'ai point l'art de feindre : j'ai dédaigné cet art trop utile dans la société. Mes yeux expriment tous les mouvemens de mon ame : monsieur de Montalais pénétreroit le secret qu'il m'est si important de lui cacher.

Qu'aura-t-il pensé ce matin de mon embarras ? Pourquoi n'ai-je pu lui parler ? Comment va-t-il interpréter mon trouble, ma rougeur, le stupide silence qu'il m'a été impossible de rompre ?

Ma sœur commence à se lever. Madame de Thémines étoit chez elle quand j'y suis arrivée. J'ai vu entrer le carosse de madame du Lugei : le desir d'éviter cette ennuyeuse fem-

me , un beau soleil , l'air assez doux m'ont fait proposer à madame de Thémînes d'aller aux Tuileries. Nous sommes sorties par l'appartement de monsieur de Thoré. En entrant sur la terrasse , la première personne qui s'est offerte à mes regards , a été le marquis de Montalais. J'ai eu peine à retenir un cri : sa présence m'a causé autant de surprise , que si , après une bien longue absence , je l'avois rencontré inopinément dans une terre étrangère. Il m'a félicitée sur la convalescence de ma focur. Hélas , elle va nous séparer pour longtemps , peut-être pour toujours ! O ! mon ami , que cette idée est affligeante.

Madame de Martigues & madame de Thiangés sont venues , Termes , sa femme , son frère : je commençois à me rassurer au milieu de ce petit cercle , quand madame de Thémînes s'est arrêtée avec madame de Thianges : ce n'étoit rien encore ; mais l'inconsidérée , l'étourdie madame de Martigues s'est avisée d'entraîner madame de Termes , de m'en séparer , de la mener vite , vite , regarder je ne fais quelle femme , au bas de la terrasse. Elles sont descendues , Termes a couru sur leurs pas ; son frère , appelé par un vieux parent , n'a pu se défendre d'aller lui parler. Je suis restée seule avec le marquis.

Pour augmenter mon chagrin , j'ai apperçu de loin monsieur de Limeuil ; il accouroit à nous : par un mouvement habituel j'ai voulu l'éviter ; je me suis tournée , & revenant sur mes pas , j'ai marché fort vite. Que Limeuil est à plaindre , s'est écrié le marquis ! aimer , déplaire : & baissant les yeux & la voix , on peut être plus à plaindre encore , a-t-il ajouté. Mon cœur s'est violemment ému , je n'ai rien dit. Ah ! Madame , a-t-il continué , aimer , le dire , faire éclater ses sentimens , espérer , se flatter d'obtenir enfin du retour , c'est un sort bien doux , comparé à celui d'un malheureux qui n'ose même demander de la pitié , ni former le desir d'en exciter.

Je ne fais comment je me rappelle ses paroles : que j'étois troublée en l'écoutant ! Malgré moi j'ai ralenti ma marche : le marquis a voulu parler encore , le son de sa voix déceloit l'agitation de ses sens ; je ne pouvois me soutenir , je ne pouvois respirer. Madame de Martigues est revenue , les autres se sont rapprochés ; je me suis plainte du froid , on s'est récrié ; je me suis obstinée à trouver l'air glacé , à vouloir me retirer : monsieur de Montalais m'a conduite à mon carosse ; il gardoit le silence , mais ses regards parloient , & j'entendois trop bien leur langage. Il s'est

profondément incliné , ne m'a rien dit ; mais j'ai vu des larmes dans ses yeux . . . . Qu'elles m'ont émue ! Eh ! pourquoi cet aimable Montalais n'est-il pas libre ? pourquoi suis-je destinée au malheur de l'affliger ? Hélas ! il souffre ; il souffre plus que moi , peut-être ? Il est d'un sexe si ardent , si impétueux ! On nous accoutume à réprimer nos mouvemens : l'habitude de les contraindre affoiblit peut-être leur force . . . . Oh non ! en le perdant de vue , j'ai pleuré , j'ai gemi . . . . On m'interrompt. Adieu.

---

## XXVIII<sup>e</sup> LETTRE.

**E**H ! mon dieu , que vous êtes pressant , inquiet , prompt à *craindre* , à *soupponner* , à *prévoir* ! Ai-je dessein de rester ? est-ce ma faute si mon départ est retardé , différé de peu de jours ? Je *grossis les difficultés* ? Mais non , elles naissent malgré moi. Il y auroit eu de l'inhumanité à quitter ma sœur. Ne pas être dure , est-ce *saisir des prétextes* ? Un *cœur tendre en trouve toujours*. Mon ami , je n'en cherche pas , soyez en sûr : mais ce voyage est assez déplacé ; il paroîtra assez ridicule , sans y ajouter des circonstances propres à le rendre plus étrange encore,

Vos reproches me fâchent ; ils me troublent , m'attristent : continuez-les pourtant. Ma foiblesse est grande , je l'avoue ; pardonnez la-moi ; qu'elle vous anime , & ne vous révolte pas. Mettez de la douceur , de l'indulgence dans vos conseils ; supportez mes ennuyeux détails , mon indécision , mes chagrins , mon humeur ! Suis-je à moi-même ? Ne vous rebutez pas ; ne m'abandonnez point à l'égarement de mon esprit , à la séduction de mes sens. C'est dans l'humiliation , dans la douleur , dans la sensible amertume de mon cœur , que je vous crie : aidez-moi , soutenez-moi , défendez-moi ! Ah ! mon ami , je pleure , je me sens . . . Je ne puis écrire . . . Que ma situation est fâcheuse ! Si paisible quand vous parûtes , à présent si cruellement agitée. Eh ! qu'est-ce donc que tous les biens de la vie , si un seul desir peut nous rendre leur possession inutile ? Libre , estimée , aimée , riche , maîtresse de mes volontés , de ma fortune , l'avenir m'offroit une si riante perspective ! Un sombre rideau s'est baissé devant mes yeux , il me cache tous les avantages de mon état ; je vois seulement le marquis de Montalais : cet objet fixe mes regards , mes souhaits , mes vœux ! eh ! je dois le fuir ? l'espace va m'en éloigner , des obstacles nous séparent , une mer agitée semble

s'élever entre nous. Eh ! quoi , cet homme aimable est *un écueil où je puis échouer* ? Un coup de vent va me sauver du naufrage ; mais , mon cher Comte , il me conduira au port bien fatiguée de l'orage. Adieu. Que vous ai-je écrit ? je n'en fais rien.

## XXIX<sup>e</sup> LETTRE.

MES ordres sont donnés , mes relais disposés ; je pars lundi. Voilà ma réponse à vos vives , à vos raisonnables exhortations ; mais ne prenez point une fausse idée du cœur de votre amie : non , mon cher Comte , non , je ne recouvrerai point à Mondelis la paix que vous m'y promettez. Ah ! je ne desirerai point de la recouvrer. Je suis le danger de laisser appercevoir un penchant trop tendre ; mais j'emporte le trait dont mon ame est blessée , je ne veux pas , je ne voudrai jamais l'en arracher. Au milieu de ma solitude je me livrerai sans rougir à mes sentimens ; en cessant de les craindre , je cesserai de les combattre. L'idée de monsieur de Montalais , à présent si inquiétante , qui élève des mouvemens si tumultueux dans mon cœur , n'y excitera plus que de douces émotions : j'oserai me dire ,

il m'aime ; j'oserai me dire , je l'aime : il sera toujours présent à ma pensée. Qui , moi , j'éloignerois son souvenir ! Pourquoi dites - vous que je l'oublierai ? Pourquoi paroissez - vous le souhaiter ?

Ne prenez point ce ton rigide , n'empruntez jamais le langage de madame de Lugei. Mon ami , l'austérité est le faste de la vertu. Indulgens pour les autres , sachons l'être pour nous-mêmes. Attachée à mes devoirs , je veux les remplir sans m'imposer des loix plus sévères ; étendre trop un lien , c'est risquer de le rompre. Eh ! pourquoi ne me pardonnerois-je pas une foiblesse qui ne nuit à personne ?

Je ne puis vous rien dire sur madame de Valancé , je ne l'ai pas vue , & je voudrois bien ne pas la voir. J'espère pourtant qu'elle ne me parlera pas de son neveu. Je vous écrirai bientôt de Mondelis. . . . De Mondelis ! Hélas ! j'y vais donc ? Il est donc vrai que je pars ? Ah ! vous n'attendrez pas mes lettres , craignez d'en être accablé. Combien je vous répéterai les mêmes expressions ? Quel soulagement pour mon cœur de s'épancher dans le vôtre ! Mais ne me querellez point , traitez-moi avec douceur. En m'arrachant mon secret , vous avez contracté l'obligation d'être patient : songez que je suis triste , que je me

trouve très-malheureuse ! Vous me devez des égards , de la complaisance , traitez-moi comme un enfant. Sa demande est injuste , on le fait ; mais sensible à ses pleurs , on le flatte , on l'appaise après l'avoir grondé , on lui donne un peu de ce qu'il vouloit tout entier.

Eh , mon dieu ! que vais-je faire à Mondelis ? vous écrire , pleurer , rêver , m'affliger : voilà les occupations que va m'offrir cette retraite *paisible* où vous me desirez , où la raison me conduit , où le regret & la douleur m'attendent. Adieu. Je fais un effort pénible , laissez-moi le sentir , le dire : est-ce le tems d'exiger que je m'en applaudisse ?

## XXX<sup>e</sup> LETTRE.

ÉCOUTEZ-MOI , ne vous emportez point , je ne suis pas partie ; mais si l'apparence est contre moi , je puis aisément me justifier ; l'oncle de madame de Termes mourut subitement hier. Elle étoit chez lui , il s'entretenoit avec elle ; il lui tend la main , baisse la tête , expire à l'instant. On ne peut être plus affligée , ni plus effrayée de ce terrible événement. M'est-il possible de la quitter , quand elle pleure , gémit , s'enferme , voit seule-

ment madame de Martigues & moi ? ne lui dois-je pas de la consolation ? Est-ce le tems de m'éloigner ? Mon cher Comte, traiterez-vous de *prétextes* mes égards pour une amie si chère ?

Termes est fort touché de ce funeste accident. Il estimoit, il aimoit cet honnête, ce vénérable vieillard, il lui montrait la tendresse d'un proche parent, se faisoit un devoir de l'accompagner par-tout, & s'honoroit de l'alliance d'un homme vertueux.

Vous savez combien le comte de Termes a de droiture dans le cœur & de justesse dans l'esprit : il ne tira jamais vanité de descendre d'une longue suite d'aïeux ; je l'ai souvent entendu souhaiter que la noblesse ne tînt pas à la naissance, qu'elle fût le prix des actions. En supposant cette loi établie, que de titres honoreront le tombeau de monsieur de Méri ? Que de familles relevées par ses dons, entretenues par ses bienfaits, enrichiroient son écuillon des marques de leur reconnoissance ? Eh ! qu'importe à ceux dont il faisoit le bonheur, dont les larmes, dont les tendres bénédictions, dont les cris douloureux retentissent autour de son cercueil ; que leur importe, si ses pères s'occupoient paisiblement du soin de procurer l'abondance à leur patrie, d'y amener les richesses.

des autres contrées, ou s'ils portoient en troupe le ravage & la mort sur leurs pas ? Nous avons de ridicules préjugés, nous les connoissons, la raison les condamne, les rejette ; l'habitude & l'orgueil les entretiennent & les rendront toujours dominans.

Je me suis échappée un instant pour vous écrire, je retourne auprès de madame de Termes. Oh ! mon ami, qu'elle est heureuse, madame de Termes ! Elle aime, elle est aimée, elle le dit, elle pleure en ce moment ; mais une main chérie essuie ses larmes, un cœur tout à elle partage sa douleur ! Elle passera, cette douleur, le tems en effacera les traces, le plaisir renaîtra dans l'ame sensible de mon amie ! & moi, mon cher Comte, j'irai à Mondelis ; j'y pleurerai seule, personne ne s'apercevra peut-être de mon absence, monsieur de Montalais m'oubliera peut-être. . . . Eh ! pourquoi ne m'oublieroit-il pas ?

J'ai vu madame de Valancé, elle m'a présenté son neveu ; hier ils soupèrent tous deux ici. Le jeune comte est d'une figure agréable, je lui crois beaucoup de douceur dans le caractère. Votre amie n'est pas prudente, elle tint des propos un peu légers & très-propres à persuader que j'approuvois ses projets. Monsieur de Montalais assis près d'elle, lui parla

deux ou trois fois assez bas ; j'ignore ce qu'ils se disoient, mais il fut triste tout le soir. Adieu, mon cher Comte, aimez-moi toujours.

## X X X I<sup>e</sup> L E T T R E.

Toujours Paris.

CETTE date vous révolte, sans doute, mais que puis-je faire ? Un mauvais génie s'oppose à mes desseins, renverse mes projets, rien ne me retenoit plus, je partoisi ; l'obstacle le moins prévu m'arrête, me fixe à Paris ; mon voyage devient impossible, d'un mois, de deux peut-être, il n'y faut pas songer. Après tout, c'est tant mieux ; la saison s'avancera, & mon départ sera moins étrange à l'approche du printemps qu'au milieu de février.

Occupée de ce cruel départ, seule hier avec madame de Termes, prête à la quitter & pour si long-tems, mon cœur s'est ému : un mouvement triste & tendre m'a fait jeter mes bras autour d'elle ; je l'ai pressée contre mon sein, j'allois lui parler, lui confier mes sentimens, mes craintes, lui ouvrir mon ame toute entière ; le comte de Piennes arrive, ouvre brusquement la porte, entre comme un fou ; Félicitez-moi,  
mes

mes charmantes amies, félicitez-moi , s'écrie-t-il ; madame de Martigues veut bien, elle consent, elle daigne . . . Oh ! pouvois-je trop acheter le plaisir que je sens ? . . . Je l'épouse ; je suis le plus heureux des hommes !

Madame de Termes s'étonne, lève les mains, l'oblige à répéter ce qu'il vient de dire. Je lui demande s'il ne se trompe point. Il nous montre le portrait de madame de Martigues : Voilà , dit-il, le gage précieux de notre prochaine union : ah ! j'étois bien éloigné hier d'espérer ce bonheur ! Non, elle n'est point insensible, comme on a l'injustice de le croire ; elle est capable de tendresse, de bonté, de condescendance : eh bien ! elle m'éprouvoit ; n'avoit-elle pas raison ? Est-ce que je la mérite ? Ne me fait-elle pas grace en se donnant à moi ? Quoi ! je l'obtiens ; elle se donne à moi ; elle, madame de Martigues ! Oh ! mes belles, mes chères amies, partagez ma joie, mon cœur la contient à peine, je ne puis respirer !

Il s'affied, se lève, baise ce portrait, nous embrasse, marche, s'arrête, se jette sur un siège ; il ne fait ce qu'il dit, ce qu'il fait, il est transporté ; vous n'avez jamais vu une passion si vive, si folle, & pourtant si naturelle, si vraie, si touchante. Il est d'heureux momens dans la vie ! ils nous développent rapidement

tout l'avantage de notre sensibilité. Ah ! la froide, la réfléchissante raison amène-t-elle jamais ces momens délicieux ?

Madame de Martigues est arrivée, plus jolie, plus gaie, plus charmante que je ne puis vous la peindre. *Vous a-t-il dit ? Savez-vous ? Je suis bien bonne, n'est-ce pas ?* Madame de Termes & moi nous l'avons fort applaudie, fort caressée ; le comte exprimoit sa reconnoissance par des larmes, par des cris de joie : elle lui a confirmé sa promesse, & nous a prises à témoin de ses engagements. Monsieur de Montalais a la gloire d'avoir enfin déterminé l'esprit le plus indécis, sur ce seul objet ; c'est à ses vives sollicitations que le comte devra son bonheur. Le tems en est fixé au dix du mois prochain, c'est un parti pris, irrévocablement décidé. Madame de Martigues sera comtesse de Piennes.

Je me suis hâtée de vous apprendre cette nouvelle, elle doit excuser à vos yeux un retard que la bienfiance exige. Adieu, mon cher Comte, je suis un peu moins sombre, un peu moins accablée ce matin ; c'est un grand bonheur de s'intéresser vivement à ses amis ; les évènements qui les touchent, partagent notre sensibilité. Si ces évènements sont heureux, ils nous font appercevoir que notre cœur abattu

par la tristesse, peut encore se ranimer & s'ouvrir aux doux transports de la joie.

---

### XXXII<sup>e</sup> LETTRE.

VOTRE lettre seroit très-propre à m'inquiéter, si je n'avois pas des raisons de me rassurer. Tant que je suis à Paris, vous me voyez, dites-vous, *suspendue par un cheveu à cent pieds d'élévation ; un soufle peut me précipiter. Quelle idée ! Un regard, un soupir, mon embarras, mon silence même, me trahiront.* Perdez cette crainte : ah ! la mienne est bien diminuée. Monsieur de Montalais me montre à présent beaucoup de froideur . . . De la froideur ? Non, ce n'en est pas, c'est de l'humeur, du chagrin, une sorte de dépit : ses discours ont le ton du reproche, de la plainte ; il m'observe soigneusement, il suit mes regards, répète mes expressions ; il paroît persuadé qu'elles renferment un sens caché ; en nous voyant ensemble, on diroit que liés plus intimement autrefois, un des deux a donné à l'autre un sujet de défiance ou de mécontentement ; notre commerce est fort extraordinaire, je vous l'affure ; un peu moins de contrainte le rendroit fâcheux, peut-être ; si nous n'étions pas mutuellement en garde

contre nos mouvemens , nous nous querellions , je crois.

Un billet de madame de Comminges m'apprend à l'instant que la marquise de Montalais est dans la plus grande affliction. Elle vient de perdre son fils , âgé de cinq ans , enfant aimable & précieux ; sa vie affuroit la fortune de son père ; ainsi de ces trois héritiers que madame de Martigues reprochoit à cette pauvre marquise , il reste uniquement celui dont la naissance peut lui devenir si funeste.

Mon ami , savez-vous bien que nous sommes trop légers , trop portés à rire de tout ? le tour badin de nos conversations est souvent cruel , il nous accoutume à jeter du ridicule sur les objets les moins susceptibles d'une maligne observation. Madame de Montalais expose sa vie pour donner des héritiers à son mari , madame de Martigues trouve cela *très-plaisant* , s'égaie sur le sacrifice , & ne songe pas à l'intention. Cependant la marquise est une femme sensible & généreuse ; elle s'immole courageusement aux avantages d'un homme qui lui est cher. Si elle mouroit à présent , de tant de riches possessions , il resteroit seulement au marquis une terre de douze mille livres de rente. Son père , en le forçant à se marier , fit trop peu d'attention aux articles , & les laissa diriger à un tuteur

adroit , qui de ses deux pupilles favorisoit le comte de Roye ; au défaut d'enfans , il rentre dans tous les biens de sa cousine.

Je m'applaudis en vérité de ma résistance ; si j'avois écouté madame de Comminges , madame de Thianges , vous & tant d'autres , je serois depuis deux ans comtesse de Roye ; j'aurois le sensible déplaisir de penser que je pourrois un jour profiter du malheur de monsieur de Montalais. Ah ! ce seroit pour moi la plus triste perspective ! la seule douceur de ma vie est d'être libre. Ne vous trompez pas à cette expression , croyez-la simple , gardez-vous d'entendre mes idées ; mon imagination ne s'égare point : me permettrois-je des souhaits cruels ? Non , mon cher Comte , ma foiblesse n'altérera jamais mes principes. Je desire que madame de Montalais vive , qu'elle soit heureuse : ah , bon dieu ! je me mépriserois , si je ne le souhaitois pas sincèrement. Adieu.

*P.S.* Le jeune Valancé n'a point réussi chez madame de Martigues ; on l'a trouvé froid & grave : sa tante déplaît beaucoup à monsieur de Montalais , & le comte de Piennes ne peut la supporter ; elle est actuellement très-sûre que je ne serai jamais sa nièce.

---

 XXXIII<sup>e</sup> LETTRE.

VOTRE lettre m'a fort attendrie ; je l'ai lue plusieurs fois , je me suis répété avec plaisir vos flatteuses expressions : j'aime à vous voir bien penser de votre amie , à vous entendre me dire , *je ne vous soupçonne point de foiblesse ; mes conseils tendoient seulement à vous faire éviter des combats pénibles.* Eh bien ! mon cher Comte , votre bonne opinion m'encourage , & votre confiance ranime la mienne. Oui , vous avez raison , je suis *sensible* , mais je ne suis pas *foible* ; j'ose l'espérer , *je ne serai jamais imprudente.*

Quand la bienfiance & l'amitié ne m'obligeroient point à rester , à ne pas quitter madame de Martigues , mon voyage seroit inutile à présent. Je voulois m'éloigner de monsieur de Montalais , hélas ! il s'éloigne lui-même. La marquise s'est persuadée que l'air de Paris lui faisoit mal ; elle attribue à son épaisseur l'oppression dont elle se plaint sans cesse ; son état ne lui permet pas de s'exposer à la fatigue d'une longue route ; & comme elle ne peut aller dans ses terres , le comte de Roye lui prête celle qu'il vient d'acheter un peu au-dessus de Corbeil.

Elle part demain, son mari la suit, il restera à la campagne tout le tems qu'elle y voudra demeurer.

Il m'a causé ce matin le plus grand embarras en prenant congé de moi. Il m'a paru triste, inquiet, abattu ; j'étois troublée, émue, chagrine ; je laissois parler madame de Termes, je ne trouvois rien à dire : sa situation m'afflige, elle est fâcheuse ; il vient de perdre un enfant chéri ; & quand ses amis s'empresent à le consoler, quand leurs soins pourroient adoucir sa douleur, on l'entraîne à la campagne, on l'arrache à toutes les dissipations. . . . Mais la pauvre marquise est triste, elle est malade, il lui montre une tendre compassion, il suit un devoir indispensable ; je l'approuve, je l'admire, je le plains. . . Ah ! pourquoi, pourquoi cet aimable Montalais a-t-il des peines, des chagrins ? Pourquoi n'est-il pas heureux ? il est si digne de l'être !

En commençant à écrire, je voulois répondre à tous les articles de votre lettre, à toutes vos obligeantes assurances d'estime, d'amitié ; mais je ne me sens pas bien. Ma tête est brûlante ; depuis plusieurs jours une extrême pesanteur m'accable ; toujours assoupie, je ne saurois dormir, j'ai peine à tenir ma plume : eh, mon dieu ! qu'ai-je donc ?

La saison, peut-être ? cet adieu qui m'a touchée. . . . Je m'interromps. . . . Je vous laisse, Si je suis mieux dans une heure, j'acheverai ma lettre.

---

### X X X I V<sup>e</sup> L E T T R E

*De madame DE TERMES, au même.*

QUE je suis affligée, Monsieur, de ne pouvoir vous tirer de l'inquiétude où vous jette le silence de madame de Sancerre, sans vous faire partager mes vives alarmes ! Hélas ! notre charmante amie est malade, bien malade ! elle est en danger ; depuis dix jours une fièvre continue, de longs redoublemens, une extrême foiblesse dès qu'ils cessent, font trembler pour une vie si chère. Madame de Martigues & moi nous ne quittons pas sa chambre, nous passons les jours & les nuits auprès de la douce, de l'intéressante malade : nous ne nous disons rien, nous craignons de nous communiquer nos idées ; nous nous embrassons, nous mêlons nos soupirs & nos larmes. . . Ah ! que deviendrois-je si je perdois ma tendre, ma solide amie, ma respectable compagne ? Que deviendroient tous ceux qui

lui sont véritablement attachés ! Madame de Sancerre emporteroit l'éternel regret de ses amis ; leur joie & leur bonheur s'anéantiroient avec elle.

Pardonnez-moi , Monsieur , si je fais passer dans votre cœur une partie de l'amertume dont le mien est pénétré. J'aurai soin de l'adoucir si le ciel exauce mes vœux les plus ardents.

## XXXV<sup>e</sup> LETTRE

*DE madame DE TERMES , au même.*

**V**ous n'avez pas encore reçu ma lettre , la vôtre déchire mon cœur. Hélas ! Monsieur , *vous tirer de peine ?* je ne le puis , je n'ai pas le bonheur de le pouvoir. On m'assure que si le quinzième jour se passe sans redoublement , nous n'aurons plus rien à craindre ; ce jour ne commence que demain à sept heures du soir ; malheureusement le courrier part le matin , il ne vous portera point la nouvelle consolante , qu'il me seroit si doux de vous apprendre.

Monsieur de Termes me proteste , me jure que cette cruelle fièvre est sans malignité ; les médecins le disent aussi , mais on me trompe

peut-être ? Ah ! madame de Sancerre est bien mal ; sa mère est morte d'une maladie toute semblable. Son transport m'inquiète , il la fait errer sur un seul objet ; elle parle sans cesse de départ , de relais , de sa terre de Mondelis ; elle me dit adieu ; mon cœur se brise en l'écoutant. Eh ! pourquoi l'esprit de ma pauvre amie est-il frappé de ces idées ? Pourquoi parler de départ , me répéter de tristes adieux ? ne seroit-ce point un présage. . . . Que le ciel détourne de moi , rende vain ce funeste pressentiment. On est bien foible quand on craint. Comme la douleur abat , rend crédule ! quelquefois j'adopte les sinistres augures de ses femmes & des niennes ; je pense que les approches de la mort lui inspirent ces étranges discours. . . . Ah , mon dieu ! . . . . Mais monsieur de Termes me rassure un peu ; il vous conjure de ne pas vous effrayer , d'être plus raisonnable que moi , de vous livrer à l'espérance. Je souhaite , Monsieur , que vous le puissiez.



XXXVI<sup>e</sup> LETTRE

*De madame DE TERMES, au même.*

LE jour fatal est passé , grâce au ciel , il est heureusement passé ; madame de Sancerre n'a point eu de redoublement hier , la fièvre s'est ralentie pendant la nuit , cinq heures d'un sommeil paisible & rafraîchissant font renaître nos espérances. Son médecin vient de nous assurer , d'un air riant , que nous pouvons nous y abandonner ; il répond sur sa tête d'une prochaine convalescence. Soyez tranquille , Monsieur , la plus douce , la plus aimable , la plus aimée de toutes les femmes vivra ; elle vivra pour répandre autour d'elle la consolation & la joie.

Toute la maison est dans une sorte d'ivresse ; ses femmes , les miennes , celles de madame de Martigues ; ses gens , les nôtres , jusqu'aux moindres valets paroissent transportés de plaisir. Ils pleurent , rient , s'embrassent , se parlent & ne s'entendent point. Ils ont entouré le médecin , ils baisoient ses mains , son habit , ils l'ont presque porté dans sa voiture en le comblant de bénédictions , en le

nommant un ange. Eh , bon dieu ! s'est écrié l'honnête vieillard , voilà une dame bien aimée , est-elle donc aussi bienfaitante qu'elle est belle ? Adieu , Monsieur , rassurez - vous , cessez de craindre ; madame de Sancerre est mieux , elle est beaucoup mieux. Le premier courier vous portera la nouvelle de sa convalescence.

### XXXVII<sup>e</sup> LETTRE

*De madame DE MARTIGUES, au même.*

**E**H ! paix , taisez-vous. Avec vos tristes expressions voulez-vous ramener ici la crainte & la douleur ? le ciel nous préserve de douter de l'état de madame de Sancerre ! Elle est bien , très-bien , vous dit-on ; il sera difficile de vous le persuader. *Tendre & mélancolique* , un peu sombre , un peu taciturne , vous aimez à vous affliger ; & quand un nuage bien noir a fixé vos regards , vous le voyez encore long-tems après qu'il est effacé.

La charmante malade va se lever tout à l'heure. *Qu'elle se ménage & qu'elle prenne garde !* Oh ! vraiment on a besoin de vos avis. Vous vous croyez une tête supérieure ,

un esprit fort prévoyant. Est-ce que je ne suis pas auprès de madame de Sancerre ? je voudrais voir suivre d'autres ordres que les miens dans cette chambre : demandez à madame de Termes si je suis une garde attentive , j'ajoute , & *prudente* ; ce qu'elle oublieroit peut-être de vous dire.

Le comte de Piennes m'a montré votre lettre ; il est charmé de votre amitié & de vos félicitations. Eh mais , rien n'est plus singulier ! Tout Paris dit que je l'épouse , on le dit en Bretagne , je l'ai dit la première ; cependant je ne m'accoutume point à entendre répéter cette nouvelle ; souvent je suis tentée de parier qu'elle n'est pas vraie.

Pendant que vous êtes tout chagrin , faites-moi vite un compliment de condoléance. *Sur quoi ?* Sur mon mariage apparemment : eh ! pourquoi non ? Se marier , cela est si sérieux , si triste ! On m'a tant tourmentée , tant excédée ! Je suis si bonne , si complaisante ! . . . Est-ce que vous ne mourrez pas de vapeurs à Rennes ? est-ce que vous ne reviendrez jamais ? Bon jour , mon pauvre Comte , vous me faites une grande pitié. Etre en province , plaider , vivre en famille , cela est bien ennuyeux , n'est-ce pas ?

*De madame DE TERMES.*

MADAME DE MARTIGUES a raison de vanter ses soins , jamais il n'en fut de plus assidus , de plus tendres ; on ne fait pas combien son ame est sensible ; malgré la légèreté de son esprit , elle est capable d'un attachement solide , d'une amitié vive & constante. Les sentimens qu'elle a montrés dans cette triste occasion me la rendent plus chère encore. Elle a déjà repris son enjouement , ses yeux remplis de gaîté n'offrent plus les traces des larmes qu'ils ont versées. Le reproche qu'elle vous fait me conviendrait assez ; je frémis en songeant à l'état où j'ai vu madame de Sancerre. Ah ! Monsieur , j'y penserai long-tems ! j'ai besoin de toute la folie de madame de Martigues , pour ne pas m'abandonner aux plus sombres réflexions.

Cessez absolument de vous inquiéter , madame de Sancerre est sans fièvre ; sa foiblesse est extrême , mais elle n'alarme point , au contraire , elle rassure entièrement ; dès que votre amie pourra soutenir la fatigue d'écrire , vous verrez cette ligne de sa main , nécessaire à vos yeux & à votre cœur.

N'écoutez point madame de Martigues ; elle

se marie , rien n'est plus certain. La maladie de madame de Sancerre a doublement intéressé le comte de Piennes , elle a seule retardé son bonheur. Ce mariage si désiré se fera le mois prochain , les articles sont dressés ; si madame de Martigues parloit contre la nouvelle , elle perdrait assurément. Adieu , Monsieur , soyez tout-à-fait tranquille , madame de Sancerre vous en prie.

---

## XXXVIII<sup>e</sup> LETTRE

*De madame DE SANCERRE, au même.*

**M**ADAME de Termes m'a lu toutes vos lettres. Je ne doutois pas de votre amitié , mon cher Comte ; mais ces preuves indirectes d'un attachement si vif , si tendre , m'ont pénétrée , elles ont excité mes larmes , j'ai senti de la tristesse & du plaisir en me répétant vos expressions. Pourquoi madame de Termes vous a-t-elle donné ce chagrin , pourquoi vous dire que j'étois en danger ? Mais il seroit bien mal à moi de me plaindre d'elle ; ô mes deux aimables amies ! comment reconnoîtrai-je tant de soins , d'empressements , de bontés ? Ah ! l'amitié n'est point un vain nom , ce sentiment

existe, il est la gloire & le bonheur de l'humanité ! Ma vie importe-t-elle à la félicité de tant d'êtres indépendans de moi ? Quel intérêt me les attache, les fait craindre de me perdre ? Mon ami, j'ai désiré de vivre, j'ai senti de la douceur à renaître, à me ranimer ; il faut être aimée, il faut se voir prête à exciter de douloureux regrets pour goûter le plaisir de se dire, je respire, je suis.

Eh ! mon, dieu, j'ai retardé le mariage du pauvre comte de Piennes ; j'ai dérangé, affligé toute cette sensible société, les plus simples amusemens en ont été bannis. Hélas ! j'étois bien ingrate quand je voulois m'en séparer, aller à Mondelis, tout immoler à ma propre tranquillité. Ne parlons plus de ce voyage, non, n'en parlons jamais.

Je ne puis écrire long-tems, ma main se lasse & mes yeux se fatiguent. J'ai peu d'idées, peu de mémoire, un nuage épais semble me cacher une partie des objets. Monsieur de Montalais est toujours à la campagne ; il a eu, dit-on, bien du chagrin, il est encore fort triste. Hélas ! je le plains, je partage ses peines ; il a perdu son fils, s'il perdoit sa femme . . . . Il ne la perdra pas, je l'espère, je le souhaite ; je me souviens toujours que je dois le souhaiter. Adieu, mon cher Comte,

recevez

recevez mes remerciemens & les assurances de ma reconnoissance & de mon amitié.

---

## XXXIX<sup>e</sup> LETTRE.

**V**os réflexions sur l'humeur de madame de Martigues sont un peu trop sévères : eh ! pourquoi doutez-vous de ses résolutions ? Elle a pris cette fois des engagements trop forts , comment les romproit-elle ? Son portrait donné , ses intentions annoncées , un contrat prêt à signer . . . Eh ! vous n'y songez pas ? Son billet ne signifie rien , c'est un badinage. Le comte de Piennes frémiroit s'il lisoit cet endroit de votre lettre , il lui donneroit une véritable alarme. Madame de Thianges ne quitte plus madame de Martigues , le nom de sœur leur est déjà familier ; tout se prépare , tout s'arrange , mille ouvriers sont en œuvre , & rien n'annonce un changement ; il est même impossible d'en prévoir aucun.

On m'a permis d'abandonner un ennuyeux régime. Le plus beau tems du monde m'invite à me promener ; l'air me fait du bien ; mes idées deviennent plus distinctes : est-ce un avantage ? je ne fais. Il est une sorte de stupidité douce , paisible ; elle suspend les mou-

venemens rapides de notre ame , elle calme les agitations de nos sens ; dans cet état tranquille , on s'ignore , on s'oublie , le tems s'écoule sans laisser appercevoir sa durée , le passé s'efface de notre esprit , l'avenir ne l'occupe point ; si cette situation n'a rien d'agréable , elle n'a rien de fâcheux , & j'éprouve qu'il est possible de la regretter.

Madame de Montalais est toujours malade , *bien malade* , dit madame de Martigues. Pourquoi ne puis-je penser sans émotion. . . . *Bien malade* ! Son état me touche. . . . Mais j'ai été bien malade aussi ; n'a-t-on pas cru ma mort certaine ? D'où vient penserois-je. . . . Mon ami , je ne desire pas. . . . Elle sera aussi heureuse que moi , je l'espère.

Je voudrois que madame de Martigues ne m'eût pas montré plusieurs lettres du marquis ; je voudrois ne pas savoir combien il s'intéresse à moi. Pendant les premiers jours de ma fièvre , il envoyoit tous les matins un exprès au comte de Piennes , & chaque soir madame de Martigues lui en dépêchoit un autre. Quelles expressions passionnées dans ses billets. . . . L'indiscrete ! Falloit-il me forcer à les entendre ? continuer à lire malgré moi ? Ah ! ces expressions trop tendres , trop vives , se sont gravées dans mon cœur , elles y ont ramené

le trouble & l'inquiétude. Ces lettres , le danger de la marquise , les propos de madame de Martigues , ma propre foiblesse. . . . Adieu. Mes idées se confondent ; elles errent loin de moi , elles s'égarerent , je crains de les fixer ; non , je n'ose m'arrêter sur la seule. . . . Je n'ose m'arrêter sur aucune.

## X L<sup>e</sup> L E T T R E.

**L**E pari que vous offrez de faire , est bien défobligeant pour madame de Martigues. Elle ne se mariera pas , dites-vous ? Ce propos répété me blesse , il me fâche d'autant plus , que madame de Thianges me le tenoit hier. Son frère la querella , il n'a pas le moindre doute , ni moi non plus : un amant se trompe-t-il aux dispositions de sa maîtresse ? Le jour est pris pour la signature du contrat. Madame de Martigues se mariera ; avec un peu d'humeur , peut-être , mais elle se mariera , soyez en sûr.

J'apprends à l'instant que madame de Montalais est un peu mieux. Jamais le printems ne fut plus riant , plus agréable : ses douces influences agissent sur tous les êtres ; puissent-elles ranimer la marquise , la rendre aux vœux

d'un mari qui sans doute lui est attaché. Un naturel tendre & généreux, l'habitude & l'assurance d'être aimé, forment des liens plus forts que l'on ne pense. Mon ami, un triste égarement n'a pas rétréci mon cœur, ne m'a point fait concentrer en moi-même toute ma sensibilité; j'ose le dire, je suis juste encore, j'aime à m'affirmer que je ne desirer point un événement. . . . Mais pourquoi cette vaine apologie de mes sentimens ? je ne sais. Ma tête est foible encore, je crois. J'acheverai ma lettre ce soir.

*Neuf heures du soir.*

Madame de Thémînes me quitte à l'instant; elle est d'une colère épouvantable contre son mari; elle pleure, elle crie, s'emporte; elle ne lui pardonnera jamais, dit-elle, un défaut de complaisance, dont à sa place je me plaindrois peut-être aussi. Thémînes veut absolument que la jeune marquise accompagne sa mère à Bourbon, où elle va prendre les eaux: cette mère impatiente, dans la crainte de perdre des momens précieux pour sa santé, s'avise d'avancer son voyage, & part précisément le jour de la signature du contrat de madame de Martigues. Tout le monde s'est révolté

contre cet arrangement ; on a pressé Thémînes d'accorder une semaine à sa femme , de lui permettre d'assister au mariage de son amie , & qu'elle iroit ensuite retrouver sa belle-mère.

Thémînes est froid , exact , rigide même ; il n'a cédé ni aux pleurs de la marquise , ni aux prières de madame de Martigues. Malheureusement le comte de Piennes étoit présent , il n'a pris aucun parti dans cette contestation ; sa douceur naturelle la lui rendoit très-désagréable ; il se taisoit de crainte de ranimer la querelle en s'efforçant de l'appaiser. Son silence a fâché madame de Martigues , & la mauvaise humeur que lui donnoit Thémînes , est fort injustement tombée sur le comte. Vous aviserez-vous , Monsieur , de me donner des ordres , de me contraindre , de me traiter avec cette dureté ? éprouverai-je vos caprices ? lui a-t-elle demandé d'un ton fier & chagrin. Etonné de la question , interdit , troublé , il n'a pas répondu assez vite , assez bien ; madame de Martigues s'est élancée hors du salon , a traversé l'appartement comme un trait , a volé de l'escalier à son carrosse , où elle s'est jetée sans regarder Piennes qui couroit après elle. Ce pauvre comte ! Il est accouru ici ; à sa prière , madame de Termes va souper chez

madame de Martigues pour négocier un traité de paix. Adieu , mon ami , aimez-moi toujours.

---

## X L I<sup>e</sup> L E T T R E.

**J'**AI passé deux jours à Neuilli chez ma sœur ; il y avoit trop de monde. Rien ne me plaît , rien ne m'amuse , rien ne m'attache ; il me semble que le plaisir habite la solitude ; j'aimerois un simple hermitage , situé au pied d'une montagne , à l'abri du tumulte & du bruit. Qu'y ferois-je ? Ce que je fais au milieu de Paris , j'y rêverois.

Madame de Montalais est très-mal. On la croit sans espérance. Mon dieu ! comme le cœur me bat en écrivant ces mots , *sans espérance* ! Eh ! d'où vient ? eh ! pourquoi ? La connois-je assez pour prendre un intérêt si vif à son sort ? Hélas ! elle est jeune , elle étoit heureuse ; une grande fortune , une illustre naissance , un mari si aimable , si distingué par ses qualités personnelles , capable de tant d'égards , d'attention , de complaisances ! elle l'adoroit : n'avoit-elle pas raison ? . . . . Ah qu'elle doit regretter la vie ! Je la plains du fond du cœur . . . Mais laissons ce sujet ,

laissons-le bien vite. Je ne veux pas , je ne dois pas m'en occuper à présent.

On signe ce soir à six heures l'acte qui va combler les longs , les ardens desirs du comte de Piennes. Je vous écris pendant que madame de Termes arrange ses pierreries & les miennes , elle est heureuse de pouvoir s'amuser de ce soin frivole.

Je vais donc me parer ? paroître au milieu d'un cercle nombreux ? Que cela me gêne & me fatigue ! il est des momens où la négligence & la retraite conviendroient à la situation de notre ame. . . . Quel spectacle s'apprête pour ce sensible Montalais ! Ah ! que fait-il à présent ? Peut-être en ce moment son visage inondé de larmes. . . . Je ne puis retenir les miennes : eh ! comment me le peindrois-je affligé sans partager sa douleur. . . . Mais qu'entends-je, quel bruit , c'est Saint-Maigrin , Comminges , Themines. Que disent ils ? . . . Ah ! juste ciel ! cela se peut-il ?

*Quatre heures du soir.*

Quelle confusion ! quel désordre ! puis-je le croire ? La surprise & la colère me mettent hors de moi-même. Comment vous dire , vous exprimer. . . . Madame de Martigues. . . .

On ne la trouve point , on ne fait où elle est. L'imprudente ! manquer à sa famille , à celle du comte de Piennes ; tromper l'attente de tous ses amis , partir ! . . . Oui , elle est partie ce matin à neuf heures , au grand trot de six chevaux , dans sa berline de campagne , une seule de ses femmes avec elle , & trois de ses gens courans devant sa voiture : où sa marche est dirigée , le ciel le fait. Je ne respire pas ; cette bizarre fuite est une extravagance si grande , si choquante . . . jamais , jamais on ne l'oubliera . . . Ah ! tout ce qu'on va dire ! eh ! comment la défendre ?

*Six heures.*

Piennes me quitte à l'instant , monsieur de Termes l'emmène ; il ne l'abandonnera pas dans cette intéressante occasion. Sa douleur est inexprimable , on ne peut le regarder sans mêler des larmes à celles qui coulent abondamment de ses yeux . . . Ah ! madame de Martigues a-t-elle un cœur ? a-t-elle une ame ? Est-il possible d'affliger , d'offenser si sensiblement l'homme qu'on avoit promis de rendre heureux ? La cruelle ! pénétrer de tristesse & d'amertume son amant , ses amis . . . On m'interrompt à chaque instant.

*Huit heures.*

Tout le monde envoie ici ; tout le monde arrive ici ; on accable madame de Ternès de questions ; on m'interroge , nous nous regardons tristement , nous n'osons lever les yeux sur les autres.

Vingt-deux personnes invitées à souper ce soir à l'hôtel de Martigues , ont reçu ce matin un billet circulaire. Il les avertit simplement qu'une affaire importante & imprévue oblige la comtesse à se priver du plaisir de les recevoir aujourd'hui.

Madame de Thianges est furieuse ; voilà toute une maison qui se trouve insultée par cet étrange procédé. On s'exhale en plaintes , on tient des discours fâcheux : que dire , que répondre ? Ah ! si l'on peut négliger les bienséances , s'exposer sans crainte à de justes reproches , oublier le monde , dédaigner ses conjectures malignes , enfreindre les loix qu'impose la société , ne devrait-on pas être retenue par des égards plus naturels , par des liens plus intimes ? Faut-il affliger ses amis , leur ôter les moyens de justifier leur attachement ? . . . Un courier , des lettres . . . c'est de madame de Martigues . . . c'est de madame de Thémines . . .

Quoi ! elles sont ensemble . . . & la vieille comtesse de Thémines a pu se prêter ! . . .

*Dix heures.*

Je n'ai pas la force de copier ces lettres. Le chevalier de Termes veut bien en prendre la peine. Vous les aurez de sa main. L'inconféquente femme ! Elle n'imagine pas le chagrin qu'elle cause. Piennes en mourra , je ne m'en consolerai point. . . . Eh ! monsieur de Montalais , que va-t-il penser ? Elle lui avoit tant promis. . . . Oh ! mon ami , quelle idée prendra-t-il de la compagne assidue d'une femme si légère , si inconfidérée , si étourdie ! il me croira , peut-être. . . . Adieu , j'ai le cœur ferré. . . . Et cette mauffade madame du Lugei , quel triomphe pour elle !

*LETTRE de madame DE MARTIGUES  
à madame DE SANCERRE.*

« Vous voilà , madame de Termes & vous ,  
» comme deux folles , n'est-il pas vrai ? Je  
» vous vois les mains levées , l'air surpris , vous  
» regardant & vous répétant l'une à l'autre :  
» *Partie ! mon dieu ! cela est-il possible ? Partie !*  
» *elle ? madame de Martigues !* Eh bien oui !  
» je suis partie. Le beau sujet de se récrier ,

» vous ne vous accoutumez à rien , tout vous  
» étonne.

» J'ai des raisons ; si je vous les dis , vous  
» ne les trouverez pas bonnes ; j'aime autant  
» les taire : il faut laisser passer vos premiers  
» mouvemens. Je suis sûre que madame de  
» Termes essuie en ce moment les grosses  
» larmes de ce *pauvre comte* . . . Sérieuse-  
» ment , est-il bien triste ? Je suis fâchée qu'il  
» le soit , en toute autre occasion je partage-  
» rois sa douleur. Je suis bien éloignée d'être  
» insensible à ses peines . . . Il ne faut pas vous  
» impatienter , il faut m'écouter & me croire.

» Si j'ai fui , c'est sa faute. Oui , Madame ,  
» c'est la faute de monsieur de Piennes. Je  
» l'estime , j'aime à le voir , je me plais à l'en-  
» tendre , je lui connois d'heureuses qualités :  
» il a ma confiance , il la mérite , mais il n'est  
» pas sans défaut. Par exemple , cette rage de  
» vouloir m'épouser est-elle excusable ? com-  
» bien de fois l'ai-je prié de renoncer à cette  
» fantaisie ! rien ne le persuade ; le titre d'ami  
» ne suffit point à ses *ardens desirs* , il s'obstine  
» à *m'aimer* , à ~~m'~~ *adorer* , à vouloir être *mon*  
» *mari*. Voyez si mon sort n'est pas fâcheux ,  
» bizarre ! Peut-être n'est-il dans le monde  
» qu'un seul homme constant , j'ai eu le mal-  
» heur de le rencontrer.

» Ma chère madame de Termes , ne vous  
 » emportez point ; ma belle , ma bien-aimée  
 » madame de Sancerre , ne prenez pas votre  
 » air grave : je vous le dis dans la sincérité  
 » de mon cœur , l'idée d'un mari me feroit  
 » fuir au bout de l'univers. C'est une créature  
 » si familière , si exigeante , si impérieuse ! Com-  
 » ment me résoudre à donner à un homme le  
 » droit d'entrer chez moi comme chez lui ?  
 » de rester là , de me gêner , de m'ennuyer ,  
 » de me contrarier , de *prétendre* , de *vouloir* ,  
 » enfin de m'imposer des loix ? Je n'ai point  
 » oublié monsieur de Martigues , ses tons , sa  
 » hauteur , ses *il le faut* , *Madame* , *je le*  
 » *desire* , *cela convient* , *je le veux* , *cela sera* :  
 » & cela étoit.

» Je préfère le comte de Piennes à tous les  
 » hommes du monde ; je l'aime , oui , en vé-  
 » rité , mais l'espèce de sentiment qu'il m'inspire  
 » ne me donne pas la moindre envie d'être à  
 » lui , n'affoiblit point du tout la répugnance  
 » qui m'éloigne d'un lien assujétissant. Pourquoi  
 » donc aurois-je signé ce soir , dites , pour-  
 » quoi ? Pour ne pas causer un très-petit dé-  
 » rangement à ceux qui devoient souper chez  
 » moi , assister à cette maudite signature , dont  
 » la seule pensée m'a presque fait évanouir.  
 » Ah ! j'aurois été de belle humeur après ,

« c'eut été un joli souper ! bien amusant !  
 » trente à table , la radoterie des vieux pa-  
 » rens , les plates allusions des jeunes , les  
 » tendres extases de l'heureux comte. . . . .  
 » Fi , fi , de ma vie je ne veux présider à  
 » une pareille assemblée.

« Ça , quand vous aurez bien répété toutes  
 » vos lamentables exclamations , quand vous  
 » aurez bien crié , *elle est folle !* vous revien-  
 » drez tout doucement à dire , cette folle est  
 » ma tendre , ma sincère , ma constante amie.  
 » Je parle à madame de Termes. Pour vous ,  
 » ma charmante comtesse , le ciel vous doua  
 » d'un cœur paisible & indulgent. Adieu , mes  
 » compagnes chéries , je vous regrette déjà.  
 » Je vous écrirai souvent , vous m'occuperez  
 » sans cesse , je vous aimerai toujours ».

*LETTRE de madame DE THÉMINES  
 à madame DE SANCERRE.*

« Je ne suis point complice de l'étonnante  
 » démarche de madame de Martigues. Je vous  
 » prie de le croire , Madame , de vouloir bien  
 » en assurer le comte de Piennes , madame de  
 » Thianges , & sur-tout monsieur de Thémis-  
 » nes ; j'ai été aussi surprise de voir madame  
 » de Martigues sur le chemin de Fontaine-

» bleau, que vous avez dû l'être en appre-  
 » nant son départ. Elle vient à Bourbon. Je  
 » ne lui aurois pas conseillé ce voyage, mais  
 » je ne saurois vous cacher le plaisir que je  
 » sens d'y aller avec elle. Ma belle-mère a  
 » commencé par la quereller, ensuite elle a  
 » ri. Une compagne si enjouée, si chère à  
 » mon cœur, va me rendre le séjour de Bour-  
 » bon aussi agréable que je craignois de le  
 » trouver ennuyeux. Adieu, ne nous grondez  
 » point, pardonnez à la jolie fugitive, engagez  
 » madame de Termes à nous montrer la même  
 » indulgence. J'aime bien monsieur de Thémis-  
 » nes, je l'aime de tout mon cœur; mais. . .  
 » mais je ne saurois désapprouver une femme  
 » libre en la voyant éviter un joug pesant. Le  
 » meilleur mari est. . . est un mari ».

---

## X L I I<sup>e</sup> L E T T R E

*De madame DE SANCERRE.*

**L**E départ de madame de Martigues & le désespoir du comte de Piennes m'occupent bien désagréablement, je vous l'assure. Mon cœur est blessé de tout ce que j'entends dire. Madame de Termes & moi nous ne quittons

pas madame de Thianges ; sa tendre amitié la retient dans la chambre de son frère. Hier on le disoit accablé , je l'ai trouvé furieux. En m'apercevant, il jeta des cris douloureux ; il n'écoute pas, il ne répond point, il pleure, il crie ; quand il parle, il erre, il extravague. Son état est violent, il me touche, il m'inquiète, il m'afflige en vérité. Pendant qu'il se désole, madame de Martigues s'amuse à Bourbon, Thémines vient de m'envoyer une lettre d'elle. Il l'a lue avec humeur, son billet me le prouve. Puisque vous desirez de connoître *toutes ses raisons*, lisez la copie de cette lettre.

*LETTRE de madame DE MARTIGUES,  
au marquis DE THÉMINES.*

« Il ne faut pas soupçonner madame de Thé-  
 » mines d'une secrète intelligence avec *la cou-*  
 » *pable* : il ne faut pas boudier, Monsieur, en-  
 » core moins faire de durs reproches. Avec toute  
 » la raison, toute l'équité dont vous vous van-  
 » tez, vous êtes souvent très-injuste : vous avez  
 » de l'humeur, des volontés, & beaucoup  
 » d'obstination. Si le comte de Piennes se plaint  
 » de moi, il a tort. C'est de vous qu'il devoit  
 » se plaindre, de vous seul, mon cher Mar-

» quis. En exilant votre douce, votre soumise  
 » compagne, en lui parlant d'un ton absolu,  
 » en résistant à ses prières, à ses larmes, vous  
 » m'éclairâtes sur le danger où je m'exposois :  
 » vous me rapelâtes à moi-même : je frémis  
 » en songeant que dans peu de jours monsieur  
 » de Piennes auroit le pouvoir d'exciter mes  
 » pleurs & de les voir couler sans émotion. Je  
 » vous suis tout-à-fait obligée d'avoir été si  
 » inflexible, si maussade, si haut, si insupportable : je vous en aime mieux, & vous devez compter sur ma reconnoissance.

» On tient à Paris de bien mauvais propos,  
 » n'est-ce pas ? Dites à Saint-Maigrin de m'écrire des nouvelles, & de commencer par les caquets dont je suis l'objet. La sage madame du Lugei, la sentencieuse madame de Thoré, l'imbécille maréchale . . . Oh, les vieilles bégueules ! elles doivent bien m'aimer ! Comme ma petite histoire va les faire courir, se chercher, causer, mentir, tra-casser ! Qu'elle va ranimer, égayer l'insipide cercle ! Que de commentaires ! Qu'elles diront de platitudes ! Comme j'en rirai !

» A propos, consolez le comte de Piennes ; assurez-le de mon estime, de ma plus tendre amitié. Dans ses premiers mouvemens, il vous enverra promener, il n'écouterà rien. Savez-

» VOUS

» vous qu'il est déraisonnable, & même ingrat ;  
 » oui, ingrat. Eh ! je vous prie, si le soin de  
 » son bonheur ne m'intéressoit pas, pourquoi  
 » depuis deux ans refuserois-je de l'épouser ?  
 » Craindrois-je de le voir malheureux ? ce  
 » pauvre comte ! il se chagrine, il pleure,  
 » dit-on : s'il étoit mon mari, il se désespé-  
 » roit peut-être. Eh ! mon dieu, je fais tout  
 » pour le mieux, croyez - m'en. Adieu. Ne  
 » vous avisez pas de quereller madame de Thé-  
 » mines, elle ignoroit mon dessein, je vous  
 » le proteste. Si vous en doutez un instant, je  
 » me brouille pour toujours avec vous ».

*De madame DE SANCERRE.*

Quel style ! que de légèreté ! Elle ne songe pas combien de cœurs sensibles sont intéressés à sa conduite : jamais la gaieté ne fut plus déplacée. . . . On vient de la part de madame de Comminges. . . . Un billet d'elle, un de son mari. . . . Hélas ! ils m'apprennent. . . . Madame de Montalais. . . . Quelle nouvelle ! Mon ami, madame de Montalais est morte. Oui, cette nuit, à trois heures, dans les bras de son mari, la tête penchée sur lui, le comblant des plus tendres bénédictions, & lui faisant de tristes, de déchirans adieux. Ma main

se refuse à vous tracer les expressions de Comminges . . . . Que je suis touchée !

Oh ! cet humain , ce sensible , ce généreux Montalais ! recevoir les derniers soupirs , entendre les derniers accens . . . De quelle amertume son cœur doit être pénétré ! Comminges étoit avec lui , il attendoit ce moment fatal pour l'enlever de cette maison ; il le mène au Plessis ; madame de Comminges part , ella va trouver son mari & consoler son aimable parent : les droits du sang l'autorisent à prendre ce soin , triste , mais doux. Pourquoi l'amitié n'ose-t-elle ce que l'alliance la plus éloignée rend honnête & naturel. Ah ! que ne suis-je parente du marquis , que ne suis-je sa sœur ! Je pourrois le voir , lui parler , partager ses peines , mêler mes larmes avec les siennes. J'ai mille fois souhaité qu'il fût mon frère ; vous ne le croirez pas peut-être ? eh bien ! rien n'est plus vrai : que je me ferois trouvée heureuse de pouvoir lui dire , sans rougir de cet aveu , *vous m'êtes cher , je vous aime !*

Frappée de cette mort , attendrie , je pleure . . . Un sentiment vif s'élève dans mon ame ; je ne le connois pas , je ne puis le définir. Jamais je n'éprouvai . . . . Mon cher Comte : eh ! d'où vient , d'où vient que je pleure ? Dites-moi donc pourquoi je ne puis retenir mes larmes ?

» adoucir l'amertume. Quelle consolation pour  
 » moi de recevoir des marques de votre sou-  
 » venir, de vos bontés. Quoi ! vous me plai-  
 » gnez ! Vous, Madame ! ah ! conservez cette  
 » généreuse compassion, depuis long-tems je  
 » mérite de vous en inspirer. Me fera-t-il per-  
 » mis un jour . . . . Oserai-je, Madame . . . .  
 » Non, mon cœur n'ose encore exprimer que  
 » les sentimens de la reconnoissance & du  
 » respect ».

Oui, sans doute, il lui sera permis d'expri-  
 mer tous les sentimens de son ame : avec quel  
 plaisir j'en entendrai l'aveu ! N'est-il pas digne  
 de toute ma tendresse ? Sûr d'être écouté, ah !  
 qu'il parle, & mon cœur & ma main feront le  
 prix de sa constante affection. Non, mon ami,  
 non, je ne lui ferai point acheter par de tristes  
 incertitudes le bien que je lui destine. Je mé-  
 prise les petits détours de l'amour-propre, je hais  
 la femme capable d'affliger ce qu'elle aime,  
 quand l'honneur ne lui défend pas d'être sincè-  
 re & de le rendre heureux. Je puis dire à mon-  
 sieur de Montalais, *je mets mon bonheur à com-  
 bler le vôtre.* Mais parlera-t-il ? Osera-t-il par-  
 ler ? Il me croit si fière, si indifférente . . . .  
 Eh ! quelle crainte ? pourquoi m'y livrer ? Quelle  
 pente naturelle ai-je à m'inquiéter ?

Je suis bien fatiguée de mon voyage ; j'ai ramené madame de Martigues. Surprise de me voir , frappée du sujet de mon arrivée , touchée de mes reproches , elle n'a pas hésité à me suivre. Son impatience sur la route , son abattement , ses craintes en entrant dans Paris , ont assez prouvé qu'elle n'avoit eu dessein de chagriner ni ses amis , ni son amant. Sa présence , ses larmes , de consolantes promesses ont produit l'effet que nous en attendions. Le plaisir de la revoir , a rendu le comte de Piennes à lui-même ; il ne veut plus mourir , il reçoit avidement les secours qu'il refusoit ; sa fièvre est considérablement diminuée , l'espérance le ranime , & dans peu de jours il sera convalescent. Adieu ; je vais chercher un repos dont j'ai besoin. Madame de Comminges m'écrit que le marquis de Montalais est très-triste , très-solitaire. Il forme , dit-elle , des *projets bizarres*. Qu'entend-t-elle par cette expression ? Adieu.

---

#### X L V<sup>e</sup> L E T T R E.

**J**E ne puis souffrir dans un homme raisonnable une injuste prévention. Vous avez une très fausse idée des sentimens de madame de Martigues ; elle aime le comte de Piennes ,

elle craint réellement de le rendre malheureux en se donnant à lui. Il m'aime depuis si long-tems , me disoit-elle hier , il m'a tant désirée , il a pris une si grande habitude de chercher à me plaire , de s'occuper des moyens de vaincre ma résistance ; son imagination lui exagère si fort les charmes de son triomphe , que cet amour si tendre , si passionné , aura peut-être le destin de ces souhaits vifs & ardens , dont l'accomplissement paroît toujours au-dessous de l'idée qu'on s'en formoit. Eh ! comment remplir le vuide que laissera dans son ame la perte de tant d'aimables illusions ? Il cessera de m'aimer ; accoutumée à régner sur son cœur , supporterai-je son indifférence ? Je le haïrai , s'il ose me la montrer. Nous serons à plaindre tous deux , l'ennui le dévorera , le dépit & la vanité me rendront une furie. Voilà le sort que nos amis desirent pour nous. Allons , vous serez tous contents , je me marierai , mais vous verrez si vous ne vous repentirez point de vos pressantes sollicitations.

Mais laissons madame de Martigues , parlons de moi , mon cher Comte , je vais bien vous étonner. Je m'amuse , devinez à quoi ? à entretenir mon homme d'affaire. Ces papiers si ennuyeux , qu'on ne pouvoit m'engager à lire avant de les signer , sont rassemblés autour de

moi ; je me plais à calculer mes revenus ; ils sont augmentés par les soins & l'habileté de l'honnête Raymond , & je vous remercie de me l'avoir donné. En traitant mes fermiers avec douceur , en relâchant beaucoup de mes droits , je jouis actuellement de deux cens dix mille livres de rente. Oh , que je deviens intéressée ! On ne connoît le prix des richesses qu'en désirant de les répandre , de les partager , d'en faire la possession d'un autre. Pour la première fois de ma vie , je me suis dit avec complaisance , avec délices même : Ma fortune est considérable , elle est indépendante , je puis en disposer.

Monsieur de Montalais doit bientôt revenir à Paris ; il est bien étonnant que madame de Martigues ne me parle point de lui. Ils s'écrivent pourtant , je le sais. Elle m'en entretenoit dans un tems où le silence eût été plus convenable. A présent qui la retient ? . . . Mais la maladie du comte de Piennes l'occupe , cela est bien naturel. Mon dieu , que je suis émue en pensant à ce retour du marquis ! Quoi ! je le reverrai ? il me parlera ? lui ! Eh ! que me dira-t-il ? Adieu. Vous me négligez trop , deux couriers sans vos lettres.

XLVI<sup>e</sup> LETTRE.

QUE je vous parle de moi, mon cher Comte? Est-ce que je vous parle des autres? il est des tems où toutes nos idées sont concentrées en nous-mêmes, où nous n'appercevons dans l'univers que nous, nos desirs, leur objet! Une douce espérance calmoit les agitations de mon cœur, d'agréables projets m'occupoient; à présent je suis inquiète. Madame de Comminges m'écrit, je ne fais ce qu'elle veut me faire entendre, je ne comprends rien à sa lettre, précisément rien, & pourtant elle me trouble cette lettre, elle m'agite; monsieur de Montais est, dit-elle, toujours accablé, toujours rêveur & triste; toujours *attaché à la singularité d'un parti qu'on le blâmeroit fort de prendre*. Elle penseroit qu'il regrette la fortune dont la mort de sa femme le prive, *si les propositions du comte de Roye n'éloignoient absolument cette idée*.

Que veut dire madame de Comminges? l'héritier de la marquise fait des propositions... Eh! de quelle espèce sont-elles? Le comte de Roye a une nièce très-jeune, elle est encore au couvent... Voudroit-il... Seroit-ce...

Elle a hérité de la maréchale de Roye ; on la dit charmante . . . Eh , mon dieu ! madame de Comminges devoit bien s'expliquer ou se taire !

Comme un instant change la situation de notre ame ! que les biens de la vie sont dépendans de l'imagination ! Eh , pourquoi la mienne se fixoit-elle hier sur de si riantes idées ? d'où s'élevoient ces mouvemens flatteurs , agréables ? comment la lettre de madame de Comminges dissipe-t-elle la douce illusion qui commençoit à séduire mon cœur , à le charmer ? Je m'applaudissois d'être libre , d'être riche ; n'ai-je pas encore ces avantages , me les a-t-on ravis ? Ah ! qu'est-ce donc que je regrette ?

Je n'ai jamais pu souffrir le comte de Roye. N'êtes-vous pas comme moi ? Je hais ces naturels actifs , ces personnages empressés , officieux , dont le zèle importun est moins une preuve d'attachement , que l'effet de leur humeur inquiète , du besoin qu'ils sentent de s'occuper ; leur amitié est sans cesse en mouvement ; veut toujours paroître , toujours servir ; elle gêne , elle embarrasse ; souvent elle nuit : que de gens prennent le plaisir de s'intriguer pour la chaleur d'un tendre intérêt ! Mon cher Comte , cette espèce d'*amis* fit naître l'ingratitude , & mérita de l'éprouver.

Je reçois une de vos lettres ; vous me félicitez. Hélas ! de quoi ? Je suis aimée , dites-vous ? Je ne m'en flatte plus. J'ai cru l'être dans un tems où cette idée remplissoit mon ame de crainte ; elle y répandroit à présent une satisfaction inexprimable ; eh bien ! elle s'envole , elle s'efface ; plus de certitude , j'ose à peine desirer des éclaircissémens.

Les propositions du comte de Roye , la longue absence du marquis , sa profonde tristesse , le silence de madame de Matigues , tout m'alarme , tout m'afflige , & vous ne revenez pas ? Et de nouvelles affaires éloignent encore votre retour ? En me le disant , vous redoublez mes chagrins. Adieu.

---

## X L V I I <sup>e</sup> L E T T R E .

**I**L ne falloit pas rire de mes craintes , badiner sur les *pressentimens des cœurs sensibles*. Mes conjectures étoient trop vraies. Mon sort est décidé , oui , mon cher Comte , il l'est absolument. Je suis née malheureuse , je le serai toujours.

Le comte de Roye , l'empressé comte de Roye , offre sa nièce à monsieur de Montalais , avec la propriété des biens de sa première

femme, & toute la fortune de la jeune héritière; le procédé du comte est fort désintéressé, fort noble, on l'admire, on le vante. Il semble que sa nièce soit la seule personne capable de réparer les pertes du marquis. On se récrie sur cette *généreuse amitié*, Comminges en est tout rempli, il en fatigue madame de Thianges dans une longue & ennuyeuse lettre. Il regarde *l'offre* comme *acceptée*, dit-il : & sans doute elle l'est. Quelle raison porteroit à la rejeter ? Et puis Comminges en parleroit-il ? Annonce-t-on une affaire de cette espèce quand elle n'est pas sûre ? Un mariage dont on confie le projet, est un mariage arrêté.

Ah ! qu'ai-je fait, mon cher Comte, qu'ai-je fait ! A quel fatal penchant mon cœur s'est-il abandonné ! Monsieur de Montalais étoit engagé : imprudente ! je l'aimois, je pleurois ; il est libre, & je pleure encore ? de nouveaux liens vont m'enlever l'espérance d'être à lui, & je l'aime encore. . . . Ah ! que ne l'ai-je évité, que ne l'ai-je fui, quels vains égards m'ont retenue ! Mais soupçonnois-je mon cœur de tant de foiblesse ?

Avant de voir cet homme dangereux, je me croyois sûre de conserver mon indifférence. Ceux qui me montroient le desir d'en triompher, me paroissoient des ennemis con-

nus dont il étoit facile de déconcerter les projets ; je m'armoisois contr'eux de cette défiance née du malheur de mon premier engagement ; une triste expérience me défendoit du charme attaché à cette passion délicieuse & cruelle : sensible à la seule amitié , je jouissois de la certitude d'en inspirer , de la douceur d'en ressentir , mes jours tranquilles & heureux s'écouloient dans un calme paisible ; celui qui finissoit , me laissoit l'espérance de goûter le lendemain les plaisirs dont je m'étois amusée la veille. Ah ! quelle différence de ce tems à des momens marqués par le trouble , par l'agitation ! on ne m'attaquoit point , je n'ai pas craint un amant caché sous les traits d'un ami , j'ai lu trop tard dans mon cœur.

Un *amant caché* : & sur quoi lui donner ce titre ? Madame de Martigues s'est trompée , il ne m'aime pas . . . Ah ! je voudrois être seule dans l'univers , ne voir personne , n'intéresser personne ! tout me blesse , tout m'importune ; des regards curieux semblent chercher à pénétrer le douloureux secret de mon ame . . . Je veux partir pour la plus éloignée de mes terres , j'y veux vivre ignorée ; je veux renoncer à ce monde où l'on s'égare trop aisément , où sous la forme attrayante du plaisir , le regret & l'amertume se cachent sans cesse.

Mon ami , ne me détournerez point de cette résolution . . . Eh , mon dieu ! faut-il que nous soyons séparés ? Vos tendres consolations me seroient si nécessaires ! Adieu , plaignez-moi , plaignez-moi , je vous en prie.

## XL VIII<sup>e</sup> L E T T R E.

AH ! partagez ma joie , la plus douce espérance renaît dans mon cœur. Vous avez raison , mon cher Comte , je suis aimée , je n'en puis plus douter , je n'en veux plus douter ! Aimable , généreux Montalais ! il la refuse , oui , il refuse mademoiselle de Roye. Sa jeunesse , sa fortune , rien ne porte atteinte aux *tendres sentimens qu'une autre lui inspire*. Une autre : ah , mon dieu , si ce n'étoit pas moi !

Madame de Thianges me quitte à l'instant , elle m'a montré une lettre de Comminges. Je l'ai lue dix fois , je ne me lassois point de la relire. *Une passion ardente & secrète remplit , dit-il , le cœur du marquis. Il l'avoue , sans en nommer l'objet ; refuser une femme de seize ans , noble , riche & jolie , c'est faire un grand sacrifice. Une seule personne me paroît digne de monsieur de Montalais. Des ressemblances frappantes dans les caractères doivent naturellement*

*rapprocher les cœurs. . . . Je souhaite de ne me pas tromper , mais je n'ose m'expliquer davantage. Montrez , je vous prie , ma lettre à madame de Sancerre. Sa pénétration me seroit utile. Demandez-lui si elle veut bien m'aider à deviner cette personne si **SECRETEMENT** , **SI VÉRITABLEMENT AIMÉE**.*

Je ne saurois vous exprimer combien mon nom m'a causé de surprise. J'ai senti mon visage brûlant , le cœur me battoit avec violence ; je n'osois lever les yeux , je craignois les questions de madame de Thianges ; mais plus occupée des intérêts de son frère , qu'attentive à mes mouvemens , elle m'a demandé si Comminges ne vouloit pas parler de madame de Martigues. Je l'ai assurée que je ne le croyois point. Sa curiosité ne s'est pas étendue plus loin.

Le marquis doit aller en Languedoc avec le comte de Roye , leurs affaires sont presque terminées. Avant son départ il viendra à Paris ; après une si longue absence , une si dure privation , qu'il me sera doux de le revoir , de lire dans ses regards , moins timides , moins contraints , cette *passion* qui remplit tout son cœur ! Quoi ! il me parlera ? j'entendrai le son de cette voix chérie ; il me dira , *je vous aime* ; je l'écouterai sans rougir ; il me fera

permis de lever sur lui des yeux attendris & satisfait? Je pourrai le dédommager en partie du sacrifice généreux qu'il vient de me faire. . . .  
**Bon dieu !** que l'espérance dissipe rapidement les nuages sombres que forme la crainte !  
**Comme le desir trace promptement de riantes images. . .** Ah ! ne les effaçons pas ; jouissons au moins de ces délicieuses illusions, laissons-les charmer nos sens , elles nous trompent , peut-être ; eh ! qu'importe , si elles nous donnent un plaisir réel !

Mon ami, j'ai besoin de toute votre indulgence : je raisonne bien mal , n'est-ce pas ? Vous écrire dans les momens où je ne suis point à moi-même , c'est vous donner une preuve bien décidée de ma confiance. Adieu.

---

## X L I X<sup>e</sup> L E T T R E.

**T**OUT est chargé, tout est perdu. Mon espoir est anéanti, mes projets de bonheur se sont évanouis, il ne me reste que la honte d'en avoir formé, & le regret trop sensible de m'être livrée à ma folle passion.

Madame de Comminges vint hier du Plessis, où elle retourne demain; elle arriva chez moi. Cet empressement de me voir, éleva dans mon  
esprit

l'esprit mille idées flatteuses ; je me rappelai la lettre de Comminges ; sa femme quittoit le marquis, elle alloit me parler de lui. . . Ah ! comme la pensée vole & s'égare ! Je desirois, je craignois une intéressante explication ; mon attente a été bien cruellement trompée. . . . Mon ami, le croiriez-vous ? monsieur de Montalais ne tient à personne ici ; il veut se retirer du service, s'éloigner de la cour, aller dans sa terre, s'y renfermer, y vivre seul. . . . Ah, l'ingrat ! sait-il qu'il a des amis ?

On s'est bien mépris au caractère de cet homme trop vanté. Il n'a point la supériorité qu'on lui supposoit. Où est donc cette *grandeur d'ame*, où sont ces *principes si nobles*, cette inaltérable fermeté ? . . . Quoi ! se sentir humilié de la diminution de sa fortune ? Rougir de reparoitre avec moins d'éclat, regretter ce vain faste qu'il sembloit dédaigner. . . . Mais mademoiselle de Roye lui rendoit ces avantages, ajoutoit de nouvelles possessions. . . . Il la *refuse*, il la *sacrifie*, & à qui ? Il aime, dit Comminges. Il estime bien peu l'objet de sa tendresse, s'il ne veut pas lui devoir. . . . Je n'y comprends rien. Il refuse mademoiselle de Roye, & va vivre à Montalais. Lui, partir, nous laisser, nous quitter pour jamais ! . . . Que vouloit dire Comminges ? De quelle *passion*,

de quel *sacrifice* parloit-il ? Pourquoi me nommer ? . . . Et la pénétrante , la prévoyante madame de Martigues , si bien instruite , si sûre des sentimens de son *sensible ami* , où prenoit-elle ses idées ? Comment osoit-elle me dire , me répéter , *il vous aime , il vous adore , il est malheureux* . Quelle preuve en avoit-elle ? . . . Et moi , mon cher Comte , & moi ! ai-je pu m'alarmer si long-tems d'un amour que je n'inspirois point ! & d'où vient prendre pour un tendre sentiment les simples marques de son estime ? Séduite par ma propre foiblesse . . . Je me hais . Toutes mes réflexions m'affligent & m'humilient . De qui me plaindre ? hélas ! mes seuls desirs m'ont trompée .

Mais qui répandoit dans les yeux de monsieur de Montalais cette langueur touchante , expressive ? Pourquoi ne me parla-t-il jamais qu'avec trouble , avec émotion ? D'où vient sembloit-il me craindre ? Comminges ne parle point au hasard , *il aime* , dit-il : Eh ! qui donc aime-t-il ? Lui *aider à deviner cette personne* , moi ! Serois-je liée avec cette femme ? aurois-je le malheur d'être son amie ? . . . Mais s'il aimoit , s'éloigneroit-il ?

Vous le voyez , mon cher Comte , je suis destinée à ne connoître le plus doux des sentimens que par des peines amères . Je dois me

se remettre à ce sort bizarre. Heureuse au moins d'avoir su cacher à tous les yeux mon indiscrete tendresse. Un ingrat ne triomphera point de mes larmes, de mes regrets ; il ignorera qu'il me fut cher, qu'il me l'est encore, qu'il me le sera toujours, oui, toujours ! Je veux le pleurer, je ne veux pas l'oublier. Adieu. N'aigrissez pas mes chagrins par vos représentations. La raison contrarie le cœur, & ne le persuade pas.

---

## L<sup>e</sup> L E T T R E.

**V**OIRE remarque est juste, mon cher Comte, ma position change à chaque instant. On diroit qu'un génie actif & malin se plaît à troubler mon ame, à la calmer & à l'agiter encore ; mon cœur est sans cesse ému par la crainte ou par l'espérance ; la douleur & le plaisir s'y introduisent tour-à-tour, & quelquefois s'y font sentir ensemble.

Madame de Martigues, madame de Thianges & le comte de Piennes ont été au Plessis. C'est en revenant de ce petit voyage, qu'il a plu à madame de Martigues de rompre enfin l'étonnant silence qu'elle gardoit depuis la mort de la marquise. Elle l'a rompu précisément pour

me quereller avec toute la vivacité dont vous la connoissez capable.

Ses reproches & sa colère m'ont paru très-injustes. En prévenant madame de Comminges & monsieur de Montalais sur leur visite, mes deux amies pensoient que je les accompagnerois au Plessis; le comte de Piennes m'y avoit annoncée: vous savez si je devois me permettre une pareille démarche? Madame de Martigues s'est absolument fâchée de mon refus, elle est revenue toute boudeuse, toute chagrine: Monsieur de Montalais partira, dit-elle, il veut *fuir madame de Sancerre*, il la connoît *indifférente, insensible, fière*; la raison le détermine à combattre, à s'efforcér de vaincre son penchant, pour ne plus rencontrer l'objet d'une *tendresse inutile, d'une passion destinée à n'être jamais partagée, à n'être jamais heureuse*.

Qu'elle est mal-adroite, madame de Martigues! il veut s'éloigner, & c'est moi qu'elle gronde! Quoi! ne peut-elle l'arrêter, lui donner de l'espérance, l'engager à ne pas nous quitter, sans s'être assuré?... Quoi! mon ami, le marquis de Montalais me croît *insensible*? Celui qui m'a fait répandre tant de larmes, me croît *fière, inflexible*! un sort bizarre me condamne à n'être jamais connue.

Je voulois ouvrir mon cœur à ma pétulante

amie, mais quelqu'un est entré. Je suis aimée ; c'est une douce, une consolante certitude ; mais quelle barrière me sépare encore du marquis ! Est-ce à moi de la franchir ? puis-je faire un pas ? Triste condition des femmes ? . . . Est-ce que madame de Martigues ne me devinera pas ? Combien j'ai craint la pénétration de monsieur de Montalais ! que de soins j'ai pris pour lui cacher la tendre impression . . . A présent je voudrais . . . Je ne fais ce que je voudrais. Encore si vous étiez ici ! Eh, mon dieu ! que deviendrai-je, s'il part ? si je le perds ? . . . Ah ! je le perdrai ! Je suis si malheureuse . . . Adieu. Je ne fais plus ce que j'écris.

---

## L I<sup>e</sup> L E T T R E .

**O**H ! que mes sens sont agités ! monsieur de Montalais est à Paris, il arriva hier très-tard chez le comte de Piennes, madame de Martigues me l'écrit. Son billet contient uniquement cette nouvelle. En vérité, madame de Martigues devient insupportable.

Il est ici, lui ! Chaque heure, chaque instant peut l'offrir à ma vue ; ne me cherchera-t-il point, aura-t-il la bizarrerie de me fuir ? Assurément il ne peut se dispenser de me

voir , la bienséance ne lui permet pas. . . .  
 Mon cher Comte , comme le cœur me bat !  
 Le moindre bruit me cause une palpitation  
 violente. . . . Eh ! d'où vient , eh ! pourquoi  
 cette étrange émotion ? J'ai tant désiré le  
 retour de cet homme aimable , je me suis  
 fait une image si délicieuse du premier instant  
 où mes yeux se fixeroient sur les siens ; à pré-  
 sent je crains. . . . Hélas ! s'il venoit me dire  
 un éternel adieu , si ce moment souhaité de-  
 venoit le plus cruel de ma vie. . . . Qu'entends-  
 je ? une voiture entre , elle est noire. . . . c'est. . .  
 c'est lui. . . . Je ne respire pas , Me voilà com-  
 me une folle. . . .

*Neuf heures du soir.*

Vous me croyez pénétrée de la plus douce  
 joie , ou livrée à la plus profonde tristesse ,  
 n'est-ce pas ? Point du tout , je suis , quoi ? je  
 ne saurois l'exprimer.

Que penser de cette conduite. Passionné dans  
 ses lettres , froid dans ses discours , le mar-  
 quis. . . . il ne m'aime pas , il ne m'aime plus.  
 L'honnêteté de son cœur l'a forcé long-tems à  
 combattre son penchant ; il en a triomphé ,  
 sans doute ; les hommes ont un heureux na-  
 turel , ils conservent rarement un désir qu'ils  
 ne peuvent satisfaire ; & puis mon *indifféren-*

ce, ma fierté. . . . Je voudrois ne plus l'aimer, je voudrois ne l'avoir point vu.

Que je l'ai trouvé différent de lui-même ! Sérieux, embarrassé, ses regards erroient sur toute ma personne, il sembloit éviter de rencontrer les miens. D'obligeantes questions n'ont point ouvert son cœur à la confiance ; si madame de Termes ne fût entrée, un morne silence alloit succéder au plus languissant entretien.

Je soupe ce soir avec lui chez madame de Thianges ; est ce que je ne pourrois pas m'en dispenser ? Mais qu'imaginer ! quel prétexte . . . Toutes mes dispositions sont changées. Je ne desire rien ; mes sentimens amortis, presque éteints . . . Oh, que j'ai d'humeur ! Madame de Termes est là, elle lit, elle m'attend, je la mène . . . Si je m'en croyois, une migraine, des vapeurs . . . Allons, je ne m'en croirai point . . . Je fors, adieu.

## LII<sup>e</sup> LETTRE.

**M**ONSIEUR de Montalais est incompréhensible. Je vous l'ai souvent dit, on ne le connoît pas. Il est renfermé, il se plaît à tenir ses amis dans l'incertitude, personne ne fait rien encore de ses desseins, il ne parle point du

parti qu'il veut prendre ; cet homme est insupportable , je ne l'aime plus , je le hais , je crois ; & madame de Martigues , toute réservée , toute mystérieuse , qui s'avise d'être *prudente* , de ne se mêler des affaires de personne , elle m'impatiente aussi.

Me chercher avec empressement , me voir tous les jours , & se taire ! & ne me rien dire ! non , il ne me dit rien du tout. Que prétend-t-il ? Est-ce à moi d'amener une explication entre nous ! Ah ! qu'il parte , qu'il demeure , sa conduite , ses projets , lui-même , tout va me devenir bien indifférent.

Se taire , se taire obstinément ! Quelle peut être la raison de son silence ? pourquoi contraint-il son cœur ? Oui , il le contraint. Toutes ses actions décèlent une vive inquiétude. Mon ami , son ame est agitée : il me regarde , il soupire , ses lèvres s'entr'ouvrent , il hésite , il est prêt à parler ; tout-à-coup il fait un grand mouvement , s'éloigne de moi , & quand il s'en rapproche , c'est avec l'air d'avoir remporté une victoire sur lui-même , ou d'être échappé à un danger éminent.

Concevez-vous ? ... Ah ! quelle triste pensée s'élève dans mon esprit. Il me craint , peut-être ! un récit infidèle l'aura prévenu contre mon caractère ; on a cru monsieur de Sancerre

est malheureux ! sans doute le marquis redoute une femme. . . . On entre : bon dieu ! c'est lui,

*Huit heures du soir.*

Si émue , si attendrie , si charmée ! . . . pourrai-je écrire ? Oui , je veux me hâter de faire passer dans l'ame de mon sincère ami une partie de la joie dont la mienne est remplie.

Enfin il a parlé. . . . Ah ! si l'amour cause des peines , de quelles délicieuses sensations il est la source ! Mon cher Comte , partagez mon bonheur. Le marquis de Montalais m'aime , m'adore , il me l'a dit , répété , & je le crois , j'en suis sûre. . . . Est-il vrai qu'il me l'a dit ? Je ne fais , mon trouble étoit si grand ! . . . Le voir à mes pieds , sentir mes mains doucement pressées entre les siennes ; lire dans ses yeux animés tous les sentimens que sa bouche osoit à peine exprimer : ses soupirs , un silence éloquent , des larmes. . . . Ah ! quel moment ! Mon ami , j'ai pleuré ; il a passé un bras autour de moi , ma tête s'est penchée sur mon sein , j'ai parlé , j'ignore ce que j'ai dit. Sa reconnoissance , ses transports m'ont appris que le secret de mon cœur venoit de m'échapper. Ah ! je ne veux plus cacher combien je suis sensible ; j'ai trop souffert d'une si pénible

contrainte. Je me plais à dire, à répéter, j'aime monsieur de Montalais, je vais être sa compagne, son heureuse compagne !

Eh ! bon dieu, le mouvement dont je suis agitée, a-t-il pu me causer de la tristesse ? J'étois aimée, & je m'affligois ! avec quelle rapidité un instant efface le souvenir des chagrins les plus vifs, les plus récents ! il me semble que jamais la douleur & l'idée de monsieur de Montalais ne se sont offertes ensemble à mon imagination.

Par un discours que je l'ai prié d'interrompre, de ne jamais recommencer, j'ai compris la raison de son silence. Ma fortune éloignoit l'aveu de son amour. Il ne doit pas craindre d'élever des soupçons sur les motifs de sa recherche. On connoit la noblesse de son ame. Je vais donc m'unir à ce que j'aime, combler tous les vœux d'un cœur tendre, sensible, généreux, constant ! O mon ami, quelle riante perspective s'ouvre devant moi ! Vous allez bien me répéter, *je le disois, j'avois raison, il falloit me croire.* Eh bien ! je vous crois. Adieu



LIII<sup>e</sup> LETTRE.

DES détails ! Vous me demandez des détails, mon cher Comte ? Si je cédois à vos desirs, je vous paroîtrois insensée : mon ame est dans cette douce ivresse qu'il est impossible de répandre au dehors. Et puis je vous ai long-tems ennuyé de mes chagrins, vous fatiguerai-je à présent de ma joie ? On parle aisément de ses peines ; la douleur est un sentiment uniforme : mais qui peut peindre le plaisir ? ses traits rapides & légers laissent-ils des traces ? On le sent ce plaisir, il passe, se renouvelle, échappe à la réflexion : vouloir l'examiner, c'est le perdre un moment, le diminuer peut-être, trop souvent c'est l'anéantir.

Mon mariage est arrêté pour la fin du mois. Il se fera sans éclat, la décence l'exige. Une dispute d'intérêt pensa le rompre hier. Monsieur de Montalais vouloit obstinément me laisser l'entière jouissance de ma fortune & la liberté d'en disposer. Il en refusoit la propriété. De quelle douce satisfaction il m'eût privée, moi, qui n'eûs jamais consenti à lui donner ma main sans l'heureux avantage de cette fortune qui répare ses pertes. Le comte de Pien-

nes s'est rendu l'arbitre de ce différend, monsieur de Termes & lui feront dresser les articles suivant mes intentions, Je veux que monsieur de Montalais soit riche, je veux qu'il soit indépendant. Si le ciel le prive un jour de la femme élue par son cœur, ses regrets seront tous pour elle.... Mais quelle sombre idée ! Madame de Martigues arrive à propos, elle va m'en distraire.

*De madame DE MARTIGUES.*

Et vous demander si vous n'admirez pas ses talens pour la négociation ? Oh ! que j'ai eu de peine !... Madame de Sancerre & monsieur de Montalais m'ont fort impatientée : cent fois j'ai pensé laisser tout là. Tant de réserve d'un côté, tant de respect & de timidité de l'autre ; des amans plus graves, plus tristes, plus maussades ! ils n'osoient se regarder, se parler.... &, s'il vous plaît, c'est qu'ils s'aimoient à la folie. Je les unis, je les rends heureux, les voilà charmés ! Pour reconnoître mes soins, mon amitié, deux ingrats m'entraînent à ma perte. Ils m'ont fait signer, par surprise, je crois, ce maudit contrat.... Allons, le sort en est jeté, j'accompagnerai madame de Sancerre à l'autel. Cela vous étonne, moi aussi, mais

cela est. Le comte de Piennes a l'esprit dérangé, il veut se *marier* ou *mourir*. Oh ! il ne mourra pas, il se mariera, je le dis, je le jure, l'arrêt est irrévocable.... Pauvre Piennes ! il va faire une grande perte, j'étois son amie, je serai sa femme, quelle différence ! Il excite une tendre pitié dans mon cœur, je ne l'envisage point comme mon mari sans me livrer à la compassion. Au fond, je n'ai point à me reprocher de lui avoir conseillé une si méchante affaire. J'ai tout tenté pour l'en détourner, mais c'est la plus mauvaise tête?... Adieu, félicitez-moi du mariage de madame de Sancerre, & consolez-moi du mien.

---

## L I V<sup>e</sup>. L E T T R E.

V O T R E lettre m'a fait un extrême plaisir. Tout ce que vous me dites du marquis m'enchanté. *Lui seul méritoit mon cœur ? J'étois l'unique femme digne d'occuper le sien ?* Mon ami, cet éloge est bien grand ! être jugée digne d'un homme estimable, c'est remporter un prix flatteur, c'est jouir de la récompense des vertus dont on nous imposa la pratique difficile.

Mon sieur de Montalais vient de me quitter. Il part avec le comte de Roye pour prendre

des arrangemens nécessaires. Comme la confiance & l'amitié les unissent, leurs affaires seront bientôt terminées. Je sens déjà un peu de tristesse, je ne veux pas m'y livrer; & pour dissiper ce nuage, je vais vous conter la plus sotte histoire, & vous communiquer la plus impertinente lettre dont vous ayiez jamais entendu parler.

J'allai hier avec madame de Martigues chez mon marchand, voir des étoffes nouvellement arrivées. Un étranger assez remarquable par la richesse & l'assortiment de sa parure, se faisoit montrer des draps d'or, les trouvoit minces, rejetoit tout, parloit beaucoup, n'achetoit rien, & désoloit la maîtresse du magasin.

Peignez-vous un homme âgé d'environ trente ans, d'une taille un peu gigantesque; les traits marqués, le teint brun, hâlé même, les cheveux bizarrement arrangés, la physionomie ouverte, assez belle; l'air gauche, parlant haut, d'un ton brusque, se tenant mal, s'exprimant avec dureté, & mêlant des termes peu polis à des phrases fort embrouillées.

Madame de Martigues s'amusoit à l'écouter, le trouvoit plaisant, rioit de ses propos & de l'embarras de la marchande, empressée, ennuyée, fatiguée, voulant venir à nous, & se plaignant d'être *retenue par ce monsieur*. Elle

nous nomma toutes deux, & j'entendis avec surprise ce monsieur s'écrier : *Madame de Sancerre ! qui, la comtesse de Sancerre ?* En parlant, il jete à terre vingt pièces d'étoffes, s'élance par-dessus, vient à nous, me regarde, s'appuie contre un pilier, reste immobile, les yeux fixés sur moi, la bouche à demi-ouverte, paroissant un homme pétrifié.

Madame de Martigues part du plus grand éclat de rire ; l'espèce de sauvage n'en est point ému ; gênée par sa présence, j'ai remis mes emplettes à une autre fois, & me suis avancée pour sortir. Le singulier personnage est revenu à lui-même, s'est hâté de me couper le chemin, m'a présenté la main, & s'inclinant profondément, il m'a demandé l'honneur, la permission, le bonheur, l'avantage de m'aider à descendre. J'ai craint de le mortifier en le refusant ; il m'a conduite à ma voiture, en prononçant des mots mal articulés, en faisant des exclamations : *Madame !... Enchanté ! Mon dieu, qui m'eût dit ? L'heureuse rencontre ! j'allois.... tout est changé. J'aurai l'honneur.... vous voudrez bien.... Je ne saurois parler, ma joie me confond.*

Un très-beau vis-à-vis l'attendoit à la porte, entouré de nègres bien vêtus, portant des carcans & de riches bonnets. Madame de Martigues a envoyé demander son nom, mais le

marchand ne le fait pas. A quatre heures, j'ai reçu cette étonnante lettre.

*LETTRE de monsieur DE MORINZER,  
à madame DE SANCERRE.*

« MADAME,

» On prend ici de longs détours pour s'ex-  
» pliquer ; au bout d'une heure on n'a rien dit.  
» Moi je parle pour être entendu. Voici le fait.  
» Je vous aime de tout mon cœur. J'ai fait deux  
» fois le tour du monde, j'ai vu des femmes  
» de toutes les contrées, de toutes les couleurs.  
» Mais d'un pôle à l'autre, on chercheroit en  
» vain votre égale. La dame qui vous accom-  
» pagnoit ce matin est jolie, elle rira tant qu'il  
» lui plaira, mais sur ma parole, elle ne vous  
» vaut pas. Venons à nos affaires.

» J'ai de la naissance, je ne m'en soucie  
» guère. Je possède une grande fortune, j'en  
» fais cas. Le partage de six millions, des pier-  
» reries tant que vous en voudrez, cent esclaves  
» pour vous servir, de superbes habitations dans  
» le plus beau lieu du monde ; un mari, jeune  
» encore, franc, bon, honnête, vaillant ; cela  
» vous convient-il, Madame ? Il faut me ré-  
» pondre très-vîte, s'il vous plaît ; car je dois  
» bientôt repasser les mers. Parlez vrai, je  
» m'arrangerai

» m'arrangerai en conséquence. Une affaire im-  
 » portante m'a conduit ici, elle vous regardoit  
 » d'une façon; à présent elle vous regarde d'une  
 » autre. Ceci n'est pas clair, je vous l'expli-  
 » querai. J'ai l'honneur d'être, Madame, avec  
 » un profond respect, la passion la plus vive  
 » & la plus ardente, votre très-humble & très-  
 » obéissant serviteur, CHARLES MORINZER.

» Votre réponse au plutôt. Me voulez-vous ?  
 » Ne me voulez-vous pas ? Dites oui ou non ».

Comment trouvez-vous cette lettre ? Jamais femme de ma sorte n'en reçut une semblable ; assurément cet homme est en démence. Madame de Martigues dinoit ici ; elle a cru fort plaisant d'écrire *non* sur une feuille de papier, & d'envoyer cette réponse. J'aurois préféré de n'en faire aucune. Adieu, mon cher Comte, on m'entraîne à l'opéra. Madame de Termes ne veut pas que je rêve, elle me défend de soupirer : l'ingrate ! combien je l'ai laissée pleurer, gémir ! elle ne s'en souvient plus.



m'épouser, de pouvoir se présenter chez moi *avec plus de liberté qu'ailleurs*. Mais comment abandonne-t-on ce pauvre malheureux à lui-même ? personne ne s'intéresse-t-il à lui ? Mon ami, les fous me font éprouver un sentiment très-triste ; ils inspirent d'humiliantes réflexions... Eh quoi ! encore une lettre. . . .

Ah, mon ami, je suis perdue ! Ce n'est point un fou, c'est bien pis, c'est. . . . Grand dieu, est-il possible ! Dans quels tems. . . . Revers affreux. . . . Quand j'allois disposer. . . . Lisez, mon cher Comte, lisez, connoissez tout mon malheur.

*A madame DE SANCERRE.*

« Point de réponse ? votre porte toujours  
 » fermée ? de la hauteur, du dédain ! eh bien !  
 » Madame, apprenez donc ce que la crainte  
 » de vous effrayer me forçoit à vous cacher.  
 » Je mérite vos égards, je le répète ; votre  
 » cousin, le fils du comte d'Estelan, le neveu  
 » de votre mère, n'est pas fait pour essuyer  
 » vos mépris. Je m'embarasse fort peu des actes  
 » qui vous font jouir de mes biens, ils seront  
 » cassés quand il me plaira. Je prouverai que  
 » Zabelle est morte mon esclave, & non pas  
 » ma femme. Tout l'équipage du vaisseau qui  
 » nous portoit en Afrique, fut témoin de sa

» trahison & la vit marier au jeune nègre qu'elle  
 » me préféra. Mon père n'a pu me déshériter,  
 » son exhérédation, son testament s'annulent,  
 » puisque la faute énoncée n'a jamais été com-  
 » mise. Je suis venu en France exprès pour  
 » faire casser ces actes déshonorans, ils le fe-  
 » ront. Vous qui ne répondez point, qu'avez-  
 » vous à dire à cela, Madame » ?

Hélas ! rien : cet homme étoit bien loin de ma pensée ! il avoit changé de nom, je le croyois mort, j'allois donner ces biens qu'il me redemande. . . . Plus de mariage, plus de bonheur, tout est fini. . . . Ah ! pourquoi monsieur de Montalais a-t-il refusé mademoiselle de Roye ? Faut-il qu'il me l'ait sacrifiée ? C'est donc moi qui le prive des avantages ! . . . Je suis au désespoir.

---

## LVI<sup>e</sup> LETTRE.

SERAI-JE toujours tourmentée, contrariée, impatientée, désolée ! On ne veut pas me laisser voir le comte d'Estelan, on m'empêche de lui écrire ; on cherche le parti que je dois prendre. Un seul me paroît honnête, je veux tout rendre. Mes amis, particulièrement mon-

fieur & madame de Termes, s'y opposent fortement; ils examinent, consultent, se donnent d'inutiles peines. Assurément je ne plaiderai point. Moi ! disputer à un fils l'héritage de son père ? contester des droits justes, naturels ? exposer la réputation de ma mère ? voir attaquer sa mémoire, son intégrité dans de hardis libelles, où l'on ose avancer impunément d'horribles faussetés, où l'intérêt s'appuie sur le mensonge & la calomnie ! On accuseroit ma mère d'une basse séduction, on lui reprocheroit d'avoir dicté ces actes, de s'être rendue maîtresse de l'esprit d'un homme malade & chagrin. Madame de Kerlanes ne disoit-elle pas que le maréchal de Tende & elle s'étoient unis ? Ne regardoit-elle pas le testament fait en ma faveur comme leur ouvrage ?

Eh pais, mon ami, notre raison, notre cœur, ne sont-ils pas nos premiers juges ? Qu'importe les loix, si notre conscience prononce contr'elles ? Accepterois-je aujourd'hui les dons d'un père irrité ? Voudrois-je me prêter à sa vengeance, profiter des dispositions faites dans sa colère ? Non sans doute : eh pourquoi donc refuserois-je à monsieur d'Estelan la restitution qu'il exige ? c'est un dépôt remis entre mes mains. Comment me permettrois-je de le retenir ? mais dans quelle circonstance on me le redemande !

Avant la mort de madame de Montalais, le retour de monsieur d'Estelan ne m'eût causé aucune peine. Vous savez si je tiens à ce vain éclat dont je me vois environnée. Je puis supporter la médiocrité, j'ose le croire; espérer qu'elle ne m'abaissera ni à mes yeux ni à ceux de mes amis. Mais le moment, les dispositions que j'allois faire, une donation prête à signer. . . Ah ! perd-on sans regret la douceur d'enrichir ce qu'on aime ?

Je m'afflige, je pleure, rien ne peut me consoler. Je cache encore ce cruel événement à monsieur de Montalais. Il faudra bien le lui apprendre. O, mon cher Comte, prévoyois-je, quand il partit, que je terminerois encore mes lettres par cette triste expression, *plaignez-moi !*

## L V I I<sup>e</sup> L E T T R E

*De madame DE TERMES, au même.*

L'INTÉRÊT de madame de Sancerre, tout le bonheur du reste de sa vie, exigent absolument, Monsieur, que vous veniez à Paris. Le parti où elle prétend s'arrêter, est fort noble, fort généreux sans doute, mais les circonstances engagent ses amis à le désapprouver.

Si monsieur d'Estelan étoit pauvre, madame de Sancerre pourroit partager avec lui l'héritage de son oncle, y renoncer même; mais c'est un homme fort riche qui veut la dépouiller d'une fortune dont il se soucie très-peu. Madame de Thoré, madame de Comminges, madame de Thianges l'ont été voir chez lui; monsieur de Termes, le comte de Piennes, lui ont parlé plusieurs fois: c'est la créature du monde la plus déraisonnable. Sans la main de sa cousine, il ne veut entendre à aucun accommodement. Il est venu en France tout exprès pour faire casser le testament de son père. *Il ne convient pas, dit il, à un honnête homme d'être déshérité. Un acte d'exhérédation suppose une faute grave dans l'enfant qu'on prive de ses droits: il ne veut pas laisser subsister un faux témoignage contre lui. Ces deux actes sont déshonorans, ils le désignent comme le mari de Zabelle; or le mari de Zabelle est à son service, il le représentera. Si sa cousine veut, il la dédommagera, en l'épousant, de la perte qu'elle va faire; autrement il plaidera, de toute façon il faut qu'il plaide.*

Affûrement la plus exacte probité permet à madame de Sancerre une juste défense; les loix l'autorisent à soutenir les dispositions de son oncle: il ne s'agit point d'un bien de pas-

trimoine , mais d'un bien acquis par le testateur. La lettre de monsieur d'Estelan à son père , prouve le vol qu'il lui fit , l'enlèvement de la négresse & son mariage avec elle.

Votre crédit sur l'esprit de madame de Sancerre peut seul l'engager dans un procès dont l'idée la révolte ; par un grand bonheur , monsieur de Montalais est absent ; fort amoureux , naturellement desintéressé , pressé d'être heureux , il seroit très-capable de penser comme elle : content de posséder son cœur , d'obtenir sa main , il se renfermeroit sans peine dans sa terre avec une si charmante compagne ; nous qui la perdrons , nous ne négligerons aucun moyen de lui conserver sa fortune , & de la fixer à Paris.

Venez , Monsieur , venez , hâtez-vous ; vous devez cette preuve de zèle & d'attachement à madame de Sancerre , à moi , à tout ce qui compose une société dont la tendresse pour elle vous est si bien connue.



---

 LVIII<sup>e</sup> L E T T R E

*De madame DE SANCERRE, au même.*

**L**A tendre inquiétude de madame de Termes, sa vivacité, la démarche qu'elle lui a fait hasarder, m'obligent à dépêcher un courrier six heures après le départ du sien, pour vous prier, mon cher Comte, de ne point venir; ce voyage vous dérangeroit & seroit inutile. J'ai vu monsieur d'Estelan, je le verrai encore peut-être; quel homme! le monde, ses usages, les procédés reçus, la raison, la bienséance, tout lui est étranger: il parle, crie, s'anime par le son de sa voix, n'écoute rien, ne comprend rien, suit son idée, s'en écarte, en change, finit par ne savoir ce qu'il dit ni ce qu'il veut. L'inconséquence & la contradiction forment le fond de son caractère. Passionné, turbulent, fougueux, jamais méchant, toujours insupportable, assez compatissant, libéral, généreux même, c'est un être tout nouveau pour moi. Adieu, mon courrier est prêt, je ne veux pas le retarder. Bientôt je vous en dirai davantage.

LIX<sup>e</sup> LETTRE.

**J**E viens de recevoir une lettre du marquis de Montalais. Ah qu'elle m'afflige ! il ignore encore le chagrin amer où je me livre , il s'abandonne à de douces espérances , il me parle des liens. . . . . Quoi ! faudra-t-il renoncer à lui ? Depuis l'aveu de ses sentimens , des miens , ma tendresse a pris de nouvelles forces. O , mon ami ! que d'attraits , que de charmes dans un amour senti , partagé ; dans de mutuels desirs , dans une seule volonté ! Après avoir aimé avec tant de douleur , quand j'aime avec tant de plaisir , faut-il qu'il s'élève une barrière entre nous ? Vivrons-nous séparés ? hélas ! oui. Voudrois-je associer le marquis à ma mauvaise fortune ? . . . Mais rien n'est encore décidé.

Je devois voir monsieur d'Estelan mardi dernier ; madame de Termes le fit prier de ma part de remettre sa visite au jeudi. Pour mieux s'assurer de moi , elle me força de l'accompagner à Neuilli chez ma sœur. La première personne qui s'offrit à mes yeux , fut le comte d'Estelan ; il jouoit. A peine ai-je fait deux pas dans le salon , qu'il m'aperçoit , se lève avec précipitation , renverse la table , pousse

rudement tout ce qui s'oppose à son passage, accourt à moi, répète : *C'est elle, la voilà, ah, la voilà !* Puis appelant ma sœur de toute l'étendue de sa voix : *Hé, madame la Marquise, venez vite, parlez-lui ; vous m'avez promis de lui parler ; conseillez-lui de m'aimer, de m'épouser ; elle sera heureuse, jamais je ne lui ferai de peine, non jamais !* En parlant, il saisit ma robe, une de mes mains, me tire, m'entraîne vers la terraiſſe où il voit ma sœur : mon éventail tombe, il se précipite dessus, le relève, le baise, le brise, se croit seul au milieu de vingt personnes, & ne se doute point du tout de l'extrême surprise qu'il cause à tout le monde.

J'ai prié madame de Thoré de passer dans son cabinet, j'y suis entrée avec elle & le ridicule personnage qui me tenoit toujours. Mon cousin, lui ai-je dit, nos affaires sont faciles à terminer. Nous n'aurons point de procès ensemble. . . . Tant-mieux, a-t-il interrompu, quand nous serons du même avis, tout s'arrangera. Vous me paroissez douce & raisonnable, cela est charmant. Parbleu, vous êtes une belle femme ! il ne vous manquoit que de me voir, de me parler, vous voilà parfaite. Ç'à, vous consentez donc. . . . Oui, Monsieur, ai-je repris, je reconnois vos droits,

& suis très-éloignée de les contester. Votre demande est juste , & dès demain , si vous voulez , mes gens d'affaires. . . . Vos gens d'affaires , a-t-il répété , est-ce que ne vous voilà pas ? Si vous trouvez ma demande juste , vous allez l'accorder , consentir à m'épouser , & tout sera terminé.

Séparons les deux objets que vous confondez , Monsieur , lui ai-je dit : il s'agit simplement de la succession de mon oncle , & je ne prétends pas vous écouter sur un autre sujet. Non , s'est-il écrié : & moi je refuse absolument d'entendre parler de la maudite succession : ai-je affaire de biens , de richesses ? Est-ce là ce que je vous demande ? Je veux détruire un acte qui attaque mon honneur ; si le testament ne le rappeloit pas , je le laisserois subsister. Mais si vous vous donnez à moi , vous n'y perdrez rien , je vous ferai les plus grands avantages : si vous ne *prétendez pas m'écouter sur ce sujet* , point d'accommodement , point de pour-parler , point de gens d'affaires à vous , les miens vous parleront , oui morbleu ! je plaiderai , & nous verrons.

Eh ! sur quoi plaider , ai-je repris , quand je ne vous dispute rien ? L'entendez-vous , dit-il à ma sœur , elle me fera devenir fou ; & s'adressant à moi ; Madame , je traite de

bonne foi, je suis honnête, simple, uni. Ecoutez ceci, je dois hériter de mon père, vous en convenez, à la bonne heure. Vous voulez rendre, dites-vous ; il ne s'agit pas de cela, je dois reprendre, moi ; mon honneur exige que je rentre dans mes droits par un arrêt. Si vous voulez accepter mon cœur & toute ma fortune, je chercherai des moyens de concilier tout cela ; si vous ne le voulez pas, je le répète, je n'écouterai rien. Je puis vous faire un procès, je vous l'intenterai dès demain, vous serez bien contente quand vous m'aurez forcé à vous chagriner.

Eh ! vous me chagrinez plus que vous ne pensez, me suis-je écriée, votre retour anéantit tout le bonheur que je me promettois, tout l'agrément de ma vie. Il m'a regardée, a rêvé un moment. Vous êtes attachée à votre fortune, & vous ne voulez rien faire pour la conserver, a-t-il dit : eh ! qu'est-ce que la succession de mon père ? je vais vous assurer la mienne, si vous le désirez. Et se jettant à mes pieds : Ma belle, ma chère cousine, ne me reprochez pas de vous donner du chagrin, je vous offre d'être votre ami, votre amant, votre mari ! Puis-je dire mieux ? Vous me tournez la tête, vous me déchirez le cœur ; faites un effort, aimez-moi, on dit que vous êtes si

bonne , & pour qui diable l'êtes vous donc ? Ne sommes-nous pas de proches parens ? Est-ce un étranger qui vous recherche ? parlez donc , répondez , m'aimerez-vous ? m'épouserez-vous ? Je ferois bien fâchée , lui ai-je répondu , de vous donner une espérance que je tromperois. Non , Monsieur , non ; toutes les dispositions de mon cœur sont contraires à vos desirs , je ne puis jamais être à vous.

Il me seroit impossible de vous peindre son emportement , ses cris , ses reproches à ma sœur , sur le silence qu'elle gardoit , ses plaintes de ma *cruauté* , de mon *obstination* ; il s'est épuisé , mis hors d'haleine , est sorti comme un fou , & ce matin j'ai reçu une assignation de sa part.

Mes amis veulent absolument que je me défende , je ne saurois m'y déterminer. Cela devient très embarrassant , il croit son honneur engagé à faire casser l'acte d'exhérédation , malheureusement rappelé dans le testament ; cette circonstance le porte seule à l'attaquer , du moins le dit-il à tout le monde. Enfin il demande , & ne veut pas recevoir. Où me rejette ce procès ; dans quel temps en espérer la décision ? J'ai tout écrit à monsieur de Montalais , j'attends sa réponse , elle réglera mes démarches.

L X<sup>e</sup> L E T T R E.

**J**E viens de recevoir une lettre de monsieur de Montalais ; je vous l'enverrois si je pouvois me priver du plaisir de la relire , ou si j'avois le tems de la copier ; mais j'ai à peine celui de vous écrire.

Qu'elle est tendre cette lettre ! Qu'elle montre bien toute la noblesse de cette ame vraiment supérieure , vraiment grande ! Ah ! mon cher Comte , une passion si desintéressée , si délicate , est-elle destinée à n'être jamais heureuse , à pénétrer mon cœur d'un long , d'un sensible , d'un éternel regret ?

Le marquis pense précisément comme moi sur les droits du comte d'Estelan ; la perte où le gain du procès que l'on m'intente , est un article traité bien légèrement dans sa lettre. Il s'étonne de la bizarrerie de mon parent , & ne conçoit pas comment il refuse une restitution offerte ; le point d'honneur où il s'attache , lui paroît frivole , monsieur d'Estelan vivant par son choix à trois mille lieues d'ici.

Il ne pense pas que cette affaire puisse retarder notre union ; nous serons *riches & heureux* , dit-il , si je consens à vivre pour lui ,

à quitter Paris , à passer mes jours dans une retraite agréable & tranquille. Avec quels traits il me peint les plaisirs délicieux d'une vie simple , uniforme , paisible ; d'un lien dont l'estime , l'amitié , l'amour serrent les nœuds ! Il rassemble sous mes yeux tous ces biens purs & véritables , puisés dans la nature , en nous-mêmes ; biens précieux dont la saine philosophie nous découvre les charmes ! Mais , mon cher Comte , pour les goûter , pour en jouir , il faudroit s'assurer de les préférer , de les sentir toujours ; il faudroit pouvoir fixer notre esprit trop léger , cette pensée toujours errante , voltigeant sans cesse d'objets en objets ; il faudroit détruire en nous cette inconstance naturelle , source de l'inquiétude & de l'ennui ; par elle le plaisir s'envole , & le bonheur s'anéantit.

Si j'écoute mon cœur , si je cède au desir de mon amant , aux miens , n'aurai-je rien à craindre du tems , de la réflexion ? Cet homme si distingué parmi ses égaux , est-il fait pour vivre au fond d'une province écartée , pour y vivre oublié ? Une noble ambition l'a porté à se rendre capable d'occuper les plus grandes places ; il a nourri l'espoir fondé de parvenir aux premières dignités ; sa naissance , son mérite lui applanissent la route des honneurs ;

l'en détournerai-je ? l'arrêterai-je dans sa course ? est-ce à trente-deux ans qu'un homme peut compter assez sur lui-même, pour s'affermir contre le regret , poison cruel , dont la solitude augmente l'amertume ?

Le marquis de Montalais a le cœur généreux ; il ne me rappellera point les sacrifices qu'il m'aura faits , mais il les sentira peut-être ; le plus léger nuage qui obscurcira son front , me fera craindre un repentir secret , je le verrai triste , & m'accuserai de l'avoir rendu malheureux. . . . Ah ! si je perds le pouvoir de répandre l'agrément sur ses jours , je ne serai point à lui. . . . Renoncer à monsieur de Montalais ! Ai-je pu le penser ? ai-je pu l'écrire ? Aurai-je la force de le vouloir , de le lui dire ! . . .

Piennes m'interrompt , il arrive avec deux avocats ; il me tourmente , il m'excède de conseils , de consultations ; madame de Martigues m'impatiente aussi ; elle jure , elle proteste de ne point se marier si je perds mon procès. Elle veut vivre avec moi , comme moi , tout partager avec moi ; ces propos désolent le comte de Piennes ; les tendres sentimens de mon amie m'inspirent la plus vive reconnoissance. Mais sa résolution me fâche : eh ! mon dieu , n'est-ce pas assez d'être inquiète , cha-

grine, incertaine de mon sort ? faut-il, pour rendre ma situation plus douloureuse, que le bonheur des autres soit dépendant du mien ! Adieu.

---



---

## LXI<sup>e</sup> LETTRE.

OH, je perdrai l'esprit, sérieusement je le crains, l'imbécille personnage ne veut entendre aucune raison. Après plusieurs entrevues, dix lettres, vingt querelles, l'inutile négociation de tous mes amis, un procès paroît inévitable. Assignée à rendre, je vais le faire assigner à recevoir. Sur son refus, je répondrai, nous ferons en instance réglée, & qui sait quand cette malheureuse affaire finira ?

Mon sieur de Montalais est près de Paris, il arrive, je l'attends à chaque instant.... Eh ! mon dieu, ce retour m'alarme. Si mon cousin apprend nos engagements, s'il ose.... Il est si fougueux, si emporté ! Si le marquis indigné d'une rivalité.... Mon ami, j'entrevois mille maux plus cruels que ma ruine.

J'ai écrit ce matin à monsieur d'Estelan, je fais fort peu les loix, mais je cherche continuellement des moyens d'accommodement. Je lui en propose, ils ne valent rien peut-être....

On m'apporte sa réponse.... Tout espoir n'est pas perdu ; voyez.

*LETTRE du comte D'ESTELAN.*

« Vous voilà bien contente, Madame ; vous  
 » me faites de belles affaires ; je traite avec de  
 » jolis gens , plus bavards , plus lambins ; ...  
 » ils parlent de mois , d'années ! A les enten-  
 » dre il faut bien du tems pour décider une  
 » question qu'un enfant résoudroit en un quart  
 » d'heure.

» Je suis malade , l'air de ce pays ne me  
 » vaut rien , je m'ennuie , j'enrage , vous me  
 » ferez mourir , & puis vous direz que vous  
 » *chagrine*. Après tout , de quoi vous plaignez-  
 » vous ? Je vous aime ; voilà tous mes torts  
 » avec vous. Dans un instant je me rendrai à  
 » vos ordres ; je n'entends rien à vos moyens ,  
 » mais je desire de vous contenter. Si vous  
 » vouliez , il seroit bien facile de terminer....  
 » Pour une femme douce , vous êtes en vérité  
 » bien obstinée ».

Je ne fais , mon ami , mais je suis dans une agitation terrible. Ce billet.... J'espère.... Il *s'ennuie* , dit-il : ah ! tant mieux. Si le desir de partir pouvoit se joindre à cet ennui.... On entre , c'est lui....

*Neuf heures du soir.*

Ah ! tout est desespéré... madame de Martigues. . . . L'imprudente ! faut-il qu'elle soit venue dans un moment où cet homme adouci commençoit à céder. . . . A quoi l'indiscrète m'expose ! il fait que j'aime , il est furieux ! tout est perdu , vous dis-je. . . Et monsieur de Montalais revient ; s'ils se voyent , s'ils se parlent. . . . Je me meurs. La cruelle madame de Martigues !

Monsieur d'Estelan est entré, s'est assis gardé le silence ; il paroïssoit appesanti , fatigué , chagrin. Par mon ordre , Raimond lui a présenté un état des effets qui composoient la fortune de son père , & un détail de l'emploi qu'on en fit après sa mort. Emportez vos papiers , lui a-t-il dit , j'en ai assez vu depuis deux jours. L'enfer confonde les loix , ceux qui les embrouillent au lieu de les interpréter ; maudit soit l'héritage ! Je voudrois qu'il fût au fond de la mer. Raimond est parti.

J'ai commencé à parler avec douceur , avec amitié. Monsieur d'Estelan m'a interrompue , mais sans humeur. Vous êtes une enchanteresse , m'a-t-il dit , vous me rendez malheureux ! malgré votre dureté pour moi , je ne saurois vous haïr. Devois-je venir ici ? Pour-

quoi vous ai-je vue ? j'étois si content, si heureux ! toujours prêt à rire, tout m'amusoit. Me voilà sombre, triste. . . . Je ne voudrois pas traiter un de mes esclaves avec la même inhumanité que ma plus proche parente me montre : & devinez-en la raison ? Je lui offre mon cœur, mon bien, ma vie, je renoncerois à tout pour elle ! Eh bien ! elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais ; elle me fera mourir, sans s'émouvoir, tranquillement, *parce que les dispositions de son cœur. . . .* Enfin il faut avoir patience.

En parlant, il pleuroit, ses larmes étouffoient sa voix. Il m'a touchée, j'ai jugé de ses chagrins par les miens. Il m'a semblé que la violence de son caractère, l'impétuosité naturelle de ses desirs, l'habitude de les satisfaire, devoient lui faire éprouver des peines sensibles. On s'attendrit aisément sur les maux que l'on cause ; mes yeux se sont mouillés malgré moi, j'ai voulu parler, je ne l'ai pu.

Monsieur d'Estelan a vu couler mes larmes, elles ont élevé dans son cœur un mouvement très - vif ; il s'est levé tout ému, tout hors de lui-même, répétant, Allons, bon ! affligez-vous, pleurez pour achever de me désoler ; & marchant à grands pas : Je voudrois être mort, être mort il y a dix ans.

Je l'ai prié de se calmer, de s'asseoir, de m'écouter. Je lui ai tendu la main : Mon cousin, lui ai-je dit, je suis bien éloignée de vous haïr, votre obstination à vouloir m'épouser, s'oppose seule à l'amitié que je me plaisois à vous montrer. Renoncez à ce dessein, étouffez un desir inutile. Ne tourmentez pas cruellement une femme . . . Je vous tourmente, moi, s'est-il écrié avec feu, & *cruellement* encore ! Madame, ne me traitez point de cruel, je ne le souffrirai pas. Je suis bon, sensible, complaisant, j'ai même de la douceur quand on ne m'obstine pas . . . Je vous tourmente, parbleu, il faut être bien femme pour voir comme cela ; & sans me donner le tems de lui répondre : Madame, m'a-t-il dit, tâchons de nous arranger, de ne plus nous tourmenter ni l'un ni l'autre : si la moitié de ma fortune ne vous suffit pas, je vous en assurerai l'entière jouissance, la propriété, de mon vivant, après ma mort ; vous disposerez de mes biens, de mes volontés, de moi . . . Est-ce assez, m'entendez-vous ? M'allez-vous répondre . . . Eh bien ! parlez, parlez donc ! Acceptez-vous . . . Et recommençant à courir dans la chambre, ses deux mains sur son visage : Elle ne parlera pas, crioit-il ; elle ne parlera pas ! elle pleurera tout le jour, elle dira que je la chagrine !

Revenant à moi, se jettant à mes pieds, priant, pleurant, répétant, ma belle, ma charmante cousine, aimez-moi, prononcez seulement que vous avez un peu d'amitié pour un parent qui vous adore, dites que vous m'aimeriez si vous le pouviez, je ferai tout ce que vous voudrez, j'abandonnerai le procès, la succession ; l'honneur m'engageoit . . . je renoncerais à tout pour vous obliger. Parlez, ordonnez, je signerai mon désistement, je desire votre cœur & non pas l'héritage de mon père ; la plus petite marque de votre amitié, de votre estime, peut-elle trop s'acheter ? Dites-moi vos volontés. Charmée de le voir adouci, j'allois profiter de cet heureux instant ; la porte s'ouvre brusquement, madame de Martigues entre : Eh bien ! dit-elle, tout est-il d'accord, entend-il raison, avez-vous terminé ? Quand s'en va-t-il ?

Eh ! de quoi vous mêlez-vous, Madame, lui a-t-il demandé ? qu'est-ce que cela vous fait ? Vous me permettrez de vous dire, a-t-elle continué, que c'est bien assez de ruiner Madame, il ne faut pas l'ennuyer, l'excéder de vos mauvais propos, de votre sauvage amour : une belle passion, en vérité, elle vous sied bien ! mais en bonne-foi, croyez-vous qu'il soit possible de vous aimer ? Quand madame

de Sancerre ne seroit point liée par ses promesses, par ses sentimens, à l'homme le mieux fait. . . . Liée, s'est-il écrié, des promesses? que veut-elle dire? madame de Sancerre liée! elle est mariée? Eh! je vous prie, Monsieur, a-t-elle répondu vivement, ne peut-elle l'être sans votre aveu? On devoit apparemment vous attendre pour disposer d'elle? Mais comme c'est moi qui l'ai engagée. . . Elle est mariée, elle! a-t-il répété. Eh! pourquoi non? a poursuivi l'étourdie, ne vous dis-je pas que je l'ai engagée? Je ne puis vous donner la moindre idée des transports, de la colère, de la fureur de monsieur d'Estelan. Il s'est emporté contre madame de Martigues; elle l'a durement plaisanté, raillé, impatienté, outré. Je me suis en vain efforcée de la faire taire, je n'ai pu retenir la vivacité de l'une, ni modérer la rage de l'autre; ils cherchoient tous deux les expressions les plus piquantes; le comte est forti, menaçant, jurant, criant, étouffant. Madame de Martigues est restée triomphante, enchantée de l'avoir chassé, persuadée qu'elle a très-bien fait de lui tout dire; jamais elle n'a voulu comprendre qu'elle me rejetoit dans les embarras, d'où sans elle j'allois sortir heureusement.

Eh mon dieu! que vais-je devenir? Mon-

fieur de Montalais attendu à chaque instant. C'est mon cousin révolté, instruit. . . . Je suis accablée ; une position si fâcheuse, de si tristes idées, des craintes si grandes. . . . Que le ciel détourne de moi. . . . & c'est une amie, c'est madame de Martigues qui me désespère en ce moment. Adieu, plaignez-moi, je vous le dis encore : hélas ! vous le dirai-je toujours ?

---

## L X I I<sup>e</sup> L E T T R E.

**E**H ! vite, vite, que je vous apprenne. . . . Je vous dépêche un courier. . . . Je voudrois qu'il eût des ailes ! Ai-je bien toute ma raison ? Suis-je éveillée, n'est-ce point un songe ? Monsieur de Montalais est-il là ? Oui, il rit, il cause avec madame de Termes. . . . Qu'il a l'air content, que je le suis !. . . . Monsieur d'Estelan. . . . mon pauvre cousin ! je le plains, je l'estime. . . . Ah ! je n'espérois pas. . . . Mais je veux me modérer. . . . Je ne le puis ; mon cœur est dans une émotion. . . . Pourtant je veux vous conter. . . . Ecoutez, mon cher Comte, écoutez-moi bien.

Ce matin à onze heures, seule dans mon cabinet, pleurant de toute ma force, portant mes idées sur les objets les plus affligeans, on me

présente une lettre du comte d'Estelan. Je l'ouvre avec effroi, je lis, je crois me tromper; jugez de ma surprise, de la révolution qu'excitent en moi ses expressions; lisez & partagez le plaisir que j'ai senti.

*LETTRE du comte D'ESTELAN.*

« Votre amie est très-impertinente, ce n'est  
 » pas votre faute. Vous êtes engagée. ... Le ciel  
 » puisse m'accorder de la modération, de la  
 » patience, j'en ai grand besoin. Si je m'en  
 » croyois.... mais une fois en ma vie je veux  
 » me contraindre. Elle est très-audacieuse,  
 » très-méchante, votre amie! Vous êtes bonne,  
 » vous, belle, douce, gracieuse, même en  
 » refusant. Vous êtes ma parente, ce n'est pas  
 » à moi à vous rendre malheureuse.... C'est  
 » pour un autre que vous pleuriez.... N'im-  
 » porte, je me sens incapable de vous affli-  
 » ger. Je m'en vais tout à l'heure. Si je restois  
 » ici, je ne pourrois me dispenser de querel-  
 » ler votre amant ou votre mari, je ne fais  
 » lequel, je suis bien aise de l'ignorer, car  
 » cela feroit une grande différence & qui  
 » pourroit nous mener loin. Il est nécessaire  
 » que je parte. Si je tuois cet homme, vous  
 » ne m'en aimeriez pas davantage; s'il me

» tuoit, cela vous séparerait peut-être : eh !  
 » qu'y gagnerois-je alors ? Vous détesteriez  
 » ma mémoire , voilà tout , & votre bégueule  
 » d'amie diroit que je me ferois comporté  
 » comme un sot. Je m'en vais , vous dis-je ,  
 » je m'en vais à l'instant. Adieu , Madame ,  
 » adieu , ma belle , mon aimable , ma très-  
 » aimable cousine. Si je cesse un jour de vous  
 » trop aimer , je reviendrai dans l'espoir d'être  
 » votre ami. Oui , vous êtes une femme ado-  
 » rable ; mais cette petite furie ! je la hais de  
 » tout mon cœur.

» Daignez accepter une légère preuve de  
 » mon affection. Un parent aussi proche peut  
 » vous offrir ces bagatelles.... Mon dieu ! est-  
 » il possible qu'un autre vous soit cher ? On  
 » vous disoit si indifférente , j'espérois....  
 » Allons , n'en parlons plus. J'ai bien peur  
 » de ne vous oublier jamais. Adieu , Ma-  
 » dame , adieu , ma charmante cousine , sur  
 » ma foi , mon cœur se brise.... Je vous  
 » quitte , je ne vous verrai plus. Oh ! non , je  
 » ne vous reverrai jamais , car je vous aime-  
 » rai toujours » .

Un coffret du plus beau laque accompagnoit  
 cette lettre ; en l'ouvrant j'ai trouvé une renon-  
 ciation en forme de l'héritage de mon oncle ,

deux superbes parures de diamans , un assortiment de perles , de la plus belle eau , quantité de rubis , d'émeraudes & de pierres précieuses.

En voyant l'abandon des droits du comte , son présent , sa lettre , j'ai craint d'être séduite par une flatteuse illusion ; est-ce une vérité , demandois-je à madame de Termes , mes sens ne m'abusent-ils point ? Elle a envoyé chez le comte , il étoit parti à l'instant où l'on m'apportoit sa lettre. A peine venoit-on de m'en assurer , que j'ai vu entrer le marquis de Montalais. J'ai couru à sa rencontre , je me suis précipitée dans ses bras , j'ai osé le presser contre mon sein : Ah ! nous serons heureux , nous le serons , me suis-je écriée , en baignant son visage de ces larmes consolantes que la joie fait répandre. Madame de Termes lui expliquoit le sujet de mes transports , lui contoit l'évènement qui les excitoit : Elle m'aime , lui disoit-il , d'un ton tendre & animé , elle m'aime ! ah ! cette assurance suffit à mon bonheur ! Que sont tous les biens du monde comparés à la certitude de lui plaire ?

Voyez , mon cher Comte , si je vous aime ; c'est dans les premiers momens du retour d'un amant... oui , d'un *amant* , chéri , adoré , que je vous écris pour vous dire . . . .

*De madame DE MARTIGUES.*

Pour vous dire quoi? elle n'en fait rien, peut-être; elle est si mal-adroite en affaires! Où en seroit-elle sans moi? à pleurer, à se plaindre du sort, à lever ses beaux yeux vers le ciel, cela n'arrangeroit rien. En deux mots, j'ai terminé, moi. A présent que mes moyens ont si bien réussi, voilà monsieur & madame de Termes qui les examinent gravement; monsieur de Montalais & madame de Sancerre ne peuvent décider si ces moyens étoient bons ou mauvais. En vérité, personne ici n'a le sens commun, je ne vois que moi de raisonnable. Adieu.

---

Les lettres de madame de Sancerre finissent ici. Le retour de monsieur de Nancé termine la correspondance dont on fait part au public. Il arriva à Paris le jour même de l'heureux mariage de son amie, & fut témoin de celui de madame de Martigues. Malgré la différence de leurs caractères, ces deux aimables femmes rendirent leurs maris également heureux.

*F I N.*

**LETTERS**

**DE**

**MYLORD RIVERS.**



*Dessiné par Arion de la Tour.*



LETRES  
DE  
MYLORD RIVERS,  
A SIR  
CHARLES CARDIGAN.

---

PREMIERE LETTRE.

Paris, 17

**J'**AI reçu ta lettre, Charles ; mon premier soin, en arrivant, est de te remercier d'une attention qui m'oblige. Je ne t'ai pas quitté sans regret, mon attendrissement a dû te le prouver. On se trompe fort sur l'objet de mon voyage. Ni le dessein de comparer deux nations rivales ;

*Tome VI.*

Q

ni cette mélancolie vague , qui porte une foule de nos compatriotes à passer la mer , ne m'attirent ici. Le besoin d'une distraction nécessaire à mon repos , peut-être à ma raison , la crainte de succomber à la plus vive tentation , de justes égards , un principe gravé dans le fond de mon cœur , m'imposent seuls l'espèce de bannissement où je me condamne. Je viens essayer de perdre à Paris des idées fantastiques dont je m'occupois trop à Londres. Si l'inconstance naturelle du climat influe sur moi , dissipe une séduisante erreur , je reverrai bientôt l'Angleterre & des amis dont l'éloignement se fait déjà sentir à mon cœur.

Si je m'arrêtois à plusieurs de tes expressions , notre correspondance commenceroit comme finissent les sublimes entretiens de ton cousin Dunstan & de sir George , c'est-à-dire , par une querelle. Pourquoi ce long article sur ma négligence , pourquoi t'en plaindre avant de l'éprouver ? Depuis un peu de tems tu me grondes sans motif. Je suis paresseux , dis-tu ? Je veux bien convenir de ce défaut ; mais si mon *indolence* te fâche , penses tu que ta vivacité ne m'impatiente pas ? Eh bien , est ce que je t'en aime moins , est-ce que je te tourmente dans l'espérance de te corriger ? Soyons indulgens tous deux. Supporte ma lenteur , comme j'excuse

ta pétulance, & la paix subsistera toujours entre nous.

Je remercie lady Mary de son souvenir, de ses graves avis & du soin qu'elle veut bien prendre pour *garantir mon cœur contre des attraits étrangers*. Sa bonté me touche. Mon absence *l'afflige, l'ennuie*; je *l'intéresse*, elle *m'aime*. Tendre fille, elle m'obstinoit, me railloit impitoyablement à Londres, & *ses vœux m'accompagnent à Paris* ! Charmante contradiction ! puisse ton mariage avec elle ne pas tromper ta longue attente, puisse-t-il ajouter de nouvelles douceurs à ton heureuse situation. Ma cousine possède assurément des qualités rares & bien desirables dans une femme ; mais accoutumée à la complaisance de tous ceux qui l'environnent, je ne fais si elle s'est jamais dit qu'on pourroit un jour en exiger, ou du moins en attendre d'elle.

Sans doute tes idées se sont portées sur tous les inconvéniens d'une union, convenable en apparence, & pourtant peu assortie. Deux personnes dont les goûts, dont les habitudes sont si parfaitement opposées, s'accordent difficilement, & la plus sensible s'engage à de pénibles sacrifices. Si lady Mary en obtient de toi, si elle te fait abandonner de vains projets, & de plus vains desirs, si sa société devient la tienne,

si elle t'arrache de ce cabinet où tu passes tant de jours perdus pour tes amis, si elle t'enlève à sir George, j'admirerai son pouvoir & lui saurai gré de l'exercer sur toi.

Adieu, Charles, je t'écrirai souvent, & suis à Paris ce que j'étois à Londres, ton plus zélé serviteur & ton plus tendre ami.

## I I<sup>e</sup> L E T T R E.

*Au même.*

**T**ON cousin y songe-t-il de me faire cette foule de questions? Comment y répondrois-je? J'ai seulement vu notre ambassadeur & cinq ou six anglois nouvellement arrivés d'Italie. Avant de me laisser présenter, je veux m'accoutumer aux inflexions de la langue françoise, & m'étudier à perdre, s'il est possible, cet air étranger qu'en tous pays on doit plus, je crois, à sa contenance, qu'à sa physionomie.

Assure ton cousin & mylord Bellasis de ma complaisance, s'ils veulent m'accorder le tems de satisfaire leurs desirs. Mon premier séjour ici ne me donna pas de grandes lumieres sur une nation que je vis en passant, & dans un âge

où l'empressement de jouir détourne du soin d'examiner. Quand je connoîtrai les mœurs des françois , je ferai part à mylord Bellasis de mes remarques. Cependant qu'il ne s'attende point à de *profondes observations*. Un naturel indulgent & cette indolence si souvent reprochée , me rendent peu propre à l'emploi dont vous me chargez tous trois. Je suis assez dans le monde , comme sont au théâtre ces paisibles spectateurs qui , cherchant à s'amuser de la pièce , l'écoutent sans s'embarasser si elle pouvoit être mieux faite , mieux écrite ; & quelquefois maudissent un voisin trop difficile ou trop instruit , plus fâchés de perdre une partie de leur plaisir , que satisfaits d'être éclairés par sa critique.

*La conformité des principes lie plus solidement que celle des goûts.* Je le pense comme toi , Charles. Notre *amitié le prouve* , dis-tu ? Ta maxime peut être vraie , sans que ta conséquence soit juste. Entre deux personnes du même sexe , il n'est pas rare de trouver cette mutuelle condescendance si nécessaire à l'entretien d'un commerce intime ; en se destinant à vivre ensemble , deux esprits raisonnables se l'imposent volontairement , s'habituent à supporter de petits défauts compensés par des qualités capables de plaire & d'attacher.

Malheureusement la différence des sexes forme une espèce de société où l'on ne semble pas apporter les mêmes dispositions. Soit que la convenance ou l'inclination l'établisse, elle se soutient difficilement. Chacun des associés se prête moins, exige davantage, s'attend à des égards, oublie qu'il en doit; se croit en droit d'être sans cesse obligé, néglige d'obliger à son tour, & par un sentiment trop personnel, détruit l'égalité, base de la concorde, & de cette harmonie d'où naissent les douceurs de toute espèce d'association.

Mais à quoi servent ces propos ? Si tu ne peux *vivre sans lady Mary*, si le penchant de ton cœur *est plus fort que ta raison*, j'aurois tort de le combattre. Ce seroit te contredire, sans espoir de te persuader. Dans ta position actuelle, tout conseil paroît dur, s'il n'est dicté par la complaisance.

En écrivant à ta sœur, dis-lui que je me plains d'elle. J'ai peine à concevoir comment le séjour rustique, & l'entretien plus rustique encore, de lady Orkney, offrent des amusemens assez vifs à une femme du caractère de mylady Orrery, pour remplir tous les momens. Quoi, pendant deux mois ne pas trouver le tems de répondre à son meilleur ami ! ma pupille se tait aussi. Sir Francis m'apprend, & même

avec assez d'humeur , que ses efforts ne peuvent déterminer miss Rutland en faveur de sir Edmond. Apres avoir donné , dit-il , une sorte d'espérance , remis cent fois l'instant où elle décideroit le sort du baronnet , elle continue à rejeter ses vœux avec un dédain très-offensant , se montre fatiguée , même irritée de sa constance , se déplaît à Lemster , parle sans cesse de Londres , veut y retourner. Il accuse lady Mary de l'inviter par ses lettres à revenir partager les plaisirs de la capitale. Pourquoi ma cousine s'expose-t-elle aux reproches de lady Lesley , en voulant la priver de sa sœur ? Edmond m'écrit très-souvent , il me prie , il me conjure de l'obliger , de presser miss Rutland de lui accorder sa main. L'en presser , moi ! & pourquoi tenterois-je de gêner l'inclination de ma pupille ? Le testament de son père m'assure sa fortune , si elle se marie sans mon aveu. Mais comme le droit de l'en priver est injuste dans mes idées , je ne m'en servirai jamais , ni pour lui indiquer un choix , ni pour la punir d'en avoir fait un sans me consulter. Je ne fais pourquoi sir Edmond pense que je puis la contraindre. Quant à la prière de lady Morton , j'appuyai sa recherche , il m'inspiroit une véritable compassion , peut-être lui en ai-je donné depuis des preuves qu'il

ignore. A présent je laisse son succès au hasard. Je l'avouerai pourtant , je ne suis pas sans intérêt sur l'évènement , je sens assez d'impatience d'apprendre ou la réussite de ses desfeins , ou l'entier abandon de sa poursuite.

Mes complimens à tous nos amis. Tu m'effraies en m'annonçant une lettre de sir George. *Il veut m'écrire*, eh ! d'où vient donc ? Il m'obligera fort s'il se dispense de ce soin. Sur mon honneur , il est de tous les hommes du monde celui qui m'inspire le plus d'éloignement.

---

### III<sup>e</sup> L E T T R E.

*Au même.*

**E**N m'exprimant *sans détour* sur sir George, je ne croyois pas *te mortifier*, Charles. Tu ne m'as jamais vu disposé à l'aimer. Quand je revins d'Ecosse , ton intime liaison avec lui me déplut extrêmement. Je prévis qu'il séduiroit ton esprit , l'égareroit dans les folles spéculations où le sien se perd. Tu admires son *ardent amour pour l'humanité*, tu lui fais gré de t'avoir inspiré cette *noble passion*, tu veux *t'en occuper le reste de ta vie* ! Prends-y garde ,

Charles ; comme ton ami , je t'exhorte à t'y livrer avec plus de retenue. En pensant trop *au bien général* , crains de négliger le bien particulier , ton propre bonheur & tes devoirs les plus réels.

Les mots ne peuvent m'en imposer , je n'attache aucun sens à ceux de sir George. *Aimer les hommes ! aimer tous les hommes !* Eh mais , c'est n'aimer rien , c'est exprimer un sentiment vague , sans objet , plus propre à rompre les liens de la société qu'à les étendre. Tenir ses yeux ouverts *sur l'univers entier !* comme tu le dis , c'est *voir en grand*. Mais je doute que ce soit bien voir.

L'éloge pompeux qui termine ta lettre , ne détruit pas ma première opinion sur le caractère de George. J'apperçois plus d'ostentation que de bonté dans sa conduite , plus d'orgueil que de sensibilité dans ses véhémentes déclamations. Si tous les hommes lui sont si chers , pourquoi méprise-t-il , pourquoi hait-il ceux qui ne pensent pas comme lui ? Cesse-t-on de faire partie du genre humain , en s'éloignant des idées de sir George ?

J'ai vu peu d'amis des hommes agir conséquemment avec leurs principes. Te souviens-tu de sir Henry Montford , le frère de ma mère ? j'étois à la campagne chez lui , où

je m'ennuyois assez de son commerce. Studieux & mélancolique , il ne parloit guère , écrivoit beaucoup ; & quand j'arrivois d'une longue & solitaire promenade , je trouvois fort désagréable d'attendre qu'il lui plût de poser sa plume , & de venir s'asseoir à une table servie depuis trois quarts-d'heure.

Un soir , ses cris , un bruit terrible , me firent courir à son cabinet. Je le vis , sa canne à la main , poursuivant un très-joli petit nègre dont j'aimois la douceur & l'ingénuité. Je sauvai cet enfant de la fureur de son maître , & m'informai du crime qui lui attiroit un si dur châtiement. Sans le vouloir , il venoit de répandre un peu d'eau sur les papiers de l'infatigable écrivain. Eh de quoi traitent donc ces cahiers si précieux , demandai-je à mon parent irrité ? Ils traitent du bonheur d'une partie des hommes , me répondit-il avec chaleur , c'est l'ouvrage de ma sensibilité , c'est l'ouvrage favori de mon cœur , il m'est dicté par la tendre humanité ; j'y démontre la cruauté de nos planteurs , l'injustice des européens qui , peu contents d'encourager un trafic infame , d'en profiter , s'arrogent le droit barbare de maltraiter d'infortunés esclaves dont les travaux les enrichissent. Pénétré de compassion pour ces noirs malheureux . . . . A votre place , mon oncle ,

interrompis-je brusquement , je commencerois à montrer ma pitié en n'assoimant pas le seul dont le sort dépendroit de moi.

Tu ne priferas jamais cette espèce d'avis, ce que le protecteur des noirs l'estima. Il me priva de quinze mille livres sterlings qui devoient me revenir de sa succession , & les donna à ma sœur. S'il a cru me punir, il s'est trompé.

Je reçois toujours des plaintes du château de Lemster. Edmond me tourmente , sa tante me fatigue , miss Rutland garde le silence , ta sœur m'oublie , tu me querelles ! patience.

---

## I V<sup>e</sup> L E T T R E .

*Au même.*

**M**A foi, Charles, j'en suis fâché ; mais sur mon honneur , je pense précisément comme tu *espères que je ne pense pas*. Je ne voudrois point t'irriter , cependant je veux encore moins t'en imposer. Pardonne-moi donc ma franchise , & ne prends pas l'aveu de mes sentimens pour une critique des tiens.

Le genre humain ne m'est point *indifférent* , mais je l'aime sans passion. Je ne crois pas devoir m'inquiéter de ce qui se passe sur ce

globe, où j'occupe une si petite place. Ma plus sérieuse attention est de m'y mouvoir sans me laisser gêner & sans embarrasser les autres. N'est-il pas plus raisonnable de se prêter à l'ordre établi, que de se faire un malheur de suivre des loix adoptées & des usages reçus. Comment un simple particulier s'avise-t il de vouloir se placer au centre de l'univers, d'entreprendre de changer ses mouvemens ? C'est aux rois, à leurs ministres, aux chefs des nations à s'occuper du *bien général* : ils ont le pouvoir & les moyens de le procurer. Mais sir George le tenter ! Quelle folie !

Je ne doute pas plus de ton cœur que du mien. Je connois tes intentions, & j'en révère le principe. Tu es bon, sensible, généreux ; ta fortune te permet de suivre le plus noble des penchans ; cède à tes seules inspirations. Cesse d'étendre tes vues, crains de passer le but où tu veux atteindre. L'enthousiasme peut en éloigner, la nature y guide sûrement. Perds l'idée des objets qui te sont étrangers, fixe tes regards sur ceux dont tu te trouves environné.

N'as-tu pas des parens, des alliés, des amis, des voisins, des vassaux ; une foule d'hommes pauvres attachés à ta personne ? eh bien, rends tout cela heureux. Oblige tes parens, sers tes amis, aide tes voisins, protège tes

vassaux ; mets tes valets à l'abri du besoin ; accorde ton appui au foible opprimé , tes secours à l'indigent laborieux. Soutiens l'enfance , console la vieillesse ; prête , donne ; mais toujours près de toi , autour de toi ; plutôt aux environs de ta demeure , qu'à un mille de distance. Si tous les grands , si tous les riches s'affujettissoient à cette conduite , ne penses-tu pas , Charles , qu'elle vaudroit bien les calculs de sir George ? Si chaque homme seulement se faisoit une loi de remplir les devoirs que la nature & la société lui imposent , le bien général naîtroit tout simplement de cette disposition uniforme. Dis à ton réformateur de changer le plan de son travail. Qu'il trouve un moyen de rendre les hommes plus honnêtes , il aura vraiment trouvé celui de les rendre moins malheureux.

Lady Mary croit donc *qu'une passion mal éteinte* m'a fait quitter l'Angleterre ? Je ne sais si je puis donner le nom de passion à l'espèce de penchant qui m'entraînoit vers lady Laurence ? Mais assurément ma pénétrante cousine n'a pas bien deviné , & mon dessein n'est point de l'éclairer sur la cause de mon éloignement. Me supposer une *furieuse humeur contre son sexe* , c'est s'abuser encore. Trompé dans l'opinion que j'avois conçue d'une femme , je n'ai

pas l'injustice de juger sur ses défauts toutes les créatures de son espèce, & je n'en estime-  
rai pas moins celles qui offriront à mes yeux  
les mêmes apparences dont mon cœur se lais-  
sa séduire. Loin de fuir les femmes, je m'em-  
presse fort auprès d'elles. Leur commerce me  
plaît, m'amuse, m'attache. Et si lady Mary  
ne veut pas absolument me permettre *d'aimer  
une françoise*, qu'elle redouble *ses conjurations*  
& signe promptement son *paëte magique*, car  
je suis en grand danger d'en aimer au moins  
deux.

Elle demande si les dames de France *sont  
coquettes*? Eh mais, elles ne ressemblent pas  
mal à celles de la Grande-Bretagne. Avec cette  
différence pourtant, que la coquetterie des  
françoises est obligeante; il est doux d'en être  
l'objet, quand on possède l'art de ne pas en  
devenir la victime. Loin d'affecter, comme  
nos belles compatriotes, un dédain marqué  
pour celui dont elles reçoivent, ou veulent  
s'attirer l'hommage; de le maltraiter, de l'hu-  
milier, de le déconcerter par de piquantes rail-  
leries; c'est avec une politesse insinuante, les plus  
flatteuses attentions qu'une françoise cherche à  
fixer près d'elle l'homme qu'elle entreprend  
de rendre ridicule ou malheureux. On peut  
sans danger se prêter à son badinage, si l'on

conserve assez de sang-froid pour se jouer autour du piège & n'y pas tomber. Comment l'esprit ne s'amuseroit-il pas d'un manège dont l'amour-propre n'est jamais blessé ? Lady Mary fera, je crois, de mon sentiment. Trompé pour trompé, il est moins fâcheux de l'être par des préférences, que par des duretés.

Tu m'annonçois une lettre de ta sœur, je ne l'ai point reçue. Le retour de miss Rutland à Londres ne *m'étonne point*. Ce qui me surprend, & même avec raison, c'est qu'elle ne daigne plus m'instruire de ses démarches. Adieu.

---

## V<sup>e</sup> L E T T R E .

*Au même.*

**M**ON séjour en France *inquiète !* eh, qui donc, Charles ? On *s'occupe de moi, on s'attriste de mon absence ?* c'est un badinage, sans doute. Lady Mary se plaît à m'éprouver, elle exagère les expressions de cette personne dont le nom *est un mystère*. Tu l'ignores toi même. Si je *ne hâte pas mon retour*, ma cousine me déclare *indigne de l'estime que mes attentions pourroient changer en un tendre sentiment ?* Je ne m'appliquerai point à chercher le sens

de cette énigme. La situation actuelle de mon ame ne me porte point à désirer de le trouver.

Tu me parles de *beauté*, de *fortune*, de *convenance* : mon ami, le plus bel objet du monde contemplé tout le jour, paroît le soir un objet ordinaire ; la fortune ne peut me tenter. A l'égard des *convenances*, s'en rendre l'esclave, ce n'est pas se marier pour soi. Si jamais je prends une compagne, je m'efforcerai de faire un choix raisonnable ; mais je consulterai mon goût sans m'embarasser de celui des autres. Si ma femme me convient, il m'importera peu que le public approuve ou blâme une démarche dont l'évènement m'intéressera seul.

*Mes idées s'éloignent des tiennes ?* je le savois, Charles ; nous *ne pensons pas*, nous *ne voyons pas de même ?* Non, assurément. Mais nous n'aurons pas le plus léger débat à ce sujet. Je dis mon sentiment, parce que je suis vrai ; je ne m'offense point quand on le conteste, parce que je ne le donne pas comme une loi. Je hais un homme impérieux, capable de préférer ses opinions à son ami, de montrer de l'humeur contre cet ami, s'il ne veut adopter ni ses fantaisies, ni ses passions. Ne te détourne point, suis ta route ordinaire. Ta façon d'envisager les objets, ne sauroit affoiblir mon estime,

estime, ni diminuer mon amitié. A ton tour ne sois pas exigeant. Passe-moi mes *petites idées*, mon *peu d'ardeur*; car aussi obstiné que toi, je ne veux changer ni de pensée, ni de conduite.

On m'a présenté. J'ai vu la cour. Introduit dans les maisons où se rassemble ce qu'on appelle ici, comme à Londres, la bonne compagnie; je regarde, j'écoute, je compare, mais je suis loin encore de juger. J'ai peu de tems à moi. Assailli par une foule de nos compatriotes, curieux & désœuvrés, je ne dispose pas de mes momens. Beaucoup vont repasser la mer, & j'en suis charmé. Ils sont venus ici avec le seul projet de changer d'air, de parcourir les maisons royales, de voir les spectacles & de se promener dans les jardins publics. Ils n'entendent point la langue, ne comprennent rien, blâment tout, & s'en retourneront très-persuadés qu'ils ont acquis la plus parfaite connoissance d'un peuple dont ils n'ont pu même interpréter les mouvemens.

Je ne prétends pas charger mes seuls compatriotes de ce ridicule, je l'ai remarqué dans la plus grande partie des voyageurs. Dernièrement je vis à la campagne un homme dont on cherchoit à me faire admirer l'esprit & la pénétration. Rien ne me surprit en lui que son

impudence. Après un mois de séjour à Londres, il connoissoit parfaitement les trois royaumes. Il me parla de nos loix, de nos conventions politiques, de nos mœurs, de nos usages, d'un ton si positif, m'en donna des raisons si singulières, me peignit ma patrie avec des couleurs si bizarres, que j'eus besoin de toute ma politesse pour ne pas lui demander s'il étoit bien sûr d'avoir été en Angleterre. Adieu, Charles. Je t'embrasse de tout mon cœur, malgré *la diversité de nos opinions.*

---

## V I<sup>e</sup> L E T T R E.

*Lady Mary Courteney, à mylord Rivers.*

CONVENEZ-EN, votre réponse à ma question vous a paru très-fine, très-spirituelle & très-malicieuse. Moi, je la trouverois fort impertinente, mon cher cousin, si j'avois la foiblesse de priser assez votre sexe pour m'occuper du soin de *l'attirer*, d'en fixer une partie près de moi. Je ne m'offense point de vos expressions, ou si elles me blessent, c'est uniquement par l'injustice & la prévention qui vous les dictent.

Comment mylord Rivers, un sage, un philosophe ! est-il assez susceptible d'amour-pro-

pré , pour accorder une préférence si décidée à l'espèce de coquetterie la plus dangereuse & la plus blâmable ? Que reproche-t-il à ses *belles compatriotes* ? De n'être ni *insinuates* , ni *fausses*.

S'armer d'un dédain , ou feint , ou véritable , contre l'amant qui prétend nous séduire , est-ce *l'attirer* ? le mortifier par des railleries , est-ce *l'engager à nous suivre* ? humilier l'orgueil , est-ce *attaquer le cœur* ? C'est jouir , un peu durement peut-être , du privilège que donnent les graces , l'esprit & l'enjouement ; c'est , tout au plus , abuser du pouvoir de la beauté , saisir un moyen de s'amasser de l'hommage d'un importun , & badiner d'un sentiment très-propre à causer beaucoup d'ennui , quand on l'inspire sans le partager.

Mais faire naître l'amour par de *flatteuses attentions* , par une *douceur insinuante* , par des *égards* , par des *préférences* ! c'est employer à nuire l'apparence de la bonté ; c'est tendre un piège à la candeur , c'est couvrir de fleurs les bords du précipice où l'on s'efforce d'entraîner un malheureux ; c'est se servir d'un art pernicieux , capable de réussir également sur une ame sensible & sur un esprit vain , car la vanité est aussi confiante que la bonne foi.

Enchanté de ce manège *obligeant* , de cette inhumaine *politesse* , vous êtes prêt à *aimer deux*

*françoises ! c'est-à-dire, deux coquettes polies.* Eh bien, suivez votre penchant. Pourquoi redoublerois-je mes conjurations ? ai-je intérêt à vous défendre ? Je signerois en vain *mon pacte magique*, il perd sa force dans l'éloignement. Ma puissance bornée par la mer, n'agit point au-delà des rives de la Grande-Bretagne.

En parlant de la personne *dont je tais le nom*, je n'exagère ni sa beauté, ni ses sentimens. Avec un mérite si réel, une figure si gracieuse, dans l'âge où l'on plaît, mylord Rivers est-il si modeste qu'il lui soit difficile de se croire regretté ? de se croire aimé ? Mais au milieu de la France, *recherché, attiré, préféré !* est-il étonnant que les dispositions d'une angloise à son égard lui inspirent peu de curiosité ? Elles changeront, ces dispositions, le tems doit naturellement les altérer, & peut-être pleurerez-vous un jour la perte d'un bien que vous négligez follement.

Tout en vous grondant, mon cher cousin, je vous demande une grace. Voudrez-vous bien me l'accorder ? Depuis douze jours miss Rutland est à Londres. A son arrivée du château de Lemster, mylady Morton l'a reçue avec froideur, lui montre à chaque instant plus d'humeur, & ne sauroit lui pardonner de ne pas aimer son neveu. Cette dame, dont vous prisez

*les vertus*, est naturellement assez aigre; ses plaintes, ses reproches fatiguent miss Rutland, leur séparation devient nécessaire, même indispensable. Voulez-vous permettre à votre charmante pupille de venir partager mon appartement chez ma tante? Miss Rutland vous prie de satisfaire nos mutuels desirs, mylady Ormond vous en presse, moi, je vous en conjure. Adieu, répondez vite & ne faites pas attendre votre décision.

## V I I<sup>e</sup> L E T T R E .

*Mylord Rivers, à lady Mary Courteney.*

A S S U R É M E N T, Madame, vous n'avez pas dû craindre *d'attendre ma réponse* dans une occasion où vous me donnez le pouvoir de vous obliger. Je consens de tout mon cœur aux arrangemens proposés, & je rends grace à mylady Ormond de sa complaisance pour les vœux de miss Rutland. Mais plus j'y réfléchis, plus il me paroît étrange que vous ayez pris seule le soin de m'en instruire. Un tuteur de mon âge ne cherche guère à se rendre impatient, je suis fort éloigné d'être exigeant ou formaliste; cependant je trouve un peu extraor-

dinaire que miss Rutland ne m'informe point elle-même de ses intentions. Après avoir promis à sa sœur de rester tout l'été à Lemster, des affaires bien importantes, sans doute, l'ont rappelée à Londres ? elle n'a pas daigné me les communiquer ? ce procédé est au moins singulier, peut être un autre lui donneroit-il un nom plus désagréable. Je suis fâché de son peu de confiance, je m'en plains comme son ami, Trois mois sans m'écrire ! ses parens ne m'ont pas traité avec tant de négligence. J'ai reçu beaucoup de lettres de Lemster. Voulez-vous bien le dire à votre amie ?

Je me défendrois sur la partialité dont vous m'accusez, s'il me convenoit de soutenir un sentiment contraire au vôtre, ou de prononcer définitivement entre deux espèces de coquetterie. Ce seroit m'établir juge d'une cause sans en connoître le fond. Je vous fais mieux instruite, & m'en rapporte à vos lumières. Mais je vous en prie, ne me nommez jamais ni *sage*, ni *philosophe*. Je vous ai souvent entendu désigner un pédant, ou un ennuyeux, par ces deux épithètes. Sans croire absolument que vous me placiez dans l'une ou l'autre classe, je préfère le titre de votre ami à tous ceux dont on voudroit m'honorer.

Me permettez-vous, ma charmante cousine,

de vous représenter l'extrême inconséquence de vos reproches ? Vous m'imputez de la foiblesse, vous me dites séduit par l'amour-propre ; un instant après vous me blâmez d'en manquer, quand vous voulez exciter ma vanité, élever en moi des desirs curieux, & peut-être indiscrets.

Une simple observation prouve-t-elle contre moi ? Me suis-je dit l'objet de ce manège qui vous révolte, sur quoi m'attaquez vous ? Si vos insinuations n'éveillent point ma sensibilité, ou si je réprime le desir de m'éclaircir, peut-être est-ce moins par indifférence que par raison ; je connois trop le prix d'une liberté recouvrée avec effort, pour risquer imprudemment de la perdre en donnant l'essor à mon imagination, ou bien en vous priant de la fixer.

Il m'importe trop de conserver la bonne opinion de ma chère lady Mary, pour lui laisser penser que j'aime deux folles. Prenez une idée plus juste de mes nouvelles amies. Elles sont veuves. La plus âgée a trente & un ans. Elles vivent ensemble. De mutuelles complaisances laissent appercevoir en elles un desir commun de s'obliger, mais leur amitié est sans affectation, & sans ces égards minutieux, dont souvent la feinte est prodigue. Leur cercle n'est pas étendu ; un goût délicat leur a fait exiger

des qualités solides & des dehors aimables dans les personnes choisies pour le composer. La confiance y préside. On y dit ingénument sa pensée. Mais la franchise s'y montre sans rudesse, & la liberté sans licence. Unies par l'inclination, ces deux dames s'aimèrent dès leur plus tendre enfance. Différentes fois séparées, l'absence, ni l'éloignement ne purent affoiblir leurs sentimens. On dit, & vous aurez peine à le croire, que l'amour, même la rivalité, n'ont point porté d'atteinte à cette sincère & constante amitié. On m'a promis des particularités sur ce fait singulier; si on me les donne, je vous les communiquerai. Je serai bien aise de vous prouver, que si j'aime jamais une françoise, vous ne pourrez m'accuser d'aimer *une coquette polie.*

---

## VIII<sup>e</sup> L E T T R E.

*Mylord Rivers, à sir Charles Cardigan.*

**M**ALGRÉ *tes bons offices*, sir George a donc voulu m'écrire? Je reçus hier le plus maussade essai critique, ou philosophique, qui soit encore sorti de sa lourde plume. Je suis fort tenté de l'envoyer promener, seul remerciement dû

à ses impertinentes leçons. Il m'accuse de *borner mes vues*, de *peur d'étendre mes soins*. Il me reproche un *désintéressement* propre à me rendre *un être inutile dans la nature* ; capable d'étouffer en moi cette *activité de l'ame*, source de *l'amour du bien*, principe des nobles efforts qui conduisent à *l'immortalité*.

Ma foi, Charles, j'ai beaucoup de respect pour ceux qui s'immortalisent, & pas la moindre envie de les imiter. Passager sur ce globe, où j'erre au gré de mon caprice, je n'y élèverai point de monument. Jamais je ne désirai l'admiration des hommes, heureux d'espérer leur amitié, la bienveillance de mes contemporains me suffit, & je n'ambitionne point l'honneur d'embarasser la postérité du soin de conserver ma mémoire. Etre content de moi, ne mériter le reproche de personne, servir quand je le puis, ne jamais nuire, voilà toutes les prétentions de ton serviteur & de ton ami.

En attendant qu'un accès de mauvaise humeur me mette en état de répondre à sir George, dis-lui que je tiens fort à ma *coupable inaction*. Au reste, ses raisonnemens prouvent bien peu de connoissance de ce monde dont il entreprend la *réformation*. Le désintéressement, soit qu'il naisse de la paresse ou de

la réflexion, est de toutes les qualités la plus généralement estimée & la moins enviée. Rarement on la conteste à son possesseur. Elle ne blesse point l'orgueil, elle ne gêne point l'avidité du commun des hommes. Dans son ami désintéressé, l'ambitieux voit un concurrent de moins ; l'avare, l'insensible sont à leur aise avec un caractère qui laisse un libre cours à leur dureté. Son naturel bannit la crainte, rend la précaution inutile & lui ouvre tous les cœurs.

De graves personnages ont regardé tous les peuples répandus sur la terre, comme une grande famille, un peu désunie, à la vérité ; si je les envisage sous cet aspect, je crois pouvoir assurer sir George, que le parent le moins désagréable à l'immense famille, doit être le modeste héritier, content de posséder la plus petite portion.

Ton entretien avec Morgan promet peu. Je pense pourtant qu'il est convenable de lui parler encore, de mieux sonder ses dispositions. Il est nécessaire de les bien connoître avant d'agir en faveur de son jeune frère. Ou je me trompe fort, ou ce riche baronnet a le cœur dur & l'esprit faux. Qu'appelle-t-il être *maître de ses actions*, ne devoir *compte à personne de l'emploi de sa fortune* ? Assurément, aucun homme n'a droit de le citer devant une cour de justice

pour l'obliger à se montrer sensible & généreux. Mais la société forme un tribunal où tous les membres sont forcés de comparoître, de subir un rigoureux examen : qu'ils répondent ou se taisent, ils n'en sont pas moins jugés, & l'estime publique, où le mépris général résulte de l'arrêt qu'elle prononce. Adieu, mon ami.

## IX<sup>e</sup> LETTRE.

*My lady Orrery, à mylord Rivers.*

A Windfor.

VOILA bien les femmes, dites-vous ! n'écrivez pas, *elles se fâchent* ; écrivez, *elles ne répondent point*. Le caprice les guide, l'inconséquence les caractérise, que de patience il faut avec elles ! Là, doucement ; sans vous fâcher, écoutez, croyez, pardonnez. J'ai tort. Diriez-vous mieux ? diriez-vous plus ? Je vous ai négligé, c'est une faute, mais je n'ai pas cessé de vous aimer ; & si je mérite vos reproches, je puis encore m'attendre à votre indulgence.

Assez d'inquiétude, un chagrin très-ridicule, des résolutions prises, combattues, rejetées ; une contrariété de desirs, des projets fous, des

craintes sensées m'ont causé du dépit, des regrets, de l'aigreur, & pendant mon séjour chez lady Orkney, m'ont absolument éloignée de toute occupation raisonnable.

Vous le savez, quand de sombres nuages obscurcissent la nature à mes yeux, je ne veux ni voir mes amis, ni chercher la plus légère distraction. La solitude m'est nécessaire alors, je me cache, je cesse de parler & même d'écrire. Vive dans mes affections, sensible au plaisir, je le suis mille fois davantage à la douleur. Dès que la pointe aigue se fait sentir à mon cœur, tout change à mes regards; un voile noir s'étend devant moi, mes esprits s'abattent; je souffre, je ne pense plus. Ou si je pense encore, c'est pour redoubler par mes réflexions la tristesse où je m'abandonne.

Dans ces momens, dégoûtée des autres, à charge à moi-même, je me demande pourquoi je suis là? Comment deux indiscrettes créatures ont osé se croire permis d'en former en se jouant une troisième, sans s'embarrasser si elle approuveroit un jour leur impertinente fantaisie. Heureusement, quand j'ai eu la complaisance pour ma mauvaise humeur d'être bien maussade, bien impatiente, bien insupportable! un coup de vent souffle sur ce flambeau presque éteint; rallume cette lumière vacillante, appelée raison.

Je rassemble mes petites idées philosophiques , je reprends ma petite portion de courage , & cesse de murmurer , je me sou mets.

Allons donc , me dis-je , souffrons les incon-  
vénients de la vie ; marchons dans cette route  
épineuse , où d'incommodes voyageurs nous  
observent , nous gênent : où l'on est poussé ,  
heurté ; où souvent le pied trouve à peine où  
se reposer. Traversons des plaines arides , gra-  
vifions les montagnes , élançons-nous de rochers  
en rochers ; fermons les yeux pour ne point con-  
siderer d'effrayans précipices. Tombons , rele-  
vons-nous ; espérons toujours découvrir un  
sentier moins rude ; & si quelquefois le hasard  
nous guide vers une riante prairie , reposons-  
nous au bord du ruisseau qui l'arrose : goûtons  
un moment de douceur , dussions-nous en con-  
tinuant notre course , la trouver plus pénible  
encore.

Vous riez. Vous vous moquez de moi. Le  
sexe qui se prétend fort , fait maîtriser ses  
passions. Dès que le vent agite la surface des  
eaux , menace de soulever les vagues , au dé-  
faut du trident de Neptune , il s'arme de  
ce grand mot , *je suis homme !* Aussi-tôt la  
tempête s'apaise & le calme renaît. C'est au  
moins ce qu'un stoïque a le front de me sou-  
tenir. L'orgueilleux personnage ment. Et s'il

disoit vrai , je ne l'en estimerois pas davantage. L'insensibilité est-elle une vertu ? ou seroit-ce un mérite d'en feindre ?

Mais d'où vient , mais pourquoi chérissons-nous tant cette sensation si contraire à notre repos ? La sensibilité rendit-elle jamais une femme heureuse ! Ah , si vous saviez à quelle épreuve on a mis la mienne ! Devinez ce que j'ai pensé ramener d'Oxford ? un *écureuil* ? point du tout. *Un singe* ? si. *Un perroquet* ? bon ! c'est un animal bien plus doux en apparence & souvent bien plus capricieux. *Un chat peut-être* ? encore pis ; c'est un mari.

Ou m'interrompt. Ce soir , je vous dirai comment j'ai vu ce malheur tout prêt à m'arriver.

*A minuit.*

N'êtes-vous pas surpris de m'entendre parler de *mari* ? Veuve à vingt-cinq ans , après en avoir passé onze à disputer ma fortune & ma liberté contre les attaques intéressées de mille amans , ne paroissois-je pas à l'abri de toute espèce de séduction ? Eh bien , mon ami , ce n'est point à la cour , ce n'est point à Londres , c'est dans la retraite que le diable m'a tentée , & très-violentement tentée.

Un jeune sauvage , né au pied des montagnes de la Jamaïque , plein de droiture , de

candeur, d'agrémens, étoit chez lady Orkney, sa parente. J'arrive, on me le présente; ma vue le frappe, ma conversation l'attache; il me cherche, me suit, s'empresse à me servir, à m'obliger. Ses regards timides & pourtant expressifs, me parlent avec une tendre, une persuasive éloquence. Lady Orkney, officieuse, indiscrette à son ordinaire, fait cent remarques, me les communique, m'entretient sans cesse d'Edouart, de son amour. Je ris, je badine de ma conquête; bientôt je m'en occupe. Mon ame s'émeut, la présence de mon jeune admirateur me cause un trouble agréable. Attentive à ses mouvemens, je les observe avec plaisir, ses moindres discours m'intéressent. Mon imagination court, s'égare, trace sous mes yeux une flatteuse perspective: les biens que je possède n'ont plus d'attrait pour moi. Qu'est-ce que la liberté, la paix? comparées aux douceurs fantastiques dont je me forme l'idée! Je me demande tout bas, si l'indépendance me rend heureuse, si l'amour n'est pas le bien suprême? si l'inspirer, si le partager n'est pas le plus grand, n'est pas l'unique bonheur de la vie?

Prête à perdre la tête au milieu de cet enchantement, je vois arriver ma cousine Henriette. Elle vient me retirer du palais d'Armide.

Sa jolie figure , image du printems , produit sur moi l'effet du bouclier qui fit rougir Renaud de sa parure , & jeter loin de lui ses guirlandes de fleurs. En considérant la fraîcheur d'Henriette, l'éclat, les graces que donne la première jeunesse, je songe à mon âge , à celui d'Edouart ; je calcule en soupirant ses années, les miennes : j'en ai dix plus que lui. Quatre hivers amèneront pour moi ce nombre fatal à mon sexe, ce tems où l'amour l'avilit, le rend l'objet de la risée, tout au plus celui d'une humiliante compassion. Je crois voir le possesseur de ma personne & de ma fortune ; prodiguer l'une, négliger l'autre ; me livrer au regret , à la jalousie , à des peines insupportables. J'imagine entendre mes bonnes amies me plaindre & s'écrier , *mais aussi quelle folie !* La crainte de l'avenir efface les charmes du présent. Alarmée , frémissant du danger où m'expose l'oubli de moi-même , je repousse les traits de l'amour. Je les repousse avec douleur, mais avec force : je fuis ; je m'arrache de cette campagne qui m'attire & m'effraie. Je m'en éloigne, chagrine, fatiguée, abattue, comme un foible oiseau qui vient de rompre en se débattant les fils du piège où son imprudence l'avoit fait prendre.

Seule dans ce séjour paisible, où depuis un  
mois

mois je me dérobe aux importuns , parcourant les routes de la forêt de Windsor , libre de réfléchir , vous croyez peut-être que bien vaine de mon triomphe , bien satisfaite de ce courageux effort , je m'applaudis de ma victoire ? Pas le moins du monde , mon ami , je pleure comme une folle. Je maudis la raison , l'esprit , la prévoyance , toutes les belles qualités dont on me loue , & je me répète à chaque instant : Ah , qu'à ma place une étourdie eût été heureuse !

Cette sottise aventure est l'excuse de mon silence. Gardez ce secret. Je me plais à le déposer dans votre cœur. Adieu. Je retourne à Londres , vous pourrez m'y écrire. Soyez sûr que mon extravagance actuelle ne porte aucune atteinte aux sentiments d'estime , de confiance & de tendresse , que je vous conserverai toute ma vie.

---

## X<sup>e</sup> LETTRE.

*Mylord Rivers , à mylady Orrery.*

**L**OIN de m'appaiser , votre excuse m'irrite , Madame , & je ne la reçois point. Le tems où l'on s'afflige est celui de se rappeler un

véritable ami , de chercher de la consolation dans son cœur. J'aurois moins de peine à vous pardonner ce long silence , si vous aviez perdu mon idée au milieu des fêtes & des plaisirs.

*Je vous ai négligé sans cesser de vous aimer ? Cela se comprend-t-il ?* c'est dire, je m'occupois de vous *en n'y songeant point du tout*. Ne me traitez plus avec cette froideur. Elle me feroit douter de vos bontés. Différente de l'amour, l'amitié ne se nourrit point des erreurs de l'imagination. Elle a besoin d'être entretenue, d'être animée ; l'activité soutient son existence délicate. Douce , égale , paisible , elle s'affouplit aisément ; & quand une fois elle est endormie, il est bien difficile de la réveiller.

Vous allez me demander si j'ai l'audace de vous menacer ? d'insinuer que mon attachement peut s'affoiblir ? Non , mon aimable amie , non. Mes sentimens tiennent à vos qualités , ils dureront toujours. Je cesse de vous gronder, je vous remercie de votre obligeante confiance , & vous félicite du noble effort qui vous rend à vos amis , à vous-même , & vous conserve dans l'heureuse position où le sort vous a placée.

*Rire, me moquer de vous !* Eh , bon dieu , de quoi rirois-je ! Je suis homme , il est vrai. Mais un homme est une foible créature , moins

capable que vous , peut-être , de résister à l'impulsion de ses sens , d'arrêter la fougue de ses desirs. Un esprit juste , des lumières acquises , de solides réflexions ; la nécessité sentie d'être en paix avec nous-mêmes ; la louable ambition de mériter l'approbation des autres , nous donnent comme à vous , la force de modérer des passions violentes , de les réprimer , de les immoler à nos devoirs , mais jamais le pouvoir de ne pas souffrir en leur imposant une sévère contrainte.

Oui , sans doute , *un stoïque ment*. Mais soyez-en sûr , un stoïque n'exille pas , ne sauroit exister. Laissons parler , laissons écrire ces enthousiastes , dont le cœur froid & l'esprit exalté peignent l'humanité sous des traits où l'homme se méconnoît. Vouloir faire passer à la nature les limites qu'elle ne peut franchir , ce n'est pas élever l'ame , c'est la décourager.

Croyez-en l'expérience & la vérité. On ne fait point de sacrifice à la raison , qui ne coûte un effort pénible. Sans cesse notre volonté s'oppose à ses conseils. Elle ne nous guide pas , elle nous entraîne. On lui cède , on se soumet à son empire. Eh , si l'on n'éprouvoit point une résistance intérieure toutes les fois que l'on préfère la justice à son propre intérêt , ses devoirs à son penchant , le besoin de s'estimer au plai-

fir de se satisfaire, qu'auroit-on à combattre, qu'appelleroit-on se vaincre, triompher de soi-même ? Les noms de vertu, de générosité, de grandeur d'ame, n'offriroient que des idées vagues & seroient des mots vuides de sens.

Cessez donc de vous traiter de *folle*. Ne vous reprochez point une foiblesse pardonna-ble ; n'aigrissez pas vos chagrins en vous refusant de l'indulgence. Pleurez, ma charmante amie, pleurez. Permettez-vous de regretter un bien dont vous avez eu le courage de vous priver. Pourquoi rongiriez-vous d'être aussi sensible que raisonnable ?

En vérité, je hais cet américain. Il est venu troubler bien cruellement votre repos. Restet-il en Angleterre, ne le verrez-vous point à Londres ? Adieu, mon aimable, ma chère amie. Soyez sûre de ma discrétion & du tendre intérêt que je prendrai toujours à vos peines & à vos plaisirs.



XI<sup>e</sup> LETTRE.

*Mylady Orrery , à mylord Rivers.*

**J**E hais cet américain ! Eh , d'où vient , eh , pourquoi le haïssez-vous ? Ce n'est pas lui , c'est ma propre fantaisie qui trouble mon repos. Vous avez bien de l'esprit , vous êtes très-sensible , très-sensé , un fort bon ami , mais un mal-adroit confident , un plus mal-adroit consolateur. Pleurez , ma charmante amie , pleurez. Est-ce là ce qu'il falloit dire ? En vous exposant la situation de mon cœur , je m'attendois peut-être à vous voir combattre mes scrupules ; peut-être espérais-je que vous me trouveriez trop sévère ; que blâmant l'austérité de ma conduite , vous m'engageriez à plus de complaisance pour moi-même. Il s'agissoit bien de vanter mon courage ; ne pouviez-vous relever à mes yeux les charmes de ma personne , me dire : formée pour plaire , pour être aimée , ne doutez point de fixer le cœur de votre amant ; mariez vous , ma charmante amie , mariez-vous. Avec de la pénétration , de la finesse , voilà comme on parle. Mais point. Vous avez le front de m'admirer ! vous ne vous appercevez seulement pas , qu'ap-

prouver le sacrifice de ma tendresse, c'est positivement convenir que j'eusse été folle de m'y livrer,

Il est apparent que je l'ai pensé avant vous. Cependant, mon sage ami, répondez à ma question. Dans une pareille position auriez-vous résisté, auriez-vous immolé vos delirs ? non, certainement. D'où vient ? C'est qu'il a plu à d'impertinens législateurs de consulter leur intérêt, de négliger le nôtre ; de se ménager des plaisirs, de nous réserver des privations. Ces vilains hommes, comme ils ont étendu leurs prérogatives ! comme ils ont borné nos droits ! que de contrainte ils nous imposèrent ! que de travers ils créèrent pour nous ! Par exemple, voila cet imbécille lord Carnegui, âgé de cinquante-six ans, laid, goûteux, voûté, ridé, qui épouse à la face de l'univers une jeune & belle citadine. Eh bien, pas une ame ne blâme ce mariage. Le vieux fou n'en sera pas plus ridicule, pour montrer sa mine flétrie à côté des traits enfans de sa pauvre petite compagne. Et moi, si j'avois cédé à mon penchant, mille voix se seroient élevées contre ma démarche, auroient interprété mes intentions ! A trente-six ans, épouser un jeune homme ? quelle carrière ouverte à la malignité ! les jolies idées que l'on auroit eu l'insolence de

me supposer ? Eh pourquoi cette différence ? parce que je suis femme , obligée par état d'être *raisonnable* , & qu'un homme peut se dispenser de l'être autant que moi.

J'ai de l'humeur , n'est-ce pas ? plus d'une circonstance m'en donne. Cet Edouart qui m'intéresse , n'est point heureux. Avec de grandes possessions ses revenus sont modiques. Resté fort jeune sous la tutelle d'un parent peu soigneux , la négligence de cet homme , des économies infidèles , des déprédations ordinaires dans ces climats , réduisent Edouart Clifford à la nécessité de vendre ses héritages pour le tiers de leur valeur , ou d'employer des sommes considérables sur ses habitations. Quand les lettres de lady Orkney , les pressantes invitations m'attirèrent chez elle , son dessein étoit sans doute de séduire mon cœur , & de s'emparer de ma fortune. Je ne soupçonne point Edouart d'avoir connu , ni secondé son projet. A présent elle en a mille de la même espèce. On m'écrira d'Oxford qu'elle fait sa cour à toutes les héritières des environs. Elle veut marier son neveu , n'importe comment. Il est doux , docile , complaisant. Elle officieuse , ardente , pressée , insupportable ! elle va l'punir à quelque richemouffe , le perdre , le rendre ridicule , peut-être à jamais infortuné.

Bon dieu, cette pensée me désole ! Edouart m'aimoit , je pouvois l'épouser , lui faire un fort brillant , & la vanité m'a retenue , & des craintes frivoles m'ont privée du bonheur inexprimable de changer le sort de cet homme aimable ! Tenez , ne me parlez jamais raison. Je hais , je déteste la mienne , je la maudis du fond du cœur. Ah ! voilà bien le moment de me répéter : *Pleurez , ma bonne amie , pleurez.*

---

## XII<sup>e</sup> L E T T R E.

*Mylord Rivers , à mylady Orrery.*

**M**AIS oui, vous avez de l'humeur, la petite querelle le prouve. A votre tour, ma chère Mylady, souffrez une question. Vous devois-je des conseils sur une résolution prise, en exigiez-vous ? Votre confiance m'imposoit seulement l'obligation de vous plaindre, de partager vos chagrins, & de vous indiquer les moyens d'en affoiblir le sentiment. Sur quoi donc me grondez-vous ? Malgré vos reproches, le *mal-adroit consolateur* ne se corrigera pas ; il peut pleurer avec vous, mais jamais vous exhorter à prendre un époux, sûr que tout assujettissement deviendrait un poids insupportable pour vous.

Pensez-y sérieusement. Les douceurs du lien le mieux assorti compenseroient-elles à vos yeux les biens dont vous risqueriez la perte ? l'estimable vanité, que vous venez de satisfaire aux dépens de vos desirs, n'est-elle pas la passion dominante de votre cœur, & la base de votre félicité ? Belle, aimable, éclairée, vous avez trouvé l'art difficile d'attirer le respect sans effaroucher les graces & l'enjouement. L'amour, dénué d'espoir, voltige encore autour de vous, cache ses traits sous ceux de l'amitié, vous forme une cour brillante, composée d'admirateurs secrets & soumis. Tout vous rit, tout s'empresse à vous plaire ! Une situation si délicieuse vous paroît une situation naturelle. Votre première lettre m'assure combien l'habitude d'être heureuse vous rend sensible à la plus légère contradiction. Dans cette route que vous nommez *épineuse*, un grain de sable suffit pour blesser votre pied délicat, le plus petit chardon pour embarrasser le sentier où vous marchez.

Comment résisteriez-vous à des chagrins véritables ? Aime-t-on sans trouble, sans inquiétude ? Et puis, si peu de personnes vous ont semblé dignes de votre estime, un si petit nombre est parvenu à vous inspirer de l'amitié ; quelles qualités n'exigeriez-vous pas dans un amant,

dans un mari , dans un homme que vous examinerez avec intérêt ? dont toutes les démarches , tous les principes , tous les sentimens , porteroient la joie ou la tristesse au fond de votre ame ? Existe-t-il une créature capable de remplir les idées que je vous connois sur l'amour ? Laissez - moi donc vous féliciter encore d'avoir consulté cette raison , *haïssable* , il est vrai , quand elle s'oppose à d'agréables fantaisies ; mais qu'il faut écouter , qu'il faut croire , si l'on veut recouvrer une paix interrompue par des accidens passagers , & conserver l'avantage d'être content de soi-même.

Si ma position actuelle vous étoit connue , vous ne me demanderiez pas , *seriez-vous capable d'un pareil sacrifice ?* Que savez-vous si mon brusque départ pour la France n'est pas un effort de cette raison dont vous accusez mon sexe de s'affranchir quand elle gêne ses penchans. Laissez penser à ma cousine que lady Laurence m'occupe encore , & soyez certaine du contraire. Cette rupture forcée m'affligea sans doute. Il est dur , il est humiliant de se voir séduit par l'artifice , prêt à serrer de honteux liens , à se préparer d'éternels regrets. Mais , vous ne l'ignorez pas , l'espèce de passion que m'inspiroit cette fille si basse , si méprisable , ne subsista pas un instant après la décou-

verte de ses viles intrigues. Elle avoit fait plus d'impression sur mes sens que sur mon cœur. Sa feinte tendresse excitoit mes desirs, m'attachoit à elle; le voile déchiré, je me sentis peu touché de sa perte, mais fort sensible au désagrément d'un éclat inévitable, à la cruelle nécessité de renoncer à sa main au moment où j'allois la recevoir.

Les tristes idées que me laissoit cette fâcheuse aventure, s'effacèrent vite, & trop vite peut-être ! Je trouvai dans les preuves d'une innocente amitié, une dangereuse consolation. La flatteuse espérance de plaire r'ouvrit mon cœur aux émotions de l'amour. Les regards attendris de la plus charmante des créatures m'offroient l'image attrayante du bonheur; je me voyois l'objet de ses soins, de ses préférences ! Ah ! pourquoi, pourquoi me suis-je éloigné d'elle ? Mais des circonstances particulières, la certitude de désoler un homme honnête, des égards indispensables, une sorte d'engagement qu'il auroit pu m'accuser de rompre volontairement, ne me permettoient pas de lui ravir le bien où depuis long tems il aspirait, que moi-même j'avois souhaité de lui faire obtenir. Est-il un intérêt assez puissant pour excuser l'injustice ? Assurer sa félicité en détruisant celle d'un autre, n'est-ce pas violer les droits de

l'humanité ? est-on heureux quand on se reproche les moyens dont on s'est servi pour le devenir ? Qui peut se dire tranquillement, *j'ai établi ma propre satisfaction sur le malheur d'autrui* ? Je ne l'ai pas voulu, parce que je n'ai pas dû le vouloir. Ma conduite répond à votre question. Elle vous prouve qu'un homme ne cède pas toujours à l'emportement de ses passions. Gardez-moi le secret sur cette petite confidence.

Adieu, ma sensible, ma belle, ma chère amie. Je souhaite que lady Orkney dispose de son neveu avant de retourner à Londres. Vous êtes encore en péril. Je crois vous voir côtoyer les bords d'une mer agitée sur un frêle bâtiment, que le moindre souffle de l'air peut pousser loin de la rive, ou briser contre l'écueil.

---

### X I I I <sup>e</sup> L E T T R E.

*Le même, à sir Charles Cardigan.*

**S**I je n'écris point à mylord Bellasis, c'est qu'en vérité je n'ai rien de particulier à lui dire. Sur la foi d'une infinité d'observateurs, ou mal instruits, ou peu sincères, je croyois voir ici des hommes très-différens de mes compatrio-

res; cependant la plus exacte attention ne me découvre point ces *différences extrêmes* remarquées par une foule de nos écrivains. Peut-être est-ce ineptie de ma part, mais je n'apperçois dans les françois aucune idée qui s'éloigne des nôtres. Leurs démarches ont les mêmes principes, tendent vers les mêmes objets. Sur mon honneur, ces françois, dont une partie de notre nation se forme une image si fausse, me paroissent tout aussi peu extraordinaires que les habitans de la Grande-Bretagne.

Pendant le cours de mes premiers voyages je pensai par-tout comme je pense actuellement à Paris. En arrivant chez un peuple dont on se propose d'étudier les mœurs, je l'avouerai, quelques usages étonnent, semblent offrir aux yeux d'un étranger des hommes nouveaux, des hommes qui ne lui ressemblent pas. Mais l'examen fait bientôt disparaître ces nuances légères, & ramène tout sous le même point de vue. Si je m'en rapporte à mes propres observations, au résultat de mes comparaisons, j'oserai le dire, les nations européennes se vantent sans raison d'une marque distinctive entr'elles. Si cette marque existe, elle est dans leurs habitudes, elle n'est point dans leurs sentimens. Montre-moi parmi ces diverses nations un homme agité par une passion qui ne

puisse émouvoir mon cœur, & cet homme sera vraiment un étranger pour moi.

Tu me demandes si on *s'amuse à Paris*? modérément, je crois. Ou la façon de vivre est prodigieusement changée dans cette fameuse capitale, ou ceux qui nous l'ont peinte la connoissoient mal. Je cherche inutilement ici ces *êtres composés d'air & de feu*, toujours *actifs*, que la *jaillie & l'enjouement* caractérisent; je trouve les françois, s'il m'est permis de le dire sans enfreindre les loix de l'hospitalité, oui, ma foi, Charles, je les trouve tout aussi ennuyeux que nous.

Penfieurs, politiques, raisonneurs; l'agriculture, la législation & la philosophie, sont le sujet des entretiens de leurs cercles les plus polis. Tout le monde projette, tout le monde établit des principes, tout le monde forme des plans d'administration. Les femmes même s'occupent de ces graves objets. L'esprit de parti s'introduit à la toilette, siége à table, se mêle à tous les jeux. Une jeune beauté choisit & protège un système politique, proscriit les autres, dispute, & quelquefois s'emporte. Chaque société a ses vues, ses idées, ses calculs. Et malheur au citoyen paisible qui demeure neutre, écoute, se tait. On l'étourdit par-tout, on ne le considère nulle part.

La profondeur est devenue la folie d'une nation autrefois inspirée par les graces & guidée par le plaisir. L'espèce de dissipation où tu m'invites à me livrer, que tu crois si propre à *charmer l'ennui*, n'existe plus. Les spectacles sont fort tristes, je te l'affure. On pleure à tous les théâtres. Enveloppée de sombres voiles, Thalie a jetté loin d'elle son masque riant. On hait ici l'éclat de la gaieté, il y est le partage du peuple & de la jeunesse imbécille. La sensibilité, *l'extrême sensibilité* est l'universelle manie, & nos sujets les plus noirs sont à peine jugés assez sérieux pour composer des opéra burlesques.

Adieu, Charles, assure lady Mary de mon tendre attachement. Je ne dis rien à miss Rutland. Elle est sans doute fort occupée, & le tems n'est plus où elle mettoit quelque prix à mon amitié.

## X I V<sup>e</sup> L E T T R E.

*Miss Adeline Rutland, à mylord Rivers.*

**V**ous ne voulez pas vous *rendre imposant*, Mylord, eh bon dieu! que prétendez-vous donc par ces graves insinuations & ce ton

boudeur ! Je devois *vous écrire*, dites-vous à lady Mary, vous communiquer *mes importantes affaires*. Apparemment vous m'en supposez exprès pour vous plaindre de mon *peu de confiance* ? Me seroit-il permis de trouver ce reproche injuste ? Ou ma mémoire me trompe, ou je ne devois pas *vous écrire*, mais seulement vous répondre. Vous me promîtes en partant d'entretenir une correspondance *exaëte* avec moi. J'oserois vous demander si vous avez rempli cet engagement, & peut-être me plaindre à mon tour de tant de négligence, si vous n'étiez pas mon tuteur. Mais ce titre m'arrête, il me rappelle mes obligations & m'impose silence. Convien-droit-il à la reconnoissante pupille de mylord Rivers, de s'apercevoir qu'il peut avoir tort ? Je me tais d'onc ; & sans douter que la mauvaise humeur où vous paroissez être contre moi, ne soit très-fondée, très-raisonnable, j'attendrai pour me défendre une accusation positive. Daignez m'apprendre en quoi ma conduite a pu vous blesser ; quand vous me l'aurez dit, ma plus *importante affaire* sera de la justifier à vos yeux.

Vous chargez lady Mary de m'annoncer que vous avez reçu *plusieurs lettres de Lemster*. On y est fort prévenu contre moi. Sans doute ma sœur & son mari vous font part de leur mécontentement.

mécontentement. Il m'en auroit coûté trop cher pour les satisfaire, & je ne crois devoir à personne le sacrifice de ma liberté, ni celui de mes sentimens.

## XV<sup>e</sup> L E T T R E .

*My lady Orrery , à mylord Rivers .*

**E**H bien , mon ami , soyez content. Vos vœux sont remplis. J'ai pris terre , & le coup de vent le moins attendu m'a fait aborder. Me voilà sur la plage où vous me desiriez.

Savez-vous que cette lady Orkney est la plus odieuse des créatures ? En partant de chez elle , j'y laissai Henriette avec mistress Audley , sa gouvernante. Lundi dernier , on m'annonce la bonne Audley. Je la vois toute embarrassée. Après une foule d'expressions mystérieuses , de soupirs , d'hésitations , elle me dit enfin , qu'Henriette , la *simple* , la *timide* , la *modeste* Henriette s'est laissé surprendre par une forte *inclination* ; l'aimable *innocente* est *malade* ; sa *langueur* , son *abattement* peuvent se tourner en *consommation*. Le danger est *pressant* , elle *se meurt* ! & l'assommante campagnarde pleure , crie , se lamente & croit déjà porter son élève au tombeau.

Assez surprise & fort émue, je m'informe de l'objet qui fait naître cette passion ? on me nomme Edouart Clifort. L'évènement me paroît naturel, cependant il me fâche, & beaucoup : mais une lettre de lady Orkney me révolte bien davantage. J'y trouve la confirmation du penchant d'Henriette pour Edouart, un desir extrême de la nommer sa nièce, & le plus grand regret de ne pouvoir contribuer au bonheur de cette charmante fille ; dix mille livres sterling ne suffisant point aux besoins actuels de son neveu. Et tout de suite, bien franchement, sans le moindre détour, elle me demande, si une parente si bonne, si libérale, ne voudra pas se prêter à l'établissement d'une jeune personne qui lui est chère & dont le cœur est absolument engagé.

Concevez-vous comment cette imbécille, après m'avoir tant vanté l'amour de son neveu, cent fois dit, cent fois répété qu'il m'adoroit ! a le front, l'audace, l'impudence de me proposer ce mariage, de recourir à ma libéralité ; dites, concevez-vous cela ? Avec du sens, de la raison, eût-on jamais osé tenter ce moyen d'arriver à ses fins ? Mais les sots hasardent tout, & tout leur réussit.

Mon premier mouvement a été de haïr Henriette, de détester Edouart, d'envoyer pro-

mener la bégueule de tante. Et puis un autre mouvement m'a retenue, & puis j'ai pensé, & puis je me suis adoucie, attendrie même. D'où s'élevoit mon dépit? au fond, quel attrait me déterminoit en faveur d'Edouart? que souhai-tois-je vivement, quand je songeois à m'unir à lui? de rétablir sa fortune, d'assurer son bonheur. Pourquoi ne ferois-je pas l'oc-casion offerte de lui faire un présent considé-rable, sans l'humilier, sans lui imposer le poids de la reconnoissance? à quel usage plus satis-faisant pourrois-je employer les grands biens dont je jouis?

Après ce petit raisonnement, l'ame exaltée, toute fière de ma résolution, j'ai demandé mes gens d'affaires. Tout est rangé, tout est terminé. Je double la fortune d'Henriette. Je laisse à l'impertinente lady Orkney le soin des préparatifs, du tems, des articles, de tout le tatillonage qui l'enchanté. Je veux ignorer si Edouart est entraîné par elle, s'il m'aimoit, s'il aime ma cousine, que m'importe tout cela! je pars. Mylady Roscomond, sa sœur, son mari & moi, nous allons visiter la Hollande, une partie de l'Allemagne, la Grèce, & peut-être l'Egypte. Mylord Roscomond, amoureux de l'antiquité, connoisseur en vieux monumens, sera charmé de comparer les ruines de la

superbe Memphis avec celles de ses jardins , élevées à grands frais dans le plus beau lieu du monde pour en gâter l'aspect , rappeler l'idée de la destruction & mêler la tristesse au plaisir de la promenade.

Mon frère crie , lady Mary pleure , miss Rutland boude , mes amis se plaignent , veulent me retenir ; je suis sans pitié. Depuis mon retour à Londres , je m'y vois excédée de fêtes & de noces. Tout le monde se marie. Dimanche , on maria miss Belford ; hier , Jenny Murray ; Arabelle Nelson se marie demain : c'est une fureur ! Je veux absolument m'éloigner d'un pays où l'on ne peut s'amuser qu'à se marier , où le mariage me persécute , où j'ai moi-même été tentée de me marier , où je n'ai pu obliger l'objet d'une tendre préférence , qu'en le mariant. Ne croyez pourtant pas me perdre , être des années sans me revoir. Nos courses se borneront à moins d'étendue , & nous reviendrons après avoir contenté notre curiosité sur la Hollande.

Je garderai fidèlement votre secret ; & pour vous prouver ma discrétion , je vous en tais un où vous êtes intéressé. Votre séjour en France inquiète , occupe deux petites têtes qui peut-être vous préparent de l'embarras. Je ne puis m'expliquer davantage. Adieu. Je vous

écrivai, je me le promets au moins. Si je manque à cet engagement, accusez-moi de paresse, & jamais, jamais d'indifférence.

---

## XVI<sup>e</sup> LETTRE.

*Mylord Rivers, à miss Adeline Rutland.*

**S**I vous étiez seulement engagée à me répondre, Madame, vous avez raison de me taxer d'injustice. Ou je me rappelle mal nos conventions, ou vous deviez m'écrire en arrivant au château de Lemster. Mais je ne veux pas contester avec vous. Il est des occasions où l'on peut se charger d'une faute, si par cette condescendance on diminue le nombre de celles d'une personne que l'on se plaît à excuser.

Le jeune Osborne partant ce soir pour retourner en Angleterre, je lui donne ma lettre. Vous trouverez dans ce paquet trois feuilles écrites par votre sœur. A l'exception de ce qui m'est adressé, leur lecture ne vous offrira rien de nouveau. Je mets le tout sous vos yeux, dans l'espoir qu'en voyant vos propres expressions retracées de la main de lady Lesley, vous vous étonnerez qu'elles soient échappées à votre plume.

Peut-être suis-je aussi révolté que sir Francis de la légèreté de votre style & de ce badinage inconsidéré. Sans prendre le même intérêt au succès des vœux du baronnet, je pense comme vos amis, que cet amant peut *se plaindre*, non de votre indifférence, mais de cette longue irrésolution dont je ne puis imaginer la cause.

Je perdrois avec bien du regret ma première opinion sur le caractère de miss Rutland. L'aimable amie que ma tristesse n'éloignoit point de moi, qui dans la terre de lady Morton partageoit ma solitude & souvent mes chagrins, dont les douces, les complaisantes attentions en affoiblissoient chaque jour le souvenir, est-elle *insensible*? est-elle incapable de sacrifier un peu de tems, quelques vains amusemens, au plaisir d'obliger une sœur chérie, un parent estimable? & peut-elle s'applaudir, d'exercer un *dur empire* sur ceux dont elle est aimée?

Si je me suis trompé à vos qualités, ma méprise me fâche sans me surprendre. L'intelligence bornée d'un homme s'égare aisément dans l'examen d'un sexe, distingué du nôtre par sa réserve & sa finesse. Comment la vue pénétreroit-elle au travers des voiles mystérieux dont il fait s'envelopper? Je l'ai beau-

coup étudié , tous les jours je m'apperçois que je ne le connois point. Mes recherches m'ont seulement appris à n'en plus faire. Assurément de toutes les opérations que la nature cache à nos yeux , la moins concevable est le ressort secret qui meut l'esprit & le cœur d'une jolie femme.

Des motifs peu importans pour vous , me défendent de blâmer ou d'approuver vos dispositions à l'égard de sir Edmond , mais je ne puis vous taire combien je suis blessé du peu de confiance que vous m'avez montré. Eh pourquoi , pourquoi donc ne pas vous expliquer avec moi sur sa recherche ? Ni je ne comprends , ni je ne vous pardonne cet étrange procédé.

## PAQUET VENU DE LEMSTER.

*Lady Lesley , à mylord Rivers.*

SI je ne connoissois pas à ma sœur des idées justes , un naturel tendre , une ame capable de générosité , si elle ne m'avoit pas donné , quand nous vivions ensemble à Londres , mille & mille preuves d'une sensibilité , dont elle affecte à présent de se montrer peu susceptible ; je la croirois très-légère , très-étourdie , très-

indiscrette, & je ne me plaindrois ni de son empressement à quitter Lemster, ni des plaisanteries que depuis son retour dans la capitale elle se permet sur mon caractère & sur mes sentimens. Jugez-en, Mylord, en lisant la copie d'une de ses lettres à sir Francis.

*Miss Adeline Rutland, à sir Francis Lesley.*

« **P**OURQUOI je n'écris point à lady Lesley?  
 » c'est que je fais apprécier mes talens, con-  
 » noître l'étendue de mon esprit ; c'est qu'en  
 » essayant plusieurs fois de lui écrire, j'ai  
 » trouvé mon style très-peu digne d'attirer l'at-  
 » tention d'une personne aussi sublime dans ses  
 » pensées, aussi exaltée dans ses sentimens,  
 » aussi profondément abîmée dans ses tendres  
 » méditations, que votre charmante com-  
 » pagne.  
 » Réellement, sir Francis, j'ai cherché ma  
 » sœur à Lemster & ne l'y ai pas trouvée.  
 » Votre femme m'a présenté ses traits, mais  
 » point du tout son caractère. Depuis deux  
 » ans j'aspirois à la douceur de revoir l'amie  
 » dont votre mariage me séparoit. Je croyois  
 » pouvoir embrasser chez vous cette gaie,  
 » cette vive lady Rutland, l'ame des plus bril-  
 » lans cercles de Londres ; ah ! bon dieu,

» quelle étrange métamorphose ont opérée les  
 » nœuds *chers & sacrés de l'hymen!* une fille  
 » élevée à la cour, une fille de mon sang,  
 » ma propre sœur! être devenue une dame  
 » si posée, si grave, si pénétrée des *devoirs*  
 » *de son état*, si ardente à les remplir, si sou-  
 » mise *aux loix d'un époux!* A vingt-deux  
 » ans, belle comme un ange, faite comme une  
 » déesse, abandonner le monde, ses plaisirs  
 » séduisans; passer ses jours au fond d'une  
 » solitude *embellie par les soins de l'amour*, se  
 » livrer toute entière à sa *douce passion*, tou-  
 » jours se montrer *sensible*, toujours *aimer*,  
 » toujours le dire, ne vivre, ne respirer que  
 » pour son mari; ah, ma pauvre sœur!

» Et tous deux vous me souhaitez un pa-  
 » reil sort. Vous me pressez de m'enfvelir  
 » avec votre taciturne voisin sous les épais  
 » ombrages, où il promène mon idée & ses  
 » rêveries. Moi, je l'épouferois! j'imiterois  
 » ma sœur, je m'enivrerois des *charmes de*  
 » *la vie champêtre & des délices de l'amour!*  
 » Ah, que je suis éloignée de vouloir occu-  
 » per mon cœur de ce triste sentiment.

» Le ton plaintif de sir Edmond & sa lan-  
 » gueur pastorale ne me toucheront pas. Je  
 » ne veux ni moutons, ni bergers. Les champs  
 » ne me plaisent point, des amusemens rusti-

» ques & uniformes sont sans attraits pour  
 » moi ; le silence des bois m'affoupit , & le  
 » murmure des eaux m'endort. Ramenez ma  
 » sœur à Londres, j'irai vivre chez vous. Mais  
 » vos bosquets , vos cascades , vos tapis verts,  
 » m'inspirent tant de mélancolie , que si j'a-  
 » vois cédé à vos instances , resté huit jours  
 » de plus , vous auriez pu m'élever un mau-  
 » solée sous le magnifique dôme chinois , où  
 » sir Edmond m'a tant ennuyée de mes *agré-*  
 » *mens* , de son *ardeur* & de ma *cruauté*.

» Convenez-en , mon très-aimable frère,  
 » vous êtes un peu humilié. Votre petit plan  
 » étoit bien imaginé. En attirant le baronnet  
 » à Lemster , en m'exagérant votre bonheur,  
 » vous pensiez m'engager à me marier ? L'exem-  
 » ple de mon *heureuse sœur* devoit me faire  
 » courir à l'autel. Mais j'ai vu le piège , &  
 » me suis fort divertie à déconcerter vos pro-  
 » jets.

» Docile à vos avis , je me suis encore *con-*  
 » *sultée* sur la recherche de cet amant obstiné.  
 » J'ai tout *examiné* , tout *comparé*. Il résulte  
 » de cette *mûre délibération* , que je ne veux  
 » point de sir Edmond.

» De bonne foi , mon frère , pourquoi me  
 » marierois-je par raison , n'ai-je pas le tems  
 » d'attendre , la facilité de choisir ? serois-je

» excusable de donner ma main, sûre de ne  
 » pouvoir donner mon cœur ?

» On me dit en ce moment que votre ami  
 » vient d'arriver à Londres. Cela n'est-il pas in-  
 » supportable ! Logée chez sa tante, je ne  
 » puis éviter ses visites. Fier de votre appui,  
 » de celui de ma sœur, il va redoubler ses  
 » importunités ; il m'impatientera, je le mal-  
 » traiterai ; il s'en plaindra, car il est injuste.  
 » S'il se croit en droit de m'ennuyer, je puis  
 » me croire en droit de le chagriner.

» Je hais tous ceux qui me desiront, tous  
 » ceux qui me recherchent. Je le dis haute-  
 » ment. On ne veut pas me croire. Ma cour  
 » grossit, & mon humeur augmente ; je ne  
 » distingue aucun de mes sujets, ils sont tous  
 » avertis que leurs services seront sans récom-  
 » pense, que je régnerai sur eux avec un  
 » sceptre de fer. Malgré ma franchise, un nou-  
 » vel esclave vient chaque jour se soumettre  
 » à mon *dur empire*. Mes amans veulent être  
 » malheureux ? qu'ils le soient donc. Plus on  
 » me tourmentera, plus on m'éloignera de  
 » l'amour & du mariage.

» Mais n'est-il pas fâcheux d'être riche,  
 » jeune, d'une figure passable ; de s'entendre  
 » continuellement prier, conjurer, de quoi ?  
 » de contenter la fantaisie d'un autre, comme

» si je n'avois pas la mienne. Quelquefois je  
 » voudrois être aussi vieille, aussi laide, aussi  
 » maussade que mylady Morton.

» Elle me pressoit ce matin de lui dire si  
 » j'avois prononcé le vœu de ne jamais me ma-  
 » rier? A mon âge, me suis-je écriée, ce vœu  
 » seroit imprudent, même téméraire. Mon ne-  
 » veu n'est donc pas sans espérance, a-t-elle  
 » repris? Pardonnez-moi, Madame. Elle m'a  
 » répondu par une grimace à faire peur. Adieu,  
 » j'embrasse mes deux tendres, mes deux chers  
 » amis ».

Vous venez de voir, Mylord, sous quels traits il plaît à miss Rutland de peindre notre conduite & nos amusemens. Sir Francis est fort offensé de ses railleries, & plus encore de se voir soupçonné par elle de tendre des pièges à sa liberté. Il n'a pas voulu lui répondre, & même a paru desirer que je prisse parti dans la querelle. Mais pardonnant de tout mon cœur à la jolie petite fille qu'il boudoit, j'écrivis à ma sœur. Sa réponse m'a vraiment fâchée. Et comme personne ne peut mieux que vous juger d'un différend entre vos deux pupilles, je vous prie de vouloir bien lire ma lettre, pour vous assurer que je n'ai point mérité de miss Rutland le reproche d'attenter à

son indépendance, ni mon mari celui de se mêler de disposer d'elle.

*LETTRE de lady Lesley, à miss  
Adeline Rutland.*

**E**ST-CE une sœur, est-ce une amie, dont je viens de lire les expressions ? Comment, ma chère Adeline peut-elle allier des qualités opposées ? comment se permet-elle de mortifier par des railleries piquantes & déplacées, ses plus proches parens, ses plus tendres amis ?

Serez-vous toujours un enfant, ne réfléchirez-vous jamais ? L'esprit est-il un avantage quand la raison ne le règle pas ? Sur qui tombent vos plaisanteries, & de quoi badinez-vous ? de l'affection mutuelle de deux personnes, dont l'intérêt le plus réel est de conserver les sentimens qu'elles se sont inspirés, de les entretenir soigneusement, de mêler sans cesse l'attrait du plaisir aux devoirs qu'elles s'imposèrent en s'unissant, & par une continuelle attention à s'obliger d'éloigner d'elles l'insipide tiédeur, trop souvent compagne de l'habitude.

Vous applaudiriez-vous de cette espèce de satire, si on vous disoit qu'en s'amusant de votre lettre, sir Francis en a saisi l'esprit ? ne

voir plus en moi l'épouse prévenante qu'il chériffoit, l'indulgente amie dont la société le rendoit heureux ; mais une femme *passionnée*, une *amoureuse folle*, plus *exaltée que tendre*, moins sensible que *romanesque* ?

Assez blessée de votre ton, je suis encore portée à vous rendre justice, ma sœur. En écrivant, vous n'avez point du tout pensé. L'effet que pouvoit produire cet indiscret badinage ne s'est pas même offert à votre imagination. Vous ignorez combien le moindre ridicule, jeté sur l'objet qui nous séduit, est d'une dangereuse conséquence, combien il est capable de dissiper l'illusion qui détermine notre préférence & fixe nos goûts. Illusion si nécessaire à l'amour ! charme secret, émané de lui-même, répandu sur nos yeux, caché au fond de notre cœur ; puissant & fort tant qu'il est senti sans être aperçu, pour jamais détruit dès qu'on en découvre la trace.

Vous badinez de mon bonheur. Puissiez-vous, ma chère amie, ne pas l'envier un jour, ne pas regretter, dans l'amertume de votre cœur, l'amant estimable dont vous trompez si cruellement l'espoir. Nous pensons bien différemment, & je m'écrierois volontiers avec autant de surprise que vous : *une fille de mon sang, ma propre sœur*, ne point aimer !

Si mon mari vous a vanté la constance de sir Edmond, s'il a pensé que tant d'établissmens considérables refusés pour vous, le sacrifice récent de la plus riche héritière de Londres, un ardent amour, une longue soumission, & son mérite reconnu devoient vous toucher, est-ce donc vous tendre un piège ? est-ce *former un plan* contre vous ?

Parmi tant d'admirateurs, dont votre vanité s'amuse peut-être, en est-il un plus propre à la flatter ? L'âge du baronnet, sa fortune, son esprit, sa figure, ses mœurs vous laissent sans objection. Si vous étiez forcée de dire pourquoi vous ne l'aimez pas, répondriez-vous sans hésiter, trouveriez-vous aisément des motifs d'un éloignement que rien en lui ne peut inspirer ? Par où l'aimable ami de sir Francis s'attire-t-il l'aversion d'une fille éclairée ?

Je ne saurois sans peine lire écrit de votre main, *je hais, je déteste ceux dont je suis recherchée*. Eh ! depuis quand le cœur d'Adeline se livre-t-il à des mouvemens si contraires à sa bonté naturelle ? Vous êtes bien changée, ma chère, si vous pouvez vous plaire à faire des malheureux.

Ma *gravité* vous fatigue & vous cause sans doute autant de langueur que le silence de nos bois. Cet article de votre lettre est bien cho-

quant , en vérité. Une fille *élevée à la cour* , être assez peu polie pour paroître mépriser si fort la vie champêtre , en parlant à un homme qui en fait les délices. Trouveriez-vous sir Francis honnête s'il traitoit de puérités , ou de sottises les plaisirs vantés de la capitale ? plaisirs si *séduisans* pour vous , que leur privation momentanée mettroit *vos jours en danger*. Après cet aveu je ne vous conseille pas de reprocher à personne *l'ivresse de ses goûts*.

Celui de mon mari n'a rien de ridicule. Sans adopter la fadeur pastorale , on peut aimer la campagne. Ses amusemens , loin d'être *uniformes* , sont variés à l'infini. Toute personne , qui ne porte point aux champs un cœur agité par de violentes passions , éprouve à l'aspect des bois , des eaux , des plaines cultivées , ce mouvement doux & sensible qui fait imperceptiblement rentrer en soi-même , rappelle la première institution de la nature , avertit l'homme qu'il en a méconnu l'ordre & changé le dessein ; lui montre où réside cette paix intérieure , ce bonheur où tout être pensant aspire ; bonheur toujours souhaité , vainement cherché au milieu du tumulte & du bruit. Les avantages produits par la société compensent-ils vraiment tant de peines , de soins , d'embarras , de maux , qui ne tiennent point à l'humanité simple , isolée ;

mais

mais à l'humanité rassemblée , aux loix , aux usages , aux biens de convention , à tous les préjugés nés de l'association , à tous les liens dont elle nous enchaîne malgré nous.

A votre âge il est permis sans doute de ne pas *se marier par raison*. Vous êtes belle & jolie , fraîche , charmante ! mais l'éclat de la jeunesse dispaeroit comme celui des fleurs. Craignez de perdre votre indifférence ou mal-à-propos , ou trop tard. Le tems où vous récitiez des fables n'est pas si éloigné que vous ne puissiez vous souvenir du héron de la Fontaine. Mon amitié pour vous me rendroit inconsolable , si je vous voyois éprouver le sort de cet orgueilleux oiseau.

*RÉPONSE de miss Rutland.*

« OH c'est bien vous , ma chère lady Lesley ,  
 » qui êtes *un enfant* , & même *un foible enfant*.  
 » Paroitre mortifiée d'une innocente plaisan-  
 » terie , craindre qu'elle ne puisse porter at-  
 » teinte à votre bonheur , détruire en un ins-  
 » tant *l'inaltérable tendresse* du plus sensible  
 » *des maris* ? c'est me garantir à jamais d'en-  
 » vier cette félicité que vous avouez fondée sur  
 » une illusion.

» Mais si j'écris *sans penser* , comme vous

» avez l'indulgence de le supposer , des per-  
 » sonnes *réfléchies* devroient-elles s'offenser  
 » de mes expressions ? Mon badinage peut  
 » être *indiscret* , *impoli* ; mais dangereux ! On  
 » riroit à Londres de vous voir traiter ce sujet  
 » si sérieusement.

» Si j'ai pris un ton léger en écrivant à sir  
 » Francis , c'est moins par *étourderie* que par  
 » égard pour vous. Je voulois éviter de lui  
 » faire un reproche plus grave ; & s'il faut m'ex-  
 » pliquer sans détour , je vous demanderai ,  
 » ma sœur , de quel droit votre mari prétend  
 » me guider dans une affaire où je suis seule  
 » intéressée ? Libre , indépendante , maîtresse  
 » de disposer de moi-même ; excepté mon  
 » tuteur , quelqu'un peut-il gêner ma volonté ?  
 » De quoi se mêle donc sir Francis ? lui con-  
 » venoit-il de me promettre , de vouloir dis-  
 » poser de ma main , de mon cœur ; de tour-  
 » menter mylord Rivers pour l'engager à secon-  
 » der les projets de lady Morton , ceux de  
 » son neveu ? Savoit-il si je n'en avois point  
 » de contraires , s'il ne me dérangeoit pas dans  
 » mes vues , dans mes desirs , dans mes plus  
 » douces espérances !

» *Regretter sir Edmond* , avec amertume en-  
 » core ! Ah , bon dieu , cela peut-il se lire sans  
 » impatience ? Il a refusé des partis considé-

ables ! eh d'où vient , & pourquoi les refus-  
 soit-il ? est-ce à ma prière , est-ce de mon  
 aveu ? Pour la riche héritière dont vous me  
 vantez le sacrifice ; si vous parlez de miss  
 Cambel, vous me pardonneriez de ne pas tirer  
 vanité de la préférence. Je puis sans beaucoup  
 de présomption , me placer fort au-dessus  
 d'une petite citadine , très-riche , il est vrai,  
 mais laide , sotté , impertinente , assez difficile  
 à marier , malgré l'or dont on la charge.

Je n'hésite point à répondre sur la question  
 que vous jugez *embarrassante*. Peut-être a-t-on  
 peine à dire pourquoi l'on aime , une femme  
 a si rarement raison d'aimer ! mais l'indiffé-  
 rence a toujours des motifs dont on se rend  
 aisément compte. *L'aimable ami de sir Fran-*  
*cis* ne me plaît pas. Je ne me fais point  
 une étude de le chagriner , mais il m'inspire  
 depuis long-tems le desir de l'éviter. Nous  
 cédon's tous deux à notre pente naturelle. La  
 sienne le conduit à me chercher , la mienne  
 à le fuir. Une passion violente lui donne de  
 l'humeur , j'ai la bonté de n'en point prendre.  
 Il s'agite , je suis calme. Il se tourmente , je  
 reste paisible. Il s'emporte , je ne sens pas  
 la moindre émotion. Il se plaint , il a tort.  
 Je ne suis point *cruelle* , je ne suis point *inhu-*  
*maine* , je suis tranquille.

» Mais comment expliquer mes *dédains* pour  
 » un homme dont le mérite *me laisse sans ob-*  
 » *jection* ? Eh , je vous prie , lady Lesley ,  
 » connoissez-vous un défaut plus révoltant que  
 » cette insoutenable constance , si souvent allé-  
 » guée en sa faveur ? ne suffit-elle pas pour  
 » justifier le dégoût , même *l'aversión* ! Quoi ,  
 » je lui saurois gré des sacrifices faits à sa pro-  
 » pre fantaisie ? Il m'assiège , cabale , s'appuie  
 » contre moi du suffrage de mes parens , du  
 » consentement de mylord Rivers , & je lui de-  
 » vroit de la reconnoissance ? de quoi récom-  
 » penserois-je cet *estimable amant* ? de l'ennui  
 » qu'il me cause ? Je me croirai assez géné-  
 » reuse , si je consens jamais à le lui pardonner.

» Abandonnez-nous tous deux à notre sort.  
 » Ses attaques & mes défenses sont entre nous  
 » un combat d'obstination. Il se flatte de m'é-  
 » pouiser , décidément je ne veux pas me ma-  
 » rier. Il a mis son bonheur à vaincre ma  
 » résistance , peut-être ai-je mis ma vanité à  
 » tromper son attente. Certaine du triomphe ,  
 » je jouirai sans remords de ma victoire. Je  
 » ne dois rien à l'homme qui prétend m'affu-  
 » jettir à son caprice. Ni son amour , ni sa  
 » persévérance ne m'imposent l'obligation de  
 » préférer sa satisfaction à la mienne. Je ne  
 » veux point de lui. Je ne veux de personne.

» Je le répète , ma sœur , je hais tous ceux  
 » qui me cherchent , & vous assure dans la fin-  
 » cérité de mon cœur , qu'actuellement les trois  
 » royaumes ne renferment pas un seul objet  
 » capable de changer mes dispositions.

» Le tems où l'on peut craindre d'imiter  
 » l'oiseau que vous rappelez à ma mémoire ,  
 » est encore bien éloigné pour moi. Le jour  
 » luit à peine , & vous parlez déjà du soir.  
 » J'habite une rivé poissonneuse où les espèces  
 » les plus recherchées se présentent sous ma  
 » main. On me les voit repousser. Mais qui  
 » fait si je n'ai pas jeté ma ligne dans un en-  
 » droit écarté , où les yeux des autres ne l'ap-  
 » perçoivent point , où mes regards sont fixés  
 » sur elle. Ma pêche peut n'être pas heureuse ,  
 » mais j'attendrai l'évènement. S'il me réduit  
 » à la disette , plus constante dans ma délica-  
 » tesse , plus fière que le héron , je ne m'a-  
 » baisserai pas comme lui à faire un chétif , un  
 » vil repas. Sobre par orgueil & par raison ,  
 » j'irai tout doucement me coucher sans  
 » souper ».

Malheureusement sir Francis étoit avec moi  
 quand on m'apporta cette lettre de ma sœur.  
 Elle le mit fort en colère. Il voulut y répon-  
 dre. Souffrez encore l'ennui de lire cette ré-

ponse, Mylord. Celle d'Adeline ne vous fatiguera pas, elle ne contient que deux lignes, & nous force à ne plus prendre de part à ce qui la concerne.

*Sir Francis Lesley, à miss Adeline Rutland.*

**J**E ne contesterai ni vos droits, ni votre indépendance, Madame; je n'insisterai point en faveur d'un amant si positivement rejeté; mais comme je vous dois de la sincérité, j'oserai vous dire que sans être injuste, sir Edmond peut se plaindre de vous, s'en plaindre beaucoup, vous nommer *cruelle*, *inhumaine*, & vous reprocher une conduite très-dure & très-blâmable. Quant à ma prière, à celle de lady Morton, mylord Rivers voulut bien vous présenter le baronnet comme un homme dont l'alliance vous convenoit à tous égards, pourquoi ne dites-vous point alors, *je ne veux pas de lui*? Pourquoi demandâtes-vous du tems? pourquoi remîtes vous votre réponse à la fin des fêtes que l'on préparoit pour le mariage de mylord Rivers? pourquoi la rupture de ce mariage n'amena-t-elle point cette réponse désirée avec tant d'ardeur? pourquoi l'éloignâtes-vous de mois en mois sur des prétextes frivoles? si décidée dans vos volontés, aviez-

vous besoin de vous consulter près d'un an pour les connoître ?

Soyez impartiale , foyez vraie , miss Rutland, & , dites-moi, si tenir un amant déclaré dans une si longue suspension , ce n'est pas lui donner de l'espérance, si ce n'est pas au moins lui en laisser prendre ? Quand il seroit possible d'attribuer votre irrésolution à des circonstances particulières, comment justifieriez-vous vos dédains, vos railleries, cet empire tyrannique exercé sur mon ami ? Si vous ne l'éprouviez pas, si vous ne vous proposiez point de récompenser un jour ses complaisances & sa douceur, falloit-il abuser de votre pouvoir & de sa faiblesse, le rendre le jouet de vos caprices ? Vous ne devez rien à l'homme qui cherche en vous sa propre satisfaction. Je vous l'accorde. Mais ne devez-vous rien à l'homme dont vous avez laissé naître l'espoir, dont vous avez prolongé l'inquiétude & causé volontairement les peines ? Ne devez-vous pas de la compassion au malheur ? & n'en est-ce pas un bien grand de vous aimer ?

Si les empressements de sir Edmond, si sa recherche *contrarioit* vos desseins, il falloit le dire avec la noble franchise qui convient à une femme de votre naissance & de votre caractère ; mais vous taire, admettre ses visites, les

refuser , le traiter avec hauteur , ne jamais le chasser & le désobliger sans cesse , c'est un procédé peu digne de miss Rutland. Et je suis vraiment fâché qu'on puisse le reprocher à la sœur de lady Lesley.

*RÉPONSE de miss Adeline Rutland,  
à sir Francis Lesley.*

« **S**IR Francis obligera la sœur de lady Lesley ,  
 » s'il veut bien croire qu'elle justifieroit sa con-  
 » duite & ses procédés , si elle n'étoit certaine  
 » de n'en devoir compte ni à lui , ni à per-  
 » sonne ».

## XVII<sup>e</sup> LETTRE.

*Mylord Rivers , à sir Charles Cardigan.*

**E**ST-IL vrai , Charles , tu n'espères rien ? On ne peut engager sir Thomas à se prêter aux desirs de son frère. Ses délais me l'ont fait présumer. Cependant son mauvais cœur m'étonne. Est-il possible de donner tant à des goûts frivoles , & de ne pas accorder mille , ou douze cens guinées , à l'avancement d'un jeune homme , dont les heureuses dispositions méritent d'être encouragées. Refuser de contribuer au bonheur

de son parent , de son frère ! c'est une impardonnable dureté.

En vérité, Charles, toi qui, de concert avec sir George, veux réformer tous les abus, que j'ai vu méditer sérieusement sur le plus fou des systèmes, t'enivrer du desir de voir régner l'égalité entre les hommes ; tu devrois bien essayer de l'établir dans les familles, entre les frères au moins.

Si le droit du plus fort, malheureusement très-naturel, & très-incontestable ; droit qu'aucun principe, aucun raisonnement ne peut détruire, si ce droit te paroît *cruel, odieux* ! combien celui d'un aîné, fondé seulement sur les conventions de l'orgueil, est il plus révoltant, plus contraire à la justice, à l'équité, aux loix de l'humanité ?

Si jamais je suis père, le premier-né de mes enfans sera l'égal de ses cadets, & non pas leur supérieur. Il ne les privera pas de leur partage dans ma fortune, pour étaler le faste insolent dont sir Thomas se glorifie, tandis que son frère James, officier réformé, demi chasseur, demi-fermier, languit loin du monde, où sa figure, son esprit & ses talens le rendent si digne de paroître.

Il est mon allié par sa mère. Ce titre ne lui sera point inutile. Il m'autorise à l'obliger, &

je me trouve heureux de pouvoir le faire. Cesse de presser sir Thomas. En prévoyant le succès de ta négociation, j'ai pris des mesures en conséquence. J'ai traité, tout est arrangé, l'accord établi, l'agrément obtenu, la commission prête à être délivrée. James sera placé dans le régiment des gardes. C'étoit l'unique objet de ses vœux. Sir Robert Askam m'a secondé : son zèle & sa promptitude ont aplani toutes les difficultés. Je t'envoie un ordre pour prendre chez Burnet l'argent nécessaire. Dès que le brevet sera signé, fais partir un exprès, & mets dans le paquet adressé à James un billet de banque de cent livres sterling. Mais cache-lui soigneusement la main qui l'oblige. Laissons ses idées errer & ne les fixons pas. Tant de personnes lui doivent de la protection & des secours ! Je voudrois lui épargner ce moment de trouble, d'embaras, souvent d'humiliation, cette honte, mal-entendue peut-être, qu'un bienfait reçu excite au fond d'un cœur honnête. Mais as-tu besoin de leçon, n'est-ce pas de toi que j'apprends à servir noblement un ami ?

Je mets sous ton enveloppe ma réponse à la dernière lettre de James. Fais-la parvenir entre ses mains avant le brevet. Elle l'éloignera de porter ses soupçons sur moi. Il a des parens si riches ! comment aucun d'eux ne s'est-il

avisé de le placer ? c'est apparemment que peu de personnes s'occupent de l'intérêt, ou du bonheur des autres.

Je ne fais que penser de miss Rutland. Plusieurs expressions des lettres dont je viens de lui envoyer les copies, me causent assez d'inquiétude. Ses regards se sont arrêtés, dit-elle, sur un *endroit écarté*, on n'apperçoit point *l'objet de ses observations*, cet objet *fixe toute son attention*. Dans un autre tems j'aurois peut-être interprété ce langage, il m'embarrasse aujourd'hui. Assurément de nouvelles circonstances ont changé son esprit & son cœur. Comme elle ne quitte guère lady Mary, tu pourrois veiller sur ses démarches, remarquer ses mouvemens & m'en instruire. Si en effet elle distingue quelqu'un, il te sera facile de le connoître. Il m'importe beaucoup de savoir si elle a commencé à s'en occuper avant son départ pour Lemster, ou depuis son retour à Londres. Adieu.



XVIII<sup>e</sup> L E T T R E.

*Le même , à monsieur James Morgan.*

VOTRE confiance me touche , Monsieur ; elle m'engage à redoubler mes instances auprès d'un ami de sir Thomas ; mais je n'ose vous flatter du succès de ses soins. Votre frère a des goûts si variés , des fantaisies si coûteuses , il se donne tant à lui-même , qu'à peine ses immenses revenus suffisent-ils à ses dépenses journalières. Vos chagrins sont fondés : vous blâmer de les sentir , ce seroit être dur. Je vous exhorte seulement à vous en occuper moins. Ne contractez pas l'habitude de vous attrister. Une humeur sombre nuit aux plus aimables qualités. *Il faut rire avant d'être heureux*, dit un sage , *de peur de mourir sans avoir ri.*

Votre position actuelle ne fixe pas vos regards sur une perspective bien agréable , je l'avoue. La campagne vous déplaît , l'inaction vous ennuie , & la solitude vous livre à d'amères réflexions ? Cet état , dites-vous , est horrible , affreux ! Hélas ! peut-être un jour regretterez-vous dans le tourbillon du monde cet état que vous trouvez affreux , ces paisibles inf-

tans que vous nommez perdus, cette liberté, ce loisir dont mille embarras vous apprendront à connoître l'ineffimable prix.

Le bonheur ne me paroît point attaché à une situation, mais à l'idée qu'on se forme de la sienne & de celle des autres. Les besoins réels sont si peu étendus, qu'il seroit facile d'être content si on se regardoit seul. Mais sans cesse blessés par des objets de comparaison, nos yeux se ferment sur nos propres avantages, notre cœur s'ouvre au desir; le faste, l'éclat nous en imposent, & celui qui les étale à notre vue nous fait sentir la privation d'une infinité de biens dont peut-être il ne jouit pas.

Au fond, l'envie qu'excitent les riches & les grands est l'effet d'un premier coup d'œil jeté sur eux. Si on pénètre dans l'intérieur de ces maisons brillantes, où le bonheur habite en apparence, qu'y trouve-t-on? de bas complaisans, de vils parasites, de feints amis, d'heureux valets, & souvent d'infortunés maîtres.

Ces hommes que vous croyez *les dieux de la terre*, à qui vous voyez tant de moyens de remplir leurs souhaits, acheteroient à grand prix vos desirs. Tout leur est insipide; la langueur préside à leurs fêtes, ils paient avec prodigalité l'espérance du moindre amusement:

mais le plaisir vient-il quand on l'appelle? vainement promis, plus vainement attendu, il fuit devant eux. Tout ce qui les environne a l'art de s'approprier leur fortune, d'en jouir; c'est à eux seuls qu'elle devient inutile. Ils ressemblent à ces grands arbres dont l'ombrage épais donne au voyageur une retraite fraîche & délicieuse, tandis que leurs fâtes élevés dans la nue, sont continuellement desséchés par l'ardeur du soleil.

Quand sir Thomas consentiroit à vous obliger, en vous comparant à lui vous seriez toujours dans une condition médiocre. Ne vous livrez donc point à des idées capables de répandre le dégoût sur toute votre vie. N'enviez pas votre frère : enviez encore moins les parens que vous avez dans la chambre haute. Estimez plus vos qualités que la fortune; soutenez votre nom par des actions nobles; méritez un titre, & ne rougissez jamais de n'en point avoir.

J'approuve vos études & votre amour pour la philosophie. Ne cessez pas d'entretenir cet amour, il est nécessaire à la conduite, il influe sur les mœurs & réprime la fougue des passions. Mais craignez de vous tromper & d'errer avec les auteurs que vous me citez. Gardez-vous d'adopter leurs suppositions, de voir un monde qui n'est pas, des hommes qui ne

peuvent être. Ne vous formez point des vertus gigantesques, des sentimens outrés, une sensibilité factice. Il est peu d'occasions dans la vie d'un particulier, où l'héroïsme, où la magnanimité puissent lui devenir des vertus familières; mais il a tous les jours celle de se montrer honnête, sociable & obligeant.

Etudier la nature & son propre cœur, chercher à diminuer les peines attachées à la vie, à notre position dans le monde; étendre les ressources que la raison nous présente pour les adoucir; craindre de blesser les autres; se respecter soi-même, avant de se permettre une démarche, s'assurer de pouvoir s'estimer après l'avoir faite; voilà, mon jeune & cher ami, une partie des règles de la saine morale, de l'utile philosophie: règles dont je vous invite à ne jamais vous écarter.

Adieu. Soyez patient. Espérez, mais avec assez de modération pour ne pas vous affliger trop si vos vœux sont déçus. Continuez à m'écrire, & comptez sur ma plus tendre affection.



---



---

 XIX<sup>e</sup> L E T T R E.

*Miss Adeline Rutland , à mylord Rivers.*

SIR Edmond se disposant à partir pour l'Ecosse, ou pour la France, dans la crainte, s'il se rend à Paris, que son amour-propre offensé ne l'engage, même involontairement, à représenter notre rupture comme la suite de cette *légèreté*, dont ma sœur & son mari m'accusent ; je me hâte, Mylord, de vous instruire des particularités de cette affaire. Elle s'est passée sous les yeux de tant de témoins, qu'il me seroit difficile d'en changer les circonstances, ou d'en altérer la vérité. Mais je puis en expliquer les motifs, très-mal interprétés par le baronnet.

Sir Charles vous aura sans doute parlé de la superbe fête que mylady Ormond a donnée à la jeune duchesse de Crafton ? La veille de ce jour destiné à plusieurs sortes d'amusemens, sir Edmond & sir Richard dînèrent chez elle. Pendant le repas, on s'entretint du bal, qui devoit prolonger les plaisirs & les terminer. Tout de suite les deux baronnets s'empresèrent à me demander *l'honneur de danser avec moi.*

Vous

Vous ne connoissez pas sir Richard. Absent depuis cinq années , il arrive récemment à Londres & semble précisément s'y occuper du soin de m'ennuyer. C'est un grand enfant, indiscret, étourdi, sans esprit, sans idées, sans jugement. Il n'a vu dans les pays étrangers que la différence des bâtimens, du service de la table & de la façon de se mettre. Quelques épigrammes françoises, deux ou trois ariètes italiennes, cinq ou six sentences espagnoles, une douzaine d'épithètes allemandes forment le fond de ses connoissances acquises. Au reste il n'est point mal. Une taille assez haute, assez svelte donne de l'aisance, même de la noblesse à ses mouvemens. Ses yeux sont vifs, sa physionomie est fine, & quand il ne dit rien, on le croiroit capable de dire quelque chose. J'ai cru devoir vous peindre exactement la personne dont lady Morton & son neveu assurent que je suis *fort éprise*.

Je me taisois, je ne répondois point aux instances mutuelles des deux prétendans. Mon silence blessa l'orgueil de sir Edmond. Il me conjura de décider entr'eux; mais avec des expressions si exigeantes, un ton si supérieur, un dédain si marqué pour sir Richard, en laissant paroître tant de surprise de me voir balancer, qu'en ce moment me déclarer en fa-

veur de l'un ou de l'autre , ce n'eut pas été faire un choix , mais me conformer à la volonté de sir Edmond.

Loin de m'expliquer sur mes intentions , je répondis , qu'ignorant si la fantaisie de jouer ou celle de danser me viendrait le lendemain , il seroit tems de me déterminer quand le bal commenceroit. Sir Edmond se leva furieux , alla boudier auprès de lady Mary , sortit ensuite , courut chez lui composer un volume de plaintes , de reproches , de menaces de *n'aimer plus* , de sermens *d'aimer toujours* ; un assemblage de folies , de contradictions ; pas le sens commun ! mais d'assez graves , d'assez impertinentes réflexions sur mon sexe , sur son *indécision* , sur sa *cruauté* , suivies du rabaillage ordinaire sur *l'inhumain abus de son pouvoir*.

Moi , Mylord , douce , bonne , vraiment indulgente , je reponds : *Sir Edmond peut s'épargner une vaine inquiétude. Si je danse demain , je ne réglerai point le choix d'un partner sur de hautaines prétentions , mais sur ce qui sera décent & convenable.*

Le lendemain arrive ; le jour se passe dans un agrément continuel. La nuit amène l'heure du bal. A peine je parois à l'entrée du salon

où l'on commençoit à danser, que je me vois assiégée par une foule d'aspirans à l'honneur d'être mon *partner*. Sir Edmond & sir Richard accourent, poussent, écartent ceux dont je suis environnée. Sir Richard approche le premier, s'incline avec grâce, étend le bras, cherche à saisir ma main. Je la retire & m'efforce d'adoucir mon refus par la politesse de ma révérence. Il se déconcerte, porte des regards irrités sur sir Edmond. Le fier écossais jouit sans pitié de la confusion de son rival, l'augmente par un souris malin. La honte, la colère se peignent sur le front de sir Richard; le bal s'interrompt, l'attention de toute l'assemblée est fixée, mon choix en devient l'objet. Sir Edmond plein de confiance me présente sa main d'un air triomphant, il ne doute point de recevoir la mienne. Je sens le danger d'accorder une préférence dont les suites peuvent être funestes aux deux rivaux; elle va paroître à tant de témoins l'aveu d'un sentiment que sir Edmond ne m'inspire pas. J'apperçois à peu de distance mylord Stairs, rêvant, bâillant, dormant à son ordinaire. Je l'appelle, je lui demande s'il veut danser avec moi? Ma proposition l'éveille, l'étonne, l'enchanté! Le bon vieux fou, transporté de joie, bénit son *heureux destin*. On lui fait place, il me joint,

me remercie , reçoit ma main à genoux , & regarde en pitié tous ces jeunes prétendans trompés dans leur attente.

Un éclat de rire universel , suivi d'un long battement de mains , me fait connoître que ma bizarrerie apparente est généralement approuvée. Sir Edmond pâlit , rougit , mord ses lèvres , me lance un regard terrible , se perd dans la foule & ne se montre plus. Moi , contente de ma prudence , satisfaite d'avoir maintenu la paix entre les contendans , de voir sir Richard consolé , & l'orgueilleux confondu dans ses vains projets , je me promène , je cause avec mon gracieux partner , tout charmé de *mes bontés* , de la *glorieuse préférence dont j'ai daigné l'honorer*.

Je pense vous devoir ces détails , Mylord. Sir Edmond traite mon procédé *d'offense préméditée , d'affront public*. Il ne veut pas regarder ma conduite comme l'effet nécessaire de sa présomption , de l'embarras où lui-même me mettoit. La façon dont il l'envisage m'est bien indifférente. L'approbation de mylady Ormond , de lady Mary , de toutes mes amies me suffiroit , si la crainte de ne pas obtenir la vôtre ne me caufoit un peu d'inquiétude. Je suis fâchée de n'avoir pas montré plus d'égards à votre protégé. Cent fois j'ai désiré

pouvoir surmonter mes dégoûts & l'épouser pour vous obliger. Mais un éloignement invincible ne m'a pas permis de vous donner cette preuve de ma condescendance.

J'allois fermer ma lettre, quand monsieur Osborne s'est fait annoncer & m'a remis le paquet dont vous l'avez chargé pour moi. Un coup d'œil jetté sur ces papiers m'a fort étonnée. Ma sœur y songe t-elle ? Quoi, vous entretenir des petiteesses de son mari, vous ennuyer d'un caquet de famille ! Je ne veux relire ni ses expressions, ni les miennes, mais répondre aux vôtres. Oâi, *l'intelligence d'un homme s'égareraifément.* Si cela n'étoit pas, mylord Rivers douteroit-il des qualités qui m'acquirent son estime ? m'accuseroit-il d'avoir manqué de confiance quand il ne m'en demandoit point, quand lui-même manqua d'amitié en promettant ma main sans me consulter, sans daigner s'instruire des dispositions de mon ame ? Je devois *m'expliquer sur la recherche de sir Edmond.* Vous ne me *pardonnez point mon silence ?* Je vous pardonne bien moins peut-être l'aveu que vous donnâtes à cette importune recherche, mais je hais le reproche. Sûre de n'en point mériter, si je me vois forcée de mécontenter les autres, au moins conserverai-je l'avantage d'être satisfaite de moi-même.

X X<sup>e</sup> L E T T R E.

*My lord Rivers , à miss Adeline Rutland.*

L'AVENTURE du bal vous délivre enfin d'un amant, dont j'ai jugé comme vous la confiance mêlée d'un peu d'obstination. Sa tante & lui viennent de m'écrire. Ils ne content pas l'histoire aussi gaiement. Je ne fais si je dois plaindre Edmond ou le féliciter. S'il tient sa parole, s'il renonce à vous, si sa colère éteint son amour, je serai porté à dire de lui ce qu'on répète souvent en parlant d'un malade expiré après de longs tourmens, *il est bien heureux, il ne souffre plus.*

*Inquiète de mon approbation!* Assurément c'est une plaisanterie. Cache-t-on ses desseins & ses démarches à un ami dont on souhaite l'approbation? lui reproche-t-on avec aigreur une faute commise innocemment? Sans me croire coupable à votre égard, j'ai plus d'une fois regretté ma complaisance pour les vœux du baronet. Elle ne l'a point servi, & peut-être a-t-elle nui aux intérêts d'un autre. Parmi la foule de vos amans j'en connois un aussi sensible, aussi tendre qu'Edmond, j'ai craint de

vous le montrer. Je doute pourtant que sa poursuite vous eût importunée si long-tems, sûr que le moindre de vos dévains l'auroit assez mortifié pour l'éloigner à jamais.

Je trouve de la hauteur & de l'injustice dans la fin de votre lettre. Vous m'accusez d'avoir offensé l'amitié en me prêtant aux vues de vos parens ? Vous présenter un homme dont vous étiez maîtresse d'admettre ou de rejeter les soins, étoit-ce manquer à l'amitié ? Ne la blessâtes-vous pas vous-même en vous taisant sur vos intentions, en ne me parlant point avec la confiance que j'avois droit d'attendre de ma pupille & de mon amie ?

Ne confondez-vous point les tems & les circonstances, ma chère miss Rutland ? Quand on proposa votre mariage avec le neveu de lady Morton, n'étiez-vous pas indifférente sur tous les partis qui s'offroient ? n'étiez-vous pas disposée à consulter vos parens sur un choix dont vous paroissiez vouloir les rendre arbitres ? L'énigmatique aveu que vous faites à votre sœur prouve un changement arrivé dans vos idées & dans vos sentimens. Cette différence me frappe, & tout m'assure qu'elle est récente.

Quand je vous rendois de fréquentes visites chez lady Morton, vous *n'observiez personne* ;

pendant notre séjour à sa terre, *un endroit écarté ne fixoit point vos regards*. Raisonnable, gaie, paisible, vous vous plaisiez à la campagne, vous goûtiez de simples amusemens, vous vantiez les charmes de cette belle retraite & n'y souhaitiez point les plaisirs bruyans de la ville. Que vous étiez aimable alors ! Comment avez-vous perdu cette douceur, cette sensibilité qui ajoutoient des graces si touchantes à vos agrémens personnels ? Ah, pourquoi, pourquoi miss Rutland ne se ressemble-t-elle plus ?

Mais votre esprit est préoccupé, vous formez des projets, vous avez des doutes, des craintes. *Votre pêche peut n'être pas heureuse !* Eh d'où vient ne le seroit-elle pas ? Vous m'alarmez sur l'objet de vos *observations*, sur son état, sur sa fortune. Par quel art dérobez-vous ces observations aux yeux des autres, & pourquoi cacher une préférence que vous êtes libre d'accorder ? La dépendance où vous êtes de mon consentement vous sembleroit-elle un obstacle insurmontable ? J'ai le pouvoir de gêner vos dispositions, il est vrai, mais vous me connoissez trop pour me croire capable de m'en servir contre votre inclination. Si j'attache un prix à l'autorité qu'on me donna sur vous, c'est en la regardant comme le droit de

veiller à vos intérêts, de m'en occuper, de mettre tous mes soins à faire votre bonheur, Honorez moi donc d'une entière confiance. Parlez, exprimez-vous sans réserve & sans détour, & soyez sûre de trouver dans votre tuteur, un tendre, un indulgent ami, prompt à satisfaire vos goûts, à combler vos vœux, même en les supposant contraires à ses propres desirs, à sa volonté, au choix qu'il eût fait pour vous, au plaisir qu'il eût senti de contribuer par ce choix à vous rendre un jour la plus heureuse des femmes. Adieu.

---

## XXI<sup>e</sup> LETTRE.

*Le même, à sir Charles Cardigan.*

**A**SSURÉMENT, Charles, tu n'as pas cru me donner *une marque d'amitié* en m'adressant ton maudit voyageur. Il étoit cruellement pressé de me voir ! Une heure après son arrivée, il m'apporta les livres dont tu l'avois chargé, & me remit ta lettre d'un air très-confiant. Deux de mes compatriotes & trois françois dînoient chez moi. J'invitai ton *homme de mérite*, & sur ta parole je le présentai comme un *génie profond*, capable de *plaire & d'instruire*. Mais dès

le premier service je pénétrai le personnage & vis ta malice. Depuis dix jours il m'exécède. Heureusement je pars demain pour la campagne, déterminé à n'en point revenir qu'il n'ait pris la route de Vienne.

Ce riche cosmopolite est savant, dis-tu ? je veux le croire. Mais en lui supposant les plus rares connoissances, je lui en desirerois une bien essentielle, celle de l'ennui qu'il inspire. Vingt fois je me suis senti vivement tenté de la lui donner. Ne seroit ce pas lui rendre un service important de lui apprendre combien il est insupportable.

Cet homme semble avoir étudié l'art de contredire. Il nie les faits, rejette l'expérience, dément la nature, n'admet point la vérité. Il veut vous ôter vos idées, vous donner les siennes. Si vous les adoptez, il les abandonne, vous en présente de nouvelles. Il dispute contre vos sens, contre votre raison, vous refuse la faculté de voir & celle de sentir. Partant toujours d'un principe contraire aux vôtres, détruisant, édifiant, contestant, parlant sans cesse & n'écoutant jamais, il vous réduit à la nécessité de lui céder, ou de l'assommer.

Une très-nuisible politesse entretient l'espèce incommode de ces tyrans de la société, & les confirme dans la haute opinion qu'ils ont d'eux-

mêmes. Dès qu'un docte bavard, bien aigre, bien suffisant, bien obstiné, paroît au milieu d'un cercle, il en devient la terreur & le maître. On craint de l'irriter ; on préfère le malheur de l'entendre à l'inutile fatigue de disputer avec lui. On le laisse donc s'emparer de l'entretien, Il propose ; objecte, résout. Personne ne veut l'interrompre, n'ose élever la tempête qu'exci-teroit un mot hasardé. On se tait, on bâille ; on s'attriste ; les moins patiens se dérobent à l'ennui, s'échappent furtivement, tandis que l'orateur charmé s'enivre du plaisir de parler, s'applaudit du silence de l'auditoire assoupi, admire sa respectueuse attention, & la prend pour une déférence due à la supériorité de son génie.

Je reçois en ce moment ta lettre datée de Cantorbery & celle de mylord Courteney. Je te félicite d'un retour si long-tems souhaité. Tu vas donc enfin recevoir lady Mary des mains de son frère ? Ces instans sont doux, Charles, & je partage bien sincèrement ta joie.

Tu m'obliges fort par ta complaisance pour les desirs des deux charmantes amies. Tu consens à ne les point séparer, & je t'en remercie. La société de ma cousine convient mieux à l'âge & aux goûts de miss Rutland, que celle de mylady Ormond. Je te recommande cette

jolie , cette singulière , cette incompréhensible créature , dont le caractère échappe à l'instant où l'on croit le saisir. Elle m'a jeté dans plus d'une erreur. Combien il est facile de s'abuser sur les mouvemens des autres , sur les siens ! A quelle ridicule crainte je me suis livré ! En faisant la plus inutile démarche , je me suis applaudi de ma raison , de mon courage , j'ai pris une sorte de respect pour moi même. Je me trouvois juste , généreux , capable de sacrifier l'espoir d'un bien précieux aux loix de l'équité. Au moment où j'admirois ma force & ma grandeur d'ame , une découverte imprévue me prouve , que si je n'étois pas décidément un fat , séduit par sa vanité , j'étois au moins un imbécille , trompé par sa propre folie.

Tu ne devines guère où tend ce propos. Je ne puis m'expliquer à présent. Est-ce le tems de te parler de moi ? Je t'embrasse. Je te félicite encore sur ton prochain bonheur , & j'invite ma cousine à le combler en avouant qu'elle le sent comme toi.



XXII<sup>e</sup> LETTRE.

*Lady Mary Courteney , à mylord Rivers.*

SAVEZ-VOUS bien que vous avez mortifié , même chagriné miss Rutland ? étoit-il nécessaire de lui envoyer ces lettres venues de Lemster ? Pourquoi prenez-vous parti dans cette querelle ? *Aussi révolté de son badinage que sir Francis !* d'où vient , que vous importe si son style est léger , ou sérieux ?

Vous vous croyez *fort doux , fort indulgent ;* le juge le plus équitable ! moi , je vous trouve sévère , capable de prévention , & je vous accuse d'une partialité très-prouvée.

*Sir Edmond peut se plaindre de mon amie ;* dites-vous. Je le nie positivement. Que lui a-t-on fait ? En vérité cet homme est ingrat. Ne pouvant éviter ses visites , elles les a reçues ; elles a souffert ses soins. En quoi sa bonté le défobligeoit-elle ? Il a joui du plaisir de la voir , de lui parler , de l'entendre ; d'exciter l'envie de ses rivaux , de s'attirer les félicitations de ses amis sur l'espoir de posséder une fille charmante. Est-ce là le sujet de ses plaintes si graves , si fondées ?

On ne fait comment traiter votre sexe , il est si déraisonnable ! Sir Francis reproche aigrement à sa belle-sœur de ne s'être pas expliquée d'abord sur le sort de son ami ? Ne semble-t il pas qu'en disant au baronnet *je ne veux point de vous* , elle l'eut rendu le plus content des hommes ? Elle s'est déclarée enfin , est-il satisfait ? Non. Il regrette son incertitude , il voudroit se voir encore le *jouet des caprices de l'inhumaine* , il annonce son départ , ne s'en va point ; écrit à la *cruelle* , implore la compassion de ma tante , l'appui de sir Charles , ma pitié , mes secours. Je lui ai décidément refusé ma protection. Un amant malheureux est ma bête d'horreur. C'est une créature si triste , si rampante , si ennuyeuse ! L'ivresse de l'amour m'est aussi désagréable que celle de ce vilain Silène dont j'ai débarassé le grand salon de ma tante.

Vous ne *comprenez point la cause de l'irrésolution de miss Rutland* , cependant vous la condamnez. Rien n'est moins *juste* , ni plus inconséquent. Dans le tems où tous les suffrages se réunissoient en faveur de sir Edmond , peut-être miss Rutland avoit-elle une raison d'essayer s'il seroit en son pouvoir d'obliger ses parens , de céder aux instances de lady Morton , aux conseils de son tuteur , prêt à

lui donner l'exemple de l'engagement qu'il la sollicitoit de prendre.

Peut-être aussi des évènements imprévus la firent ils réfléchir sur la complaisance exigée d'elle. En y songeant mieux , son indépendance , sa liberté lui parurent préférables à des noeuds qu'elle ne souhaitoit pas former. Ses dispositions changèrent. Elle pensa plus avantageux de suivre sa propre fantaisie que celle des autres. En s'attachant à cette idée le baronnet l'embarrassa. De l'impossibilité d'aimer on passe aisément au dégoût d'être aimée. Cet amant pressa , il devint importun , & puis fâcheux , & puis absolument insupportable. La froideur , les délais , l'humeur même ne le rebutant point , il fallut bien lui montrer un peu d'antipathie , & rire quelquefois de ses lamentations , pour ne pas mourir d'impatience ou d'ennui de les entendre.

Au reste je parle au hasard. Je ne fais rien. J'imagine , je suppose. Il seroit prudent à vous de m'imiter , de ne pas blâmer & de chercher à deviner. J'ai pourtant une certitude , c'est que mon amie se conduit par de sages principes , & si mylord Rivers en doute , il nous offense toutes deux.

Voulez-vous bien vous charger de me faire passer les livres dont je vous envoie le cata-

logue? Joignez-y des nouveautés pour amuser ma tante. Consultez vos bonnes amies sur le choix. On vous laisse le maître d'employer vingt-cinq ou trente guinées.

Vous devenez bien françois à Paris. Plus d'attention, plus d'exactitude. Cette histoire promise, ces merveilleux détails annoncés, vous n'y songez plus. Ces pauvres angloises, comme vous les oubliez!

Mifs Rutland vient d'entrer dans mon cabinet. Je lui ai demandé si elle vouloit vous écrire? elle a pris un petit air moitié gravé, moitié boudeur; s'est assise, a choisi du papier, essayé dix plumes, taché d'encre un de ses jolis doigts; puis elle a rêvé, considéré la table, l'écritoire, moi; & puis elle s'est levée; & d'un ton doux, amical, elle m'a dit: En vérité, ma chère, je ne fais pas pourquoi j'écrierois à mylord Rivers. Vous le voyez, elle est fâchée. Adieu, souvenez-vous de ma commission & sur-tout de l'histoire de vos deux amies.



---

 XXIII<sup>e</sup> LETTRE.

*Mylord Rivers , à sir Charles Cardigan.*

TA crainte est ridicule , Charles. Pourquoi tes détails & ta joie me paroîtroient-ils *puériles* , ou *ennuyeux* ? suis-je aussi grave , aussi contraignant que sir George ? d'où vient traiterois-je de *foiblesse* un sentiment naturel ? sentiment donné , je crois , à l'homme pour compenser les maux nécessaires dont il ne peut éviter , ni repousser les atteintes. Tu *aimes* , tu es *aimé*. De quel bien plus vrai se formeroit-on l'idée ? Si j'en juge par mon propre cœur , des diverses modifications de l'intérêt personnel , source des passions qui nous maîtrisent , ou nous tourmentent , l'amour est la seule dont les sensations délicieuses peuvent nous faire éprouver un plaisir pur , intérieur , réel ; indépendant du tems , des lieux , des autres , & quelquefois de nous-mêmes.

Est-on vraiment heureux dans le secret de son ame , par de hautes dignités , par d'immenses possessions ? Parvenu au dernier degré de la faveur , l'ambitieux semble avoir rempli ses vœux ; il paroît content ; on le croit satisfait.

fait. Ecartez de sa vue une foule jalouse de son élévation , cachez-lui ses concurrens humiliés & chagrins , son bonheur n'existe plus. Séparons l'homme opulent du pauvre qui l'envie , & le plaçant au milieu de ses égaux en richesses , ôtons-lui tout objet d'une flatteuse comparaison ; en cessant de regarder sa fortune comme une distinction , il cessera de la priser. Mais l'amour , Charles ! l'amour se suffit à lui-même. Il n'établit point ses jouissances sur les privations d'autrui ; qu'un peuple entier soit heureux par lui , la félicité de tous n'altérera jamais le bonheur d'un seul.

Ta lettre m'a fait une sorte d'impression que j'aurois peine à t'exprimer. Elle m'a rappelé le tems de ma vie le plus agréable ; tems où la contrainte imposée à mes sentimens ne détruiroit pas le charme d'une douce illusion ; je la perds , Charles , & je la regrette. Oui , je regrette l'habitude de sentir mon cœur occupé. Une tendre passion rend notre existence plus active , plus animée ; elle fixe un point à nos vœux , à nos projets ; à ces desirs vagues , inconstans , qui dans une entière indifférence fatiguent notre imagination errante d'objets en objets. Souvent à la vérité , cette passion trop ardente , trouble , inquiète , agite ! Eh qu'importe , si elle nous arrache à l'indolence , à

l'ennui ? Quand j'aimois , quand je me croyois aimé , deux momens de plaisir effaçoient de mon idée huit jours de souffrances. L'insipide paix que j'ai cru devoir chercher loin de ma patrie , loin de mes amis , vaut-elle une seule des émotions dont j'ai redouté la fuite ? Mais l'ai-je recouvrée cette paix , suis-je tranquille . . . . Quittons ce sujet ; il me conduiroit à te laisser voir un fou dans *le sage* dont tu crains *la censure*.

J'arrive de la campagne. L'ennui m'en a chassé. Loin de jouir dans le plus beau lieu du monde des agrémens que je m'y promettois , j'y ai retrouvé le faste de la ville , sa contrainte gênante , ses frivoles amusemens , tout ce qui détourne de l'intéressante contemplation de la nature , d'un exercice utile & de la douceur de se recueillir en soi-même.

Les françois , fort amoureux de l'agriculture , en parlent beaucoup à Paris & ne s'en occupent guère à la campagne. Rien de simple , rien de champêtre ne m'a fait appercevoir d'un changement de séjour. Donner des spectacles , des feux d'artifice , soutenir un gros jeu , faire servir sa table avec une recherche très-nuisible à la santé , avec une abondance capable d'étonner le plus avide parasite ; rassembler chez soi vingt ou trente maîtres , souvent davantage ; voilà ce qu'une partie des françois riches , ou

distingués, appellent éviter la foule. & *goûter les douceurs de la retraite.*

La rupture de miss Rutland avec sir Edmond m'expose à quelques inconvéniens. Lady Morton me fait une tracasserie avec sir Francis. Sa femme me reproche d'avoir abandonné son ami. Des admirateurs de ma pupille, dont les prétentions croissent apparemment depuis la disgrâce du baronet, m'écrivent & me fatiguent. Puisque miss Rutland semble décidée dans son choix, elle m'obligeroit fort de me débarrasser de tant d'importuns, en le déclarant.

Lady Cardigan est instruite du secret que l'on me cache. Ne pourrois-tu le pénétrer ? Jamais mystère ne fut plus déplacé, ne faudroit-il pas me le dévoiler un jour, me demander mon consentement ? Pourquoi se taire, m'inquiéter sur le rang, sur le mérite de la personne que l'on ne veut pas nommer ? Prie ma cousine, presse-la de parler. Toutes mes idées sont dérangées. Il me reste des doutes. Ils sont la suite d'une prévention que j'ai peine à me pardonner. Tu me rendrois un service véritable si tu les confirmois, peut-être un plus essentiel si tu les détruisois absolument. Adieu.



XXIV<sup>e</sup> LETTRE.

*Lady Cardigan , à mylord Rivers.*

LE vœu d'obéissance que j'ai prononcé avec plaisir , avec dessein de l'observer , m'engage à vous écrire , sans faire attention si vous avez daigné répondre à ma dernière lettre. Sir Charles me prie de *dissiper vos inquiétudes* , & sir Charles doit tout obtenir de moi.

Vouloir me *faire parler* ! employer l'autorité de mon mari pour me faire parler ! est-il bien , est-il honnête à mylord Rivers de me demander le secret de ma compagne , de mon amie ? Un préjugé vulgaire & plat , démenti par l'expérience , entretenu par la sottise , mère & conservatrice de tant d'autres , traite de phénomène la *discretion d'une femme*. Vous adoptez donc ces erreurs populaires ? si cela n'étoit pas , diriez-vous à votre ami de me *presser de parler* ?

Je devrois vous gronder. Mais depuis mon mariage je suis devenue si douce , si bonne , si prompte à excuser une faute , à la pardonner , que mon indulgence m'étonne. Vous profiterez de ce changement d'humeur. Loin de vous quereller , je veux vous satisfaire.

Voyons, quel est le sujet de vos alarmes sur les dispositions de miss Rutland ? *des desseins formés , des résolutions prises , dites-vous ; un choix décidé.* Il n'y a rien de tout cela. Vous traitez bien sérieusement de simples vues , dépendantes du hasard. Eh vite , vous rappelez votre pouvoir. Il faut vous déclarer ses intentions , vous confier ses pensées , vous demander  *votre consentement.* Et vraiment oui , il faut vous le demander , on le fait bien. Cette nécessité est très-embarrassante. Elle exige une démarche difficile , sujette à mille inconvéniens. Dire ce qu'on pense , demander ce qu'on desire , cela paroît aisé ; mais il est des circonstances où les moyens les plus ordinaires deviennent des moyens impraticables.

Cependant soyez tranquille. Miss Rutland n'est liée par aucune promesse. Elle ne prendra point d'engagement que son tuteur ne puisse approuver. Elle rejettera tous les partis offerts , tous les avantages proposés. Jamais elle ne donnera sa main sans l'approbation de ce tuteur rigide , dont elle ne dispute point les droits. En vous assurant de sa condescendance sur ce point , je vous proteste que je serois bien trompée , bien surprise , confondue même , si elle vous nommoit , si elle vous désignoit seulement  *la personne qui fixe son atten-*

tion. Vous demander votre consentement ? elle , mis Rutland ? Impossible. *Renonce-t-elle à se marier ? Non. Renonce-t-elle à sa fortune ? Non. Mais , dites-vous encore , cela n'a pas le sens commun. Oh , d'accord. Je le pense comme vous. Adieu. Et l'histoire la ferez-vous toujours attendre ? Et mes livres ? y songez-vous ?*

## X X V<sup>e</sup> L E T T R E.

*Mylord Rivers , à lady Cardigan.*

**I**L me seroit difficile , ma chère lady Cardigan , de comprendre l'objet de vos deux dernières lettres , si quelques mois d'absence avoient pu me faire oublier la pente naturelle que je vous vis toujours à m'impatienter. Ma complaisance vous a long-tems laissé jouir de cet amusement , & peut-être consentirois-je à vous le donner encore , si je n'entrevois beaucoup de malice cachée sous vos mystérieuses expressions. Vous me permettrez de ne pas entrer dans le labyrinthe où vous cherchez à m'égarer.

Excusez ma prière à sir Charles. Et pour reconnoître votre indulgence , je ne vous dirai point combien vos reproches sont peu fondés.

Vous avez voulu m'apprendre le secret d'une femme dont vous me faisiez offrir le cœur & la main. Sans intérêt sur ses sentimens , j'ai négligé de vous en parler , vous m'avez grondé. J'engage fir Charles à vous demander le secret d'une autre femme , secret que je veux pénétrer pour son propre avantage , & vous me querellez , & me voilà coupable , malhonnête , accusé d'une impardonnable indiscrétion !

Eh bien , dans la crainte d'augmenter mes torts je n'entreprendrai point de me justifier. Vous aurez toujours raison avec moi , mon aimable cousine. Si les *dispositions* de miss Rutland vous paroissent *sages* , je les approuve de tout mon cœur. Si ses projets vous plaisent , je l'exhorte à s'en occuper. Si je l'ai *mortifiée* , c'est assurément contre mon intention. Si elle *boude* , je prendrai patience. Si elle se *fâche* , je supporterai son humeur. Si elle ne s'appaise point , je la plaindrai , car c'est un grand malheur d'être inflexible & de conserver un long ressentiment. A l'égard de *l'impossibilité* de me *demandeur mon consentement* , vous avez prévenu ma réponse à cet article , & je n'ai rien à dire de plus.

Vos livres partiront à la fin du mois. Le chevalier Monk se charge de cette lettre &

de la petite histoire. Elle vous paroîtra bien fade & bien insipide , si vous croyez y trouver des *détails merveilleux*. Elle est écrite de ma main. Mais vous êtes trop accoutumée à lire des ouvrages françois , pour me croire l'auteur de ce cahier. Un parent de madame de Belosane l'a composé & m'a permis d'en prendre une copie. Ainsi , ma chère lady Cardigan , s'il vous cause de l'ennui , ne m'en accusez point.

Le pauvre Edmond vient de quitter Londres. Il est parti pour Lemster. On le dit triste , abattu , malade même. Comme je n'ai point d'aversiion pour les amans malheureux , son état me touche & m'inspire une véritable pitié.

## PARTICULARITÉS

*Concernant madame DE BELOSANE  
& madame DE CHAZELE.*

**E**LISABETH de Layrac , & Claire de Parthenai , élevées dans la même Abbaye , s'attachèrent l'une à l'autre dès leur plus tendre enfance. Des humeurs différentes les caractérisoient. Mademoiselle de Parthenai étoit vive , enjouée , aimoit à s'amuser. Sa compagne

sérieuse , sensible & réfléchie se plaisoit à rêver. Toutes deux jolies , bien faites , également chéries dans le couvent , y trouvoient cette douce paix , dont l'enfance jouit sans s'en apercevoir. .

Le peu de fortune de mademoiselle de Parthenai força l'unique parente qui lui restoit , de sacrifier le bonheur présent de sa pupille à des avantages éloignés. Le marquis de Chazele , âgé , singulier , mais riche & libéral , acheta par des dons considérables le plaisir d'enlever à la société une jeune personne aimable , pour l'enfermer au fond d'un château , situé près de Nantes. Depuis long-tems il formoit le projet de s'y retirer. Son mariage l'y détermina. Un mois après cette triste union , madame de Chazele , regrettant l'asyle où elle laissoit sa compagne désolée de sa perte , suivit son mari dans sa vaste & solitaire habitation. Le tems , sa raison , la soumirent à son sort , & sa gaieté naturelle le lui fit supporter avec assez de patience.

De flatteuses apparences annonçoient un plus heureux destin à mademoiselle de Layrac. Héritière de sa maison , les plus grands partis s'offroient pour elle. Mais la richesse ne donne pas toujours le bonheur qu'elle semble promettre , & souvent elle nous éloigne de la félicité dont nos désirs nous présentent l'image. .

La maison du comte de Grancé touchoit à celle de monsieur de Layrac. Les deux familles liées par l'amitié vivoient ensemble dans une grande intimité. Le chevalier de Grancé , depuis trois ans à Malthe , arriva chez son père le même jour que la marquise de Layrac retira sa fille de l'abbaye de Montmartre. Cet effet du hasard devint l'objet d'une petite fête. Les deux maisons s'unirent pour la célébrer. Ceux qui causoient cette joie la partagèrent vivement. Attendris par le plaisir de se voir chéris , ils s'examinèrent avec un intérêt que rien encore ne leur avoit inspiré. Formés l'un & l'autre pour plaire , tous deux sentirent en même tems cette émotion qui ouvre le cœur à l'amour & rend ses premières agitations si sensibles & si délicieuses.

Le chevalier de Grancé joignoit à la plus agréable figure beaucoup d'esprit & des connoissances assez étendues. Sage dans sa conduite , réservé dans ses discours , il parloit peu , pensoit juste & s'exprimoit avec une noble simplicité. Un air de candeur & de bonté annonçoit la douceur de son caractère ; toute sa personne étoit gracieuse , il possédoit plusieurs talens ; mais loin de tirer vanité de tant d'avantages , il sembloit les ignorer. La moindre louange l'embarassoit , excitoit sa rougeur

& découvroit en lui cette estimable timidité, qui naît d'une modeste appréciation de son propre mérite.

Si le chevalier de Grancé s'abandonna d'abord à la première surprise de ses sens, si touché des charmes de mademoiselle de Layrac, ses soins, ses regards, son empressement lui montrèrent combien elle prenoit d'empire sur son ame; de tristes réflexions l'engagèrent bientôt à renfermer son ardeur dans le secret de lui-même. Cadet de deux frères, destiné à l'ordre de Malthe, devoit-il souhaiter de plaire, d'inspirer une passion pénible? Sa position éteignit en lui le desir d'être aimé. L'honnêteté de son cœur ne lui permettoit pas de troubler la tranquillité de mademoiselle de Layrac, de lui faire partager l'amertume attachée à d'inutiles vœux, à l'amour privé de toute espérance.

Des idées bien différentes séduisoient l'imagination de mademoiselle de Layrac, & la livroient à un penchant dont elle ne croyoit pas devoir se défendre. Prévenue qu'en la retirant de l'Abbaye, on se dispoit à la marier, toutes ses pensées s'arrêtoient sur monsieur de Grancé. L'accueil qu'il recevoit à l'hôtel de Layrac, sa naissance, ses qualités supérieures, l'union de leurs familles, la liberté qu'on lui laissoit de l'entretenir, tout la jettoit dans une dan-

gereuse erreur. Elle ignoroit encore par quelles considérations les parens font un choix , & combien le mérite influe rarement sur les motifs propres à le déterminer.

Ce choix étoit déjà fixé sur le comte de Belofane , neveu d'un ministre puissant & riche. Six mois après son retour dans la maison paternelle , mademoiselle de Layrac fut avertie de se préparer à changer d'état. On rappela le comte d'une province où le régiment qu'il commandoit l'obligeoit alors de séjourner. En attendant son arrivée on convint des articles , on dressa le contrat , & les deux personnes , dont cet acte intéressoit si particulièrement le bonheur , n'en eurent connoissance qu'à l'instant où leurs signatures exigées devoient faire paroître cet engagement volontaire & les conduire à prononcer des vœux que peut-être leurs cœurs défavoueroient également.

La surprise & le saisissement de mademoiselle de Layrac furent inexprimables en apprenant des dispositions si contraires à ses desirs. On ne lui laissoit ni la liberté de s'y opposer , ni le tems de former des objections contre un mariage si prochain. Eh , qu'auroit-elle osé dire ? trop modeste pour avouer une secrète inclination , trop timide pour résister à des ordres absolus , elle se vit dans la dure néces-

sité d'obéir , d'immoler toutes ses espérances de bonheur à un devoir dont rien ne pouvoit la dispenser.

Instruit avant elle des projets de sa famille , le chevalier de Grancé s'étoit ménagé un prétexte de quitter Paris avant la signature du contrat. Mademoiselle de Layrac assistoit à la toilette de sa mère , au moment où il prit congé d'elle. Ce départ imprévu redoubla toutes les peines de son cœur. La marquise passant pour un moment dans un cabinet où elle nourrissoit des oiseaux , sa fille , pâle , interdite , oppressée , voulut parler & prononça seulement , vous partez ! Le chevalier s'approcha d'elle , lui demanda ses ordres & lui dit adieu. Son trouble , l'altération de sa voix augmentèrent l'émotion & la douleur de mademoiselle de Layrac. Leurs regards se rencontrèrent , des larmes retenues avec effort s'échappèrent en même tems de leurs yeux , & ces preuves touchantes d'un mutuel attendrissement furent le premier aveu de leur amour & l'unique langage qu'ils osèrent employer pour s'en instruire & s'en assurer.

L'éclat dont la jeune comtesse de Belosane se vit environnée , & les fastueux dehors d'une apparente félicité , n'effacèrent point de son ame l'idée d'un bonheur moins envié , mais plus

vrai. Le crédit de la maison où elle venoit d'entrer , n'éleva point en elle un mouvement d'orgueil. La justesse de son esprit & la bonté de son cœur lui firent priser la faveur par ses plus nobles avantages ; elle s'en servit seulement pour aider le mérite , trop souvent éloigné de la source des graces , ou par sa propre modestie , ou par l'extrême difficulté d'en approcher.

Attachée à d'estimables principes , madame de Belosane s'efforçoit de perdre un souvenir trop présent & trop cher. Elle se reprochoit de l'entretenir , quand toutes ses affections devoient se réunir sur un autre objet. Mais plus elle vouloit oublier monsieur de Grancé , plus une affligeante comparaison lui rappeloit les qualités aimables qui l'avoient touchée , & la rendoit sensible au regret d'être la compagne d'un homme uniquement distingué par son rang & sa fortune.

Les traits du comte de Belosane n'offroient rien d'irrégulier , ni rien d'agréable. Magnifique dans sa dépense , il aimoit à la faire remarquer & prodiguoit l'or pour entendre vanter son goût. Il possédoit supérieurement l'art d'ordonner une fête , d'en varier les amusemens , & s'applaudissoit fort de ce talent frivole. De petits soins , de petites recherches , lui donnoient

une foule de petites affaires, & ne lui laissoient pas le loisir de s'occuper d'objets plus importants. Il ne connoissoit ni les douceurs de l'amitié, ni les charmes de l'amour. Peu susceptible de compassion, il obligeoit quand on l'importunoit par des demandes réitérées ; mais si le malheur attiroit quelquefois ses secours, il n'excitoit jamais sa pitié ni ses réflexions.

La beauté de la comtesse sembla d'abord le toucher. Flatté de présenter par-tout une femme dont la figure attrayante fixoit les regards sur son heureux possesseur, il se plut à paroître en public avec elle. Mais s'il rendit cette espèce d'hommage aux agrémens de sa personne, il ne s'apperçut jamais de ceux de son esprit, encore moins des qualités de son ame. Madame de Belosane n'en découvrant aucune en lui, ne put ni l'aimer, ni le respecter. Elle lui montra de la considération en public & beaucoup de réserve en particulier. Il fit aussi peu d'attention à sa froideur qu'à son mérite. Une mutuelle politesse, peu de familiarité, une égale indifférence rendirent leur commerce très-insipide, mais fort paisible. Trois mois après leur union, ils commencèrent à se former des sociétés différentes. Ils ne se cherchoient, ni ne s'évitoient, se rencontroient sans peine & sans plaisir, & pendant plusieurs années

années deux personnes , si opposées dans leur caractère , ne se donnèrent pas un sujet raisonnable de se plaindre l'une de l'autre.

Depuis son mariage madame de Chazele entretenoit une exacte correspondance avec son amie. Ce commerce intime & tendre charmoit l'ennui de sa solitude. Instruite du secret penchant de madame de Belosane , elle partageoit ses chagrins , desiroit affoiblir un regret toujours vif , naïvement exprimé dans ses lettres , & s'appercevoit avec peine qu'une affection si capable de détruire son repos devenoit le sentiment habituel de son cœur.

Madame de Belosane conserva plus de deux ans une extrême mélancolie. Le tems & la dissipation firent enfin sur elle leur effet ordinaire. Mais comme un nouvel objet n'effaça point ses premières impressions , il lui resta toujours un tendre souvenir de monsieur de Grancé. Si quelquefois elle perdoit son idée au milieu des amusemens où sa fortune & son âge la forçoient à se livrer , elle se plaisoit à la retrouver dans ses heures de retraite. Elle aimoit à s'occuper de lui , & jamais elle n'y pensoit sans intérêt , sans émotion , sans s'abandonner à ces mouvemens tristes , mais pourtant doux , que les ames vraiment sensibles mettent au rang des plaisirs.

Cinq années s'écoulèrent , fans altérer les dispositions de madame de Belofane. Un accident arrivé à monsieur de Chazele fut le premier événement qui fixa son attention. Les suites de cet accident pouvoient lui rendre une compagne long-tems regrettée. Elle attendit impatiemment des nouvelles du marquis , & reçut celle de sa mort au moment où monsieur de Belofane alloit joindre l'armée sur les bords du Rhin. Soit pressentiment , soit qu'en s'éloignant d'elle , il sentit combien elle méritoit d'être aimée , il parut fort touché en lui disant adieu. Sa tristesse & l'idée des dangers où le cours de la campagne l'exposeroit , attendrit la comtesse. Elle le serra plusieurs fois entre ses bras , & lui demanda la permission de passer le tems de son absence à Chazele ; il consentit à ses desirs , & deux jours après son départ madame de Belofane prit la route de Nantes.

Elle se faisoit un plaisir délicat de surprendre son amie , de lui donner une marque de son empressement à la revoir. Ces deux dames goûtèrent en s'embrassant cette joie pure que l'on éprouve en recouvrant un bien dont on a douloureusement supporté la privation. Elles se trouvèrent plus grandes , plus formées , plus aimables. Chacune félicita l'autre sur les nouveaux agrémens de sa personne , & toutes deux

remarquèrent avec satisfaction combien le tems avoit développé leur esprit en étendant leurs connoissances.

Pendant que madame de Belosane jouissoit des plaisirs de l'amitié, admiroit les beautés de la nature, ranimées par le printems, sentoit ce charme attaché au calme, à la simplicité, dont la campagne offre par-tout l'image, son séjour à Chazele lui faisoit éviter une surprise capable d'exciter dans son cœur des mouvemens d'une espèce bien différente.

A l'instant où elle partoit de Paris, les plus nobles motifs y ramenoient le chevalier de Grancé. Des cinq années de son absence il en avoit employé deux à voyager & passé trois alternativement à Malthe, ou sur les vaisseaux de la religion. Il s'étoit distingué par d'heureux combats & des prises considérables. L'ordre craignoit de le voir quitter Malthe, on le pressoit de prononcer ses vœux, & le grand-maître joignoit à ses instances le don d'une commanderie, actuellement à sa nomination.

Rien n'éloignoit monsieur de Grancé d'un engagement qu'il s'étoit toujours proposé de prendre. Il se préparoit à remplir les souhaits du grand-maître, quand la déclaration de la guerre suspendit ce dessein, réveilla dans son cœur l'amour de sa patrie, ce zèle, cette ar-

deur dont la noblesse françoise donna toujours de si généreuses preuves à ses princes. Aucun avantage personnel ne put le retenir à Malthe, au moment où il devoit partager les dangers & la gloire de ses compatriotes. Il se hâta de s'embarquer, prit terre à Marseille, d'où il se rendit à Paris pour jouir de la satisfaction de voir son père; il y resta dix jours, joignit ses frères avant l'ouverture de la campagne, & servit en qualité de volontaire dans le régiment d'infanterie que l'ainé commandoit.

Le passage du chevalier à Paris & son départ pour l'Allemagne, se trouvèrent dans les lettres de madame de Belofane parmi d'autres détails. Comme elle les lisoit haut, la marquise s'aperçut au son de sa voix que le nom de monsieur de Grancé lui causoit un peu d'altération. Elle s'en étonna; & la regardant d'un air qui exprimoit en partie sa pensée: Eh quoi, lui dit-elle, un sentiment, dont tout devoit effacer le souvenir, a-t-il encore le pouvoir de vous troubler? Oui, répondit ingénument madame de Belofane, & mon cœur s'émeut à la seule idée de ce retour, qui sans un effet du hasard l'eût offert à mes yeux.

Je ne saurois vous le taire, ajouta madame de Chazele, une constance si extraordinaire est un peu romanesque. Je dirai plus, elle est

bizarre ; l'absence , le tems , vos réflexions suffisoient pour détruire ce penchant inutile. Permettez-moi de le croire , vous auriez oublié monsieur de Grancé si vous l'aviez voulu.

Je ne fais , reprit madame de Belosane , s'il est possible d'oublier. Je l'ai vainement tenté. Comment détourner ses pensées d'un objet digne de les fixer , devenu par l'habitude de s'en occuper , le point où se rassemblent toutes nos idées ? Après de fatigans combats , d'infructueux efforts , j'ai cessé de me reprocher un attachement qui ne portoit aucune atteinte à mes principes. Peut-être dois-je à cette constance , ou folle ou singulière , la facilité de remplir des obligations , que le caractère de monsieur de Belosane , le peu d'agrément de son commerce , & l'exemple d'une partie des femmes de mon rang pouvoient me rendre moins respectables , ou plus pesantes. J'ai tiré de cet attachement l'avantage d'être indifférente pour tout le reste des hommes , il m'a garantie des pièges de la séduction & des surprises de ma propre sensibilité. Le desir de conserver l'estime de monsieur de Grancé m'a guidée dans toutes mes actions , ne m'a laissé négliger aucune occasion de m'attirer le suffrage public pour m'assurer du sien.

Je me suis accoutumée à l'établir en secret

le juge de mes sentimens , de ma conduite , à me croire sans cesse sous ses yeux ; j'aurois senti de la honte , je rougirois encore de me permettre une démarche dont il ne pût être le témoin & l'approbateur.

Je l'avoue, dit alors la marquise , vous avez trouvé des motifs bien spécieux pour allier vos principes & votre indulgence. Mais si l'éloignement de monsieur de Grancé prêtoit de la décence , même de la noblesse à ces motifs , son retour & la nécessité de le voir ne rendront-ils pas cette indulgence dangereuse ? je ne connois ni l'amour , ni ses effets. Cependant , si je m'en rapporte aux longs & minutieux récits , dont monsieur de Chazele lassa souvent mon attention , notre sexe est bien foible , ma chère , & sa défense la plus sûre est d'écarter de son cœur le sentiment où le vôtre se livre avec tant de confiance.

Si la foiblesse est le partage du commun des femmes , reprit madame de Belosane , je crois me connoître assez pour ne pas redouter la mienne. Cependant j'éviterai la présence du chevalier de Grancé , elle m'embarrasseroit , je le sens , & si vous passez l'hiver à Chazele , j'engagerai monsieur de Belosane à me laisser partager votre solitude. La marquise approuva ce dessein ; mais au moment où elles s'occupaient

de cet arrangement, les dispositions du sort en détruiſoient la néceſſité.

Les armées étoient en préſence. L'attente d'une action répandoit de vives alarmes dans les familles doublement intéreſſées aux ſuccès de la France. On n'ouvroit point ſes lettres ſans craindre d'y trouver de funeſtes nouvelles. Madame de Beloſane vit arriver deux couriers ſans recevoir les ſiennes. L'attention du marquis de Layrac cauſoit ce retard apparent. Il prit le ſoin d'écrire à madame de Chazele, de mettre ſous ſon enveloppe les lettres adreſſées à ſa fille, laiſſant à la prudence de ſon amie le choix du moment où elle pourroit les lui rendre.

Ce paquet renfermoit les détails d'une journée malheureuſe. Madame de Chazele s'attendrit ſur les pertes de ſa patrie, partagea les regrets de tant de cœurs attachés à ces guerriers dont les noms compoſoient la fatale liſte qu'on lui envoyoit. Ceux du comte de Beloſane & des deux aimés de la maiſon de Grancé la commençoient. Après l'avoir parcourue pluſieurs fois, s'être aſſurée que le chevalier ne s'y trouvoit point, elle ſe ſentit moins embarrasſée à ſ'acquitter de la triſte commiſſion dont on la chargeoit.

Aucun ſentiment viſ, aucun intérêt perſon-

nel ne pouvoit exciter madame de Belofane à pleurer la perte du comte. Mais le mouvement d'une compassion naturelle , de cette forte d'affection que forme l'habitude de se voir ; & le respect d'un lien dont l'indifférence ne détruit pas toute la force au fond d'une ame honnête , lui firent donner des larmes à la mort d'un homme si jeune , si heureux aux yeux des autres , & dans ses propres idées. Elle se rappela ses adieux , sa tristesse , & le plaignit d'avoir peut-être prévu sa cruelle destinée.

L'été passa , l'automne s'avança , sans que madame de Belofane montrât le désir de revoir Paris. Monsieur de Grancé y étoit. On lui avoit accordé le régiment d'un de ses frères. Devenu le chef de sa maison , le changement de sa fortune le fixoit en France. Souvent nommé avec éloge dans les lettres du marquis de Laysrac , la comtesse les lisoit à son amie , mais sans rien ajouter à ce qu'on lui marquoit , & sembloit même éviter de le rendre jamais le sujet de leur entretien.

Ou vous ne me donnez pas toute votre confiance , lui dit un jour madame de Chazele , ou vous êtes vraiment singulière. Depuis la mort d'un mari que vous n'aimiez pas , je vous vois triste. Cet événement a pu toucher votre

cœur, mais il n'a pas dû le blesser. Il ne vous fait sentir aucune privation. Maîtresse de concevoir de flatteuses espérances, cessez-vous de souhaiter un bien que vous regrettiez ? En recouvrant la liberté d'aimer, devenez-vous moins sensible ? Ne conserviez-vous une passion si tendre, que par la certitude de n'être jamais heureuse ? Et cette constance obstinée étoit-elle plutôt un caprice de votre imagination, que la suite d'un fort attachement ?

Je crois être toujours la même, répondit madame de Belofane, mais l'évènement, qui semble me rapprocher de monsieur de Grancé, ne me fait point envisager l'avenir où vos vues se portent. Je me suis accoutumée à m'occuper de lui sans projet, & sans desirs. Jamais depuis mon mariage l'espoir n'anima mes sentimens, jamais l'idée du bonheur, & celle de monsieur de Grancé, ne s'offrirent ensemble à ma pensée. Je trouve au fond de mon cœur ces mouvemens tristes & tendres que son souvenir y éleva toujours, & je ne saurois me persuader qu'ils puissent se changer en des sensations plus agréables.

Quoi, vous ne souhaitez pas voir monsieur de Grancé, s'écria la marquise, vous n'avez point d'empressement de connoître s'il vous aime encore ? Eh, suis-je sûre qu'il m'ait aimée,

reprit la comtesse ? j'étois bien jeune , ma chère , bien peu capable de cacher le plaisir dont sa vue me pénétoit , j'ai pu flatter sa vanité sans toucher son cœur. Ses regards m'exprimoient sa tendresse , il est vrai , mais jamais sa bouche ne confirma ce qu'ils sembloient me dire. J'ai pu me tromper à leur langage. Mais en le supposant sensible pour moi , le tems , l'absence , ne m'auroient-ils pas effacée de sa mémoire.

En vérité , dit en riant madame de Chazele , vous vous plaisez à contrarier vos desirs. Dans votre position j'aimerois à penser que l'objet de mes affections partage mes sentimens , & ma constance me paroîtroit un garant de la sienne.

Ce garant seroit peu sûr , reprit madame de Belofane. J'ai même une raison de ne pas juger du naturel de monsieur de Grancé par le mien. En parlant des qualités estimables qui lui attiroient tant d'amis , ma mère l'accusoit d'un défaut. J'y faisois peu d'attention alors , mais depuis un peu de tems je me rappelle ses discours. Elle lui reprochoit une extrême facilité à prendre des goûts qu'il conservoit rarement. Avant son départ pour Malthe , disoit-elle , tout lui plaisoit au premier aspect ; mais l'attrait qui le séduisoit cédoit bientôt au charme

d'un nouvel objet, dont un autre effaçoit souvent la trace.

Madame de Chazele commençoit à badiner son amie sur les doutes que lui donnoient les remarques de sa mère, quand on vint avertir la comtesse qu'un exprès envoyé par le marquis de Layrac venoit d'arriver. Inquiète elle courut au-devant du courier. Il lui apportoit une fâcheuse nouvelle. La marquise attaquée d'un mal dont elle craignoit les suites, demandoit sa fille avec instance. Vivement alarmée, madame de Belosane donna ses ordres pour partir à l'instant. Son amie ayant encore des affaires à Chazele, ne pouvoit s'en éloigner avant un mois. Elles convinrent de se rejoindre à Paris dans ce tems, & de loger ensemble à l'hôtel de Layrac en attendant qu'elles eussent une maison convenable à toutes deux.

En arrivant chez elle, madame de Belosane eut la consolation de trouver sa mère hors de danger. Monsieur de Grancé étoit à Fontainebleau. Son père accablé de la perte de ses deux fils, passoit une partie du jour à l'hôtel de Layrac, où l'on partageoit sa douleur. Ses amis compatissans pleuroient avec lui ces enfans chéris, qu'eux-mêmes avoient tendrement aimés.

A son retour de Fontainebleau, le premier

soin du marquis de Grancé fut d'aller féliciter madame de Layrac sur sa convalescence. Au moment où il entra, la comtesse, occupée à lire auprès de sa mère, sentit autant de surprise & d'agitation que si elle n'eût pas dû s'attendre à le revoir. En jettant les yeux autour d'elle, son trouble augmenta. Elle se trouvoit dans ce même cabinet où elle avoit reçu ses adieux, où ses larmes s'étoient mêlées aux pleurs de monsieur de Grancé. Conservoit-il la mémoire de cet instant, alloit-il se le rappeler avec sensibilité, ou comme un de ces évènements dont le souvenir reste long-tems après qu'ils ont cessé d'intéresser ?

Monsieur de Grancé, prévenu du retour de la comtesse, ne pouvoit s'étonner de la voir chez sa mère. Sa présence ne parut ni l'émouvoir, ni l'embarrasser. Les tristes complimens qu'ils se devoient l'un à l'autre, rendirent leur entretien fort grave. La comtesse osoit à peine lever les yeux sur lui, & dans la crainte de lui laisser appercevoir son trouble, elle évita pendant plusieurs jours de recevoir ses visites particulières.

Tout sembloit autoriser le marquis à reprendre avec madame de Belosane le ton de la confiance. Mais loin de tirer avantage de leur ancienne intimité, il n'en parloit jamais. Il étoit

auprès de la comtesse comme un étranger nouvellement admis dans la société. Ses égards, son respect, montraient plutôt le desir de s'attirer son attention, que le souvenir de s'en être vu l'objet. Cette conduite fit douter madame de Belofane si jamais monsieur de Grancé l'avoit aimée.

Combien notre imagination nous séduit & nous égare, écrivoit-elle à son amie, que ma prévention m'a trompée ! j'ai craint le retour d'un homme dont la présence eût été moins dangereuse pour moi, que l'erreur où m'entretenoient son éloignement & mes idées. Jamais je ne possédai le cœur de monsieur de Grancé ; mon mariage ne l'affligea point, ne lui fit point quitter la France. Mais d'où vient, mais pourquoi pleuroit-il en me disant adieu ? quel sentiment lui arrachoit des larmes ! je ne fais, mais ce n'étoit pas le même qui faisoit couler les miennes ; auroit-il pu ne laisser aucune trace dans son cœur ?

Madame de Belofane expliquoit mal le silence du marquis. Il l'avoit véritablement aimée, il s'étoit trouvé malheureux de ne pouvoir aspirer à sa main ; il se sépara d'elle pénétré de douleur & de regret. Mais après quelques mois d'absence, loin de se plaindre comme elle a nourrir un penchant inutile, il chercha

les moyens de rendre le calme à son ame agitée, & d'écarter de fâcheux souvenirs. Des préjugés moins austères, de différentes habitudes, cette liberté qu'un sexe s'est réservée, dont il se permet de jouir & d'étendre l'usage, lui offroient des dissipations ; il s'y livra. Des femmes complaisantes servirent à le distraire. Elles l'amusèrent sans l'attendrir, lui plurent sans l'attacher, le dégagèrent sans l'intéresser. Dans ces commerces momentanés, où les hommes assurent *que le cœur ne prend point de part*, une passion délicate diminue, languit & se perd : chaque infidélité ôte au sentiment sa force, son attrait, & pare un plaisir passager des charmes qu'elle dérobe à l'amour.

A son retour en France, monsieur de Grancé conservoit à peine une légère idée de ses premiers desirs. Cependant il ne put voir tous les jours madame de Belosane sans les sentir renaître. Mille graces nouvelles l'embellissoient, mais une réserve imposante avoit pris la place de cette ingénuité qui laissoit autrefois pénétrer tous les mouvemens de son cœur. Son accueil, ses regards, ses discours montroient le soin d'obliger ; une noble fierté cachoit l'envie de plaire, & monsieur de Grancé pouvoit douter comme elle si le tems où son cœur paroïssoit

sensible pour lui n'étoit point entièrement effacé de son souvenir.

Peu à peu ce tems se retraça fortement à sa mémoire. Il trouva de la douceur à s'en occuper, à rapprocher des circonstances éloignées, à se rappeler cette joie naïve qui se peignoit dans les yeux de sa jeune amie quand il entroit chez sa mère. Il se souvint de ses distinctions, de ses préférences, de toutes les preuves de son innocente tendresse; comment se les représenter & s'accoutumer aux simples prédilections de l'estime? comment ne pas souhaiter reprendre ses droits sur un cœur dont il étoit sûr d'avoir excité les premières émotions?

La vanité blessée inspire des mouvemens qu'il est facile de confondre avec le retour d'une affection véritable. Monsieur de Grancé s'y trompa. Il osa parler, se plaindre, réclamer des bontés nécessaires à son bonheur, gémir d'en être privé, demander la récompense d'une passion, qu'en ce moment il croyoit avoir toujours sentie avec la même ardeur.

La surprise, l'attendrissement & le plaisir animèrent à la fois tous les traits de madame de Belosane. La noble franchise de son caractère ne lui permettoit pas de prolonger l'incertitude de son amant, ou de l'affliger par une vaine affectation. Tous deux charmés de se parler,

de s'entendre, se communiquèrent des peines long-tems senties, s'exprimèrent la joie dont ces mutuels aveux pénétoient leurs cœurs. Des assurances de s'aimer toujours, une promesse de s'unir terminèrent cette douce explication. Ils convinrent d'attendre la fin du grand deuil de la comtesse, avant de laisser connoître leurs desseins. Madame de Chazele fut seule dans la confiance de ce secret. En le lui écrivant, la comtesse lui rappela les arrangemens pris en Bretagne. Son mariage les facilitoit. L'hôtel de Grancé, spacieux & commode par ses divisions, pouvoit les loger toutes deux sans causer d'embarras au comte, ni à son fils.

Madame de Chazele vint elle-même la féliciter & partager sa joie. Son arrivée combla les vœux de la comtesse. Elle desiroit impatiemment de l'entendre approuver une constance dont elle l'avoit raillée. Monsieur de Grancé alloit la justifier aux yeux de la marquise & joindre le suffrage éclairé de l'amitié à la prévention toujours reprochée à l'amour.

Son attente ne fut point trompée. Madame de Chazele trouva le marquis digne de l'attachement de sa compagne. Il vit en elle l'assemblage des qualités les plus aimables. Une douce familiarité s'introduisit aisément entre ces trois personnes, & pendant six semaines rien ne troubla

troubla l'agrément de leurs entretiens. Insensiblement madame de Chazele y mit une sorte de froideur, elle sortit souvent, rentra tard, prit un air de réserve avec monsieur de Grancé, cessa de l'admettre dans son appartement, & se dispensa même d'entrer chez son amie aux heures où il s'y rendoit.

Madame de Belofane remarqua le changement de sa conduite, & crut en connoître la cause. La marquise de Téligni, sœur de sa mère, étoit plus souvent chez elle que le marquis. Son mari, ambassadeur à Rome, la pressoit de s'y rendre, mais elle s'obstinoit à vouloir être accompagnée par sa nièce dans ce voyage, & le différoit exprès pour avoir le tems de l'engager à la suivre. Madame de Belofane fort éloignée de céder à ses instances, s'en défendoit; & sa tante attribuant ses refus à son amitié pour madame de Chazele, s'en plaignoit hautement, en parloit avec aigreur, & ne perdoit aucune occasion de lui montrer qu'elle ne l'aimoit pas. Mortifiée du caprice & des brusqueries de sa tante, la comtesse en faisoit de continuelles excuses à son amie. Madame de Chazèle charmée de son erreur la lui laissoit, mais elle continuoit d'être sérieuse, & souvent elle paroissoit inquiète & triste.

Un matin, que madame de Belofane avoit

marqué pour travailler avec ses gens d'affaires, la marquise lui fit demander si elle vouloit l'accompagner à l'abbaye de Montmartre où elle alloit revoir leurs anciennes amies ? Elle ne le pouvoit en ce moment, & madame de Chazele sortit seule. A l'heure du dîner son carosse entra, & ses gens avertirent de ne pas l'attendre. Le soir les femmes reçurent ordre d'aller la trouver & de remettre une lettre à la comtesse.

Elle lui écrivoit d'un ton badin sur l'espèce de violence qu'on lui faisoit au couvent, en lui imposant une retraite de plusieurs jours. Elle lui disoit plus sérieusement, qu'elle s'étoit vue dans la nécessité de céder aux prières de l'abbesse & de ses religieuses, ou de montrer de l'ingratitude à des dames, dont les anciennes bontés & les nouvelles caresses méritoient bien le petit sacrifice exigé de sa reconnoissance.

Madame de Belosane ne trouva rien d'extraordinaire dans une complaisance qu'elle-même avoit eue plusieurs fois, & la crainte d'un funeste événement réunit bientôt ses idées sur un autre objet.

Deux jours après l'entrée de madame de Chazele à Montmartre, monsieur de Grancé se plaignit d'une violente migraine, il sentit le lendemain de plus grandes douleurs, la fièvre s'y joignit, & ses accès redoublés portèrent la

conservation & l'effroi dans tous les cœurs attachés à sa conservation. L'ardeur de son sang se ralentit enfin, la fièvre diminua, & le douzième jour elle cessa entièrement. Mais une extrême foiblesse & beaucoup de langueur modérèrent la joie d'une convalescence si désirée. Le marquis ne se ranimoit point, une sombre mélancolie l'éloignoit de tous les amusemens. Rêveur & triste, de longs soupirs lui échappoient, & les yeux humides de pleurs prouvoient qu'il sentoit une peine intérieure dont le poids l'accabloit.

L'altération de son humeur affligea madame de Belofane. Elle n'appercevoit aucun changement dans sa conduite, & n'en soupçonnoit point dans ses sentimens. Assidu près d'elle, il paroïssoit souhaiter l'instant de leur union avec empressement, en attendre le retour de sa gaieté : & pourtant elle se sentoit moins persuadée de sa tendresse, des doutes vagues élevoient en elle des craintes indéterminées, & ses espérances de bonheur sembloient insensiblement s'évanouir & se perdre au fond de son cœur.

Un jour qu'elle revenoit de l'abbaye, fâchée de n'avoir pu ramener madame de Chazele, obstinée à n'en point sortir encore, monsieur de Grancé entra chez elle. Occupée du

refus de son amie, elle en parla, s'en plaignit avec assez de vivacité, & lui demanda plusieurs fois s'il ne pourroit l'aider à découvrir la cause de ce caprice ?

Le marquis pâlit, baissa les yeux & resta dans un morne silence. Madame de Belofane continuant à chercher des raisons à l'absence de son amie, & le pressant de répondre : Eh quoi, Madame, lui dit-il d'un air embarrassé & d'un ton chagrin, ne pouvez-vous être contente sans la présence d'une compagne dont vous avez été si long-tems séparée ? l'agrément de vos jours dépend-t-il de vivre avec madame de Chazele ? présumerois-je trop de vos bontés, si je m'attendois à une préférence que l'amour a droit d'obtenir sur la plus vive amitié ?

Ce langage laissoit entrevoir une jalousie trop romanesque, & trop éloignée du caractère de monsieur de Grancé ; pour ne pas surprendre madame de Belofane ; elle le pria de s'expliquer sur le reproche qu'il sembloit lui faire.

Ne vous offendez pas, Madame, continuait-il, si le desir d'affurer à jamais la douceur de notre union m'engage en ce moment à vous demander une grace nécessaire à mon repos, à notre commune tranquillité. J'ai souvent hésité, j'ai craint de vous déplaire, même de vous révolter en paroissant mettre une condition à

L'honneur que vous daignez me faire. Oserai-je le dire, Madame ? le don précieux de votre main ne peut me rendre parfaitement heureux sans un sacrifice, que votre intérêt, le mien, & la perspective d'un fâcheux avenir me forcent d'exiger.

Madame de Belofane plus étonnée encore, levant sur lui des yeux où le trouble de son cœur se peignoit, lui demanda avec beaucoup d'émotion, si ce sacrifice exigé étoit celui de son attachement pour madame de Chazele ?

Je ne souhaite pas, Madame, reprit le marquis, que vous cessiez de la voir, ou de l'aimer, mais je vous conjure de ne point m'obliger à vivre intinément avec elle. La présence de madame de Chazele m'attriste, elle élève en moi des mouvemens pénibles; elle me gêne, elle m'inquiète, elle trouble le plaisir que je goûte à vous voir. Ne la pressez point de revenir ici, renoncez au projet de la loger. Son séjour à l'hôtel de Grancé aigriroit l'humeur où je m'abandonne malgré moi, je manquerois peut-être à des égards dont vous me reprocheriez l'oubli, & votre amie deviendrait entre nous l'objet d'une continuelle division.

Qu'entends-je, s'écria la comtesse ! quoi, c'est vous, Monsieur, c'est le marquis de Grancé qui s'abaisse à cette feinte mal-adroite ! quel

détour ! est-il digne de vous ? Madame de Chazele peut-elle inspirer de l'aversion ? Si vous craignez de vivre avec elle , vous l'aimez. Ah , n'interprétez point si cruellement mes expressions , Madame , reprit monsieur de Grancé. N'approfondissez point le caprice d'un cœur , égaré peut-être , qui cherche dans vos bontés un appui contre sa propre foiblesse. Si mes dispositions présentes ont besoin d'une généreuse indulgence , je l'attends de la noblesse de votre ame ; accordez-moi cette grace demandée ; & fidèle à mes engagements . . . Des engagements , interrompit la comtesse ! vous n'en avez plus , Monsieur , & je vous déclare libre en ce moment.

Non , je ne le suis point , s'écria le marquis , en tombant à ses genoux , je me trouverois bien malheureux de l'être. Eh quoi , Madame , un seul instant me priveroit-il de votre estime , de votre confiance ? pourriez-vous m'affliger , me mépriser ? Et saisissant une de ses mains , la baisant & la mouillant de ses pleurs : Au nom de tout ce qui vous est cher , Madame , lui dit-il d'un ton tendre & pressant , si je vous paroissais coupable , osez me pardonner une erreur passagère , osez vous livrer à ma foi , vous reposer sur mon honneur. Je le jure à vos pieds , jamais votre époux ne trahira ses sermens. Vous

ferez chérie, vous ferez heureuse ; oui, Madame, vous le ferez, & mon bonheur se renouvellera fans cesse par la certitude de faire le vôtre.

Levez-vous, Monsieur, levez-vous, lui dit madame de Belofane, en le repouffant doucement. Le voile que vous venez de déchirer ne peut plus se baiffer sur mes yeux. Je ne souhaite pas vous affliger. Je ne vous méprifé point. J'ignore quels sentimens remplaceront dans mon cœur ceux qui le remplirent fi long tems. Mais je brife à jamais des liens devenus pesans pour vous. Il n'est plus en votre pouvoir de me rendre heureuse, & je ne dois, ni ne veux accepter l'inutile sacrifice que vous voulez faire à mon bonheur.

Le marquis infistoit, elle le pria de la laisser feule. Sa présence lui caufoit une cruelle oppression, en retenant des larmes prêtes à s'ouvrir un passage. A peine l'eut-elle perdu de vue, que, donnant un libre cours à fes pleurs, elle s'abandonna fans contrainte à toute la douleur dont cet éclairciffement pénétroit fon ame.

La conduite de madame de Chazele prouvoit que si elle connoiffoit les sentimens de monsieur de Grancé, elle ne les approuvoit pas. Dans l'amertume de fes premières agita-

tions , madame de Belofane crut haïr un infidèle. Elle trouva de la douceur à penser que les dédains de son amie la vengeroient , puniroient l'inconstant , le rendroient aussi malheureux qu'il lui sembloit coupable. Mais la justesse de ses idées la ramena bientôt à des mouvemens plus nobles , plus conformes à sa générosité naturelle , à la tendre inclination qu'elle s'étoit toujours sentie pour monsieur de Grancé.

Elle passa une partie de la nuit à s'affliger , le reste à s'affermir dans une résolution convenable à sa situation présente. Décidée à n'en point changer , elle écrivit à madame de Telligni. Dès que l'heure le permit elle envoya sa lettre , demanda ses chevaux , & se fit mener à Montmartre.

Son abattement & la trace visible de ses pleurs jettèrent madame de Chazele dans une vive inquiétude , elle se hâta de lui demander la cause d'un chagrin si apparent & si subit. Madame de Belofane lui redit l'entretien qu'elle avoit eu la veille avec monsieur de Grancé.

Une extrême pâleur se répandit sur le visage de madame de Chazele pendant ce récit. Le serrement de son cœur & sa confusion lui ôtèrent un moment la faculté de s'exprimer. Elle leva sur son amie des yeux baignés de

larmes ; & lui tendant une main, pressant tendrement la sienne : Vous ne me soupçonnez point d'une basse dissimulation , lui dit-elle. Je n'ai pas cru devoir troubler votre heureuse sécurité , en vous communiquant des idées incertaines.

Eh quoi , dit la comtesse avec émotion , vous saviez . . . Non , je vous le jure , interrompit madame de Chazele. J'évitai monsieur de Grancé sur un doute , & même assez léger. Alors elle apprit à son amie , qu'ayant un matin laissé sur sa toilette une boîte enrichie de diamans , qui renfermoit son portrait , la miniature ne s'y trouva plus le soir. Surprise d'un larcin de cette espèce , sans parler de sa perte , elle s'informa si personne n'étoit entré dans son cabinet. Une de ses femmes lui dit , sans l'assurer , qu'elle croyoit en avoir vu sortir monsieur de Grancé , à l'heure où l'on jouoit chez madame de Layrac ; mais au déclin du jour cette femme pouvoit s'être méprise.

Eh comment fûtes-vous si elle ne se trompoit pas , demanda madame de Belofane ? Le lendemain , au moment où je finissois de m'habiller , poursuivit la marquise , monsieur de Grancé vint chez moi. La boîte encore sur ma toilette fixa ses regards. J'y portai la main comme pour la prendre. Je le vis rougir & se déconcerter. Je m'éloignai de la table , il se

remit. Depuis ce jour je cessai de vivre aussi familièrement avec lui, & formant le dessein de retourner à Chazele, je vins attendre ici la saison de partir, espérant trouver des moyens de vous faire consentir à notre séparation.

Eh d'où vient vouliez-vous partir, vous exiler, dit madame de Belofane? m'avez-vous cru capable de vous imputer mes peines? Le trait qui déchire mon cœur ne l'ouvre point à de vils soupçons, Venir répandre mes douleurs dans votre sein, c'est vous prouver assez que je ne vous accuse point de mes larmes.

Cette assurance toucha madame de Chazele. Elle voulut parler, ses soupirs étouffèrent sa voix. La comtesse voyant son visage inondé de pleurs : Cessez, ma chère, cessez, lui dit-elle, de vous abandonner au chagrin que je me reproche de vous donner. Vous pouvez adoucir le mien. Ah, s'il m'est possible d'aider à le dissiper, s'écria la marquise, parlez. Rien ne sera difficile à mon zèle. Que je hais, que je méprise celui dont la légèreté. . . . . Non, ô non, ma chère, ne le haïssez pas ! interrompit madame de Belofane. Je me mépriserois moi-même, si le desir d'une basse vengeance me portoit à souhaiter le malheur d'un homme, si long-tems l'objet de mes plus tendres affections. Nos engagements ignorés me

laissent la liberté de les rompre. Quand les circonstances me forcent de renoncer à monsieur de Grancé, pourquoi ne pourroit-il espérer de vous voir favorable à ses vœux ?

Favorable à ses vœux , répéta la marquise avec indignation ! quoi , Madame , vous penseriez ! . . . Je vous parle dans la sincérité de mon cœur , interrompit encore la comtesse , & ne vous fais pas l'injure de sonder le vôtre. Je ne serai jamais la femme de monsieur de Grancé. Capable de le fuir , de m'éloigner des lieux qu'il habite , je ne le suis point de me dire sans douleur , il soupire , il gémit , il souffre ! Je lis dans vos yeux combien ma foiblesse vous étonne ? Pardonnez-la-moi. Eten-  
dez même votre indulgence. Laissez un cœur tendre implorer votre pitié pour un homme aimable dont le sort est actuellement entre vos mains.

Si je vous connoissois moins , dit madame de Chazele , cet excès de bonté me paroîtroit incroyable. Mais votre générosité vous trompe , & vous me mépriserez si je consentois à vos desirs.

Mes sentimens ne peuvent m'abuser , reprit madame de Belofane. Aucune violence n'altère ma raison. Je suis bien triste , bien affligée , ma chère , mais mon intérêt ne me rend

point injuste. Je le dis avec réflexion , avec vérité , l'unique adoucissement à la perte de tant de flatteuses illusions , seroit la certitude de vous toucher en faveur du marquis de Grancé , de me dire un jour dans une situation plus paisible , je me suis vue l'arbitre de son destin , & j'ai voulu qu'il fût heureux : en m'éloignant de la France & de lui , je le laisse en possession de tous les biens dont lui-même m'a privée.

En vous éloignant , répéta madame de Chazele , bon dieu , quel projet méditez-vous ? Je me suis tracé pendant la nuit un plan de conduite , reprit la comtesse , & viens de m'ôter la liberté de le changer. Madame de Téliigni reçoit en ce moment ma promesse formelle de l'accompagner à Rome.

Quelle cruelle précipitation vous a déterminée , s'écria madame de Chazele ? avez-vous pu faire cette démarche avant de me voir ? Si vous ne vouliez pas rester à Paris , pourquoi ne pas le quitter ensemble ? je me serois trouvée heureuse dans vos terres , dans les miennes , par-tout où j'aurois partagé vos peines , essayé de les calmer , ou du moins mêlé mes pleurs à vos larmes.

Ce n'est point auprès de vous , ma chère amie , reprit madame de Belofane , que je puis recouvrer une paix désirée. La facilité d'ouvrir

mon cœur l'entretiendroit dans l'habitude de s'occuper d'un seul objet. Le tems n'est plus où cette habitude me paroissoit un bien. J'ai besoin de contrainte, une distraction forcée m'est nécessaire pour perdre une longue erreur & me garantir contre de honteux regrets.

Périsset l'homme ingrat, s'écria madame de Chazele toute en pleurs, qui rompt ses nœuds & les nôtres, m'enlève mon amie, me rend l'objet de son indifférence, peut-être celui de sa haine !

Cette imprécation blessa le cœur de madame de Belofane, mais la crainte de la marquise l'affligea sensiblement. Elle voulut la rassurer sur son affection, en passant quelques jours à l'abbaye. Elle entra dans le couvent, & fit dire chez elle le tems où elle comptoit y retourner. On étoit dans une grande surprise à l'hôtel de Layrac, quand sa voiture y rentra. Madame de Téligni venoit d'apprendre à sa sœur la complaisance inattendue de madame de Belofane. Le comte de Grancé présent à leur entretien, crut d'abord se méprendre aux expressions de la marquise de Téligni. Sans lui avouer qu'il étoit aimé, son fils lui avoit confié l'espoir d'obtenir la main de madame de Belofane. Il sortit, le chercha & lui répéta ce qu'il venoit d'entendre à l'hôtel de Layrac.

Madame de Belofane part, répéta le marquis, elle s'éloigne ! elle me fuit ! quelle révolution mon imprudence vient d'exciter dans cette ame sensible ! Elle doit bien me haïr, si elle s'arrache du sein de sa famille, des bras de l'amitié, pour m'éviter, pour ne me plus voir ! Alors ne cachant rien à son père, il l'instruisit de toutes les particularités de cet événement.

Le desir de vous donner tout entier à madame de Belofane, dit le comte, vous a fait hasarder une démarche plus honnête que réfléchie. Comment n'avez-vous pas prévu l'aveu où devoit vous conduire la proposition d'éloigner madame de Chazele, & quelle étrange légèreté vous a fait préférer cette dernière ? Qu'aimiez vous en elle que vous ne dussiez aimer dans son amie ? quel charme vous attiroit qui n'eût dû vous retenir ? Je ne fais, répondit le marquis d'un air consterné, mais tous mes souvenirs aigrissent mes peines, & de tant de regrets, le plus vif, le plus insupportable est la certitude d'avoir porté l'amertume dans l'ame de la comtesse, de m'être préparé l'éternel remords qui suit l'ingratitude. Je ne penserai plus à madame de Belofane sans rougir en secret, sans me dire, pour prix de son amour, d'une affection si tendre, si fidèle :

j'ai pu l'affliger. Elle vouloit mon bonheur, & j'ai détruit inhumainement le sien. Son père s'efforçoit de le consoler, quand cette lettre apportée de Montmartre vint encore augmenter sa douleur.

*LETTRE de madame de Belofane,  
à monsieur de Grancé.*

« **T**ANT que mon inclination pour vous est  
 » restée cachée au fond de mon cœur, j'ai pu  
 » ne pas combattre ma foiblesse & chérir un  
 » penchant dont le secret & l'innocence for-  
 » moient le charme décevant. Vous m'en arra-  
 » châtes l'aveu dans un tems où tout sembloit  
 » m'autoriser à vous traiter avec confiance. Je  
 » pourrois me plaindre de votre ardeur à dé-  
 » couvrir mes sentimens, vous demander d'où  
 » naissoit ce desir de les connoître, & si tant  
 » d'empressement convenoit à la simple curio-  
 » sité ? Mais loin, loin de moi tout reproche.  
 » Je ne vous accuse point d'une faute prémé-  
 » ditée. Les qualités qui vous acquièrent mon  
 » estime, vous la conservent & vous donnent  
 » encore des droits à mon amitié. Il ne m'est  
 » plus possible d'être à vous. Il me le sera tou-  
 » jours de rendre justice à votre caractère &  
 » de vous souhaiter une félicité constante.

» Je vous dégage à jamais de vos promesses.

» Perdez le souvenir des miennes. Madame  
 » de Chazele est instruite de vos dispositions.  
 » Elle peut sans trahir l'amitié recevoir vos soins  
 » & combler vos vœux. Je l'affranchis comme  
 » vous , de tous les égards dont je paroîtrois  
 » l'objet à ses yeux ou aux vôtres.

» On vous aura dit que je vais en Italie. Si  
 » vous ne pouvez vous dissimuler la cause de  
 » mon départ , ne vous trompez point à ses  
 » motifs. Je vous suis, il est vrai, mais je ne  
 » vous hais pas. Ni dépit, ni colère ne me por-  
 » tent à vous éviter. Je vous reverrai , Mon-  
 » sieur , vous recevrez mes adieux chez ma  
 » mère. En vous donnant ces assurances, je ne  
 » prétends pas à la vaine gloire de me montrer  
 » indifférente sur un évènement où rien ne me  
 » préparoit. Vous avez pénétré mon cœur par  
 » un trait rapide & déchirant. Pour en fermer la  
 » blessure douloureuse, j'emporte la consolante  
 » certitude de n'avoir pris conseil ni d'un fol  
 » orgueil, ni de cet intérêt personnel capable de  
 » tout immoler à sa propre satisfaction.

» Adieu. Ne m'écrivez point, ne cherchez  
 » point à m'entretenir. Vous m'avez tout dit.  
 » J'ai tout entendu. Tout est fini ».

Tant de douceur, une bonté si vraie tou-  
 chèrent sensiblement le marquis. Il baigna de  
 ses

ses pleurs les assurances que madame de Belofane daignoit lui donner de son estime. Recevoir ses adieux, disoit-il à son père, paroître devant elle, moi ! Eh comment soutiendrai-je ses regards, sa tristesse, le regret de la perdre, & l'humiliation de lui voir remporter une victoire si noble sur la même passion qui vient de me rendre si foible, si imprudent & si coupable !

Le comte voulant respecter le secret de madame de Belofane, craignit que l'agitation de son fils ne le découvrit s'il se montroit à l'hôtel de Layrac. Il lui conseilla de partir à l'instant pour une de ses terres, & se chargea de trouver un prétexte à son éloignement. Le marquis obéit, & quitta Paris avec ce sentiment douloureux où livre le reproche d'avoir troublé la félicité d'un autre, en renonçant à son propre bonheur.

L'absence de monsieur de Grancé épargnoit à madame de Belofane les efforts qu'elle se dispoit à faire sur son cœur pour soutenir sa vue. Le moment de laisser madame de Chazele arriva. Les adieux de ces deux amies furent tristes. Peu de jours après sa sortie du couvent, madame de Belofane partit. Elle écrivit de Lyon à la marquise, & ranima vivement sa douleur & sa tendresse par cette lettre.

*LETTRE de madame de Belofane ,  
à madame de Chazele.*

« **Q**UELLE distance nous sépare déjà ,  
 » ma chère ! & combien je me sens oppressée  
 » quand je considère l'espace que peu de  
 » jours vont mettre entre vous & moi. Ce  
 » pénible éloignement me paroîtroit moins  
 » difficile à supporter, si cessant de vous faire  
 » d'inutiles reproches, vous adoptiez mes idées  
 » & remplissiez ma plus consolante espérance.

» Vous dire que la préférence dont vous  
 » êtes devenue l'objet ne m'ait pas causé  
 » une extrême, une accablante douleur ! ce  
 » seroit démentir ma conduite & des aveux  
 » plus sincères. Une si cruelle découverte a  
 » fait sur moi la plus vive impression. J'ai  
 » pleuré, j'ai gémi du fond de mon cœur,  
 » de mon cœur profondément blessé. La lé-  
 » gèreté de monsieur de Grancé m'a paru le  
 » plus sensible des malheurs. Mais une cir-  
 » constance étrangère à l'évènement n'a point  
 » ajouté au regret de ma perte. Pourquoi s'ai-  
 » geroit-il, parce que vous êtes aimée ?

» Je ne possédois pas le bien que vous vous  
 » accusez de *m'avoir enlevé*. Non, je ne le pos-  
 » sédois pas. L'estime, la convenance, formoient  
 » les fragiles liens qui attachoient monsieur de

» Grancé. Ils alloient nous unir, ces liens si  
» foibles ! Qu'ils seroient devenus tristes &  
» pesans ! Eh quoi, j'aurois été pour jamais à  
» monsieur de Grancé, je me serois vue sa  
» compagne, & chaque jour, chaque instant  
» de ma vie m'eût assuré que le don de mon  
» cœur ne le rendoit point heureux ! Loin de  
» vous affliger, félicitez-vous, ma chère, d'ar-  
» racher une amie au plus grand des supplices.

» Rappelez-vous nos entretiens & mes priè-  
» res. Changez vos résolutions, bannissez vos  
» scrupules, retournez à l'hôtel de Layrac ;  
» consolez ma mère de mon absence. Pourquoi  
» monsieur de Grancé vous éloigneroit-il d'une  
» maison où l'on vous desire ? S'il s'étoit offert  
» à vous libre de tout engagement, auriez-  
» vous refusé de l'écouter ? Et bien, il est li-  
» bre, il vous aime ! recevez son hommage,  
» faites son bonheur. Ne lui laissez pas croire  
» qu'en me parant d'une feinte générosité, je  
» vous ai chargée du soin de me venger. Ah,  
» que jamais il ne me soupçonne d'un vil ar-  
» tifice, que jamais il ne m'impute une seule  
» de ses peines ; qu'il obtienne le cœur de ma-  
» dame de Chazele, qu'ils s'aiment, qu'ils s'u-  
» nissent, & que dans les plus doux momens la  
» marquise de Grancé se souvienne avec atten-  
» drissement d'une amie, trop foible encore

» peut-être pour se rendre témoin de sa félici-  
 » té, mais trop noble pour l'envier, & trop  
 » attachée à elle pour ne pas la partager, quand  
 » le tems aura dissipé l'illusion qui lui fut si  
 » chère ».

Cette lettre produisit un effet bien contraire à celui que la comtesse s'en promettoit. Triste, abattue depuis leurs adieux, madame de Chazele se disoit à tous les instans du jour, j'ai perdu mon amie. Son ame exaltée par l'amour, par la fierté, suspendoit ses ressentimens. Bientôt elle ne verra plus en moi que l'objet des amertumes de son cœur. Les touchantes assurances d'une amitié dont elle ne se flattoit plus, la charmèrent. Avec quel attendrissement elle lut la lettre de madame de Belosane ! elle en pesa toutes les expressions, & reconnut à chaque ligne cette candeur, ce naturel aimable qui jamais ne s'étoit démenti. Ses yeux s'arrêtèrent sur les dernières, elle les relut avec une vive émotion. *Que dans ses plus doux momens la marquise de Grancé se souviennne d'une amie . . .* La marquise de Grancé, répéta-t-elle ! ah, dieu ! quel nom me donne-t-elle ! m'est-il permis de le porter jamais ! Un profond soupir accompagna cette réflexion, la lettre tomba de ses mains, des larmes inondèrent son visage &

son sein. Elle s'avoua son penchant pour le marquis de Grancé, elle osa même examiner si, sans être blâmable, elle pouvoit céder aux instances de madame de Belofane, se prêter à ses desirs, jouir d'un bien où elle renonçoit. Mais rejetant cette pensée, honteuse de s'y être arrêtée, rougissant des larmes qu'elle venoit de répandre, elle releva la lettre de la comtesse, la lut encore, & la pressant contre ses lèvres : O ma compagne, ma sœur, mon amie, s'écria-t-elle ! je ne devrai point de *doux momens* à l'ingrat qui vous a causé *une extrême, une accablante douleur* ! des remords déchirans ne se mêleront point à votre souvenir, une basse complaisance pour moi-même ne me rendra point indigne de votre estime. Pourrois-je tenir mon bonheur de l'homme qui vous afflige, vous éloigne, & nous sépare ?

Sa réponse ne laissa point de doutes à madame de Belofane sur sa résolution. Elle partit pour Chazele. L'idée de monsieur de Grancé y suivit, & madame de Belofane la conserva sous le ciel étranger où elle croyoit la perdre.

Le commerce de ces deux dames se soutint avec la même exactitude & la même confiance qu'auparavant ; trois années s'écoulèrent. Au milieu de la quatrième, monsieur de Téliigni, nécessaire à la négociation d'une paix désirée,

fut rappelé pour passer dans une autre cour. Madame de Belofane s'arrêta en Provence où elle possédoit des terres. Tendrement invitée par elle à l'aller joindre, madame de Chazele se dispofoit à partir, quand un funefte évènement les ramena toutes deux à Paris.

Malgré les préliminaires de la paix, la campagne s'ouvrit au printems, & les difficultés qui retardèrent le progrès des conférences la laiffèrent s'avancer. Monsieur de Grancé, commandé pour l'attaque d'un fort, fut dangereufement bleffé. Pendant plusieurs jours on efpéra le rendre à la vie, mais madame de Belofane étoit deftinée à sentir toutes les peines que peut causer un attachement tendre & malheureux. La mort du marquis ranima fa première fenfibilité. Elle oublia fes torts & pleura fa perte. Elle voulut mêler fes larmes à celles d'une famille défolée, partager les douleurs du père de cet ami chéri. Elle trouvoit une forte de douceur à fe voir entourée par tous ceux qui regrettoient l'aimable marquis de Grancé. Madame de Chazele fe montra pénétrée des mêmes fenfimens, leur commune trifteffe refsera les liens qui les uniffoient. Depuis ce tems elles ne fe font plus quittées. Tout ce qui les environne eft heureux par elles, mais un fond de mélancolie les éloigne fouvent du grand

monde. Elles se plaisent à la campagne. Toutes deux ont renoncé à l'amour, au mariage, & le souvenir de monsieur de Grancé les garantit à jamais contre une passion dont elles ont éprouvé, senti toutes les amertumes sans en avoir connu les plaisirs.

## XXVI<sup>e</sup> LETTRE.

*Mylord Rivers, à sir Charles Cardigan.*

**D**ONNER le matin à l'étude, le jour à des soins nécessaires, le soir au plaisir? ma foi, Charles, c'est faire du tems un emploi raisonnable, & j'applaudis fort à ce sage arrangement. Lady Cardigan veut bien dîner avec tes graves amis, tu consens à souper avec les siens? Elle s'instruit pour te plaire, tu t'amuses pour l'obliger? Rien n'est mieux entendu. Cette mutuelle condescendance, en rapprochant vos goûts, lie plus fortement vos cœurs, vous lui devez votre commune félicité. C'est la complaisance qui prépare deux amans satisfaits à remplacer les douceurs passagères de l'amour, par le sentiment durable d'une solide amitié.

Le procédé dont tu te plains est *révoltant*, sans doute. Tu dois mépriser ton ingrat parent.

Mais tu as tort de regretter ta généreuse conduite à son égard ; plus grand tort de rejeter sur toute l'humanité le mauvais caractère d'un particulier. Eh quoi , serai-je forcé de défendre le genre humain contre toi , contre son ami ! Tu le chéris , & pour une seule créature qui t'offense , te voilà prêt à les haïr toutes.

Effet naturel des sentimens passionnés, Charles. Moi , dont la bienveillance raisonnée manque *d'ardeur* , je suis moins blessé des fautes de mes semblables. Je les remarque sans *émotion* , je les supporte sans me fâcher. Comme toi , je me laisse aisément séduire. Un homme peut m'en imposer , me persuader qu'il est honnête. Si je découvre le contraire , j'éloigne le trompeur , il cesse d'exister pour moi. Mais je ne croirois injuste , si je retirois ma confiance à tous les autres. Beaucoup ne méritent pas mieux peut-être mes services ou mes secours ; cependant l'équité ne permet pas de les juger sur une supposition , encore moins de les punir sans savoir s'ils sont coupables.

Tu me demandes à quoi je m'occupe ? à rien du tout. Si je m'amuse ? peu. Si je repasserais bientôt la mer ? je ne fais. Si mon indécision dure ? oui. Quelquefois j'espère , plus souvent je crains. L'apparence contraire mon espoir. Londres m'attire , un triste présage m'en éloie-

gne. Mon retour dans ma patrie peut être l'écueil de mon bonheur , ou celui de ma liberté. Grand sujet d'hésiter , Charles !

Mais laissons mes folies , parlons de celles des autres. L'attention de Paris est actuellement fixée sur un procès fort bizarre. Deux citoyens s'accusent réciproquement d'un fait très-mal-honnête. Tous deux s'accablent d'injures , & chacun présente sa partie adverse comme un monstre à rejeter de la société.

Hier un homme de mérite m'engagea d'aller au palais avec lui. Deux célèbres orateurs parloient sur cette étrange cause , & mon conducteur m'assura que j'aurois un extrême plaisir à les entendre. Son attente ne fut point trompée. J'admirai le savoir , l'éloquence & l'art ingénieux des deux avocats. Mais j'admirai plus encore l'étonnante intrépidité des deux plaideurs , présens à l'audience , & le soin qu'ils prenoient , d'un consentement unanime , d'instruire le public d'une foule d'anecdotes dont la moindre suffisoit pour les rendre à jamais ridicules & méprisables.

Comme nous sortions , un homme de robe nous aborda. Ses discours me firent comprendre que mon compagnon alloit souvent au palais. Eh quoi , lui dis-je en revenant , vous aimez les procès ? Au contraire , me répondit-il , je

les crains & les déteste. J'ai de bon cœur abandonné des droits considérables pour en éviter un. Si l'on me voit suivre avec une sorte de plaisir les affaires de cette espèce. C'est que j'aime à contempler en tout l'inconséquence & la sottise de ces hommes , si grands , si petits , si nobles , si vils ; capables de s'élever si haut , de tomber si bas ; que l'intérêt , la vengeance , un léger dépit , une simple obstination conduisent à dévoiler d'odieux secrets , à mettre en évidence les vices des autres & leurs propres iniquités.

L'un déshonore son fils pour le priver du droit que la nature lui donne à son héritage ; l'autre couvre d'opprobres la mère de ses enfans ; le frère reproche à son frère de s'être frauduleusement emparé d'une partie de leur bien commun , & pour montrer ce frère séducteur , taxe d'injustice ou d'imbécillité l'auteur de ses jours. Né d'un commerce illégitime , un enfant nourri dans l'obscurité , essaye d'en sortir , en élevant ses clameurs contre sa mère imprudente. Il offre de prouver qu'elle est une infâme , & veut la forcer de l'avouer , ou de lui donner le père que l'équité l'oblige de lui refuser. Une femme hardie , renonçant à la pudeur , à la modestie , par des détails indéçens expose la foiblesse d'un malheureux ,

l'insulte , le défie impudemment , veut que la loi l'en sépare , ou lui donne un pouvoir que Thémis ne dispense pas. Ces hommes , dont la longue enfance & la prompte vieillesse semblent les avertir combien des besoins réciproques leur rendent l'amitié nécessaire , ces hommes rassemblés pour s'aider , se servir , se prêter de mutuels secours , se haïssent , s'attaquent , se déchirent ! Eh pourquoi ? par le desir de conserver , ou d'acquérir quelques avantages , dont la possession accordée , ou continuée , paroîtra toujours aux yeux de la raison un bien foible dédommagement de la honte soutenue en les poursuivant.

J'aurois pu joindre mes réflexions à celles de ce françois , ajouter des exemples à ceux dont il les appuya ; ce sujet s'étendit fort loin , & nous convînmes ensemble que l'habitude pouvoit seule nous rendre supportable l'étonnante contradiction de nos mœurs & de notre raison. Je ne fais si en nous examinant bien , un hottentot ne seroit pas fondé à déclarer les sauvages d'Europe moins sensés que ceux du Cap.

Je suis un peu fâché contre sir Robert , il n'a pu se taire , James fait tout. Il m'écrit de Londres. Ses expressions me touchent par leur noble simplicité. Sa reconnoissance est décente ,

vraie , & sans affectation. Affurément , Charles , ce jeune homme est né généreux , il se plairoit à faire en faveur d'un autre ce que d'heureuses circonstances m'ont permis de faire pour lui. Une preuve de la bonté du cœur est d'apprécier avec justesse un service reçu. Celui qui se l'exagère est tout prêt à se sentir gêné du poids de l'obligation. Adieu.

---

## X X V I I ° L E T T R E .

*Lady Cardigan , à mylord Rivers.*

**L**E chevalier Monk m'a remis votre lettre & la petite histoire annoncée depuis si long-tems. En vérité , mon cher cousin , elle n'a pas rempli mon attente. Des *particularités* concernant deux femmes , jeunes , jolies , riches , & françoises , me promettoient une foule d'agréables évènements , je croyois m'amuser ou m'attendrir à chaque page de ce cahier. Je l'ai trouvé très-long , très-froid , le marquis n'intéresse point. Madame de Chazele est une bonne femme , caractère assez insipide ; & votre comtesse , si sensible , si raisonnable ! est à mes yeux la plus folle des créatures.

Jamais entêtée galoise fut-elle plus obsti-

née dans ses opinions , que madame de Belofane dans ses sentimens. Cinq années de constance ! & puis au retour de monsieur de Grancé , le voir indifférent & l'aimer toujours ? découvrir son penchant pour une autre , & l'aimer encore ! aimer à la fois son amant & sa rivale ? Un naturel si aimant est insupportable. Oh , comme je m'impatientois à ce parloir , pendant cet éternel entretien. Prier madame de Chazele de faire le bonheur de cet ingrat , lui parler avec douceur , avec amitié , avec tendresse. De la tendresse , dans ce moment ? bon dieu ! cela peut-il se soutenir ?

Je suis sensible , vous le savez , capable d'une ardente , d'une fidèle amitié. Miss Rutland m'est bien chère ; mais quand vous consentîtes à combler ses souhaits & les miens en lui permettant de vivre chez moi , si ses attraits eussent affoibli mon pouvoir sur le cœur de sir Charles , s'il eût montré pour elle , je ne dis pas de *l'amour* , mais seulement une attention marquée , la plus légère préférence ! sur mon honneur , je me serois sentie plus portée à lui arracher les yeux , qu'à la conjurer de vouloir bien l'épouser.

Je ne prétends pas tout blâmer. Le caractère de madame de Belofane est vraiment noble , il doit lui donner beaucoup d'amis , &

jamais lui attacher un amant. A la honte de votre sexe , l'égalité , la franchise , la bonté font des qualités peu propres à le fixer. Le cœur de l'homme , toujours en contradiction avec lui-même , n'est point formé pour goûter les charmes d'un commerce paisible. Il a besoin de craindre , d'espérer. Celle qui veut s'en rendre la maîtresse , doit élever ses doutes , les dissiper , les faire renaître encore. L'inquiétude entretient l'activité de vos passions , elle seule bannit la langueur où vous jette la certitude de plaire. Demandez à sir Charles combien il se trouvoit heureux quand je le tourmentois ? Après l'avoir négligé pendant deux heures , bien querellé , bien bondé , bien impatienté , quelle joie je répandois dans son ame par un seul petit souris ! A présent il me voit toujours riante , toujours prête à l'écouter , à lui répondre ; plus de nuages sur le front d'une *épouse soumise*. Cette nouveauté l'enchanté. Il en jouit , il en sent , dit-il , tout le prix ; mais si le calme l'assoupissoit , je saurois bien vite exciter le trouble & ramener la tempête.

Miss Rutland ne peut souffrir le marquis de Grancé. Il me déplaît aussi. On le peint comme un homme supérieur , que fait-il ? Au commencement il se tait. A son retour il ne

dit rien, & quand il parle, c'est mal à propos. Quel étoit donc le danger de sa position ? d'où naissent son embarras, sa tristesse, ses craintes ? Passer ses jours avec deux femmes charmantes, posséder l'une, jouir de la vue & de l'entretien de l'autre, cela forme-t-il une perspective effrayante ? Cette situation ne lui faisoit-elle pas réunir autour de lui tous les plaisirs que donne le sentiment. . . . Mais je suis bien malhonnête, bien ingrate, n'est-ce pas ? Loïn de vous remercier de la peine que vous avez prise en copiant pour moi ces détails, je vous ennuie par de sottes observations. Pardon, Mylord, j'oubliois que ce petit roman est une histoire, & même celle de vos *bonnes amies*.

Un esprit de justice me donne l'envie de réparer ma faute, en vous offrant l'occasion de censurer à votre tour. Je veux vous conter une aventure récente ; le héros est françois, & je l'aime à la folie. C'est un militaire. Il n'est ni jeune, ni vieux ; ni beau, ni laid. Mais on ne sauroit être mieux fait, ni se mouvoir avec plus de graces. Il est grand, a l'air noble, martial, & possède cette aisance que donne l'habitude de s'attirer des égards sans avoir besoin d'en exiger. Sa première visite à Londres fut chez ma tante. Il lui étoit si par-

ticulièrement recommandé, qu'en lui ouvrant sa maison elle le pria de ne pas s'y regarder comme un étranger. Assez de facilité à s'énoncer dans notre langue, une extrême franchise, de la douceur, de la gaieté, une bonhomie rare nous accoutumèrent tout de suite à lui. Après deux ou trois entretiens, on croyoit en lui parlant causer avec un ancien ami.

Hier nous dînions ensemble chez mon frère. Pendant le repas on s'occupait fort à blâmer l'union précipitée de miss Robert & d'un jeune hanovrien arrivé depuis six semaines en Angleterre. On épuisa tous les raisonnemens sur la nécessité de se connoître avant de se lier par des nœuds indissolubles. Le françois rioit, se taisoit, écoutoit, me regardoit, levait les épaules & me répétoit tout bas : Ils n'ont pas le sens commun. *Se connoître ! est-ce que l'on se connoît ? est-ce qu'il est possible de se connoître !*

Le soir, dans un cercle moins nombreux, je le priai de me dire s'il croyoit vraiment impossible de s'affurer du caractère & des sentimens d'une personne que l'on observoit avec intérêt ? Si je le crois ? très-fort, Madame, me répondit-il. Qui vous le persuade, lui demandai-je ? Ma propre expérience, me dit-il ; & si vous saviez la raison de mon séjour ici, vous  
me

me pardonneriez une opinion qui peut-être vous paroît ridicule. J'insistai pour en être instruite, & voici ce qu'il me dit :

« J'étois à peine majeur, quand je devins  
» amoureux d'une jeune personne très-bien  
» faite & fort jolie. Un frère aîné me rendoit  
» alors un assez mauvais parti. Ma maîtresse  
» étoit riche. La crainte d'un refus me fit hé-  
» siter à la demander. Son père pouvoit me  
» croire tenté par sa fortune. Pendant que je me  
» consultois on maria ma jeune amie. J'en fus  
» fâché, elle aussi. Nous pleurâmes, le tems  
» nous consola. Connue de son mari, je ne per-  
» dis pas le plaisir de la voir souvent. Mon cœur  
» lui demeura toujours attaché. Et comme au-  
» cune femme ne me plut autant qu'elle, je  
» n'en pris point.

» Quatre ans après son mariage, elle devint  
» libre & me proposa de nous unir. Je le vou-  
» lois bien. Mais la garde-noble d'un fils lui af-  
» furoit une fortune considérable. Trop peu  
» riche pour la dédommager d'un si grand sacri-  
» fice, je ne crus pas devoir l'accepter. Nous  
» prîmes donc patience, & sans beaucoup  
» d'effort. Elle tenoit une bonne maison, je  
» faisois partie de sa société, soupois tous les  
» soirs chez elle. Je passois l'hiver à lui prou-  
» ver mon amitié, mes lettres l'en assuroient

» pendant l'été , & je me trouvois heureux toute  
» l'année.

» Son fils mourut , je perdis mon frère &  
» devins riche. Je ne songeois point à changer  
» ma façon de vivre , elle me paroissoit douce ,  
» commode & satisfaisante. Mais des idées de  
» mariage se réveillèrent dans l'esprit de ma  
» bonne amie. Elle écouta de ridicules pro-  
» pos , des caquets la troublèrent. Elle s'in-  
» quiéta , me fit part de ses chagrins , me pria  
» de les calmer. L'honnêteté ne me permettoit  
» pas de résister à ses desirs. Je tenois beau-  
» coup à mes habitudes , j'aimois ma liberté ,  
» mais je devois de la complaisance à mon  
» ancienne amie. Et puis que risquois-je en l'é-  
» poufant ? je la connoissois si bien ! Elle étoit  
» moins belle , il est vrai , mais j'étois moins  
» jeune , & j'envifageois déjà le tems où son  
» esprit & sa condescendance me seroient plus  
» nécessaires que ses attraits. Je me mariaï donc.  
» Mais dès le lendemain , j'appris qu'une fem-  
» me charmante , depuis six heures du soir jus-  
» qu'à minuit , pouvoit être une furie le matin  
» & tourmenter tout le long du jour les mal-  
» heureux forcés de l'approcher.

» A peine quittois-je le lit de ma nouvelle  
» compagne , que de l'appartement où l'on se  
» dispofoit à m'habiller , j'entends un bruit sourd ,

» il augmente , redouble , m'importune , m'im-  
 » patiente. Des sons confus , des voix glapif-  
 » fantes , de dures épithètes , des menaces ,  
 » frappent mes oreilles ; j'imagine que les gens  
 » de ma femme se querellent. Mais si près  
 » d'elle , de moi , cela m'étonne. Je veux m'ins-  
 » truire , fors , retourne sur mes pas & trouve  
 » dans l'antichambre de la marquise un vieux  
 » valet tranquillement occupé à lire. Je lui  
 » demande pourquoi ce bruit chez sa maîtresse ,  
 » & ce qui l'excite ? Du bruit , Monsieur , ré-  
 » pond cet homme , on n'en fait point. Quoi ,  
 » m'écriai-je , tu n'entends pas ces cris infur-  
 » portables ? Pardonnez-moi , reprend-t-il , mais  
 » cela , c'est l'ordinaire. Madame assemble ses  
 » gens le matin , ils vont tous recevoir ses or-  
 » dres. Actuellement elle gronde sur le service  
 » d'hier , demain elle grondera sur celui d'au-  
 » jourd'hui. C'est la règle. Elle crie autant qu'il  
 » lui plaît , personne n'y prend garde , & quand  
 » elle nous accable d'injures , c'est comme si  
 » elle ne parloit pas.

» Conterné de cette découverte , immobile ,  
 » appuyé sur une cheminée , pressant mon front  
 » d'une de mes mains , je regardois ce valet  
 » sans m'appercevoir où je portois les yeux.  
 » Il prit mon abattement pour de l'attention ;  
 » ou de la curiosité. Il s'étendit sur l'humeur

» de sa maîtresse , conta comment elle traitoit  
 » ses gens d'affaires , les marchands , les ou-  
 » vriers , répétant toujours , c'est son habitude ;  
 » il faut s'y faire.

» Je rentrai dans mon appartement , péné-  
 » tré d'un regret douloureux. Loin de songer à  
 » m'habiller , je renvoyai mes gens , me jetai  
 » sur un siège le cœur ferré. Mon oppression  
 » me laissoit à peine la force de penser. Je  
 » quittois une maison où des visages rians  
 » m'environnoient sans cesse , pour vivre dans  
 » une autre où j'allois voir autour de moi des  
 » mécontents & des malheureux. Combien je me  
 » reprochois ma fatale complaisance ! j'en pré-  
 » voyois les plus fâcheuses suites , & me dé-  
 » solois quand on vint me dire de la part de  
 » madame de passer à l'instant chez elle.

» Cette invitation me fit trembler. Incertain  
 » si je m'y rendrois , j'allois & revenois sur  
 » mes pas sans pouvoir me déterminer ; mais  
 » la porte s'ouvrant brusquement , je vis entrer  
 » ma femme à demi-coëffée , sans poudre ,  
 » sans rouge , & très-différente de la veille. Elle  
 » ne me parut ni fraîche , ni jolie , & ce que  
 » je venois d'apprendre l'enlaidissoit fort à mes  
 » yeux. Vous attendrai-je tout le jour , Mon-  
 » sieur , me dit-elle avec aigreur ? prétendez-vous  
 » me laisser des soins dont vous devez vous

» occuper comme moi ? Je hais l'indolence.  
 » Et me considérant d'un air surpris : Quoi, s'é-  
 » cria-t-elle , votre toilette n'est pas faite , n'est  
 » pas même commencée ? seriez-vous dans l'ha-  
 » bitude de conserver le matin cette odieuse  
 » parure , de vous montrer avec cet abomi-  
 » nable turban de toile , qui vous rend noir  
 » comme un démon ? En cachant vos cheveux ,  
 » vous êtes à faire peur. J'avois oublié combien  
 » un homme est affreux en négligé. Bon dieu ,  
 » si je vous y avois vu une seule fois , rien au  
 » monde ne m'auroit engagée à vous épouser.

» Vivement choqué de cette impertinente  
 » sortie : Madame , lui dis-je , mon négligé peut  
 » m'aller mal ; le vôtre ne vous sied peut-être  
 » pas mieux , mais je ne veux pas disputer  
 » d'agrémens avec vous. Vous m'avez cru plus  
 » beau , je vous ai cru plus sociable. La mé-  
 » prise est grande , elle deviendrait cruelle si  
 » nous consentions d'en être les victimes. Je  
 » n'ai jamais contrarié le goût de personne ,  
 » mais vous voyez en moi l'homme du monde  
 » le moins capable de donner à quelqu'un le  
 » pouvoir de faire son malheur.

» Que signifie ce langage altier , Monsieur ,  
 » me demanda-t-elle d'un ton fort haut ? Qu'il  
 » faut nous quitter , lui dis-je , & très-promp-  
 » tement. Je suis malade , Madame , j'avois

» oublié de vous en avertir. J'ai besoin de  
 » prendre les eaux de Bath. Cè soir quatre  
 » médecins me les ordonneront, & demain,  
 » de grand matin, je serai sur la route de Ca-  
 » lais. Elle cria, s'emporta, pleura, menaça;  
 » j'imitai son vieux valet, je ne l'écoutai pas.  
 » On m'habilla, je sortis, rentrai tard, couchai  
 » seul & partis au point du jour. Eh bien, Ma-  
 » dame, me dit-il en finissant, ne suis-je pas  
 » fondé à soutenir qu'il est possible de passer  
 » un long tems ensemble & de ne pas se con-  
 » noître »?

Vous trouvez sûrement mon petit conte bien plat, bien peu digne d'accompagner le délicat manuscrit que je vous renvoie? Donnez-vous le plaisir de me le dire. Je vous permets d'être vrai, d'oublier la *complaisance due à mon sexe*. Fades compliments qui ne signifient rien. Sur-tout ne vous avisez pas de me répéter, *vous aurez toujours raison avec moi*. De ma vie je n'entendis un homme dire à une femme, *vous avez raison*, sans lire sur le visage de l'impertinent qu'il n'en croyoit rien. Je cède ma plume à miss Rutland. Il est tems, n'est-ce pas?

*De miss Adeline Rutland.*

L'ARTICLE où je suis nommée dans votre dernière lettre à lady Cardigan m'étonne, en

vérité. J'ignore ce qu'elle m'a fait penser, ou dire, mais j'ai fort à me plaindre de ses expressions, si elles me peignent à vos yeux comme une petite fille boudeuse & dépitée. Sensible à vos bontés, Mylord, je vous prie de réserver votre généreuse indulgence pour le tems où mes fautes me la rendront nécessaire. Comme je ne m'en reproche aucune à présent, je ne vois point encore d'occasion où vous puissiez en faire usage à mon égard.

Ma position est assez singulière. Elle m'affligeroit si j'y pensois sérieusement. J'ai perdu beaucoup d'amis. Ma sœur ne m'écrit plus, son mari me hait, lady Morton me déchire, mon tuteur blâme ma conduite, mes sentimens; montre un secret desir d'être débarrassé de moi; chacun des maussades amans que je refuse, augmente le nombre de mes ennemis. Eh bon dieu! c'est donc un crime irrémissible devant les hommes de ne pas se marier? S'il plaît à vingt extravagans d'enchaîner une personne libre, elle ne peut résister à leur fantaisie sans révolter les spectateurs? L'attentat est protégé, la défense traitée de rébellion. Quelle injustice!

Vous parler *sans détours*, eh, sur quoi, Mylord? la folie que vous traitez d'*énigmatique* *aveu*, vous donne assurément des idées bien

étranges. J'ai peine à me persuader vos *inquiétudes* obligeantes.

En supposant qu'il existe un homme plus propre à s'attirer mon attention que sir Edmond, que tous ses rivaux, est-ce une raison de me juger éprise, passionnée ? de m'offrir vos *bons offices* ? vous vous engageriez dans des démarches ? & de quelle espèce seroient-elles ? auriez-vous dessein d'attirer cet homme sur mes pas, de l'avertir, de l'appeler, de lui crier, mis Rutland vous desire, vous veut ? si, donc, Mylord.

Modérez ce zèle *afféctueux* ; doucement, patience, rien ne presse. Je regarde, *j'observe*, mais je suis très-calme, très-paisible. J'ai mis un billet à la loterie, voilà tout. Si le hasard me favorise, j'aurai beaucoup ; si je perds, j'aurai trop peu risqué pour regretter ma mise.

## XXVIII<sup>e</sup> L E T T R E.

*Mylord Rivers, à lady Cardigan.*

**N**I je ne m'offense de votre critique, ma chère lady Cardigan, ni je ne veux *vous censurer à mon tour*. Mais sans défendre un personnage qui vous déplaît, j'oserai ne pas penser

comme vous sur la situation du marquis de Grancé. Ses craintes me paroissent fondées, & quand vous nommez *agréable* la position où son mariage alloit le mettre, je doute si vous avez jamais bien examiné l'imparfaite créature, que vous prétendez dominer par la connoissance de son naturel; la juger par vos propres sensations, c'est risquer de vous tromper beaucoup sur les siennes.

Dans le cœur d'une femme réservée & délicate, l'amour peut être une passion douce, il peut occuper son ame sans la troubler; l'attendrir sans l'égarer, amuser son imagination sans l'écarter des bornes de la modération & des règles de la décence. Mais cette même passion agite, tourmente un sexe plus libre, plus hardi, moins accoutumé à maîtriser ses sens: elle se change dans son sein en une ardeur pénible, il souffre de l'impétuosité de ses desirs, & leur violence lui impose la nécessité de les satisfaire ou celle de les éteindre. Si la vue d'un objet aimé offre à chaque instant l'image du bonheur, c'est à l'amant écouté, chéri, dont on calme l'impatience en animant l'espoir. Loin de rassembler autour du marquis de Grancé *tous les plaisirs que donne le sentiment*, madame de Chazele lui en auroit rendu l'idée si présente, & la privation si douloureuse, qu'en

vérité , il me semble impossible d'envisager un supplice plus sensible , plus continuel & plus insupportable.

La petite aventure , contée militairement , est véritable dans toutes ses circonstances. Cette brusque séparation a fait plus d'éclat que votre nouvel ami ne le desiroit. On en a parlé , on en a ri , on n'y pense plus. Tout passe rapidement ici. Un évènement ridicule est bientôt suivi d'un plus ridicule encore , & cet enchaînement conduit à les oublier tous.

Recevez , je vous prie , mes remerciemens de l'accueil que vous avez bien voulu faire à mon ami James. Il m'écrit transporté de vos bontés. Ce jeune homme est d'un naturel doux & d'un caractère aimable ; je le crois digne d'être admis dans votre société. Des *avantages de son état présent* , vous connoître , vous plaire , vivre intimement avec vous , avec sir Charles , ce sont les plus grands & les seuls dont je voudrois qu'il se souvint de m'être redevable.



XXIX<sup>e</sup> LETTRE.

*Le même , à miss Adeline Rutland.*

QUAND on ne veut point paroître une *petite fille boudeuse & dépitée* , il faut se montrer une personne sensée , réfléchie ; ne pas garder un silence désobligeant , encore moins le rompre au bout d'un mois pour badiner étourdiment sur le premier objet qui s'offre à l'imagination. Feindre de se tromper aux intentions d'un ami afin de trouver un moyen de traiter son zèle de sottise , de jeter du ridicule sur les soins qu'il veut bien prendre ; reconnoître ses attentions & sa complaisance par un *fi, Mylord!* c'est bien être une *petite fille* très-inconsidérée , très-accoutumée à ne jamais faire de justes distinctions , très-capable d'écrire à son tuteur du même style qu'elle se croiroit permis d'employer avec un de ses *mauffades amans* , si elle l'honoroit de sa correspondance.

Je veux me débarrasser de vous ? ce reproche est-il fondé ? eh , quel intérêt ai-je à décider votre choix , à le hâter ? si j'avois souhaité le diriger , vos réclamations sur votre indépen-

dance m'auroient appris à réprimer ce vain desir.

Vous *supposer* des *sentimens passionnés*, moi ! non assurément, je ne vous en suppose point. Je ne vous crois pas même l'espèce de goût que vos *observations* sembloient annoncer. Avez-vous le loisir de penser, de rapprocher vos idées, de les fixer ? Avant de préférer on examine, on compare ; on se rend compte du sujet de sa prédilection, on se met en état de la justifier à ses yeux, à ceux des autres. Un homme de mérite seroit-il flatté de se voir au rang d'un billet de loterie ? vous sauroit-il gré d'attendre son cœur du hasard ? ne seroit-il pas en droit de vous dire : je me trouverois heureux d'être l'objet de votre penchant, mais je risquerois trop en me prêtant au caprice qui m'attire une attention momentanée.

Je vous ai cru moins légère, ma chère miss Rutland, moins attachée à ces amusemens qui vous séduisent. Peut-être même m'avez-vous paru susceptible d'une tendre passion. Mais après tout, l'amour vous est-il nécessaire ? ces nombreuses assemblées où l'on court se montrer, le jeu, les spectacles ne remplissent-ils pas tous vos instans ? sans cesse dissipée, sentez-vous le besoin d'occuper votre ame ? Non, miss Rutland, non, vous n'aimez point, vous.

ne pouvez aimer. Et je ne fais si je ne dois pas vous en féliciter.

Depuis assez long-tems j'hésite à prononcer sur un point contesté, & je commence à douter si la sensibilité est un bien ? Peut-être avez-vous raison de la redouter ; de fuir la solitude qui l'entretient , de chérir le grand monde où elle se perd. Au milieu du bruit des villes, du tumulte des cours , on évite ces attachemens si vifs, si forts ! charme & tourment de la vie retirée. N'est-ce point une imprudence de renfermer ses affections dans un cercle étroit, de craindre toujours les évènements qui peuvent le resserrer encore ? En suivant ce tourbillon dont la rapidité vous entraîne , l'esprit amusé par un tableau changeant , où mille images se peignent, s'effacent , se retracent de nouveau, conserve à peine un souvenir confus des objets qui disparoissent sans retour.

Je vous renvoie une lettre de mylady Falmouth. Elle se trompe , comme vous le verrez, puisqu'elle *me croit de l'influence sur votre cœur*. Ma réponse l'assure de sa méprise. Malgré votre indifférence sur le tirage de la loterie où vous avez *mis si peu* , je souhaite que vous *ayez beaucoup*. Si la fortune vous maltraite , votre *désintéressement* me consolera de ce malheur. Peut-être le sentirai-je plus que vous. Comme

votre tuteur, & plus encore comme votre ami, je m'affligerai toujours de vos pertes.

---

## XXX<sup>e</sup> LETTRE.

*Le même, à sir Charles Cardigan.*

**L**E docteur Rimers t'assure donc que *l'uniformité caractérise les François?* qu'en examiner un, c'est les approfondir tous? Ce judicieux & fin observateur me rappelle l'honnête Richard, ton ancien voisin, qui s'étant mis en tête de visiter la France, après six jours de résidence à Paris, fit ses adieux à l'ambassadeur d'Angleterre & lui demanda ses ordres pour Londres. Quoi, vous partez, s'écria mylord surpris, auriez-vous reçu de fâcheuses nouvelles? Non, répondit gravement Richard, mais l'ennui me chasse. Que diable faire dans une maudite ville où l'on ne trouve rien à voir, ni rien à manger?

Ma foi, mon ami, je n'ai pas l'habileté de ton docteur. Je crois appercevoir tant de variété dans les habitans de cette capitale, que les remarques du jour élèvent mes doutes sur celles de la veille, & loin de pouvoir fixer mes idées, j'en reçois à chaque instant de nouvelles.

L'esprit de parti , qui nous divise , traité *d'esprit national* par des personnes peu réfléchies , est l'effet naturel & nécessaire de deux pouvoirs , dont nous nous efforçons de maintenir l'équilibre. Ici cet esprit se forme seulement de la diversité des opinions , & ne sert qu'à faire naître des disputes frivoles & d'inutiles animosités. Toutes les classes dont se compose l'état semblent être de petites nations séparées. Elles se craignent , se méprisent , & se haïssent mutuellement. Liées par des conventions politiques , défunies par l'ambition , rapprochées par l'intérêt , elles entretiennent une sorte de trêve ; mais toutes s'observent avec défiance , & chacune est toujours prête à se précautionner , ou à se défendre contre l'usurpation de ses rivales , à étendre ses prérogatives , à réclamer ses droits , à borner ceux des autres.

Les sociétés particulières se ressentent de cette espèce d'inimitié de tous les ordres de l'état. On estime celle où l'on vit , on s'amuse à jeter du ridicule sur celles où l'on n'est point admis. On blâme aigrement dans une maison ce qu'on approuve hautement dans une autre. L'évènement qui paroît concerner le corps entier des citoyens ne les frappe pas de même. Il est envisagé sous mille aspects ;

on lui attribue des causes différentes, on en prévoit des suites opposées. Voulant me conformer aux sentimens de ceux qui m'honorent de leur bienveillance, il m'est souvent arrivé de me réjouir le matin au milieu de vingt personnes, d'un arrangement nouveau, *admirable!* & de m'en affliger le soir dans un cercle aussi nombreux, consterné de *l'affreuse révolution.*

Ce que j'écris de Paris, on pourroit peut-être l'écrire de toutes les capitales de l'Europe. Je ne saurois résoudre les questions de mylord Bellafis. Je ne comprends point ses idées. Je vois ici, j'ai vu par-tout le caractère de l'humanité, plus contraint sous un gouvernement, plus développé sous un autre, offrant toujours le mélange des vices, des vertus, de la sagesse & de la folie. Si dans nos contrées, si dans celles que j'ai parcourues, il est vraiment un *caractère distinctif*, marqué par *des traits sensibles*, je ne l'ai point saisi. Si vous voulez tous deux vous instruire sur ce point intéressant, faites voyager le docteur Rimers. Ma pénétration n'égale point la sienne.

Tu te trouves *l'être le plus heureux qui respire!* j'en suis vraiment charmé, Charles. J'aime à t'entendre répéter les louanges de ma cousine. J'espérois peu qu'elle changeât si promptement de conduite avec toi. Malheureusement  
elle

elle se montre plus constante à mon égard, & cet *ange de lumière* est toujours un lutin pour moi.

### XXXI<sup>e</sup> LETTRE.

*Miss Adeline Rutland, à mylord Rivers.*

**D**ISSIPÉE, étourdie, sans égards, incapable de distinction, d'attachement ; est-ce bien-là mon caractère, Mylord ? eh mais, je l'aime assez. Si ce portrait me ressemble, j'en rends grace au ciel, il m'a douée d'un très-heureux naturel. En le conservant, je pourrai n'être pas fort utile à la société, mais il ne me portera point à la troubler. Sûre que notre propre bonheur est le premier, & le plus indispensable de nos soins, je me confirme avec plaisir dans la certitude qu'aucune affection étrangère ne me détournera de m'appliquer à répandre un continuél agrément sur mes jours.

Je reçois de tout mon cœur vos félicitations sur l'insensibilité dont vous me blâmez dans une page & m'applaudissez dans l'autre. Votre morale & mes idées s'accordent parfaitement. Ah, oui : regarder sans intérêt ce *tableau chargeant*, fixer à peine les personnages qui le forment ;

ne point partager leurs passions, rire de leurs folies; c'est jouir à l'écart d'un spectacle amusant, & se préserver avec sagesse du danger de paroître à son tour sur la scène pour divertir la multitude.

Je ne fais qui de nous deux a plus de droit à se plaindre du style de l'autre. Je ne défends pas le mien. Mais le vôtre, Mylord, est-il toujours *sensé*, toujours *poli*? Vous me reprochez d'être *indifférente*; cela est-il raisonnable? *d'être sans passion*, cela est-il philosophique? Vous m'assurez qu'il n'est point flatteur de me plaire, cela est-il obligeant? Eh, bon dieu, vous étiez donc bien fortement engagé dans le plan de ma sœur, bien déterminé à *diriger mon choix* sur cet ennuyeux sir Edmond? Si révolté contre moi depuis mes refus? je le vois, je vous ai déplu. C'est un malheur, & très-grand; mais il m'en eût trop coûté pour l'éviter.

Je ne comprends pas pourquoi mylady Falmouth a pris la peine de vous écrire. Ma réponse sur les intentions de son neveu, étoit assez positive pour me débarrasser de cette nouvelle poursuite. Mais, quelle persécution! m'offrira-t-on toujours des partis? n'entendrai-je parler que de maris! Je voudrois posséder une baguette de fée, soumettre tout à mon pouvoir, gouverner l'univers entier. J'en changerois

l'ordre & j'y mettrois la réforme. J'anéantirois l'amour, le mariage, ses suites odieuses. Le monde finiroit, m'allez-vous dire? Qu'importe. Quand je ne serai plus, son existence me paroît assez inutile.

### XXXII<sup>e</sup> LETTRE.

*Mylord Rivers, à miss Adeline Rutland.*

**T**OUJOURS des plaisanteries; jamais sérieuse, jamais solide; mais piquante & prompte à saisir l'occasion d'interpréter malignement ce qui échappe à la négligence du style, peut-être à l'ingénuité du cœur. En vérité, miss Rutland, vous éloignez la confiance, vous affligez l'amitié. Comment adoptez-vous des qualités, que même en vous les reprochant, je ne crois pas le fond de votre caractère, mais la suite de cette indépendance dont vous étendez trop & les droits & l'usage.

Les jolies idées! Refuser de rendre à la société une partie des avantages que vous en retirez, envisager l'univers comme étant formé pour votre seul amusement? vous avouer hautaine, insensible, personnelle, & chérir cet heureux naturel! c'est exciter un bien triste senti-

ment dans l'ame de ceux dont vous êtes aimée ; c'est anéantir leurs plus douces espérances.

Il est fâcheux , très-fâcheux de s'intéresser vivement à vous , & de ne pouvoir contribuer à votre bonheur ni par de justes représentations , ni par une entière condescendance à vos volontés.

*Engagé dans le plan de votre sœur , moi ?* vous vous trompez. Je n'ai favorisé qu'un instant les vœux du baronnet. Jamais je ne *souhaitai vivement* vous voir lady Blanford ; si vous l'étiez devenue , j'en aurois senti du regret , peut-être même de la douleur. Cet aveu vous étonne ? N'égarerez pas vos idées , je vais les fixer autant que je le puis sans compromettre le secret d'un ami.

Dans le tems des plus fortes espérances d'Edmond , un cœur bien touché de vos charmes s'ouvrit à moi. J'y découvris une passion ardente. Je ne pus me défendre d'une partialité dont je me reprochai l'injustice. Cent fois prêt à vous laisser connoître la tendresse de mon ami , ma parole engagée au baronnet retint sur mes lèvres la confiance que je brûlois de vous faire. Forcé de refuser mes secours à son rival , je lui promis de tout tenter pour le servir près de vous , si l'évènement trompoit l'attente d'Edmond. Votre rupture avec lui m'a rendu la

liberté, j'ai pu parler. Mais seroit-ce obliger l'homme qui vous aime de le livrer au supplice de se voir confondu parmi vos esclaves, destiné à grossir le nombre de *ces sujets accablés* sous le poids d'un sceptre de fer ? non, mis Rutland, non. Je n'exposerai point volontairement à cette infortune le seul de vos amis dont le bonheur m'intéresse. Le détacher de vous, c'est un ouvrage pénible. Mais j'ai entrepris de lui rendre ce service essentiel, & malgré l'opiniâtre résistance de son cœur, je mériterai votre reconnoissance en vous préservant d'un nouvel importun.

La route où vous prétendez marcher, ne vous conduira point à *répandre un continuel agrément sur vos jours*. Plus vous la suivrez, plus elle deviendra fatigante & embarrassée. Séparer son intérêt de celui des autres créatures, essayer de rompre la chaîne invisible où tout être sensible est nécessairement attaché, c'est se préparer un sort particulier, il est vrai, mais très-malheureux. Le personnage de spectateur peut satisfaire tant que des nouveautés varient la scène. Mais quand on a tout vu, l'uniformité de la représentation lasso les yeux & plus encore l'attention. On cesse de rire des foiblesses de l'humanité, on les remarque avec humeur, les ridicules choquent, les travers irritent, la

déraison révolte. Tout déplaît, on devient chagrin, misantrope ; on hait, on est haï, & l'on finit par ne trouver dans ce monde, où pour se singulariser on a choisi de vivre à l'écart, que des sujets d'ennui, de dégoût & d'amertume.

Vous ne vous attendez pas à des complimens sur votre plan de réforme ? Il est très-doux, & très-humain, en vérité.

## X X X I I I <sup>e</sup> L E T T R E.

*Le même, à sir Charles Cardigan.*

**E**H bon dieu, mon ami, avec quelle véhémence tu t'exprimes sur la folie d'Arthur ! d'où vient excite-t-elle ton indignation ? Sa conduite dément ses principes ? Eh bien, tu le croyois raisonnable, tu le vois en démente, plains son égarement, oublie la bonne opinion que tu te formois de ses qualités, cesse de le voir, de t'étonner sans sujet & de te fâcher sans réflexion.

Pourquoi te persuader qu'Arthur te trompoit ? ne pouvoit-il s'en imposer à lui-même ? La modicité de son revenu contraignoit ses penchans, les lui cachoit peut-être ; lui laissoit

ignorer ses goûts & l'étendue de ses desirs. L'impossibilité de les satisfaire l'accoutumoit à détourner sa pensée des objets placés loin de son atteinte. Il se croyoit simple, modéré; se monroit ennemi du faste, des plaisirs que l'extrême aisance procure; un héritage inattendu brise les liens qui tenoient ses passions captives, il se livre à *tous les travers*, il devient *fat, insolent, vicieux* même! & toi, sans t'apercevoir que la fortune n'a point changé son naturel, mais l'a seulement développé, tu t'enportes contre le *siècle*, contre la *richesse*; tu détestes l'or, tu le maudis, tu l'accuses de *corrompre* les mœurs, d'être un *fléau* pour la *faible humanité*; & dans la chaleur de cette rapide déclamation, tu oublies que tu es riche, que ce *vil métal* est entre tes mains un baume adoucissant, capable d'appaîser les plus vives douleurs, & s'est trouvé cent fois la source des plus délicieuses sensations de ton ame.

Rappelle-toi ce jour où venant d'arracher à la misère une famille honnête, mêlant des pleurs d'attendrissement aux larmes de joie que tes bontés faisoient couler, tu te jetas dans mes bras, en criant: *O mon ami, que n'ai-je tous les trésors de la terre!*

L'or ne corrompt point les hommes, Charles; sa possession, il est vrai, donne à des hommes

corrompus les moyens de faire germer le vice , par-tout où ils en découvrent la semence , mais jamais le pouvoir d'écarter un cœur noble du sentier de l'honneur.

Crois-moi, mon ami; des biens que procure l'association , la richesse est le plus réel & le plus désirable. Elle ne nous met point à l'abri de toutes les peines , mais elle en diminue le nombre & sert à dissiper le souvenir des maux dont l'indigence prolonge le sentiment. Le riche & le pauvre semblent pleurer également la mort d'un objet chéri, semblent éprouver la même douleur ; mais quelle différence dans les réflexions qui aigrissent , ou calment leurs regrets ! L'un se dit, j'ai tout fait , tout tenté pour le sauver ; l'autre se répète , *des secours que je n'ai pu payer me l'auroient peut-être rendu.*

Tes chagrines exclamations sur la *perversité* du siècle m'ont fait rire. Où prends-tu cette idée *qu'autrefois on pensoit , on agissoit mieux ?* ce n'est assurément pas dans l'histoire. Le premier écrivain connu traite ses contemporains de *race dégénérée*, & d'âge en âge l'homme existant essuie toujours le reproche de s'être formé des routes nouvelles , d'avoir perdu les traces de ses *vertueux ancêtres*. Cependant parcours les annales de la triste humanité , elles

t'offriront dans tous les tems les vices qui subsistent , les vertus qu'on exerce. D'autres erreurs ont distingué les siècles passés. Nos pères ont successivement changé de loix , de coutumes , d'idées , de modes , de préjugés ! Mais de naturel , Charles , l'homme peut-il en changer , & le supposer n'est-ce pas une folie ?

Attaché au siècle qui m'a vu naître , je ne joindrai point ma voix aux clameurs de ces prétendus sages qui le décrient par un excès d'humeur. J'aime à penser qu'il acquerra dans la postérité le degré de gloire dont sa jeunesse le prive encore. Nos neveux vanteront notre modestie , notre désintéressement , notre équité , nos talens , notre esprit , la régularité de nos mœurs , peut-être l'austérité de nos principes : & pour imiter leurs prédécesseurs , nous représenteront comme de *respectables modèles* , qu'on ne peut trop se proposer pour exemple.

Adieu. Console-toi de l'impertinence d'Arthur , & ne te punis pas de ses fautes en les sentant trop vivement.



X X X I V<sup>e</sup> L E T T R E.

*Lady Cardigan , à mylord Rivers.*

CET ange de lumière est toujours un lutin pour moi ! voilà bien le propos d'un ingrat. Prenez garde , ne rebutez pas ma bonne volonté. Je tiens peut-être le fil propre à vous guider dans le *labyrinthe* où vous croyez n'être pas entré , où je vous vois prêt à vous perdre. Vos expressions me donnent mille idées , votre conduite en dissipe une partie. J'ai besoin d'être mieux instruite. Soyez vrai , mon cher cousin. Répondez avec candeur , avec exactitude à mes questions.

Je demande d'abord les véritables raisons de votre rupture avec lady Laurence. La fable dont on essaya de satisfaire la curiosité publique , ne persuada personne. Des difficultés sur un point d'intérêt n'ont pu vous engager à retirer votre parole le jour de la signature du contrat. Les articles étoient accordés long-tems avant ce prétendu débat. Et puis , vous êtes riche , généreux , vous aimiez & vous auriez contesté une augmentation de douaire ? Impossible ! La querelle fut concertée entre sa mère & vous.

Elle ne montra ni dépit , ni colère , relégua sa fille en province où elle éprouve encore l'indignation de sa famille ; elle eut donc tort , cette fille exilée , un tort connu de ses parens ? L'histoire répandue est fautive. J'exige un récit sincère & circonstancié de toute cette affaire.

Il faut m'apprendre aussi l'instant précis où le chagrin de cette aventure cessa de se faire sentir ; si l'image d'une autre femme n'aida point à bannir de votre cœur celle de lady Laurence ? pourquoi vous avez si brusquement quitté l'Angleterre ? si vous étiez sensible ou indifférent quand vous partîtes ? quel bien vous attendiez de l'inconstance du climat ? si vous êtes paisible ou agité ; libre ou engagé ? enfin , quel est actuellement l'état de votre ame & la cause de ce long séjour à Paris ? Vous allez me dire , mais à propos de quoi cette espèce d'inquisition ? Chut , ~~parce~~ Cela ne se dit point. Cela ne peut s'écrire ; c'est un secret impénétrable.



X X X V<sup>e</sup> L E T T R E.

*Mylord Rivers, à lady Cardigan.*

LA première de vos questions m'étonne. *Est-il bien, est-il honnête de me demander le secret d'une femme?* Comment vous permettez-vous une faute que vous m'avez si sévèrement reprochée? n'êtes-vous pas méchante de me tendre ce piège? conserverois-je votre estime si j'avois la mal-adresse d'y tomber?

Les aveux que vous exigez ne vous découvriraient pas la *situation actuelle de mon ame*. Les mouvemens dont elle fut autrefois agitée sont bien étrangers à ses émotions présentes. Laissons le passé sous le voile où il se cache. On ne doit point de sincérité sur les évènements où l'on n'est pas seul intéressé, & l'on peut se dispenser d'être vrai toutes les fois que l'indiscrétion est inséparable de la confiance.

J'ai cessé d'aimer lady Laurence, quand j'ai cessé de la croire destinée à me rendre heureux. A l'instant de notre rupture aucune image n'effaçoit la sienne. Affligé de la quitter, je ne la regrettai point. Je m'éloignai de ma patrie dans la crainte d'y prendre de nouvelles im-

pressions. Détaché de l'objet de mon amour, je ne l'étois pas de l'habitude d'aimer. Toutes les femmes m'attiroient, me paroissoient sensibles, disposées à me traiter avec bonté. Vous auriez peine à croire dans combien d'erreurs me jettoient leurs moindres égards. Je voulus dissiper de vains prestiges & voir si je ne recouvrerois point en France mon repos & ma raison.

*Si je suis libre ?* vous m'embarrassez. Plus je m'examine, plus je crains de vous tromper, même en répondant avec *candeur*. Détailler mes sentimens ! en ai-je de fixes ! Ce que je suis, le sais je bien ? Une variété si continuelle préside aux dispositions des foibles humains ! Cette variété a tant d'influence sur nos volontés, elle rend nos vœux si changeans, nos desirs si momentanés ! Ce qui nous eût comblés de joie hier nous causera demain si peu de plaisir, qu'en vérité chaque instant du jour nous trouve dans une position différente. En vous le disant je l'éprouve. Vous confier mon état présent seroit-ce vous assurer comment je serai quand vous lirez ma lettre ?

Vivant au milieu de vingt femmes charmantes, pas une n'est l'objet de mes attentions particulières. Toutes me plaisent, aucune ne me touche. Suis-je libre ? je ne sais. Jugez-en. Une

aimable créature m'intéresse & m'occupe. Ses traits, son esprit, ses qualités me rendent insipide tout ce qui ne lui ressemble pas. Je la desire & ne la cherche pas. Je voudrois la voir toujours & n'ose m'exposer à la voir un moment. Sans l'instruire de mon penchant, je me plains quelquefois de son indifférence. Je ne forme pas le projet d'être à elle, mais j'ai bien celui de n'être jamais à une autre.

Sur cet aveu ne me placez point au rang de cette espèce *vile & rampante*, de ces *amans malheureux, indignes de votre protection*. Je ne me rangerai jamais dans cette classe. En supposant que ce penchant devienne une forte passion, je saurai me garantir de l'humiliante position où met trop souvent l'amour rejeté. Celle qui peut-être m'en inspire, ne s'amusera point de ma foiblesse; elle ne s'applaudira point d'un triomphe ignoré, elle n'abusera ni de ma soumission, ni de mes complaisances, je ne supporterai ni ses dédains, ni ses caprices, & j'ôte-  
rai soigneusement à son bon cœur la facilité de me rendre heureux, comme le pauvre Charles l'étoit, par votre attention à lui ménager de doux momens.

Si cette femme est angloise, allemande, italienne, ou françoise, ne me le demandez pas. Rien au monde ne m'engageroit à vous le dire.

Ce secret est mille fois plus *impénétrable* que le vôtre. Ma propre expérience m'a appris combien il est imprudent de parler quand on n'est pas sûr d'être favorablement écouté. C'est risquer de changer une connoissance agréable, une amusante amie, en une maîtresse impérieuse ; c'est perdre la douceur d'être bien traité pour se réduire au plus dur esclavage. Convenez-en, ma belle cousine, dire à une jolie femme, ma joie & mon bonheur dépendent de vous ; n'est ce pas mettre un jouet délicat entre les mains d'un enfant, l'avertir qu'il est fragile, & lui faire naître l'envie de le briser, seulement pour essayer sa force & jouir de son pouvoir.

Vos livres sont partis. Le supplément au catalogue est le choix d'un homme dont on m'a vanté le goût. Je souhaite que mylady d'Ormond en soit contente.

Adieu, ma chère cousine. Pardonnez-moi si je ne remplis pas entièrement vos desirs curieux, & comptez toujours sur ma plus tendre affection.



---



---

 XXXVI<sup>e</sup> LETTRE.

*Mifs Adeline Rutland, à mylord Rivers.*

ON m'oblige, Mylord, de recourir à vous pour contracter un engagement indispensable. Vos gens d'affaires viennent de me dire qu'un acte signé de moi seule seroit invalide. Voulez-vous bien m'autoriser pour assurer un sort à la pauvre mistress Atkins. ? Des infirmités, suites d'une dangereuse maladie, ne lui permettent plus de rester près de moi. Elle-même a besoin des soins qu'elle me prodigua dans mon enfance. Reconnoissante de ses services & de son attachement, j'ai de ssein de rendre sa vieillesse moins fâcheuse en lui procurant un peu d'aïfance. Elle jouit déjà d'une petite rente dont j'ai pris le fonds sur la somme destinée à mes amusemens, je souhaite y joindre une pension de quarante livres sterling. Elle se retirera dans ma terre en Yorkshire, où elle trouvera de la compagnie & des secours. Je garde sa nièce, & lady Cardigan me donne une autre femme. Cette séparation forcée m'afflige. Je ne puis voir sans regret cette bonne, cette attentive créature s'éloigner de moi; ses larmes pénètrent mon

mon

mon cœur & font à tous momens couler les miennes.

Ma sœur cesse enfin de me bouder. J'ai reçu d'elle une lettre fort tendre. Mais pour troubler la satisfaction que je sens du retour de son amitié, la fortune se plaît à détruire mes espérances. Mes observations n'ont plus d'objet. La loterie est tirée, mon billet blanc, & ma mise perdue. Un aître bien malin préside actuellement à tout ce qui m'intéresse. Mes serins s'envolent, ma perruche me mord, je déchire mes dentelles, brûle mes robes, casse mes porcelaines, perds mon argent à tous les jeux, & pour comble de disgrâce, j'ai fait la conquête de sir George. Me voilà rivale du genre humain.

### XXXVII<sup>e</sup> LETTRE.

*Mylord Rivers, à miss Adeline Rutland.*

Vos observations n'ont plus d'objet? comment, d'où vient, depuis quand? Votre billet est blanc! cette perte est-elle sûre, ne vous trompez-vous point? Est-il un homme au monde assez insensible pour fixer l'attention de miss Rutland sans s'en appercevoir, sans se trouver heureux d'en être remarqué? Vous

devriez bien entrer à ce sujet dans quelques détails.

J'écris à Burnet de remplir vos desirs en faveur de mistress Atkins. J'aime à vous voir reconnoissante & juste. En vérité, ma chère miss Rutland, vous êtes une surprenante fille ! plus on examine séparément les différentes parties du joli tout que vous composez, moins il paroît possible de les unir. Pourquoi n'en peut-on former une créature aussi raisonnable que charmante ?

La fin de votre lettre est-elle supportable ? Après l'aveu d'une prédilection assez forte pour vous engager à refuser de si brillans partis, pouvez-vous parler du renversement de vos projets avec tant d'indifférence ? Permettez-moi de vous plaindre de cette orgueilleuse insensibilité. Où vous conduira-t-elle ? L'éclat de la jeunesse, l'avantage de la beauté, ces graces touchantes, cet air séduisant, tant d'attraits dont la nature vous a parée ne vous serviront-ils à rien ; les rendrez-vous volontairement inutiles pour vous, dangereux pour les autres, & le tems vous les ravira-t-il sans que vous en ayez connu ni le prix ni l'usage ? Je n'ose m'étendre sur ce sujet. Je le sens, je mettrois de l'humeur dans mes réflexions, si je me livrois à toutes les idées que m'inspire la

fin de votre lettre. Adieu. Puissiez-vous n'éprouver jamais des peines plus réelles que les disgrâces dont vous me faites l'énumération.

---

## XXXVIII<sup>e</sup> LETTRE.

*Le même, à sir Charles Cardigan.*

LE détail de ton petit voyage dans le comté de Kent m'a vivement intéressé, Charles. Mais pourquoi traiter de *foiblesse* les mouvemens de ton cœur? Il est bien naturel de sentir une douce émotion à l'aspect des lieux où nous avons reçu le jour, des objets qui ont attiré nos premiers regards! ils nous retracent les jeux de notre enfance, d'innocens plaisirs, & ce tems heureux où le souvenir du passé, ni l'inquiète idée de l'avenir ne troublent encore notre joie.

La description de l'antique & vaste demeure de tes pères, de ces chênes respectés par tant d'hivers, qu'à l'exemple des soldats de César, ton vieil intendant *frémit de voir abattre*, m'a fort amusé. Mais que j'aime la peinture opposée du riant hermitage de ce parent dont tu viens d'étendre le petit domaine. Qu'elle est attrayante cette simple retraite, habitée par la *sagesse*, par

*l'amour, par l'amitié!* Comment l'ennui s'introduiroit-il au sein d'une famille nombreuse, unie, qui mêle le goût des arts agréables à des occupations utiles, & compte parmi les soins du jour celui de préparer les amusemens du soir?

Tes réflexions sur le bonheur de ton cousin m'ont frappé. Elles sont justes, Charles, & tout homme sensé doit nécessairement les faire. Oui, sans doute, l'éducation, les préjugés, l'exemple, nous conduisent à négliger des biens réels, pour des biens de conventions; à suivre par habitude la route où l'on nous apprend à marcher, où nous voyons les autres aller comme nous. Entraînés par le tourbillon du monde, à peine essayons-nous de lui résister. Avec le dessein de vivre un jour à notre fantaisie, nous continuons à vivre au gré de la multitude, & poursuivant un bonheur chimérique entrevu dans l'éloignement, nous atteignons la fin de notre carrière sans avoir ni satisfait, ni perdu ce desir d'être heureux, toujours senti, toujours trompé tant que nous le cherchons hors de nous-mêmes, parmi des objets étrangers à notre cœur. J'ai vu peu d'hommes affairés qui ne souhaitassent ardemment le repos. Après avoir quitté de grandes & de fatigantes occupations, j'ai vu peu d'hommes en repos ne pas regretter leurs embarras.

Ta lettre , écrite avec tant de chaleur , si propre à exalter l'imagination de ton ami , ne causeroit pas un pareil effet sur un françois. Ici les riches & les grands connoissent peu les charmes d'une félicité domestique , d'un bonheur véritable , intérieur , indépendant des dehors fastueux qui par-tout en offrent l'imparfaite image. A Paris on immole volontiers les jouissances de l'ame à celles de la vanité , & les françois cherchent moins , je crois , à se sentir heureux , qu'à le paroître.

Ta question me touche par la tendre expression qui la suit. J'aimerois à déposer mes secrets dans ton cœur. Je t'ouvrirois le mien , si les lettres de lady Cardigan ne m'apprennoient que tu ne lui caches rien. Ni la France , ni la Grande-Bretagne n'ont jamais produit une créature plus aimable & plus tourmentante. Elle *veut mon bonheur* , dis-tu ? mais d'où vient , mais pourquoi le *veut-elle* ? elle m'inquiète , elle me chagrine ; je crains sa pénétration , ses conseils , son amitié , peut-être jamais je ne me suis trouvé plus mécontent des autres & de moi-même , que depuis l'instant où ma zélée cousine s'est avisée de *vouloir me rendre heureux*. Adieu.



une figure noble, des traits charmans ! mais, entre nous, je ne lui crois pas le sens commun.

On vous embarrasseroit assez si on vous demandoit pourquoi vous contez cette petite anecdote à votre pupille ? est-il obligé de l'entretenir des impertinens motifs qui vous portent à lui cacher les sentimens qu'elle inspire ? Et votre ami, vous fait-il gré d'un zèle si officieux, si gauche ? que risquoit-il en se déclarant ? d'être admis, ou refusé. Il jouoit au moins, pouvoit perdre ou gagner. Votre admirable prévoyance a décidé son sort. Comme le compagnon de certain solitaire, vous avez bonnement affommé votre ami pour le garantir de la piquure d'une mouche.

Je suis donc *aimable & tourmentante* ? La seconde de ces qualités m'est la plus chère, parce que je l'ai acquise. La première m'affure des amis, l'autre de l'amusement. Toutes deux varient mon caractère & rendent mon commerce plus vif, plus piquant. Souvent bonne, quelquefois méchante, toujours volontaire, je vis pour moi dès le commencement de ma carrière, de peur de la terminer comme ces imbécilles imitateurs dont vous parlez à sir Charles.

A propos d'imbécille, est-ce que son cousin Dick n'a pas pensé lui renverser l'esprit ? mon pauvre mari ! il est revenu du comté de

Kent, si dégoûté des vains plaisirs de la ville, si charmé de la vie rurale, que j'ai vu l'instant où transformant notre hôtel en cabane, nos chevaux en moutons, nous allions garder nos troupeaux, jouer de la cornemuse & danser sur l'herbette. Heureusement mes plaisanteries, un joli bal, la musique céleste de l'opéra nouveau, ont effacé le souvenir des concerts rustiques, des jeux champêtres, & des *innocens plaisirs de l'heureuse famille*.

Adieu. Vous ai-je dit que miss Rutland ne veut plus vous écrire? elle n'est point malade, point occupée, mais elle ne veut pas vous écrire.

## XL<sup>e</sup> LETTRE.

*Mylord Rivers, à lady Cardigan.*

SI une *demi-confiance* blesse l'amitié, des expressions mystérieuses, marques certaines d'un dessein d'inquiéter, la blessent davantage. Vous me parlez sans nécessité d'un secret, vous insinuez qu'il intéresse mon bonheur; si vous ne pouvez me le révéler, pourquoi me donner la curiosité de le connoître. Mon silence ne peut vous paroître reprehensible. Celui

qu'on interroge a droit d'avouer , ou de supprimer les circonstances capables de lui nuire. J'en userai malgré vos plaintes , & quand je devrois subir un jugement , éprouver la sévérité des loix pour le crime impardonnable dont vous m'accusez , je ne déclarerai point si mon goût est patriotique ou étranger. Peut-être m'est-il pénible de le taire , mais un danger prévu m'y force. Entre deux maux , je choisirai toujours celui qui me laissera dans l'indépendance , & j'aime mieux être malheureux par ma propre vanité , que par celle d'un autre.

Votre reproche sur l'anecdote seroit assez fondé , si priver *miss Rutland* d'un amant , c'étoit la *désobliger*. Je ne fais pourquoi j'en ai parlé. Mais vous , d'où vient répéter avec tant d'affectation , *miss Rutland ne veut pas vous écrire* ? Elle est bien la maîtresse de continuer ou d'interrompre un commerce , au fond peu intéressant. Quand on s'écrit sans confiance & sans amitié , c'est à peu près comme si on ne s'écrivoit pas.

Celui qu'elle préfère *n'a pas le sens commun* ! parlez-vous sérieusement ? ce ne seroit pas une raison de rejeter vos doutes. Un *homme raisonnable* ! eh l'est-on quand on aime ? Je suis plus mal-adroit que l'ours. Cet ami , *assommé*

de ma main , est encore bien animé , bien impatientant. Mon pouvoir sur lui chancelé , s'affoiblit chaque jour , & je crois son cœur tout prêt à le trahir. Vous le peignez pourtant sous des traits où je ne le reconnois point; Tant d'esprit, une figure si attrayante , en vérité cet homme ne sauroit être mon ami.

Mais cette erreur de miss Rutland est inconcevable. D'où naissoit sa certitude , sur quoi fondez-vous la vôtre ? elle se trompoit , ne vous trompez-vous point aussi ? une méprise de cette espèce est bien extraordinaire ! elle doute , vous êtes certaine ; rien ne la persuade , vous êtes convaincue : voilà l'énigme la plus enveloppée ! Je vous amuserois bien si je vous priois de me l'expliquer. Mais d'où s'élèveroit en moi cette vaine curiosité ?

Dites à votre amie que sans m'écrire elle ne peut être heureuse ; mais qu'une ligne de sa main suffira pour obtenir tout de moi. J'accorderai sans hésiter mon consentement à l'heureux possesseur de ses affections. Je pourrois lui rappeler cet oiseau dont elle se promettoit d'éviter le sort & de ne jamais suivre l'exemple. De l'esprit , des traits enchanteurs , pas le sens commun ! Cela ressemble bien au souper du héron.

X L I<sup>e</sup> L E T T R E.

*My lady Orrery, à mylord Rivers.*

COMME les lettres d'une paresseuse commencent ordinairement par une excuse, vous aurez peut-être peine à me croire si je vous dis qu'arrivée ici avec la fièvre j'ai gardé mon lit pendant trois semaines, ma chambre jusqu'à ce moment, & suis seulement assez forte pour espérer m'embarquer avant la fin du mois.

Mon frère n'a pu vous apprendre cet accident. Le même courier l'a instruit de mon mal & de ma convalescence. Son inquiétude & sa tendresse l'auroient amené ici. J'ai voulu lui épargner un dérangement inutile & le chagrin de se séparer d'une femme adorée & digne assurément de l'extrême passion qu'elle lui inspire. Nous jugions bien mal de ses sentimens en la croyant capable de traiter son mari avec aussi peu d'égard qu'elle en montrait à son amante. Vous souvient-il de nos projets contre cette lady Mary, si fière, si exigeante, prête à tous momens à rompre avec mon frère ? nous voulions le détacher d'elle, lui donner du goût pour miss Disney. De quel bonheur nous l'au-

rions privé ! il trouve dans son aimable compagnie l'enjouement d'une maîtresse animée par le desir de plaire , les attentions d'une amie soigneuse d'obliger. Son cœur l'a mieux guidé que notre prudence ne pouvoit le faire. Mon ami, trop de précaution nuit. Il faut moins s'affurer sur ses propres lumières, se livrer quelquefois au hasard. Tout ce raisonnement vous semble déplacé , & ne l'est pas autant qu'il le paroît.

Resterez-vous encore long-tems en France ? votre position n'est-elle point changée ? rien ne vous rappelle-t-il à Londres ? Vous m'avez promis une confidence, je la demande actuellement , & je l'exige très-étendue. Ouvrez-moi votre ame toute entière. Instruisez-moi de tous ses mouvemens depuis l'instant où elle éprouva les premières émotions de l'amour. Je suis curieuse de savoir par quelle singularité mylord Rivers, si bien fait, possédant une supériorité si reconnue , tous les agrémens de la figure, tous les avantages de l'esprit, avec un naturel si tendre , une humeur si douce , n'a pu trouver encore son bonheur dans la sensibilité , dans une passion qu'il a dû faire naître quand il l'a ressentie , & que souvent il inspira sans la partager.

On me croit en Angleterre des talens pour

la négociation , & l'on me charge d'en entamer une assez importante par son objet. Elle fera difficile à traiter avec la circonspection & les ménagemens dûs à une puissance délicate sur le point d'honneur. Je dois chercher ses intérêts sans compromettre sa fierté, cacher sous des menaces de guerre un desir paisible, le dessein d'une alliance sous celui d'une rupture ouverte. Tout cela n'est pas trop compatible avec mon caractère , je hais la finesse & la dissimulation. N'importe. J'ai promis. J'entamerai bientôt les conférences & médite actuellement sur la forme des préliminaires. Je vous entretiendrois de cette affaire, si je ne sentoie ma tête légère & ma plume lourde. Et puis mes idées politiques ne sont point encore en ordre. A mon retour à Londres je recevrai de nouvelles instructions & des pouvoirs sans bornes. Peut-être aurai-je recours à vos conseils pour rédiger les articles du traité , remplir le devoir d'arbitre impartiale & mériter le titre d'habile conciliatrice.

Pendant l'ardeur de ma fièvre je parlois, dit-on, d'amour & de mariage. Toutes mes rêveries étoient chagrines & tendres. En bonne foi, mon ami, si c'est une folie d'aimer, c'en est une bien plus grande & bien moins naturelle de s'arracher avec violence à l'objet

qui nous plaît ; de se priver du plaisir de le voir , même de la douceur d'y penser. J'attribue ma maladie aux efforts que vous avez tant admirés , & si votre cœur est touché , je vous invite à ne pas m'imiter.

J'attends avec impatience l'histoire de ce cœur sensible. Je veux des détails , de la confiance , ne me cachez rien , point de réserve. Je serai discrète. Adieu , mon aimable & cher ami. Adressez-moi votre réponse à Londres. Si les vents le permettent , j'y serai dans dix jours.

## X L I I <sup>e</sup> L E T T R E.

*Mylord Rivers , à mylady Orrery.*

**J**E venois d'apprendre par sir Charles la nouvelle dont votre lettre est la confirmation , & je reçois avec un extrême plaisir , ma chère lady Orrery , cette seconde assurance du retour de votre santé. Vous ne doutez pas combien cette santé , précieuse à tous vos amis , m'intéresse particulièrement.

Votre retour à Londres deviendroit un motif pressant de m'y rendre , si un obstacle toujours subsistant ne s'opposoit à ce dessein. A quelques égards ma position est changée. Un

évènement m'a laissé la dangereuse liberté de faire éclater des mouvemens que plusieurs circonstances m'engagent à réprimer. Je me crains moi-même ? Un cœur foible, un esprit incertain me retiennent ici. Depuis long-tems tout me contrarie, rien ne me décide. Mon ame erre au gré d'une imagination vive, toujours occupée, jamais fixée. Ce que je desire, je n'ose le vouloir. Mes idées de bonheur varient sans cesse. Quand je jouis de ma raison, elles se réduisent à voir de frêles espérances s'anéantir entièrement. J'envisage alors la paix, une tranquillité parfaite comme le souverain bien. Dans un autre instant, la moindre apparence de perdre une flatteuse illusion m'afflige, me tourmente, me livre à des passions inquiètes. Un sentiment jaloux me trouble, excite en moi ce dépit, cette colère où s'abandonne un amant trahi. Je me sens près de haïr un objet trop chéri. Je l'accuse d'insensibilité ? injuste, insensé, je reproche de la dureté à une femme qui n'adoucit point des chagrins qu'elle ignore, ne partage point des vœux dont jamais elle n'eut connoissance, & n'est point touchée de la vérité d'un sentiment que je lui cache.

Puis-je sans rougir, laisser lire ma charmante amie dans une ame si peu maîtresse d'elle-même ? La confiance que vous exigez vous donnera

donnera le droit de vous croire plus philosophe & plus forte que moi. Une sorte de fatalité présida toujours à mes engagements. *L'histoire de mon cœur* est assez ridicule, & je ne fais pourquoi vous m'obligez à la conter. Je n'hésite pas à vous obéir. Vous voulez un *récit détaillé*; au risque d'être long & ennuyeux j'en veux vous contenter.

Permettez-moi de passer rapidement sur mes premières aventures, de ne point rappeler ce tems où séduit par mes desirs, entraîné par l'exemple, cherchant avidement le plaisir & poursuivant sans cesse la vaine image du bonheur, je voyois mes jours s'écouler dans cette ivresse, qui charme les sens, assoupit la raison, & laisse en se dissipant, ou le regret de la perdre, ou la honte de s'y être abandonné.

Je n'avois pas vingt ans quand le dégoût & la réflexion me tirèrent de ce sommeil agité. En m'éveillant, le vuide de mon cœur m'étonna, me parut insupportable. Un naturel tendre me fit penser que l'amour pouvoit seul le remplir : mais cet amour sincère, délicat, né de l'estime, de la confiance : sentiment flatteur, délicieux ! préférable à tous les biens, source inépuisable des plaisirs & du bonheur.

Rebuté pour jamais du commerce de ces femmes instruites par l'intérêt à caresser nos

vices, déjà sérieux, même un peu philosophe, de profondes recherches sur le caractère distinctif d'un sexe dont j'attendois ma félicité, me parurent devoir précéder le choix d'un objet digne de me toucher. Jamais étude ne m'appliqua tant & ne me réussit moins. Je la commençai pendant mes voyages & la continuai dans ma patrie. Le premier fruit que j'en recueillis fut de me tromper lourdement. Une impertinente prude m'en imposa par son affectation ; je lui rendis des soins, & j'allois l'aimer, quand je découvris en elle un esprit faux ; de l'austérité sans principes, tout le fâsse de la vertu, sans aucune des qualités propres à la rendre aimable. Je cessai mes poursuites, mais je tombai bientôt dans une erreur aussi grossière, & qui malheureusement dura davantage.

Après une longue résidence à la Caroline, mistress Surrey, veuve, riche, mère de deux filles charmantes, venoit d'arriver à Londres. La cour & la ville s'entretenoient de la fortune & de la beauté des deux miss Surrey ; on couroit dans tous les lieux où l'on s'attendoit à les voir ; on les suivoit avec ce fol empressement qui fatigue & défoblige l'objet d'une indiscrete curiosité. D'abord elles plaisoient également, mais l'ainée obtint bien-

tôt la préférence sur sa cadette, & tous les suffrages se réunirent en sa faveur.

Pendant qu'elles occupoient l'attention de la capitale, j'étois à la campagne & n'en revins qu'assez tard dans la saison. Le lendemain de mon arrivée, le hasard me fit voir *miss* Surrey & ses filles. Elles se trouvoient intimement liées avec une de mes parentes qui formoit déjà le projet de m'attacher à l'une ou à l'autre de ses jeunes amies. A peine mes yeux se fixèrent-ils sur ces deux aimables sœurs, que je crus voir dans l'ainée la compagne destinée à me rendre pour jamais heureux.

Parée de tout l'éclat de la jeunesse, *miss* Nancy brilloit de mille attraits. Elle unissoit les graces à la beauté, des talens acquis à des dons naturels, une intelligence fine à l'esprit le mieux cultivé. Elle avoit de l'art, favoit le cacher sous cet air de négligence qui voile si bien le desir de plaire & l'envie de tout assujettir. Les louanges prodiguées à ses agrémens ne sembloient point la toucher. Un son de voix doux, une apparente défiance d'elle-même, peu d'empressement à parler, une sorte de répugnance à se montrer en public, me persuadoient que si elle connoissoit toute sa supériorité, elle étoit assez raisonnable pour n'en pas tirer vanité, assez généreuse pour ne pas

la regarder comme un droit de mépriser celles que la nature avoit moins favorisées.

Dès les commencemens de mes assiduités chez mistress Surrey, ma parente me combla de joie en m'assurant que si j'obtenois l'aveu de miss Naincy, sa mère me préféreroit à tous ceux qui desiroient son alliance. Le soin de mériter cet aveu devint mon unique affaire. J'étudiai les goûts de miss Naincy, je m'y conformai ; sa volonté régla la mienne. Elle me traitoit avec politesse, même avec douceur ; elle sembloit me distinguer beaucoup, pas assez cependant pour satisfaire l'ardente passion d'un cœur vraiment épris. J'attendis, j'espérai, je souffris, me fâchai, m'apaisai dans le secret de moi-même ; cédant enfin à mon impatience, j'osai me plaindre. Seul un jour auprès d'elle, je lui montrai le chagrin dont son indifférence, ou sa réserve me pénétoit. Je la priai, je la conjurai de prononcer sur mon sort, de me déclarer celui qu'elle me destinoit.

Une surprise dédaigneuse se peignit sur son visage. Elle me demanda avec la plus insultante ironie quel intérêt l'engageoit à se rendre l'arbitre de mon sort ? Sa mère pouvoit protéger mes prétentions, mais une fortune indépendante lui permettoit de ne pas craindre de contrainte. Sa main & son cœur n'étoient pas

des dons si peu précieux, pour qu'on osât se flatter de les acquérir si facilement; on devoit les souhaiter long-tems, les attendre de ses bontés, & les mériter par sa soumission, par des preuves de fidélité, de constance, capables de justifier à ses propres yeux l'abandon qu'elle daigneroit peut-être faire un jour de ses droits sur elle-même.

Une réponse si romanesque, tant d'indifférence & de vanité me dévoiloient un caractère bien opposé à l'idée que je m'étois formée de miss Nancy. Mon premier mouvement fut de renoncer à elle; mais je l'aimois. Son orgueil m'affligea sans me rebuter. Je m'obstinai. Humilié, chagrin, mortifié, je continuai d'aimer, de servir, d'espérer qu'un tendre retour seroit enfin le prix de mon attachement. Sûre de son pouvoir, miss Nancy me traita comme un esclave trop foible pour briser sa chaîne, elle se plut à me railler, à me tourmenter; pendant un an je fis le plus ridicule personnage auprès de ma hautaine maîtresse, & je ne fais comment je me serois affranchi de son insupportable empire, si le hasard ne m'eût appris que j'aimois une folle.

On s'entretenoit un soir chez mistress Surrey de l'histoire des amazones, qu'un petit poëme nouveau rappeloit à la mémoire. Les uns la

traisoient de fabuleuse , les autres en soutenoient la réalité , s'amusoient à inventer des anecdotes plaisantes , & les contoient avec tant de politesse & d'enjouement , que loin de s'en offenser , les femmes présentes à cette contestation en rioient , & pour la faire durer excitoient les deux partis par leurs applaudissemens. La seule miss Naincy s'en irrita , & prenant la parole avec indignation , elle changea subitement la conversation en une aigre dispute. La haute opinion qu'elle avoit d'elle-même , s'étendit en ce moment sur tout son sexe ; elle s'emporta , fit éclater le plus grand mépris pour le reste de l'humanité , soutint l'homme un être très-inférieur à sa compagne , prétendit qu'elle se dégradoit en s'unissant à lui , en ne le tenant pas à la plus grande distance , en souffrant qu'il osât régler sa conduite ou ses sentimens. Son peu de raison , sa colère & son insensibilité portèrent dans mon ame un trait de lumière. En détruisant ma prévention il éteignit & mes desirs & mon amour. J'avois gardé le plus profond silence pendant tout le soir. Au moment où l'on sortoit , miss Naincy me demanda pourquoi je m'étois dispensé de prendre parti dans la dispute , & ce que je pensois à ce sujet ? Je pense , Madame , lui dis-je , qu'un sentiment modeste de soi-même , la condescen-

dance & la bonté font les qualités les plus desirables aux deux sexes. A l'égard de la prééminence, je l'accorde au plus indulgent.

Je me retirai sans attendre sa réponse. Déterminé à ne jamais la revoir, je donnai chez moi les ordres nécessaires à me mettre en état de prendre au point du jour la route de l'Ecosse. Avant de partir j'écrivis à mistress Surrey, & j'enfermai sous la même enveloppe ce billet adressé à miss Naincy.

« Ni les graces, ni l'esprit ne dédommagent  
 » dans la plus belle femme de la douceur &  
 » de la sensibilité qui peuvent seules rendre sa  
 » société agréable & satisfaisante. J'ignore si  
 » votre sexe fut créé pour dominer le mien,  
 » je ne conteste point ses avantages, mais je  
 » me sers de ceux dont vous m'aviez fait ou-  
 » blier que je suis doué. Au défaut des attraits  
 » qui vous distinguent, la nature m'a donné la  
 » force. En voulant me soumettre, vous m'aver-  
 » tissez de l'employer à me défendre & contre  
 » vous, & contre ma propre inclination. J'ai  
 » combattu, Madame, j'ai remporté la vic-  
 » toire, & je crois vous apprendre une heu-  
 » reuse nouvelle, en vous déclarant que je re-  
 » nonce pour jamais à l'honneur d'être à vous ».

Au moment où j'instruisois miss Naincy de  
 ma retraite, j'étois déjà loin de Londres &

ne puis vous dire si ma résolution lui causa du dépit ou de la joie. Six mois après mon départ elle fut attaquée de cette maladie fatale à la vie , plus fatale à la beauté. Le pourpre s'y joignit & mit ses jours en danger. Elle guérit pourtant , mais ce mal affreux lui enleva ces charmes dont elle étoit si vaine. Elle n'en put soutenir la perte , l'excès de sa douleur la jeta dans une langueur , qui , se tournant en consommation , la conduisit enfin au tombeau.

La nouvelle de sa mort m'affligea sensiblement. Un destin si cruel réveilla dans mon cœur ma première tendresse. Je pleurai mis Naincy , j'oubliai les peines que m'avoit causées sa fierté ; je me rappelai son esprit , ses attraits ; je me plus à m'en retracer l'intéressante image , son souvenir me livroit à la plus sombre mélancolie , quand à votre retour de Lisbonne vous m'invitâtes par des lettres pressantes d'aller vous trouver à Bath.

Peut-être me suis-je appesanti sur ces détails. La situation de mon ame rend ce tems bien présent à ma mémoire. Comment me suis-je laissé toucher par un objet qui me fait craindre d'éprouver encore des dédains ? par une femme désirée , recherchée , accoutumée au vain triomphe dont la beauté s'applaudit ? Bon dieu ! quand j'y songe , je sens un éloignement invin-

cible pour Londres. O , ma chère amie , il me semble que le chagrin & l'humiliation m'y attendent.

Le plaisir de vous revoir , l'agrément de votre entretien , la liberté de Bath & ses amusemens commençoient à ramener une douce paix dans mon ame , quand l'arrivée de lady Laurence , & la singulière préférence dont elle parut m'honorer , y fit renaître peu-à-peu une partie des agitations de l'amour.

Cette fille perfide , adroite , capable des plus vils projets , vous en imposa comme à moi. Prévenue en sa faveur , vous aidâtes à me persuader de la vérité d'une passion qu'elle feignoit. Comment aurions-nous soupçonné ses basses intrigues ? Heureux de les avoir découvertes au moment où de honteux liens alloient m'unir à son sort , je m'étonne encore de sa hardiesse & de sa fausseté. Un mépris trop fondé détruisit promptement l'effet de ses charmes ; mais vous avoueraï-je le caprice inconcevable de mon cœur , ou plutôt d'une imagination séduite ? En méprisant lady Laurence , je regrettois de doux instans passés près d'elle , & de plus douces idées. Elle étoit la première femme aimable à mes yeux , qui m'eût montré de l'amour , un desir vif d'être à moi. Le souvenir de ses trompeuses caresses me causoit de l'émotion.

tion , entretenoit en moi une sensibilité active, je ne fais quelle ardeur de plaire, d'être aimé ! C'est dans cette disposition inquiète que je pris sans m'en appercevoir une tendresse plus vraie, plus forte, plus pénible que tous les mouvemens dont j'avois éprouvé la violence.

Une simple bienveillance, des égards, que peut-être je pouvois attendre d'une amitié déjà formée, un soin de me distraire, de la complaisance, des attentions, me parurent l'effet d'un sentiment, dont les regards de la plus charmante des créatures sembloient encore m'assurer. Mille traits échappés à sa vivacité annonçoient un desir de me plaire, de m'attacher. Elle se monroit sensible, je la croyois touchée ; étois-je vain ? me trompois-je ? Oui, je me trompois, le tems me l'a trop fait connoître.

Géné par de fâcheuses circonstances, contraint à cacher mon penchant, plus il prenoit de force, plus je craignois de m'y livrer. L'équité m'engageoit à le taire, à respecter les droits d'un autre ; dans cette embarrassante position je pensai comme vous le fites à Oxford, que la fuite pouvoit seule m'arracher au danger de succomber. Je partis. J'abandonnai ma patrie, mes amis, l'objet le plus cher à mon cœur ! Un si triste sacrifice ne m'a rendu ni ma tranquillité, ni ma raison.

Depuis mon séjour en France l'obstacle qui s'opposoit à mes vœux a cessé d'exister. J'ai pu parler. Mais l'idée d'être aimé s'est évanouie. On m'a négligé, badiné, inquiété, fâché ; on m'a donné du chagrin, de la jalousie ; on m'a traité sans confiance, sans amitié ; & puis on m'a montré tant d'indifférence, de légèreté ; un naturel si personnel ! pas le moindre égard, pas le moindre soin de s'attirer mon approbation n'a pu me persuader que l'on prît mon estime. Enfin, on m'a si bien rejeté dans la foule, que plus j'y pense, plus je m'assure qu'en feignant de me distinguer, de me préférer, on se proposoit seulement de rire un jour de ma crédulité, ou de me railler de ma présomption.

Voilà précisément où finit *l'histoire de mon cœur*. Je n'imagine pas que mes mémoires puissent servir au traité politique dont les préliminaires vous occupent. Ils vous prouveront qu'aucun caprice ne m'éloigne de mes amis. Je me souviens encore des mortifications que me fit sentir miss Naincy, & ne donnerai jamais volontairement à une autre le pouvoir de me causer les mêmes peines. Rien ne se ressemble absolument, mais tout se rapproche assez pour m'alarmer. Adieu. Ne me pressez point de repasser la mer. Encouragez - moi plutôt à me priver du plaisir de vous voir, & croyez que

cet effort est un de ceux qui coûtent le plus à mon cœur.

---

## X L I I I ° L E T T R E .

*Le même, à sir Charles Cardigan.*

**A**SSURÉMENT, Charles, l'humeur te dominoit en m'écrivant. Par quelle fantaisie reviens-tu sur une de mes lettres, seulement pour me blâmer de préférer le tems où j'existe, au tems où je n'étois point ; les hommes que je vois, à ceux dont on me parle ; & d'où vient me faire une querelle avec l'honnête sir Maurice par tes indiscrettes communications ? S'il *s'irrite de mes opinions*, j'en suis fâché. Je respecte son âge, j'estime sa franchise, un peu moins son austérité, & point du tout ses lumières. Ainsi tu me permettras d'en croire ma raison plus que son expérience. Sir Maurice a vu quatre générations & les a *vu se pervertir, se surpasser en mal*. Et c'est très-sérieusement que tu dissertes sur ce radotage ?

En bonne foi, Charles, ne seroit-il pas plus simple de supposer la variation des idées de ton grand oncle, que la successive dépravation de ses contemporains ? la façon de voir alté-

rée, que le désordre général de tous les esprits ? Eh quoi, si un voyageur fatigué bronche à chaque pas dans la route où il couroit autrefois, la croirai-je devenue raboteuse ou impraticable, quand je m'y promène sans obstacle & la vois parcourir aisément aux autres ?

Mon ami, pendant la courte durée de la plus longue vie, rien ne change, que nos desirs & nos passions ; le monde, les hommes, les objets restent les mêmes ; mais la disposition où nous sommes en les observant met une différence frappante dans leur aspect, & nous les jugeons par le rapport qu'ils ont avec nos goûts présens, sans nous souvenir de nos affections passées, ou prévoir celles dont le tems nous rendra susceptibles.

Comme on sent avant de réfléchir, on jouit avant d'apprécier. En sortant de l'enfance on jette autour de soi des regards curieux, & l'admiration précède l'examen. Le charme de la nouveauté rend tout aimable aux yeux de la jeunesse ; la nature semble se développer, s'animer & s'embellir pour elle. Tout la flatte, tout l'intéresse. L'attrait du plaisir, l'émotion des passions naissantes, l'activité de ses sens, multiplient ses jouissances en étendant ses desirs. Une douceur goûtée lui promet une satisfaction plus grande ; quel monde enchanteur s'offre

à sa vue ! que de délices il prodigue à ses heureux habitans !

Peu-à-peu des biens réels, biens, dont la source est en nous-mêmes, cessent de remplir nos vœux inconstans. L'illusion répand ses ombres sur la vérité, de brillantes chimères éblouissent, leur vain éclat séduit. L'image d'un bonheur entrevu affoiblit un bonheur senti. L'intérêt & l'ambition agitent, les soins succèdent aux plaisirs, les inquiétudes à de flatteuses sensations. L'avidité, l'orgueil ouvrent l'ame à des mouvemens pénibles & violens. On veut, on craint, on espère. On obtient des succès, on éprouve des revers. Le mélange du bien & du mal est alors apperçu. Le monde est déjà changé, mais encore supportable. La suite des évènements, ou propice, ou contraire, fixe enfin l'opinion qu'on en prend & l'idée qu'on s'efforce d'en donner. C'est ainsi que par un calcul relatif à nous-mêmes, nous décidons du mérite des hommes & des tems. Si la somme de nos dégoûts l'emporte sur celle de nos plaisirs, ce monde, ou fut toujours *méchant*, ou s'est *perverti sous nos yeux*. Et s'il nous fâche, ou nous contrarie, nous disons comme sir Maurice, *ce siècle est la lie des siècles*.

J'aimerois à trouver dans tes lettres plus d'amitié que d'esprit, plus de confiance que de

philosophie. En adoptant mille systêmes, tu m'engages souvent à combattre tes opinions. Si tu te passionnois moins pour le sentiment des autres, si tu ne m'exprimois que les tiens, nos idées se rapprocheroient. Adieu. Je crois mylady Orrery à Londres, & je te félicite du retour de cette sœur chérie.

---

XLIV<sup>e</sup> L E T T R E.

*Lady Cardigan, à mylord Rivers.*

**M**A tante, partie pour la campagne, m'a laissé le soin d'examiner ses livres & de vous remercier de votre envoi. Une des deux commissions me dispense de l'autre. J'ai tout feuilleté, tout parcouru & trouve trente guinées assez mal employées par votre *homme de goût*. Etes-vous sûr qu'il ait choisi ? Si ces productions plaisent à Paris, les françois se sont donc bien écartés de ce naturel, de cette élégante & noble simplicité, vrai caractère de leur langue. La clarté, la justesse, la précision, une mâle éloquence distinguent les auteurs, que ma mère élevée en France, en rapporta & m'apprit à goûter. Les vôtres ne leur ressemblent point.

Ces nouveautés, *si bien choisies*, me présentent un style affecté, une continuelle prétention à la force, à l'énergie; de petites phrases composées de grands mots, ceux des arts transposés sans nécessité de l'un à l'autre; beaucoup de recherches, peu d'expression, point de vérité; la raison immolée sans cesse à l'esprit, & le sentiment à l'enthousiasme.

Depuis long-tems nos *très-sensibles* romanciers me fatiguent. Ils veulent émouvoir, passionner, exciter des cris, des gémissemens! Ils inventent de pitoyables malheurs, les présentent, les accumulent, en surchargeant, en accablent un misérable héros, & parviennent à révolter, sans avoir trouvé le moyen d'intéresser.

Mais ce qui me conduira, je crois, à cesser pour jamais de lire, c'est cette manie commune actuellement aux écrivains de tous les genres, de toutes les nations; c'est cette furie, cette rage de vertu qui excite en eux des transports approchant de la folie. Quoi, ne pouvoir écrire dix lignes sans s'écrier, *ô bonté! ô bienfaisance! ô humanité! ô vertu!* Ces noms si répétés, si profanés, appliqués à des objets si peu propres à les rendre respectables, si éloignés de pouvoir seulement inspirer le desir d'être honnête, jettent du ridicule sur les meilleurs principes. On seroit tenté de les abandonner

donner d'impatience & d'ennui , comme on fait l'auteur qui les déplace , les affoiblit & les dégrade.

En lisant hier un drame insoutenable , dont le principal personnage choisi dans la classe du peuple s'efforce de ressembler à Titus , comme le rat à l'éléphant , il me prit un si grand dégoût des *êtres sensibles* , des *êtres bienfaisans* , des *vertueux citoyens* ! que si dans ce moment on se fût avisé de vanter ma *bonté* , de louer *mes vertus* , j'aurois , je crois , exigé une réparation d'honneur pour cette insulte.

Oh non , non assurément , l'amant de miss Rutland n'est pas votre ami. Il est assez mal dans mon esprit , mais ce n'est pas à moi qu'il lui importe de plaire. Vous manquez de mémoire , & quelquefois d'intelligence , mon cher cousin. Vous *donnerez votre consentement* ? eh vous le demande-t-on ? ne vous ai-je pas dit que jamais on ne vous le demanderoit ?

Plus j'y songe , plus il me paroît que nous sommes un peu grands pour jouer à la climuette. Depuis long-tems vous clignez , miss Rutland se cache , moi je triche en vous faisant des signes équivoques. L'amusement est bien uniforme au moins , il me lasse , & je vous avertis que je ne suis plus du jeu.

Milady Orrery nous est enfin rendue. Sa pré-

sence a comblé de joie sir Charles , & j'ai versé de douces larmes en serrant dans mes bras ma charmante belle-sœur. Adieu. Je lui donne ce soir une fête & vous quitte pour m'en occuper.

---

## X L V<sup>e</sup> L E T T R E.

*My lady Orrery , à mylord Rivers.*

**J'**AI reçu votre lettre , en arrivant à Londres , & vous remercie d'une complaisance dont je n'abuserai point. Assurément , mon ami , je m'intéresse fort à vous. Je desire vous revoir , & vous revoir heureux. Mais avant de vous faire part de mes idées sur les moyens de concilier mes desirs & votre satisfaction , j'ai besoin de me débarrasser d'une espèce d'arbitrage entre deux grands enfans , mutins , obstinés , qui ont trouvé l'art de se fâcher sans sujet , de se brouiller sans se parler , de s'irriter sans savoir pourquoi , & se font fait une loi d'éviter toutes sortes d'explications , de peur de s'avouer mutuellement qu'ils se querellent à propos de rien.

L'un a des soupçons , l'autre des craintes , tous deux des caprices ; & me voilà tout au

travers des caquets, des tracasseries, des fausses interprétations, des fi, des mais; feuilletant les pièces du procès, cherchant les griefs, examinant les dits, les contredits; admettant une plainte, rejetant l'autre; examinant, comparant, perdant la tête, ne pouvant décider; prête à chaque instant de condamner les deux parties, ou d'abandonner l'affaire. Pourtant je voudrois bien l'arranger! Rien d'impossible si vous m'aidez. Voici les faits. Donnez-moi des moyens.

Agée environ de douze ans, par je ne fais quel évènement, une bien jolie petite fille fut confiée à la protection d'un lord qui en avoit à peine vingt-deux. Il étoit l'homme d'Angleterre le mieux fait, elle la plus attrayante des créatures. Ils s'aimèrent, allez-vous dire, s'épousèrent, ne s'aiment plus, veulent se séparer? Point du tout, ils ne se virent seulement pas. Le lord courut le monde, sa pupille élevée chez une dame attachée à la cour, resta toujours à Londres; grandit, se forma; acquit des talens agréables, d'utiles connoissances. On lui enseigna l'art de plaire, son cœur lui apprit celui d'obliger. Chaque année l'embellissoit, attiroit sur ses pas une foule d'admirateurs. Sans cesse elle entendoit vanter les graces de sa figure & les charmes de son es-

prit. Mais dans l'âge où l'amour-propre rend si crédule, elle fut distinguer la louange de l'adulation, mériter l'une, dédaigner l'autre, apprécier avec justesse les avantages réels, les dons de la nature, les faveurs de la fortune ; se défendre également des pièges de l'amour & des séduisantes exagérations de la flatterie.

En lisant ce portrait, ma gentille héroïne vous paroît une fille parfaite. Quelques observateurs intéressés pourroient ajouter des traits à la peinture. Elle n'est pas coquette, diroient-ils, mais assez vaine, assez haute ; toujours railleuse & souvent étourdie ; n'estimant guère le monde, ne l'en aimant pas moins ; tendre pour ses amies, cruelle pour ses amans, elle maltraite & déteste les malheureux qu'elle fait. On ne peut l'approcher sans l'aimer, on ne peut l'aimer sans se préparer le sort le plus rigoureux.

*Ne m'en parlez plus, ma chère amie, dites-vous, une femme insensible est un monstre à mes yeux. Eh mais, c'est qu'elle ne l'est point. Ceux qui la voient ainsi la voient mal, ne percent pas le voile étendu entr'eux & son cœur. Une obligeante amie vouloit en diminuer l'épaisseur, elle a tenté d'en soulever un coin ; les cris de la belle mystérieuse ont arrêté sa main. Plus hardie, moins complaisante, j'ai bien envie*

de l'enlever, & céderai, je crois, à la tentation.

Je conte longuement, n'est-ce pas? mon papier se remplit, l'histoire n'avance point. Mais on m'a précisément recommandé de *parler sans rien dire*. Ainsi, mon ami, prenez patience.

La charmante orpheline avoit un peu plus de dix-sept ans quand le lord chargé de sa tutèle revint à Londres Il visita souvent sa pupille, prit de l'estime & de l'amitié pour elle, lui montra de délicates attentions, un extrême desir de la voir heureuse, beaucoup d'ardeur à l'obliger, & pas le moindre dessein de lui plaire. Son cœur touché des attraits d'un objet moins aimable, vit ceux de sa pupille, les admira & n'en ressentit point le pouvoir.

La jeune miss n'eut pas la même indifférence pour les qualités distinguées & les agrémens de la personne de son nouvel ami. Elle préféra son entretien à tous les amusemens, sa vue à tous les plaisirs, ses plus simples égards à l'empressement de l'amour, aux hommages continuellement rendus à sa beauté. Pendant sa longue absence ce tuteur, occupé de bien des soins, n'avoit pas négligé les intérêts de sa pupille. Sa fortune étoit considérablement augmentée; elle le savoit, se plaisoit à lui devoir de la reconnoissance, à dépendre

de lui. Que de charmes elle trouvoit dans l'amitié ! que ce sentiment lui paroïssoit flatteur ! Hélas ! son expérience lui prouva trop tôt que la sensibilité est dans le cœur d'une femme la source de mille mouvemens pénibles , & que même une innocente amitié peut y exciter les plus douloureuses sensations.

Un événement se préparoit. Elle l'ignoroit , l'apprit , le vit certain. Sa surprise , son trouble , ses chagrins furent inexprimables. Elle pleura , s'affligea , s'étonna de sa douleur , se demanda cent fois la cause du serrement de son cœur , ne put se répondre , se désola toujours. Une réflexion modéra enfin la violence de ses sentimens. La félicité de son tuteur alloit être la suite de cet événement. La généreuse fille se reprocha ses larmes. La joie de mylord devoit-elle lui inspirer de la tristesse ? comment , d'où vient pleuroit-elle quand il étoit content ? pouvoit-elle ne pas partager la satisfaction d'un ami si cher ? le perdoit-elle , seroit-elle privée de sa vue ? au contraire , elle vivroit chez lui , avec lui. Certaines circonstances méloient de l'amertume à cette idée consolante , mais plus elle y pensoit , plus elle se persuadoit qu'elle trouveroit son bonheur dans tout ce qui augmenteroit celui de son aimable tuteur.

Paix. Taisez-vous. Je vois d'ici votre mine inquiète, vos regards impatiens; vous mourez d'envie de m'interrompre, de vous écrier, *quoi, comment, que dites-vous? bon dieu! l'aimoit-elle ce tuteur? L'aimer! si donc, Mylord.* Une fille noble, modeste, aime-t-elle avant d'être préférée, désirée, recherchée? Eh quand elle aimeroit! la décence lui permettroit-elle de l'avouer, de le laisser seulement soupçonner? Et moi, me conviendrait-il de le laisser entrevoir? Lisez comme j'écris. Sans dessein, sans malice. N'ajoutez rien. Vraiment on admireroit fort ma discrétion si je vous permettois de croire tout ce qu'il vous plairoit d'imaginer.

La charmante amie de mylord, tendre, désintéressée, se promet de cacher au fond de son cœur la sincère affection dont ses chagrins n'altéroient point la force. Elle n'exigeoit rien, elle n'attendoit aucune preuve de l'amitié de son tuteur. Cependant une marque décidée de son indifférence lui fut si sensible, qu'elle la rendit à toutes les agitations dont elle se croyoit délivrée.

Mylord se laissa persuader d'appuyer les prétentions d'un amant déjà importun. Il consentit à le lui présenter comme un ami qu'il chérissoit. Il la pria, il la pressa de le traiter favorablement. Confuse, irritée, vivement blessée de

ses sollicitations , dans son dépit elle souhaita pouvoir y céder , elle crut possible de s'y rendre. Emportée par sa colère elle prit une sorte d'engagement , promit , refusa ; donna de l'espérance , l'ôta ; demanda du tems ; ne fut ce qu'elle disoit , ce qu'elle faisoit , ce qu'elle pensoit , ce qu'elle vouloit. Son embarras mal interprété parut un consentement , lui prépara de longues persécutions , des reproches , & tout l'ennui qui suit une fatigante poursuite quand elle fâche & déplaît.

Un changement inattendu en apporta beaucoup dans son cœur & dans celui de mylord. Ce qui devoit arriver n'arriva point. En dévoilant de terribles mystères , un malin génie dissipa les charmes d'une agréable illusion. Tout prit une face nouvelle. Ceux qui alloient s'unir se séparèrent. Mylord confondu , chagrin , honteux d'une longue méprise s'éloigna de la ville. Il se retira dans une belle solitude où sa pupille étoit alors. En voyant son ami triste , elle oublia ses propres peines. Elle le plaignit , elle partagea tous les mouvemens de son cœur , mit ses soins à le consoler , à le distraire au moins. La mélancolie de mylord diminua. Il perdit peu à peu le souvenir d'une fâcheuse aventure.

L'aimable fille croyoit appercevoir dans ses

yeux une reconnoissance animée ; elle y voyoit quelquefois de l'inquiétude , souvent du plaisir , toujours de l'intérêt. Ses tendres émotions renaissoient. L'espoir ramenoit au fond de son ame les premières douceurs que l'amitié lui avoit fait éprouver. Elle s'y livroit. L'absence de son importun amant rendoit encore sa situation plus heureuse , elle entrevoyoit le plus grand des biens , tout lui en annonçoit la possession , quand son ami , cet ami si cher ! perdant le sens , l'esprit , la raison , partit comme un fou , s'éloigna de l'Angleterre , emportant avec lui les regrets , la paix , l'espoir , toute la félicité de la plus tendre , de la plus aimable des femmes.

Une conduite si étrange la révolta. Loin de pleurer , de gémir , elle s'indigna contre un sexe ingrat , méprisa des créatures si peu capables d'attachement , jura de les haïr toutes. Elle devint une petite furie ; éloigna , maltraita , railla , désespéra tous ses amans. Le protégé de mylord , principal objet de son ressentiment , paya cher l'appui qu'il avoit obtenu. On s'étonna du changement de son humeur , on lui fit des représentations , rien ne la toucha , rien n'arrêta le cours de son dépit. Tous les jours plus belle , plus suivie , plus recherchée , elle continue à se venger , n'importe

sur qui ! Son tuteur s'est un peu mêlé de contrarier sa conduite ; ses leçons, sa morale, ont nigri son esprit. Elle est actuellement comme un vrai lutin. Elle fait qu'il aime. On lui dit, on lui répète, *c'est vous*. Elle n'en veut rien croire. Elle s'obstine, elle soutient qu'un autre objet l'engage, jure de ne jamais le voir, de ne jamais lui parler, de ne jamais lui écrire.

*Et son tuteur, me demandez-vous, que fait-il ?* tout le contraire de ce qu'il devrait faire. Chagrin, inquiet, jaloux, indécis, il se tient à l'écart, & comme un timide écolier que son précepteur appelle après une faute grave, il crie de loin, *je ne viendrai pas, j'ai peur*.

Rapprochez, examinez, pesez, jugez, venez, parlez & terminez.

## X L V I<sup>e</sup> L E T T R E.

*My lady Orrery, à my lady Ormond.*

**E** N G A G E R *miss Rutland à vous aller trouver, ou vous la mener moi-même ?* vraiment vous prenez bien votre tems pour l'attirer à la campagne. Elle se marie dans huit jours. Vous vous écriez, vous levez les mains, vous avez peine à me croire. Vous me demandez pourquoi,

comment , à qui ? oh , devinez. Mais je ne veux pas vous laisser rêver , chercher , vous tromper cent fois ; elle épouse l'ami de votre cœur , le parent dont vous parlez si souvent avec complaisance , avec vanité ; la plus noble des créatures , le plus aimable de tous les hommes ! *Quoi , c'est . . . .* Oui , ma bonne amie , c'est mylord Rivers. *Mais il est en France.* Non. Il est à Londres. *Mais , il n'aimoit pas miss Rutland.* Pardonnez-moi. *Mais elle ne songeoit pas à lui.* Oh que si ! *Mais contez-moi donc ?* Je ne veux rien conter. Revenez , on vous instruira de tout. On vous dira comment votre nièce favorite , dont vous mettez l'esprit & la finesse au rang des merveilles du monde , n'a pu , pendant près d'un an , rapprocher deux cœurs formés pour s'aimer. Je suis un peu fâchée d'humilier ma belle-sœur , mais en dépit de mon frère & de vous , elle doit reconnoître ma supériorité. Combien elle s'est donné de peine pour engager son cousin à repasser la mer ! Moi , sans art , sans esprit , en parlant tout bonnement , tout franchement , je lui ai dit , *venez.* Et le voilà. La reconnoissance & l'amour lui ont prêté des ailes , l'ont rendu à sa patrie , à sa maîtresse , à mon frère , à moi qui desirois passionnément le revoir.

Mylord Rivers est transporté , miss Rutland

charmée, fir Charles enchanté, lady Cardigan folle de joie. Et moi, vraiment heureufe de les voir fe jeter tour-à-tour dans mes bras, me preffer tendrement, me répéter en verfant de douces larmes, qu'ils me doivent leur bonheur.

On vient de dépêcher un courier à lady Lefley. Je vous envoie le mien en diligence. Venez, accourez, ma chère amie; venez bénir mon aimable Rivers, fa jolie compagne, & redoubler par votre présence le plaifir de tous ceux qui vous aiment & vous font chers. Adieu.

*Fin du Tome fixième.*